1684·
·1914
BIBLIOTHEQVE
SAINT-SVLPICE MONTREAL

Damase Potvin

de la Société des Ecrivains Canadiens

LA BAIE DES HAHAS

Histoire, Description, Légendes et Anecdotes.

Paroisses, Vieilles Familles, Gens et Choses de la Région.

Edition de la Chambre de Commerce de la Baie des Hahas
1957

A la mémoire de tous nos vieux colons,
fondateurs de nos paroisses outre-
LAURENTIDES,
je dédie ce volume.

D. P.

FC
2945
H34P685
1957

SOUVENIRS

En guise d'avant-propos

Quand on a quitté le clocher natal et qu'on le revoit après de nombreuses années d'absence, les premières choses que réveille la chère flèche, ce sont les souvenirs de l'enfance et de l'adolescence, chers souvenirs dont tout le long de la vie, à tout instant de notre existence, on aime à dévider l'écheveau; souvenirs qui prolongent si délicieusement la vie. Alors, sur l'écran du passé, dans le flou d'un horizon lointain, l'on voit se dérouler toutes sortes de petites scènes, anodines, insignifiantes, c'est vrai, mais ne sont-elles pas celles qui se sont le plus profondément incrustées dans la cire molle d'une mémoire curieusement oublieuse même des plus grands événements que l'on a soin de qualifier de "mémorables" et qui disparaissent lentement, insensiblement comme s'enfuit la brume du matin sous les premiers jets d'un soleil de juillet...

Mais voici que se dresse devant nous le clocher du patelin natal et aussitôt nous voilà partis dans un monde tout autre que celui où nous vivons; et nous nous en allons doucement, malgré la tyrannie de la besogne journalière, à travers des choses très anciennes déjà et de puérils petits événements qui se réveillent dans notre pensée, comme on se promène dans ces vieux jardins de famille où l'on fut élevé; où chaque arbre, chaque buisson, les fram-

185084

boisiers et les haies minimes de "vieux bonhomme" odorant font surgir, à chaque pas, un petit fait de notre passé, un de ces petits faits insignifiants, pénibles peut-être en réalité dans le passé, mais délicieux aujourd'hui à la mémoire. . A propos de ces vieux jardins de notre existence... comme la nature est évocatrice de l'enfance ! Elle se trouve mêlée aux plus intenses, aux plus nets, aux plus lointains de nos souvenirs ! Qui de nous n'a, dans un coin mystérieux de sa mémoire de gamin, un arbre, un puits, un ruisseau dans lequel il a pataugé? La terre, qui nous prendra un jour... sait si bien nous amuser. Elle se prête si complaisamment à nos jeux d'enfant au temps des pelles et des pâtés de sable. Dès l'enfance, la terre nous jette comme un sort et c'est pourquoi nous ne la retrouvons jamais avec indifférence. A mesure que nous grandissons, nous aimons les prairies, les arbres, les buissons, les fleurs... Mais...

Les souvenirs? "On les déclare" dit Jean Giraudoux, "doux et tendres et de telle façon qu'ils soient, moi, je les déclare durs et amers. L'image des plaisirs innocents de l'enfance retrace un temps qui nous rapproche de celui où nous n'existons plus !"

Foin du pessimisme à la Giraudoux ! Il est vrai qu'on songe parfois avec désespoir à certaines parties de notre existence que l'on croyait totalement disparues de notre mémoire, et l'on dirait une mort partielle de notre être. Aussi s'accroche-t-on avec un sensible plaisir à quelques remembrances qui

surgissent inopinément du fond de notre enfance, en même temps que le clocher natal...

* * *

La beauté des scènes de l'enfance et de l'adolescence, on la porte en soi des journées entières. Et l'on se dit avec Julien Green : "Ah ! si j'avais eu l'idée de tenir un journal dans ces moments-là, quelle libération c'eût été pour moi, quel profit!" Et trop tard, on se met à triturer sa mémoire, à la recherche de vieux papiers — qu'on retrouve quand on ne les cherche plus — de vieilles photos, comme on fait de ce qui reste d'un naufrage... l'Homme aime à vivre de souvenirs. Bien que ses principales occupations, en filant sa rapide carrière sur la terre, tendent à lui faire chercher le bonheur dans l'avenir qui promet plus que le passé et qui découvre à l'oeil exercé par la foi, un bonheur sans fin, néanmoins, il aime à repaître son imagination des souvenirs du passé. D'ailleurs, le passé, n'est-ce pas l'école de l'avenir ? Il n'est guère de familles où l'on aspire, en certains jours, à percer les brumes des années révolues, à recueillir les souvenirs de ceux et de celles qui nous ont précédés, enfin, à rechercher, par exemple, les origines de la famille à laquelle nous appartenons, nous qui sommes peut-être dans la huitième ou neuvième génération. Cela représente sans doute deux cent cinquante ou trois cents ans. La souche est donc loin. Et il est d'autant plus agréable de la découvrir que sans qu'elle se perde dans la nuit des temps, elle est éloignée de nous de plusieurs siècles. Que de

souvenirs au long de ces époques, même dans une très humble famille dans laquelle ne se sont pas passés d'événements dont s'est emparée l'histoire!

Mais ne remontons pas si loin, si haut, dans la recherche des souvenirs. Le passé pour nous est beaucoup plus proche que nous le croyons; morts et vivants se frôlent les coudes et la vue d'un simple paysage entrevu, après bien des années d'absence, fait souvent l'office d'archives familiales, à défaut de celles que nous découvrons dans les vieux papiers... Ainsi ce cap que nous voyons se profiler au fond de la Baie des Hahas et au pied duquel se tasse le village natal que domine la flèche de mon clocher, c'est là qu'ont été bâties les premières maisons des premiers colons de la paroisse qui avaient suivi Mars Simard "de l'autre côté de la rivière", la rivière qui n'avait pas de nom, mais qui porta plus tard le prénom de ce jeune colon, pionnier de Saint-Alphonse de Liguori — Bagotville. C'est un cap long de plusieurs arpents, aux flancs ponctués de grosses arêtes de granit qui tombent en perpendiculaire comme pour écraser le village...

Les petits garçons du temps d'Alexis Simard, comme ceux d'il y a une soixantaine d'années et dont nous étions, avaient choisi ce cap pour "terrain de jeu". On l'appelait le "Cap-à-Gravel". Nous y jouions à la cachette, parmi de gros blocs erratiques, mais surtout nous y ramassions à pleines jointées des atocas — canneberges — dont le cap était couvert.

* * *

Les souvenirs d'un lointain passé, si on veut les décrire, c'est comme si l'on essayait de lire de la musique... Ce que l'on croit voir, à travers le brouillard du passé est peu de chose, auprès de ce qui a été... Un peu de sol, un peu de ciel, une rivière, quelques grands arbres qui frôlent les murs d'une maison faite de grosses pièces de "bois carré" avec, autour, un potager, en avant, un parterre, mais le souvenir en fait la maison idéale, un petit monde comme replié sur lui-même, jaloux de sa paix, éloigné du monde réel, le grand, par d'invisibles barrières; heureux de trésors de silence, de fraîcheur et d'ombre. Ah ! comme il faut bien regarder, longuement et toujours plus loin, pour comprendre ce qu'il y a dans un paysage du sol natal ! La vie n'est jamais si belle que lorsqu'elle s'éloigne de ce que l'on appelle notre vie. Celle-là actuellement s'épanouit sur un seul plan, le plan de l'heure qui s'enchaîne aux visions futures. On poursuit sa course dans l'espace, n'est-il pas bien de s'attarder parfois, un instant, dans le temps ? Le temps !... Peut-on comprendre la vie de la plupart des hommes si l'on ne veut pas connaître la force du passé ? La vie d'aujourd'hui, "notre vie", n'est-elle pas faite de la vie d'autrefois ?

Dans le village où l'on voit des anciens devenus un peu cossus, brûler du bois dans un vieux poêle "à trois ponts" qui date des premiers colons de la place, c'est la vie d'autrefois qui ressuscite avec le feu. Et cela explique pourquoi nous devenons rêveurs en entendant les vieilles gens, près de ce feu, nous dire ce que fut autrefois ce village et ceux des

alentours qui font, avec cette rivière, avec ce cap, ces rochers, ces fiers arbres, le sol natal. On ne pense jamais trop à ce que sont ces racines.

Si l'on regarde une de nos photographies prises dans notre jeune âge, un de ces craquants daguerréotypes qui sentent encore l'acide dont le zinc fut imprégné, on a la curiosité de se demander ce que l'on pensait au moment où le photographe ambulant nous commandait, dessous son grand voile noir, de regarder "sortir le petit oiseau" de l'appareil. Il est rare que cette minute de l'enfance passe son chemin vers nous. On cherche à la ressusciter, à la saisir, comme on eût voulu saisir au vol le "petit oiseau" du photographe... Mais elle retombe dans le vide. Que de choses de nous, du passé, s'en sont allées au néant : des heures, des jours, des mois, des années! Et pourtant, quand on les a cherchées longtemps et qu'on les croit définitivement perdues, soudain, à la vue du paysage de tout à l'heure, elles surgissent plutôt que de grands événements dont récemment nous fûmes les témoins.

Il est heureux que, de préférence à ces derniers, surgissent à notre mémoire ces revigorants souvenirs d'enfance et d'adolescence, car il serait désespérant si tout en nous dérivait vers l'inconscience, vers le jour où tout s'effacera de ce que nous avons connu et dont nous avons joui; que resterait-il sans ce suprême plaisir ?...

* * *

Et c'est grâce à ces heureux et bienfaisants souvenirs de mon adolescence passée sur les bords de

la Baie des Hahas, au pied des collines vertes qui la ceinturent et enserrent le village, que trop tard, hélas ! dans ma vie déclinante, l'idée a surgi dans mon cerveau bourré déjà des restes de plus de cinquante années de journalisme, grouillantes de millions d'événements d'une diversité bouleversante, d'écrire à l'aide de quelques-uns de ces souvenirs personnels de mon enfance et de mon adolescence, de jeunesse aussi et même d'âge mûr; de la tradition et de quelques documents palpables, heureusement sauvés de la destruction, l'histoire de mon Clocher, de notre cher vieux Saint-Alphonse de Bagot qui se fait aujourd'hui fièrement, orgueilleusement appeler Bagotville ...

On doit comprendre que les archives de la Baie des Hahas, particulièrement de Bagotville, n'encombrent pas ces précieux dépôts où l'on conserve les documents que l'on veut soustraire à la curiosité publique et aux scandales. Les archives locales sont plutôt rares. Mais il y en a. Où les trouver ? Nous avons heureusement, en l'occurrence, au Saguenay, la bienfaisante Société Historique du Saguenay dont l'infatigable fondateur et président, M. le chanoine Victor Tremblay, ne cesse de recueillir, nous dirions, de ramasser ici et là, partout où le conduit son intuition, tout ce qui regarde les gens et les choses du Saguenay, les plus gros événements comme les plus minimes indices, faits et gestes de la vie journalière des Saguenéens. A force de patience et de démarches, on a pu recueillir dans nos villes et dans les plus humbles hameaux du haut et du bas Saguenay, dans les regis-

tres de l'état civil des paroisses, dans les greffes des notaires, dans les collections des vieux journaux, des faits, des noms, des dates que l'on a, au bureau chef de la Société, soigneusement classés, confirmés, authentiqués. Inutile de dire que c'est là en grande partie et en premier lieu que nous avons puisé les renseignements nécessaires à notre très humble HISTOIRE DE LA BAIE DES HAHAS, Bagotville en étant, nous dirions, la perle ...

Mais il nous fallait un document plus particulier, plus direct pour Bagotville. Aussi, est-ce avec autant de plaisir que de profit que nous l'avons trouvé dans la collection de l'"Oiseau-Mouche", ancien organe du séminaire de Chicoutimi, où durant l'année 1894, un des plus illustres fils de Saint-Alphonse, l'abbé Alfred Tremblay, publiait, sous le pseudonyme de DERFLA, de très précieuses notes sur son cher Saint-Alphonse. Ce que nous avons relaté en particulier sur les diverses péripéties de la construction de l'église provient de ces notes de DERFLA dont Saint-Alphonse pleure la mort depuis le 9 décembre 1921.

* * *

D'autres sources de renseignements furent à notre disposition et nous n'avons pas manqué d'y recourir souvent. Mentionnons un assez volumineux cahier de notes locales fort bien rédigées sur Saint-Alphonse par une ancienne paroissienne, Madame Alfred Dufour, épouse de feu le notaire Alfred Dufour qui, tout au début de ce siècle, remplaça à Saint-Alphonse le notaire Lucien Tremblay qui

avait joué un rôle prépondérant dans les développements de la paroisse.

Un autre document qui nous fut fort utile, à cause des notes municipales qu'il contient, fut cette "Mosaïque Municipale" que publia en 1948 M. J.-Eug. Tremblay, le dynamique secrétaire-trésorier de la municipalité et de la Chambre de Commerce de la Baie des Hahas. Une partie de cette intéressante publication intitulée "Catéchisme Historique" contient nombre de notes se rapportant surtout aux choses municipales, aux services publics, à l'industrie et au commerce de la Baie des Hahas.

Nous remercions cordialement M. le chanoine Joseph Bouchard, curé de Bagotville, pour nous avoir prêté le cahier de Madame Dufour, et M. J.-Eug. Tremblay pour un exemplaire de sa "Mosaïque Municipale", comme aussi pour les numéros qu'il nous adresse du précieux Bulletin de la Chambre de Commerce "A la Voile" qu'il a rédigé de façon si vivante et avec tant de compétence en 1955.

Enfin, nous devons aussi des remerciements à ceux et celles de Bagotville à qui nous nous sommes adressé pour obtenir divers renseignements ou informations concernant leur famille respective ou certains événements et aspects de la paroisse, comme de la sphère où ces personnes évoluent. Nommons de ce côté avec reconnaissance et remerciements M. le chanoine Joseph Bouchard, M. le chanoine Victor Tremblay, M. l'abbé Romuald Chayer, de Montréal ; M. le maire Jos.-C. Lévesque, M. J.-Antoine Desgagné, ancien président de la Chambre de Commerce, M. Gaston Lepage, M. J.-

Eug. Tremblay, Madame Geo.-Henri Lavoie, M. Louis-Joseph et Paul-Etienne Lévesque, MM. Ephraïm, Jean-Marie et Charles Potvin, Messieurs Edgar et Marc Ellefsen, M. J.-H. Duchêne, Madame Nérée et M. Alfred Pouliot et d'autres encore à qui il nous fait plaisir d'exprimer nos vifs remerciements pour les réponses rapides et exactes qu'ils ont faites à nos parfois ennuyeuses demandes.

C'est grâce à tous ces obligeants collaborateurs et à ces charmantes collaboratrices que nous croyons avoir mené à bonne fin, fin utile en tout cas, ce travail que j'ai longtemps rêvé d'écrire sur ma paroisse natale et dont on voudra bien trouver la lecture d'un certain intérêt, du moins local. On voudra du même coup lui pardonner les omissions, les inexactitudes, les négligences, les oublis, etc., etc., et ne tenir compte que de la bonne volonté de l'auteur et de son amour irrécusable pour le clocher à l'ombre duquel il est né et qu'il revoie, chaque année, depuis vingt ans, pour rêver aux jours heureux et ... hélas ! lointains de son adolescence ...

D. P.

I

MON CLOCHER

Ce 20 octobre 1838 : Arrivée des pionniers dans la Baie des Hahas — Comment leur apparaît la baie — Le long du Saguenay : des jalons — L'Anse Saint-Jean, Saint-Alexis, puis Saint-Alphonse : mon Clocher — Une grande maison, puis des maisonnettes — Le printemps suivant, merveilleux — Un soir de rêve — Son étrange dans la forêt.

Mon Clocher !... voilà un siècle qu'il se mire dans les eaux bleues de la Baie des Hahas. Quand le ciel est clair et que brille le soleil, l'ombre de la flèche de mon clocher, fine comme une alène, se prolonge jusqu'au fond de l'Anse-à-Benjamin, de l'autre côté de la baie. Mais il se renfrogne quand, du "Bras de Chicoutimi", surgit le troupeau des flots noirs mené par le "Nordet". Alors, la Baie se gonfle, roule des vagues tumultueuses, se crête d'écume et mon clocher n'ose plus, sous ces souffles violents, promener l'ombre de sa flèche effilée à travers la nappe liquide.

Mais telle n'apparaissait pas la Baie des Hahas aux yeux des passagers de la petite goélette de Jean-Baptiste Jean, de la Malbaie, quand l'après-midi du

20 octobre 1838, le pilote, ayant franchi le "Bras", se présenta aux quarante-huit occupants de l'embarcation, hommes, femmes et enfants, un spectacle dont ils eussent voulu éterniser l'instant qu'il apparut : un immense lac bleu entouré de hautes forêts de pins dont les plus proches des bords, en se dédoublant, dans l'eau faisaient l'ombre d'un côté à l'autre de la baie. Sous le coup de l'émotion, de la joie d'être, enfin, parvenus au terme du long voyage, les pionniers entonnèrent un vieux chant canadien dont les échos sonores répercutèrent longtemps et plusieurs fois, les derniers accents qui n'avaient été jusque-là réservés qu'aux larges bords du Saint-Laurent.

Le pilote de la goélette inclina la roue du gouvernail du côté sud-ouest et bientôt l'embarcation s'immobilisa tout près d'un îlot rond comme la partie supérieure d'un oeuf qui serait plongé dans l'eau. Puis tous, ayant pris place dans une chaloupe — qui dut faire plusieurs voyages — débarquèrent sur la terre ferme, à l'endroit précis où allait s'édifier le village de la première paroisse agricole du Saguenay : Saint-Alexis de la Baie des Hahas, que l'on appela longtemps, tout simplement, la "Grande Baie"...

Nature sauvage, presque effarante! D'un côté, l'eau, de l'autre, la forêt, sans fin, haute, vertigineuse. C'était le soir. Sur la grève, on dressa une grande tente où l'on s'abrita pour dormir et se protéger de la froidure automnale. Mais on ne dormit pas et l'aube trouva les gens de la goélette assis en rond sur le sable de la grève, autour d'un grand feu qu'on alimentait constamment de troncs et de branches de vieux arbres qui ne manquaient pas autour d'eux.

Nous venons d'assister à l'arrivée des premières familles de la Baie des Hahas, le deuxième groupe de la colonie que l'on a appelé les "Vingt-et-Un" et qui partirent, cette année-là — 1838 — de la Malbaie et de la Baie Saint-Paul pour aller tenter un établissement au Saguenay jusque-là fermé comme un livre... On en tournait les premières pages.

Une première équipe des "Vingt-et-Un" était partie de la Malbaie le 25 avril à bord de la goélette de Thomas Simard. Elle se composait de vingt-sept hommes qui allaient se livrer à l'exploitation du bois. Ils s'étaient arrêtés, une fois entrés dans le Saguenay, aux "Petites Iles", à l'"Anse-au-Cheval" où quelques hommes débarquèrent pour y construire des écluses et de petites scieries. Puis ils furent à l'Anse Saint-Jean où l'on construisit un moulin plus important qui fonctionna jusqu'à l'automne alors que l'on put charger un navire de madriers de pin dont la vente permit à la Société de se libérer de ses obligations financières envers la Compagnie de la Baie d'Hudson. — "Histoire du Saguenay", rédigée en collaboration.

Puis, durant l'été et l'automne, on établit encore deux autres moulins : à la "Baie-des-Rochers" et à "Port-aux-Quilles". On construisit aussi des barges et une goélette. La conquête industrielle du Saguenay commençait. Quand l'installation de l'"Anse-St-Jean" fut terminée, quatorze hommes furent envoyés à la Baie des Hahas où devait se compléter la réalisation des projets de la Société des Vingt-et-Un. Ces hommes arrivèrent le 11 juin, et leur premier travail fut de construire une maison qui mesurait 18 par 12

pieds. Première maison de la région. On fit ensuite l'exploration de la "Pinière". Le premier camp des pionniers se trouvait à l'endroit qu'occupera plus tard le magasin Price — "Histoire du Saguenay".

La première exploration de la forêt de pins fut quelque peu décevante, ce qui ralentit d'autant l'entrain des hommes. Mais on ne se découragea pas. Il fut décidé de marcher de l'avant et de faire venir les premières familles. Ce sont celles-là que dans l'après-midi du 20 octobre, nous avons vues débarquer de la goélette de Jean-Baptiste Jean. De ce fait, l'établissement de la Baie des Hahas revêtait un caractère de permanence. Cette année-là, 1838, fut celle de la fondation des deux premières paroisses saguenéennes : L'Anse St-Jean et Saint-Alexis.

Ce ne fut pas encore mon clocher ; peu après Saint-Alexis, il y eut Saint-Alphonse ! et ce fut mon Clocher. Les deux premiers habitants furent Mars Simard et Philippe Castagne.

Et voilà donc trois paroisses en puissance dans la région saguenéenne : Anse Saint-Jean, Saint-Alexis et Saint-Alphonse. St-Alexis fut appelé du nom du chef de la Société des "Vingt-et-Un" : Alexis Simard, dit Picoté. C'était un homme quelque peu aventurier, et il le prouva.

Alexis Picoté avait subi le sort de la plupart de ses compatriotes de Charlevoix où les homonymes sont si nombreux qu'il faut, pour les distinguer, les enrichir de sobriquets divers. On dit, par exemple, Alexis à Pierre Simard, si le père s'appelle Pierre ; Alexis à Pierre à François — François étant le nom du grand-père. Pour la famille des Tremblay, par exemple,

dont les membres, dans les régions de Charlevoix et du Haut-Saguenay, sont aussi nombreux que les étoiles du ciel, on remonte parfois de cette façon jusqu'au quatrième ascendant. Ou bien on applique tout simplement un sobriquet quelconque au nom patronymique ou familial : Perlagraisse, le Rouge, le Fort, etc., etc. Alexis Simard, pour le distinguer de plusieurs autres Alexis Simard que comptait le comté de Charlevoix, on l'avait surnommé "Picoté", à cause de taches de rousseur que, dans sa jeunesse, la petite vérole avait imprimées sur son visage.

C'était un homme entreprenant, invinciblement attiré vers l'inconnu, et dont le courage dans la réalisation d'une entreprise était toujours séduit par les difficultés à vaincre. Il était fait pour l'aventure. Un risque-tout du tout-risque. Et il souffrait de voir les terres rocailleuses de Charlevoix s'appauvrir d'année en année, refusant en plusieurs endroits de produire en dépit d'un travail opiniâtre de tous les jours. Alexis Picoté était jeune : 32 ans.

Un jour, du haut de sa terre de la Malbaie, il tourna ses regards vers le nord-ouest et il eut comme une vision. Il regarda longtemps l'effarante monotonie des forêts et des caps qui s'étendaient à l'infini. Il entrevit la coulée fantastique de la rivière Saguenay, la terrible rivière qui a tracé sa route où elle a voulu. Sur ses bords, c'est le chaos... Tout est gris, crevassé. On y voit frémir, très haut, sur des "crans" abrupts, des sapins et des bouleaux qu'un grand vent continuellement plie et balance, rabroue et fait tourner sans que jamais ces arbres, trop haut perchés, fassent entendre une plainte, un murmure. Si vague

et si mystérieuse, si légère, est encore la vie en ces solitudes !..

Mais derrière ces rives tourmentées, les horizons, entrevoit-on en imagination, ont d'étranges alternances de couleurs où l'on sent des terres grasses, riches, où doit bien venir la "graine de pain". Ici, dans Charlevoix, trop de rocailles : des terres dures "sans bon sens", s'est dit Alexis Picoté, un siècle avant le père Samuel Chapdelaine, là-bas au nord-ouest du lac Saint-Jean.

C'est ainsi qu'Alexis Simard, dit Picoté, entrevit le Saguenay ou plutôt crut l'entrevoir quand, dans l'étirement de son grand corps courbaturé, il se redressait après que sa faulx eût couché sur le sol un andain ; ou, à l'automne, quand il avait arraché de la terre de larges jointées de pommes de terre.

Il dit ses visions à des amis. Durant un hiver, on organisa une société qui prit la responsabilité financière d'une grande entreprise. On fit une première exploration sommaire et on en revint enthousiasmé. On se lancera dans l'aventure. On mettrait les familles en route à l'automne. Un rude voyage qu'on entreprenait, plein d'incertitudes, de dangers, de périls ; dans l'inconnu. Mais on était plein de foi. Effectivement, au début de l'automne, on a vu la petite goélette, les voiles gonflées par une bonne brise, entrer dans les gorges du Saguenay et, huit jours après le départ, arriver à la Baie des Hahas. On sait que des jalons avaient été jetés ici et là le long du Saguenay : aux Petites-Iles, à l'Anse-au-Cheval, à l'Anse Saint-Jean.

A la Baie des Hahas, on sait qu'il avait été décidé

de faire d'abord la "Pinière", c'est-à-dire abattre les grands pins qui poussaient alentour de la baie. On se mit au travail. Sans plus tarder et à coups redoublés de la cognée, une première clairière, au bord de l'eau, mit de la lumière dans un coin de la forêt. Les arbres tombaient drus et bientôt de petites maisons de bois rond à queue d'aronde se dressèrent ici et là, grossières, dénuées de tout ornement, mais qui sentaient bon le sapin, l'épinette et le pin au coeur desquels elles avaient été taillées. Leurs murailles de rudes pièces, tachetées de noeuds, parlaient joyeusement de vie tenace. Les pics-bois venaient en marteler les grumes comme si elles faisaient encore partie de la forêt. Les écureuils rouges jouaient sur leurs toits de terre battue où l'herbe poussait déjà...

Des maisonnettes, le regard embrassait la baie dans toute son étendue, ainsi qu'alentour une partie des forêts sans fin ; mer multicolore, aux vagues inégales, se levant et s'abaissant jusqu'à ce que le ciel bleu descendît pour les rencontrer. D'autres maisonnettes ne tardèrent pas à surgir à côté des premières. Une deuxième, puis une troisième goélette vinrent se balancer dans la petite anse de l'îlot où, aux marées basses, la "Sainte-Marie" se couchait sur le flanc dans le sabre ocre de la grève. D'autres colons étaient venus vite rejoindre les premiers.

Sautons pour le moment par-dessus le premier hiver que passent les colons de Charlevoix sur les bords de la Baie des Hahas. Nous verrons comment ils traversèrent cette rude saison. Et après un printemps fort peu confortable, on le conçoit, nous sommes en juillet de l'année suivant celle du débarquement. Il

faisait maintenant un temps qui avait l'air de rire. Tous les jours, une lumière dorée, mobile et brillante, coulait sur la verdure des arbres, poudrait les uns de blond, faisait miroiter les autres, restés tout noirs, comme des fûts de métal. Tous, jeunes arbres adolescents et tremblants ou vénérables anciens aux airs protecteurs, regorgeaient maintenant de la plénitude de la vie estivale, alimentés d'air merveilleusement sain, d'herbes et de mousses aux tons indescriptibles, d'une couleur riche et comme gazée d'huile et de sève. Les fleurs sauvages brillaient de vermillon, de mauve et de rose et, par-dessus toutes, se cambrait l'épilobe, la fleur des savanes, fière et hautaine dans sa toilette mauve. Et c'est dans ce dense peuplement d'arbres vierges, qui élevaient si audacieusement vers le ciel les arcades de leurs lourdes branches, que la hache des colons était venue porter la mort...

Et, un beau soir de la mi-août... C'est le calme, le silence. Enorme ! L'heure des "lata silencia" de Virgile. Mais qu'est-ce ? Tout au bord de la lisière du bois, au fond d'une petite anse, éclate une sonnerie étrange, inouïe, éclatant tantôt en grandes volées, tantôt en petites notes égrenées, rapides, suivies de longues vibrations. Un grand envol puissant de sons et de battements flottants... Le soleil a basculé derrière les caps abrupts. Le bleu de l'ombre joue encore sur l'eau de la baie avec un peu de l'or blanc de la lumière agonisante. Et le silence plane toujours, pesant, que rompent seulement, ici et là, des concerts assourdis de rouges-gorges et, tout à coup, pendant quelques minutes, ces sons de gong, cette sonnerie étrange !... Alors, sur toute la lisière, un grand frisson saisit les

iris d'eau, les gentianes sauvages, les fougères, les épilobes, et les immobilise, les asperge de rosée. La forêt va s'endormir dans la grande paix de la fin du jour. Et l'on dirait que le travail fécond des floraisons de l'été va s'arrêter pour toujours...

Jamais alors un son de cloche — ou de gong — n'avait réveillé les échos somnolents des montagnes du Saguenay. Quel est donc ce bronze de rêve qui sonne ainsi, à l'heure vespérale, comme un appel pour la prière à la Vierge ?... Non, pas de sortilège, aucune légende ! On vient de sonner la prière du soir aux premières heures du Saguenay agricole. C'est une scie circulaire qu'un des pionniers a accrochée à la maîtresse branche d'un pin et qu'il frappe à tour de bras avec un rondin de merisier.

Aux accents de ce gong qui vient si étrangement rompre le silence séculaire de la grande pinière saguenéenne, des femmes et quelques enfants sortent de quelques-unes des maisonnettes de bois rond et se dirigent vers la maison plus grande que les autres et qui avait été construite par ceux de la première équipe. Et des hommes robustes, au teint basané, aux faces cuites et recuites au soleil, une hache aux épaules, essuyant d'un revers de la main la sueur qui inonde leur visage, eux aussi s'en vont vers la grande maison à queue d'aronde.

En attendant la construction d'une chapelle, on avait improvisé dans cette maison des sièges de toute sorte que le chef de la communauté faisait payer, durant les offices religieux, afin de prélever des fonds pour l'érection de la future chapelle. Et cette scie circulaire qui, ce soir de juillet, par les soins d'un

ingénieux colon, loustic et homme de foi, appelant les fondateurs du Saguenay agraire dans la "Grand' Maison" pour dire des prières et chanter des cantiques à la Vierge, fut la première cloche qui réveilla les échos de la Baie des Hahas. Emblématique sonnerie, symbole rugueux de l'initiative, de la belle humeur et d'un espoir plus haut que la terre, qui inaugurait les débuts d'un pays où fleurissait déjà l'industrie du bois de construction à laquelle ferait bientôt une triomphale concurrence la culture de la terre.

Humble, touchant et poétique commencement d'une région qui compte, après un siècle, une population de plus de 150,000 âmes, la plus homogène, la plus franchement catholique et française de chez nous, dont la droiture, l'honnêteté, le courage, l'intelligence et l'énergie forment le plus bel apanage.

II

CE QU'ILS FURENT

Ils n'étaient pas des miséreux ni des aventuriers — On abandonne la "Pinière" et bientôt on se met à cultiver — La "rivière qui n'a pas de nom", puis qui s'appellera "Rivière-à-Mars" — Le premier colon de Saint-Alphonse: Mars Simard — Le premier Noël au Saguenay: regrets, nostalgie, courage ...

Ils n'étaient ni des miséreux, ni des aventuriers, ceux qu'on a appelé les "Vingt-et-Un" et que l'on vient de voir arriver à la Baie des Hahas. Bons cultivateurs de terres concédées à leurs ascendants dans les paroisses de la Malbaie et de la Baie Saint-Paul, ils avaient senti couler dans leurs veines le sang généreux de leurs ancêtres arrivant de la vieille France, au XVIIe siècle, et qui essaimèrent, les uns sur l'Ile d'Orléans, d'autres le long de l'ondoyante et riche côte de Beaupré, à partir des rives herbues de la rivière St-Charles, ancienne Cabir-Couba du frère Sagard, jusqu'aux contreforts du cap Tourmente. De l'île d'Orléans, de Beauport, de Charlesbourg, de Beaupré, étape par étape, leurs fils étaient partis vers la rive nord du fleuve, ne laissant pas d'un pouce

s'éloigner la grande rivière, ouvrant à la culture et à l'industrie, plus tard, le pittoresque comté de Charlevoix.

Mais en vrais défricheurs de la forêt, il leur fallait aller toujours plus avant. Les pères, fixés à demeure, les fils voulant conquérir d'autres terres. Puis vinrent les petits-fils qui firent de même. Ils voulaient, comme Alexis Picoté, des terres moins rocailleuses, moins montagneuses, de bonnes terres argileuses où pousserait, dru et lourd, le blé nourricier de la force et de la permanence ; des terres où l'on continuerait à vivre du sol et où se perpétueraient la liberté et l'indépendance qui trempent les caractères, gardent la fierté, élèvent l'esprit...

A la Baie des Hahas, on abandonna vite la "Pinière" et l'on se mit à cultiver, comme on le faisait sur la terre ancestrale, des lopins de terre pris à même la forêt.

De nouveaux colons continuaient d'arriver et les maisonnettes se multipliaient les unes à côté des autres. Très vite, les grumes étaient prêtes, et en avant cognée et marteau ! Ce n'était assurément pas des châteaux ni des villas qui se disputaient ce coin de forêt saguenéenne : des cabanes de bois rond, recouvertes de larges feuilles d'écorce de bouleau et de terre battue ; aux interstices calfeutrées de mousse des bois, avec des murs percés d'une ou deux ouvertures qui étaient les fenêtres.

Mais sur ces humbles toits s'étendait, large et bruissante, la ramure des grands pins où sans cesse éclatait le concert des rouges-gorges. Par les fenêtres, le jour et la nuit, entraient les tonifiants effluves de la forêt,

La Baie des Hahas, avec ses cargos ancrés en attendant d'accoster aux quais de Port-Alfred

Havre et quais de Port-Alfred avec les abords des usines de la "Consolidated Co." à Ville de Port-Alfred

mêlés à la brise imprégnée du salin de la baie. Et cette poésie de la nature vierge mettait au coeur des braves qui vivaient sous ces grossiers abris un brin de bonheur terrestre. Misérables huttes qui formaient l'embryon des belles et riches paroisses saguenéennes d'aujourd'hui, qui cachèrent longtemps le courage et abritèrent d'obscurs héros, lesquels sont partis sans même avoir connu la vertu de leurs sacrifices !

Et les maisonnettes elles-mêmes ont disparu avant que les écorces ternies de leurs toits aient été effleurées, à l'heure où plane le soleil du midi, par l'ombre du premier clocher saguenéen qui ne devait que plus tard élever sa flèche vers le ciel . . .

Quand les pionniers eurent pour de bon abandonné la "Pinière", ils décidèrent de faire une exploration plus minutieuse des terres autour de la baie. A deux milles environ de leurs maisonnettes coulaient dans la baie, entre deux murailles de rochers et de pins, les eaux tumultueuses d'une petite rivière constamment agitée d'une colère inopinée. Ce fut d'abord la rivière qui n'a pas de nom. On l'appelait la "Rivière".

Plus tard, on l'appela la Rivière-à-Mars. En octobre de cette année 1838, parmi les colons débarqués de la "Sainte-Marie", il y avait Mars Simard, de la Baie Saint-Paul. Il ne voulut pas s'établir à Saint-Alexis, lieu du débarquement. Il s'en alla de l'autre côté de la rivière où il se construisit un "campe", non loin de l'embouchure de la rivière, à l'endroit exact où est aujourd'hui l'encoignure des rues Victoria et Bagot.

Comme Mars Simard fut seul à cet endroit pendant assez longtemps, les pionniers aimaient, comme dis-

traction, le dimanche surtout, pousser une pointe de l'autre côté de la rivière. On disait que l'on allait "chez Mars". La rivière prit ce nom et n'a jamais été connue depuis que sous le nom de "Rivière-à-Mars".

Et Mars Simard, ce jeune homme d'initiative, fut le premier habitant de la belle paroisse agricole, la deuxième du Saguenay, que l'on appellera plus tard Saint-Alphonse de Liguori, plus tard encore "Bagotville", ou "Bagoville" comme demandait qu'on prononçât feu Paul Morin dans un de ses anciens entretiens linguistiques. Mais allez donc user d'une pareille appellation devant les gens de l'endroit ! On se ferait plonger jusqu'au cou dans l'eau où se mire mon clocher.

Car le clocher de Saint-Alphonse, ce sera mon Clocher !...

Plus tard, Mars Simard, qui s'était fait entre temps constructeur de navires, s'était construit une barque à deux mâts avec laquelle il navigua dans la baie et le Saguenay. Il eut un voisin, Philippe Castagne ; puis un autre et un autre encore. Chaque saison amenait de nouveaux colons. Pendant quelque temps, là comme à Saint-Alexis, ce fut la monotonie de l'établissement, le traintrain de la vie quotidienne chez les colons. On se préparait à la vie nouvelle ; tout d'abord, à l'hiver, que l'on prévoyait passer sous cinq pieds de neige. La dernière goélette de l'automne avait apporté aux pionniers à peu près tout ce qu'il fallait des choses les plus nécessaires à la vie, même la plus rudimentaire : de chauds habits, des couvertures, des poêles, de la farine, du lard, du thé, du sucre, du poisson salé, des

patates et, en plus, quatre vaches et deux cochons vivants. Pour le reste des provisions de bouche, on comptait sur le gibier et le poisson qui ne manquaient pas : orignaux, chevreuils, lièvres, perdrix, saumons, truites et éperlans, etc...

Les maisonnettes avaient été soigneusement calfeutrées de mousse et elles étaient chaudes. Le bois en longe de chauffage ne faisait pas défaut. Au pis-aller donc, pensait-on, l'hiver, malgré ses tristesses, celle de l'isolement surtout, passerait aussi agréablement, sinon plus, que l'été sous les assauts endiablés des moustiques. La neige vint dès la fin de novembre. Un premier mais rude assaut ! Durant trois jours et trois nuits, pour commencer, elle s'éboula du haut du ciel comme une lente avalanche. Puis il y eut une accalmie de deux jours durant lesquels le froid acéra ses crocs. Ensuite, le vent souffla sans arrêt, du nord-est, durcissant cette neige qui forma bientôt, sur la terre et sur la baie, une croûte assez épaisse et dure pour porter un homme. Tous les pronostics d'un rude hiver se réalisèrent durant le mois de décembre. Le jour, la nuit, durant des heures et des heures d'affilée, les flocons liés les uns aux autres, prenant toutes les formes, tissaient dans l'air une immesurable draperie à travers laquelle passait le jour indécis.

A la Noël, les cabanes des deux petites colonies ne formaient plus que des taches sombres au milieu d'un océan de blancheur où tout semblait englouti. Seules, des fumées, qui montaient droit au ciel, indiquaient que, sous ces vagues blanches, on vivait. Certains matins, il fallait, pour aller d'une cabane à une autre, creuser des tranchées si profondes qu'au fond,

on ne voyait du ciel que la largeur d'un ruban. Enfin, partout, c'était un extraordinaire paysage de neige qu'éclairait, sur le haut du jour, durant les accalmies, un soleil anémique accroché à un firmament de pâleur. Le soir, la neige, plus bleue que le ciel, reflétait les teintes argentées du firmament.

Pendant que les hommes, obligés de découvrir la terre sous ce linceul de cauchemar, s'étaient remis à abattre les arbres pour les besoins de la construction des maisons, comme aussi pour gagner l'argent que leur rapporteraient les grumes que des goélettes de Price et de Peter McLeod viendront chercher au printemps, dans les campements enfouis sous la neige, les femmes et les enfants restaient comme prisonniers, s'occupant des menus travaux, rêvaient et priaient...

Et malgré tout, les jours de travail passaient vite. Rompu, abruti par la fatigue des rudes et longues heures dans la forêt, on dormait ferme, la nuit, sous les sinistres craquements de la glace formant aux bords de la baie, des "bordillons" hauts comme les maisonnettes...

Mais le dimanche !... Ce jour-là, les coeurs se remplissaient d'un inexprimable ennui, et des larmes coulaient parfois des yeux même des bûcherons les plus insensibles. Plus de ces offices où l'on allait, dans l'église de la Malbaie ou de la Baie St-Paul, agrandir vers l'au-delà les petites amours et les petits espoirs de la vie terrestre... Plus de ces chants liturgiques, lancinants comme des mélopées de matelots, aux notes graves qu'appuyaient les accents de l'harmonium. Ils ont encore dans l'oreille l'écho du chant sacré de la Préface, et dans le silence de la maisonnette, ils le

modulent, marquant le lamento prononcé de la fin des versets, prolongeant plaintivement les notes longues du pieux récitatif et scandant de deux ou trois notes brèves, les mots latins à plusieurs syllabes : "Ve - re - di - gnum - et - jus - tum - est et saluta - a - re". Plus de sermons sur la fête du jour alors que le prédicateur, connaissant le goût de ses ouailles pour l'histoire sacrée, rappelait les traits touchants de la vie d'un saint ou d'une sainte sympathique ! Plus de ces prônes où l'on aimait à apprendre tant de nouvelles de la vie paroissiale ? Plus de sacrements ! Plus de visites du curé, si réconfortantes, si consolatrices ! Plus rien de tout cela !... Le sombre ennui des jours vides ! Comprimés sous les cinq pieds de neige de l'hiver saguenéen, qu'ils étaient tristes, aux bords de la Baie des Hahas, ces souvenirs des vieilles paroisses de Charlevoix !...

Le soir du 24 décembre, le "bedeau" du petit village de St-Alexis, à coups redoublés de son rondin de merisier, fit résonner la scie ronde toujours accrochée à la maîtresse branche d'un pin ; et les sons assourdis par la masse d'ouate blanche qui s'était accumulée dans la clairière et qui paraissaient venus d'un autre monde, appelèrent les colons, même ceux de l'autre côté de la rivière, aux prières qui allaient remplacer la messe de minuit.

Tous se rassemblèrent dans la "Grand' Maison". Après une accalmie de quelques heures, la neige s'était remise à tomber en plénitude. Il y eut, sur la minuit, un instant de lune flottant au fond du firmament voilé, crevant d'un rayon blafard les avalanches qui se précipitaient d'en haut. Et dans la grand' ca-

bane, on entonna à plein gosier, un vieux chant de Noël qu'on chantait d'ordinaire dans la paroisse là-bas : "Ça, bergers, assemblons-nous". Un accordéon criard, que maniait Tancrède Simard, soutenait les voix éraillées et rugueuses. Que de douces et tristes nostalgies s'envolèrent à cet instant de tous les coeurs gonflés, vers les foyers de la Malbaie et de la Baie St-Paul où, en ce moment, des parents et des amis pensaient aux absents ensevelis dans les forêts enneigées du Saguenay lointain !...

Puis, toujours dans la "Grand' Maison", on réveillonna. Durant la journée, les femmes avaient préparé un succulent ragoût de lièvre, de perdrix et de lard. Après le repas, on chanta encore des Noëls et des chansons canadiennes, tristes ou gaies, comme sont la plupart des chants populaires où la peine et le plaisir, l'effort suant et la satisfaction de la besogne accomplie, ont poussé leurs gémissements ou leur contentement.

Après les "boustifailles" des Fêtes, ce fut la reprise du traintrain journalier. Il fallait des grumes et encore des grumes pour avoir, au printemps, l'argent nécessaire d'abord à acheter les premiers grains à semence pour les terres encore embroussaillées des premiers défrichements. Et en avant donc l'abatage des pins ! !... Rude tâche ! La coupe des arbres dont la base était enfouie sous cinq pieds de neige et qu'il fallait raser à vingt pouces du sol, l'ébranchage de ces arbres qui, en tombant, s'engloutissaient dans des couches profondes de neige, toujours molle dans la forêt, le charroyage des billes au "roll-ways" des bords de la rivière, toutes ces opérations se faisaient

au milieu de difficultés anormales sans nombre. Chaque matin, il fallait chercher les chemins tracés la veille et les hommes maniaient plus souvent la pelle que la hache. Et ils ne marchaient plus que les raquettes aux pieds pour battre les sentes. Ils partaient des "campes" le matin à la pointe de l'aube, et jusqu'à la nuit faillie, ils se débattaient, le corps enfoncé, jusqu'à la ceinture, dans la neige, pouvant à peine s'apercevoir les uns les autres, les habits trempés de sueurs et de neige fondante tombant des arbres secoués par les coups de hache...

Et on bûchait... ou bûchait ! Mais il arriva bientôt qu'on entrevit des difficultés pour le flottage des billots au printemps. On poussa plus loin sur les rives des deux rivières, Haha et à-Mars. On craignait la pénurie des moyens de transport à la baie. Les deux rivières n'étaient guère "flottables" et, en certains endroits, on savait que l'eau coulait à peine sur des amoncellements de cailloux. Il fallait plus d'eau. On commença la construction d'écluses sur les deux rivières; même celle d'une scierie mécanique, comme on avait fait à l'Anse Saint-Jean.

Entre temps, on visita plusieurs endroits des environs, autant en vue de la culture que de la coupe du bois. L'un des pionniers, Benjamin Gaudrault, se rendit dans une anse, de l'autre côté de la baie. Il fit à ses compagnons un rapport alléchant de son exploration et, comme il parlait sans cesse de son anse, on baptisa celle-ci de son prénom : l'"Anse-à-Benjamin". C'est ainsi que pareillement, un autre qui portait le sobriquet de "Caille", un nommé Guay fit porter ce nom à un ruisseau de l'intérieur des terres où il vou-

lait construire une petite scierie. Ce fut le "Ruisseau-à-Caille". Il y eut, plus tard, sous le même baptême, dirions-nous, le "lac-à-Caille", qui s'étendait non loin de là. Il en fut ainsi, avons-nous déjà dit, de la "Rivière-à-Mars" qui prit le prénom de celui qui l'avait franchie le premier : Mars Simard...

Quand il y a des noms à donner à des accidents géographiques, on devrait consulter les Canadiens... Et les noms qu'ils donnent en valent bien d'autres...

III

PREMIÈRES ÉPREUVES

Coup sur coup, trois membres de la colonie meurent, qu'il faut aller inhumer dans le cimetière de la paroisse natale, la Malbaie — Atroce randonnée sur la glace et dans la forêt sous les tourmentes de neige — Sur la Rivière-à-Mars, les estocades se rompent et les billots sont perdus — Autre épreuve : le feu qui ravage tout sur son passage.

Une cruelle épreuve attrista les pionniers au cours du premier hiver passé sur les bords de la Baie des Hahas. Coup sur coup, trois membres de la petite colonie moururent sans avoir eu la consolation, à l'heure suprême, d'être assistés par le prêtre. Toutes les peines endurées n'étaient rien auprès de celle-là, même pour ceux qui restaient. Eucher Dufour partit le premier, consumé par les fièvres. Puis mourut Victoire Bouchard, épouse de Luc Martel. Elle fut suivie peu après par la femme de François Desbiens. Leurs amis voulurent que leurs corps reposassent en terre sainte dans le cimetière de la paroisse natale, à Charlevoix. Alexis Simard proposa de les conduire à la Malbaie.

Dans nos paroisses canadiennes, même celles qui sont à peine formées, existe, persistant, opiniâtre, le

culte du respect et du souvenir des disparus. On aime, en certaines occasions, à la Toussaint, en particulier, à revenir sur ses pas et à compter, une à une, les tombes qui jonchent la route parcourue. Ce fut facile à la Baie des Hahas. Mais dans les vieilles paroisses de Charlevoix, on pouvait s'environner du souvenir de tous les êtres chers qui sont partis, et l'on va au cimetière s'entretenir avec eux. Il y a peu de fosses communes dans nos paroisses. Chaque mort a sa place particulière. Mais on les veut tous là, dans l'enclos béni par l'Eglise et sacré pour les profanes qui, de chaque tombeau, font symboliquement comme un reliquaire de souvenirs . . .

A cette époque de l'année, c'était une rude tâche, presque surhumaine, que d'aller confier ces corps à la terre bénite de la Malbaie. Mais le sacrifice que voulaient s'imposer ceux qui restaient, devait être égal pour le moins à celui des chers morts qui étaient partis sans même une parole amie de l'Eglise et de leurs parents éloignés.

Sur une traîne dont on se servait pour transporter les billes de bois des chantiers de la coupe à la baie, on ficela les trois cadavres gelés qu'on avait gardés dans la neige. Quatre hommes s'attelèrent à la traîne pour l'atroce randonnée. L'hiver, cette année-là, martelait les falaises énormes du Saguenay d'un bras formidablement musclé. Les tempêtes succédaient aux tempêtes, nivelaient, à coups redoublés de leurs implacables fouets, le chemin de neige tracé sur le Saguenay.

Aussi longtemps qu'on marchait sur la glace de la rivière, tout allait relativement bien, encore qu'il fal-

lait, à la force des jarrets, tracer ici et là, la route surchargée de neige et de grésil et endurer les cent mille coups de verge du vent glacial qui, sur la glace unie, faisait dévier en tous sens le macabre équipage. Il en fut ainsi jusqu'à l'Anse-St-Jean. Les pittoresques Caps Trinité et Eternité qui, de nos jours, émerveillent les milliers de touristes descendant et remontant le Saguenay, confortablement installés dans des palais flottants, durent passer dans la suite bien indifférents au souvenir des quatre primitifs croque-morts de la Baie des Hahas qui cheminèrent à l'ombre de ces géants de granit, haletant sous le poids sacré de leur charge, et fouettés par les coups du grésil. A l'Anse Saint-Jean, on entrait dans les terres pour suivre un misérable sentier battu durant l'été, mais vierge de toute trace durant l'hiver, qu'on appelait le "Chemin des Marais" et qui menait, à travers les montagnes, sur une distance de plus de cinquante milles, aux vieilles paroisses de Charlevoix. C'était la partie la plus ardue du voyage.

Pénible randonnée !... Depuis près de trois mois, la neige est tombée sans répit sur ce coin bouleversé des Laurentides. Le vent s'élève à tout instant par rafales, frappe les pics, s'abat dans les ravins. Et la forêt et le sentier disparaissent sous de perpétuels rideaux mouvants. A chaque coup de vent tout s'enfuit, tout se cache, sans bruit, sous un linceul. Tout s'enveloppe dans un silence étrange, mystérieux, épeurant, et, soudain, tout siffle et hurle d'épouvante, là-haut dans les frondaisons.

Et les croque-morts cheminent, cahotent, haletant au fond des coulées où l'orientation devient inson-

dable, ou sur des sommets balayés par l'ouragan, toujours à moitié ensevelis dans les tourbillons de l'air ou des encombres de neige, à demi paralysés par le froid, allant à l'aveuglette, tête baissée, se guidant au petit bonheur, terrassés à chaque instant par la fatigue et l'épuisement, se relevant mais pour se rapprocher davantage, par de suprêmes efforts, du lieu éternel où vont ceux que l'on emporte au cimetière de la paroisse natale.

Qu'importent toutes ces misères, cette fatigue, ces souffrances pourvu qu'Eucher Dufour, Victoire Bouchard et la femme de François Desbiens dorment tranquilles à l'ombre de l'église familière, couchés à côté des parents et des amis partis avant eux pour le grand voyage.

A la Malbaie, il y eut service et inhumation dans le cimetière où le fossoyeur avait eu toutes les peines du monde à creuser trois fosses pour les "gens du Saguenay". Bien des noms s'effacent au long du temps. Mais il en est d'obscurs qu'une rumeur ineffable ressuscite, et nous savons aujourd'hui, dans un cimetière de nos Laurentides que quatre murs ruineux enclosent, trois tombes où toute une population — celle du Saguenay — peut aller longtemps s'agenouiller pour rendre ses hommages et prendre une leçon durable de braves gens qui furent humblement énergiques, presque héroïques, toute leur vie; dont la tenacité se perpétua même, pourrait-on dire, jusque par delà la mort dans la randonnée terrible de la Grande Baie à la Malbaie. Ils font encore monter dans leur paisible sommeil, sous une couche d'herbes rustiques, les effluves de ce qui constitue les caractères fon-

damentaux de la vraie civilisation; esprit hardi et entreprenant; courageuse obstination à la tâche jusqu'à ce qu'on en ait surmonté les difficultés, ou qu'on meure à la peine ; fidélité à tout ce qui tient, même endormi, sur le coeur de la patrie, grande ou petite. C'est tout cela qui s'élève, dans un halo de douceur, de grâce, de sensibilité mélancolique, des tombes d'Eucher Dufour, de Victoire Bouchard et de la femme de François Desbiens, dont on n'a pas même pu conserver le nom malgré la preuve d'amour posthume et définitive qu'elle a donnée à son village natal...

Du côté de chez Mars Simard, on n'eut pas à tenir compte de l'interdit de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui, les premiers mois, défendait les défrichements en vue de la culture de la terre. Ces fils de la terre de Charlevoix prévoyèrent vite que l'industrie forestière ne pouvait durer longtemps et qu'il faudrait bientôt plus que la hache pour les faire vivre. Connaisseurs de la terre, par atavisme, ils surent, dès leur arrivée, que celle où se dressaient tant de si beaux pins était d'une riche argile et qu'il y pousserait aussi facilement du blé et des légumes que des arbres. Aussi, des deux côtés de la rivière, de petits potagers ne tardèrent pas à se tasser près des maisonnettes. Des légumes d'une belle venue récompensèrent leurs efforts. Les minuscules potagers s'agrandirent vite. On donna plus d'étendue aux défrichements autour des maisons. Des deux côtés, on ne perdit pas de temps à l'abatage des arbres. Sans tarder, on fit de la place dans la forêt et, outre des légumes, on sema des pois, du blé et un peu d'avoine. On fit de beaux rêves. Pourquoi, à

partir des maisons, de beaux champs de blé, d'avoine, d'orge, de pois, ne s'étendraient-ils pas, coupés de vastes prairies qui s'en iraient fixer leur "trécarré" là-bas, sur les coteaux que cache la forêt ? Rêve ? peut-être. Sans doute, maintenant; mais pourquoi pas réalité, demain ?...

Le rêve fut de courte durée. La réalité vint à tire d'aile, franchissant par bonds fantastiques la ligne des monts abrupts du pays. L'épreuve descendit d'abord la Rivière-à-Mars. Au printemps de la deuxième année, pour retenir les billes coupées pendant l'hiver, on avait construit des estocades flottantes. Voilà qu'une nuit de mai, sous la force des eaux tumultueuses de la rivière grossie par la fonte des neiges, les chaînes de bois se rompirent. Le torrent, en quelques instants, éparpilla tous les billots autour de la baie, puis dans le Saguenay qui en entraîna ensuite un grand nombre jusqu'au Saint-Laurent. Ce fut une perte complète. On put recueillir tout au plus quelques centaines de grumes dans les anses, mais ce travail fut plus dispendieux que profitable. Le fruit du labeur de l'hiver s'évanouissait.

Il était bien précieux ce bois, ces beaux billots de pin rouge et de pin blanc en grande demande aux moulins Price de Chicoutimi. On ne prenait alors que le billot du pied de l'arbre "sans noeuds, sans aucun défaut". La grume devait mesurer au moins douze pieds de longueur. A ce sujet, la tradition rapporte que l'une de ces pièces de pin, à cause de sa taille colossale, qui la faisait s'arrêter ça et là, bloquée par une roche, dans sa descente de la Rivière-à-Mars, prit deux ans à parvenir à destination. Elle mesurait

40 pouces de diamètre. Rappelons que les "Vingt-et-Un" avaient construit un moulin à scie sur cette rivière dès la première année de l'établissement. William Price et Cie l'acheta cinq ans après. L'épreuve ne découragea personne . . .

Le printemps jaillit tout d'un coup de la baie qui devint bleue et de la forêt qui verdit. Avec cette hâte fébrile qui caractérise la nature dans les pays froids, la neige se mit à fondre et à couler le long des pentes, pour former ça et là, jusque dans les moindres creux, des mares d'eau claire. Des ruisselets couraient partout, à droite et à gauche, se cachaient soudain sous la terre qui dégelait, réapparaissaient en bouillonnement, dégringolant dans la baie.

Après l'accident de l'estocade, on comprit ce qu'on avait déjà craint : il ne fallait pas compter uniquement sur la forêt pour vivre. Tous se tournèrent sérieusement vers la terre qui, elle, reste étrangère à ces subites et stupides catastrophes.

Et partout, on se mit à défricher en vue de la culture, à faire de la "terre neuve", à labourer, à herser et à semer. S'éteignirent les derniers échos du glas sinistre sonné par les eaux torrentielles de la Rivière-à-Mars. Et de nouveau, on fut heureux.

A la satisfaction de tous, des femmes surtout, on vit se dessiner, au milieu de l'été, autour des maisons, les carrés tendres des carottes, les couches violacées des betteraves, le corticelli des queues d'oignons, et s'arrondir, sur des buttes de terreau, les citrouilles, qui furent bientôt semblables à de pleines lunes dans la verdure de leur feuillage à barbillons. Quant aux

hommes, ayant remplacé la hache par la charrue, ils voyaient avec joie s'agrandir les "terres neuves".

Mais après le glas de la Rivière-à-Mars, sur le rêve défunt de l'exploitation forestière, une autre agonie allait s'attaquer à l'humble projet de culture caressé avec tant d'amour en béchant les potagers ; et la vision radieuse des champs et des prairies qu'on se plaisait à prolonger jusqu'à de lointains "trécarrés" faillit s'évanouir à jamais.

Après le glas de l'eau, ce fut le glas du feu. On était dans l'été de 1846. "Le feu, le feu ! voyez, là-bas !..." cria soudain une femme qui faisait sa lessive sur la grève, "là-bas, de l'autre côté de la baie !"

C'était une après-midi de juillet atrocement chaude. La sécheresse faisait grésiller toute la région depuis plus de trois semaines. Pas une goutte de pluie durant cette période. Les bois et la terre se racornissaient de soif. Dans la forêt, on eût dit que les arbres, les arbustes, la mousse allaient s'enflammer au simple toucher d'un rayon de soleil...

"C'est du côté de chez Caille !" cria un homme qui travaillait sur un toit. "C'est un gros feu !"

En un instant, hommes, femmes et enfants se rassemblèrent sur la grève pour mieux suivre les progrès de l'incendie qui, de minute en minute, prenait une envergure démesurée. Un nuage opaque de fumée s'étendait sur la baie. De l'autre côté, une immense colonne noire, au milieu de laquelle on pouvait distinguer, de temps à autre, de longues flèches rouges qui montaient droit vers le ciel, s'élevait au-dessus de la forêt, puis se penchait de côté et d'au-

tre. C'était des touffes de résineux, pins, épinettes et sapins, qui se consumaient en un instant.

Pendant près d'une heure, cependant, le feu demeura presque stationnaire. Du petit village, de chez Mars Simard, on le regardait presque avec plaisir. Il ne semblait pas menaçant. Mais vers les quatre heures, une forte brise se mit à souffler par rafales plus ou moins prolongées, puis en ouragan. Alors, le feu se précipita du haut des caps vers l'extrémité de la baie. Les arbres, les arbustes, les plantes, la mousse, l'humus craquant de sécheresse, et même les fourrés de bois vert, les plus épais, s'enflammaient comme des paquets d'allumettes, au passage du monstre qui accélérait sa course à mesure que la brise, plus forte, le fouettait. Du hameau de chez Mars, on le vit arriver comme le phare d'une locomotive lancée à toute vitesse sur une voie libre. Mais on vit aussi venir une chaloupe. Trois hommes la montaient. A l'arrière, on distingua un prêtre. La chaloupe venait de la "Grande Baie". Elle était encore à un demi-mille du rivage. C'était le Père J.-B. Honorat qui, juste à ce moment tragique, arrivait en mission chez les gens de la "Grande Baie". Le vent soufflait maintenant en tempête. Le prêtre et ses compagnons débarquèrent sur la grève et ils assistèrent au terrifiant spectacle de l'ouragan de feu passant par-dessus les maisons des deux côtés de la rivière, franchissant, comme si de rien n'était, le cours d'eau, dans un fracas d'enfer. On entendait les flammes gronder, craquer, gémir, hurler leur rage folle :

"Père, père!" criaient, sur la grève, les femmes

et les enfants, vers le prêtre qui priait. "Père, sauvez-nous !..."

Une pluie d'étincelles et de cendres légères chassée par le vent se mit à tomber sur les maisons de bois, tandis que se faisait entendre le crépitement continuel, sourd et sonore, selon les rafales et les accalmies. Une bourrasque plus forte fit un instant disparaître toute la forêt derrière d'énormes rideaux de fumée qui noircissaient le ciel. Puis, le bruissement des flammes, dans l'abondance des éléments qu'elles trouvaient à dévorer, devint un affreux grondement, plus effarant que le tonnerre au fond d'une nuit d'orage.

Hommes, femmes et enfants, dans les deux hameaux vidaient les maisonnettes et transportaient au bord de l'eau tout ce qui s'y trouvait. La femme de Michel Gagné était en ce moment malade au lit dans sa maison. Quatre hommes y coururent et amenèrent sur la grève la pauvre malade couchée sur un matelas. Et comme à un moment le feu menaçait même la grève, on construisit en hâte, avec des pièces de bois rond échouées sur le sable, un cajeu sur lequel on plaça la malheureuse et qu'on lança sur l'eau.

Le prêtre priait toujours, les bras en croix. La chaleur des flammes devenait effroyable. C'était à la fois un feu de cime et de base et qui détruisait tout sur son passage. Il happait les mousses ainsi que les brindilles sèches et les touffes d'herbes. Il foulait l'humus, brûlait la racine des arbres, puis les flammes se mettaient à grimper le long des troncs et,

en un instant, crépitaient avec sonorité, dans les frondaisons.

Tout à coup, il y eut une accalmie. On entendit crier : "Mes enfants, vous êtes sauvés !..."

Et le prêtre se leva. Le vent se remit à souffler, plus que jamais. Mais il avait viré. Le brasier s'inclinait maintenant, ainsi que la fumée, et reprenait sa course, mais d'un autre côté. Un contentement, d'abord silencieux, dilata toutes les poitrines. Le missionnaire quitta la grève et se dirigea vers le village où il fut reçu avec des sentiments indicibles de joie. Personne ne doutait que ce fût à ses ardentes prières qu'on devait le salut.

Peu après arrivèrent, hâves et dépénaillées, manquant de tout, ayant tout perdu, les familles établies au Ruisseau-à-Caille et à l'Anse-à-Benjamin. Ils étaient totalement ruinés et avaient tout juste pu se sauver.

Pendant la soirée, dans la "Grand'Maison" de la Grande Baie qui avait été épargnée, tous les colons se rassemblèrent et le Père Honorat entonna un vibrant "Te Deum". La plus grande partie des maisons avaient été épargnée, mais l'école et la petite chapelle malheureusement furent brûlées.

Aussi la forêt, à l'entour, était en grande partie détruite.

IV

DES SOUVENIRS... DÉJÀ !

Ce qu'en 1924, à l'inauguration du Monument des "Vingt-et-Un" à St-Alexis, nous raconte une octogénaire, petite fille lors de l'arrivée des pionniers à Saint-Alexis en 1838 — L'orignal parmi les vaches — Le missionnaire chasse les mouches — Le découragement d'une pauvre mère — Aux bleuets au Cap-à-l'Est — De bons moments — Le soir, au pied de la croix.

Maintenant que nous avons entendu les premiers vagissements de notre paroisse de St-Alphonse de Liguori; que les habitants de notre petit village et ceux de St-Alexis vont être, dirions-nous, presque étrangers, quoique bons voisins et même frères, avant qu'ils ne soient totalement séparés par l'érection canonique de chacune de leurs paroisses, rappelons quelques vieux souvenirs de 1839 et qu'en 1924, lors de l'inauguration du Monument des "Vingt-et-Un", que l'on voit sur la place de l'église de St-Alexis, nous avons recueillis de la bouche d'une vénérable vieille femme qui, toute petite fille en 1838, faisait partie du groupe des premières familles de Charlevoix arrivées à la Baie des Hahas en octobre 1838. C'était une fille d'Alexis Simard; le jour de l'inau-

guration du monument en 1924, c'est elle qui leva le voile qui cachait ce dernier.

L'ancienne parlait comme elle avait toujours parlé, tâchant toutefois de soigner plus qu'à l'ordinaire ses mots et ses tournures de phrases comme, d'ailleurs, s'efforcent de faire, semble-t-il, dans la vie courante, les bas-Canadiens qui cherchent, par les faibles moyens dont ils disposent, à atteindre une perfection relative autant dans l'exercice de leur labeur que dans leur façon de vivre mieux ou aussi bien que le voisin, surtout si ce dernier vient des vieilles paroisses où l'on se pique de "civilisation".

C'était une claire après-midi de fin septembre. Toute la campagne se reposait dans un silence et une grandeur solennels. Silence recueilli des veilles d'automne; grandeur tragique et calme de la nature laurentienne qui va dormir pour six mois au moins sous cinq pieds de neige. De bonne heure, ces après-midi-là, l'ombre et la brise noient les plis des collines et des coulées et, comme un fauve qui regagne, à foulées allongées, son repaire au fond des bois, la noirceur marche vite au long des pentes. La brume a tôt fait d'enrouler sa filasse grisâtre autour des quenouilles dorées des peupliers et des chênes ; et l'on voit le crépuscule monter, rapide, vers les dentelles déchirées des monts du nord.

Et, dans le silence recueilli du jardin où nous étions assis, c'était tout un enchantement pour moi et comme un rêve flottant que d'entendre la voix faiblement chevrotante de l'octogénaire, avec des mots qui lui venaient tout droit du coeur, dévider l'éche-

veau des souvenirs de sa vieille vie de joies simples, d'obscurs sacrifices et de peines journalières.

On a remarqué souvent que les vieillards se souviennent mieux des choses, même les plus minimes de leur enfance, que des événements qui ne datent que de quelques années. Aussi, notre vieille interlocutrice semblait-elle heureuse de remonter, ou plutôt de redescendre au plus profond de son existence. Et elle nous contait :

"C'était dans la troisième année de notre établissement à la Grande Baie. On avait reçu, au printemps, de Charlevoix, quelques bêtes à cornes. Un matin, je sortis de la maison pour aller jouer sur la grève. J'aimais à m'amuser avec les coquillages que la marée haute amenait sur le sable. Tout à coup, je me mets à crier : "Maman, y a cinq vaches, à matin !..." Ma mère sortit sur le perron de la porte et s'exclama :

"De fait, la p'tite dit vrai, y a cinq vaches!"

Jusque-là, pourtant, on n'avait à la Grande Baie que les quatre vaches amenées de Charlevoix. Au cri de maman, mon père sort de la cabane et regarde du côté de la grève : "Faîtes pas de bruit" qu'il nous dit à voix basse, "c'est un orignal".

Il rentra dans la maison pour prendre son fusil. Il sort et fait quelques pas en se cachant derrière de grosses souches d'épinette. Il vise la grosse tête qui ressemblait à celle d'un cheval portant de la barbe et : "Pan!" l'un des cinq animaux tombe, pendant que les autres se sauvent par bonds dans le bois.

C'était, de fait, un grand orignal qui se pensait toujours en pleine forêt. Durant la nuit, il était

venu rejoindre nos vaches, tout bonnement, comme si nous devions garder, nous autres, toute la forêt avec ses maringouins et ses orignaux.

"Le coup de fusil de papa avait réveillé tous ceux du village... Oh! on n'était pas gros alors, dans l'village, vous savez! Tout le monde se mit en frais de débiter l'animal. On a eu de la bonne viande pendant toute une semaine. Pour la garder fraîche, on en plaçait des quartiers dans une fosse que papa avait creusée au milieu d'un petit ruisseau qui dégringolait du cap et qui était toujours remplie de belle eau courante. La peau de l'orignal resta tendue pendant tout l'été sur deux poteaux, en arrière du "campe". A l'automne, on fit avec des souliers et des lanières de raquettes, ce qui était d'la bonne babiche, j'vous assure.

"L'année d'après, j'avais huit ans. Il arriva un missionnaire chez nous. C'était un Oblat. Il était arrivé en canot d'écorce dans l'après-midi. Le soir, dans la "Grand'Maison", on a eu un Salut du Saint-Sacrement et un fameux beau sermon. Ça nous a bien touchés. On en parla toute la soirée. Et on se disait entre nous autres :

"C'est vrai qu'on a d'la misère, mais il y a la récompense au bout. Si c'est pas dans c'monde-ci, ce sera dans l'autre. Paraît qu'on fait une si bonne oeuvre en venant ouvrir des terres à la civilisation catholique et française!"

Le lendemain, j'avais hâte d'voir le missionnaire. Son sermon avait tant fait parler les veilleux! C'est pas souvent aussi que j'avais vu un homme en grande robe noire et avec un gros crucifix jaune dans sa

ceinture. Je sortis de bonne heure. Le Père se promenait en lisant son bréviaire sur des grandes pièces de bois de pin que la marée montante avait tassées sur la grève. Il avait fait chaud toute la nuit et le matin était pesant. Les maringouins étaient féroces. Ils venaient du bois par nuées noires. Moi, je me suis approchée du Père qui ne fit pas de cas de moi. Je me mis à le suivre pas à pas. Après quelques minutes, le Père s'arrêta et me demanda :

"Mais, pourquoi. petite, me suis-tu comme ça?"

J'étais bien gênée et ne savais pas quoi répondre.

Enfin je dis : "Quand j'marche derrière vous, je n'sens plus les maringouins". Et vous m'croirez ou vous n'me croirez pas, mais toute la journée, on ne se plaignit pas des mouches, personne. Ce soir-là, on ne fit même pas à la porte d'la maison, la boucane ordinaire pour chasser cette engeance. C'était terrible, en c'temps-là, vous savez, les mouches! On s'en plaint, aujourd'hui, dans les bois où il y a de l'eau alentour. Mais c'est rien, ça !... Quand on est arrivé à la baie, des mouches, on en mangeait avec notre pain, on en respirait en dormant. Elles nous mettaient toute la journée et toute la nuit le corps en feu. Elles nous faisaient saigner. C'était terrible, je vous le dis, surtout au commencement de l'été, au mois de juin, par exemple. Cela fit pleurer ma pauvre mère, un soir très chaud de ce mois-là, un soir pesant, chargé de vent du sud.

"On était à la porte de la maison et on avait allumé dans une vieille chaudière de zinc un feu de fougères vertes qui faisait une fumée si épaisse qu'elle nous enveloppait au point qu'on ne pouvait se voir

les uns les autres. Jean-Baptiste Bouchard et Benjamin Harvey étaient venus veiller chez nous. Le temps était humide et les mouches, je vous l'dis, semblaient enragées. La boucane ne leur faisait rien et on passait le temps à chercher les moyens pour s'en débarrasser la figure, les mains, les jambes. Ma mère, qui avait fait une rude journée à aider papa dans un coin de terre neuve, paraissait fatiguée sans bon sens. Elle était assise sur le perron, la tête dans les deux mains. On aurait dit que les maringouins et les brulôts la magannaient plus que nous autres. Par deux fois, elle était entrée dans la maison en disant qu'elle allait dormir, mais elle en était sortie aussitôt, chassée par l'engeance qui lui brûlait le corps. Tout d'un coup, comme Benjamin Harvey contait la misère qu'il avait eue, dans l'après-midi à arracher une souche, disant à tout bout de champ : "Ces démons d'arbres-là, c'est dur sans bon sens... Ça doit être du commencement du monde !" on a entendu des pleurs. C'était ma mère qui se lamentait. Je l'avais jamais vue ni entendue pleurer. Moi, je m'arrêtai de jouer avec un petit chat à qui je faisais faire des sauts par-dessus les touffes d'herbes Saint-Jean qui poussaient devant la porte. Je courus embrasser maman qui s'mit à se plaindre :

"Mon Dieu, quelle vie, quel martyre! Ah! la mauvaise idée qu'on a eu de laisser Charlevoix où on était si bien pour venir s'faire dévorer tout rond, ici, par les maringouins !...

"La pauvre femme avait pourtant l'obstination d'un roc. Il y eut silence. Jean-Baptiste Bouchard

dit : "Faut pourtant pas s'décourager. Il fallait s'attendre à ça..."

"Benjamin Harvey, lui, ne parlait pas. Il profita du silence pour bourrer sa pipe. Assis sur un bout de souche, les coudes sur les genoux, mon père fumait sa pipe à petits coups. Maman hoquetait encore et alors papa a tourné tranquillement la tête vers elle et a dit :

"Ma femme, tu m'avais pourtant promis, quand on est venu ici, d'être courageuse jusqu'au bout. Si j'avais su que tu vinsses à pleurer pour des mouches, je serais jamais parti de la Malbaie. Pauvre femme, pense donc, comme le missionnaire nous l'a dit, l'autre jour, que la récompense est au bout. Si c'est pas dans c'monde-ci, ce sera dans l'autre. Ça serait même, à ce qu'il a dit, plus sûr ici que partout ailleurs".

Jean-Baptiste Bouchard et Benjamin Harvey ont approuvé ce traitement pour la maladie de ma mère. Et plus jamais, dans la suite, j'ai vu pleurer maman. Je vous assure pourtant qu'il y avait de quoi.

"Vrai", fit remarquer Jean-Baptiste, vous en avez arraché; on en a tous arraché...

Oui, mais vous savez, on avait quand même des consolations; on savait encore s'amuser des fois," continuait notre bonne vieille.

"Ecoutez, je me rappelle notre premier pique-nique aux bleuets, de l'autre côté de la baie. Un vendredi soir, à la fin d'août, Onésime Larouche est venu du côté de la rivière où nous étions et nous a dit :

"Demain, si on allait aux bleuets au Cap-à-l'Est! Il y en a sans bon sens, à ce qu'il paraît. C'est Ignace

Couturier qui est allé là, l'autre jour, à la chasse, qui m'a dit ça..."

"De fait, mon père répondit : c'est une bonne idée. M'est avis qu'ça serait pas une extravagance de prendre un petit congé. Ca fera plaisir aux femmes et aux enfants... et à nou'aut's aussi, hein ?...

"Le Cap-à-l'Est, vous l'savez, c'est là-bas, d'l'autre côté de la baie. On avait la goélette d'Alexis Simard pour faire la traversée. On devait coucher au Cap deux nuits dans une cabane de branches de sapin. Vous pensez si nous autres, les enfants et nos mères, on était contents! De fait, on partait le lendemain matin à la barre du jour, avec toutes les provisions qu'il fallait. On était vingt dans la goélette. Une heure après, on mouillait de l'autre côté de la baie. La belle journée! Il faisait un temps tiède et un beau soleil. Aux flancs du cap, on ramassait les bleuets, par jointées. Il y en avait que tout en était bleu. A l'ombre, sous les coudriers et les taillis, ils étaient gros comme des noisettes de la Rivière-à-Mars, charnus comme les petites prunes de par chez nous à Charlevoix, juteux comme des framboises. Le samedi, on en ramassa une vingtaine de chaudières. Le soir, Ignace Couturier, Louis Villeneuve, Joseph Lapointe et mon père avaient construit une grande cabane avec de grosses branches de sapin et qu'on couvrit d'écorces de bouleau. Tout le monde s'installa dedans et on ferma l'entrée avec deux sacs de toile. On laissa les bleuets dehors, près de la cabane, dans une grande boîte qu'on avait apportée exprès. Et on se coucha, bien fatigués, vous pensez, les membres de chaque famille ensemble, tout alentour de la cabane. Au mi-

lieu on avait allumé un feu sourd de fougères vertes et humides pour chasser les mouches qui nous assaillaient encore à cette époque de l'année.

Voilà qu'au beau milieu de la nuit, on est réveillé par un grognement qu'on entendait tout près de la porte. Vous pensez si les femmes et nous autres, les enfants, on avait peur !...

Et c'est pas Louis Villeneuve qui nous rassura ! Il avait écarté les sacs qui servaient de porte et il dit en se tournant du côté de papa : "T'as ton fusil, Alexis? C'est un gros ours qui mange nos bleuets dans la boîte..."

"De fait, mon père avait apporté son fusil, on sait jamais, quoi !... Il était dans le coin de la cabane, bien bourré de gros plombs. L'animal était en plein à quatre pattes dans la boîte et se régalait de nos bleuets en grognant de plaisir. Mon père pointe le canon de son fusil par un coin de la porte et il tire. Dans le calme de la nuit et dans les montagnes, on n'a jamais entendu un coup de fusil pareil. L'ours, touché en plein dans la tête, tomba à la renverse dans la boîte. Quelle confiture !...

Tout le monde sortit de la cabane. La lune était piquée en l'air comme au bout d'une gaule, au beau milieu de la baie et elle éclairait comme en plein jour. Les hommes sortirent la bête de la boîte, vous imaginez dans quel état ! Fallut aller chercher des sceaux d'eau sur la grève pour la laver avant de la débiter. Personne n'avait plus envie de dormir, vous pensez bien. Et le reste de la nuit se passa à peler l'ours et à couper sa viande par quartiers qu'on fit tremper dans de l'eau froide pour les conserver. On n'avait jamais

mangé de rôtis aussi bons. C'était comme du bon porc frais.

Le fait est que le lundi matin, quand on est arrivé chez nous, pour s'amuser, on fit accroire aux femmes qui étaient restées aux maisons qu'on avait trouvé, aux pieds du Cap-à-l'Est, un cochon perdu qu'on disait échappé de Chicoutimi et qu'on l'avait tué pour se régaler de porc frais à notre dîner du dimanche. Les femmes, crédules, firent rôtir ce qui restait des quartiers de l'ours du Cap-à-l'Est et elles restèrent toujours convaincues qu'elles avaient mangé des fesses de porc. Vous comprenez que le dimanche on avait ramassé assez de bleuets pour remplacer ceux que l'ours avait gâtés. Et on eut des confitures pour tout l'hiver suivant...

"Qu'est-ce que je vous conterais encore de ce temps-là? Ah! oui, les belles soirées qu'on passait à la croix qu'on avait plantée au bord de la grève, pendant notre premier été. Tous les soirs de la belle saison, on s'en allait là. On récitait le chapelet tous ensemble. Ensuite, Thadée Boulianne, qui avait une belle voix, chantait des cantiques. Il en chantait un d'ordinaire qu'on aimait plus que les autres. Il fallait entendre, dans le grand silence, la belle voix de Thadée Boulianne chanter :

L'ombre s'étend sur la terre,
Vois tes enfants de retour,
A tes pieds, Auguste Mère,
Pour t'offrir la fin du jour.

On savait ce cantique-là par coeur et on entonnait le refrain ensemble :

O Vierge tutélaire,
O notre unique espoir,
Entends notre prière,
La Prière
Et le chant du soir !

On entendait tout au fond de la baie, à la lisière du bois, l'écho répéter jusqu'à quatre fois les derniers mots du refrain. C'était beau. Là, c'était un bon moment de la journée qui nous faisait oublier les fatigues et les misères. Au bord de la baie, on sentait moins les mouches, chassées par la bonne brise du large et on restait là, jusqu'à l'heure du coucher, quand il faisait si noir qu'on avait peine à distinguer l'eau de la terre.

"Comme vous voyez, on avait de bons moments. Mais, le plus souvent, les hommes et les femmes, les enfants même, on travaillait trop dur. Le soir arrivé, harassés, souvent après le coucher du soleil; le matin, partis avant l'aube. Les hommes manquaient le plus souvent des outils les plus nécessaires. A la maison, on était privé de ce qui était indispensable à la vie d'une famille. Les saisons passaient quand même. On se disait : "Qui sait? on verra, sans doute, des jours meilleurs. On sait jamais! C'est si dur le métier de colon, d'habitant! En tout cas, à la grâce de Dieu!" que disaient nos parents, "c'est Lui qui est le Maître. Il a toujours le dernier mot, vous savez !..."

V

PREMIÈRES MISSIONS

On se livre avec passion, de tous les côtés, à la culture de la terre — Le premier missionnaire résident en 1842 : l'abbé Chs Pouliot — Les Oblats, éternels missionnaires, de 1842 à 1853 — St-Alphonse et St-Alexis divisés — Le Père Durocher choisit le site de l'église de St-Alphonse — L'abbé Gill, premier curé — L'école de la Rivière-à-Mars — De nouveaux souvenirs d'enfance.

Le baptême du feu avait été pour les colons saguenéens une épreuve salutaire. On se tourna, avons-nous dit, pour de bon vers la terre. Les défrichements à vue d'oeil s'agrandirent. Le feu lui-même avait fait de la "terre neuve" qu'il avait engraissée de ses cendres, instruisant ainsi les futurs exploitants des savanes à bleuets où, comme l'on sait aujourd'hui, il faut mettre le feu à contribution une année pour que la cueillette des années suivantes soit plus abondante... A l'automne, dans les potagers, dans les minuscules champs de céréales, des deux côtés de la rivière, les légumes étaient d'une venue magnifique, "grenus sans bons sens" et le grain dépassait les misérables clôtures de pieux qu'on avait plantées ici et là, autour des défrichements.

Durant l'été, les colons avaient reçu nombre de témoignages de sympathie à l'occasion de la grande épreuve qu'ils venaient de subir. Le feu avait détruit toutes les traces de vie à l'Anse-à-Benjamin, à St-Alphonse, les appontements, les moulins et même les estocades. Après l'incendie, une cinquantaine de femmes et d'enfants furent envoyés à la Malbaie faute de logements. L'évêché et le gouvernement de Québec, des gens charitables de Kamouraska et des paroisses de Charlevoix contribuèrent à cette immigration temporaire. Le reste de la population de la Baie des Hahas fut secouru par le gouvernement de Québec qui expédia aux incendiés une goélette chargée de provisions. Alors, le bruit courut à Québec que les ravages du feu au Saguenay n'étaient pas aussi désastreux qu'on le disait, ce qui empêcha la population de Québec de souscrire plus de $250.00. Les messieurs du séminaire de Montréal adressèrent aux sinistrés $25.00... Un pays se définit et s'affirme quand un groupe d'hommes s'est lié à son sol, soit par la durée, soit par l'éclat des efforts communs. Ce fut le cas en cette occurrence...

Au mois d'octobre, Alexis Simard ayant chargé une goélette de tout le surplus des productions des deux petites colonies, était allé vendre le tout à Québec. Il revint au moment où l'on craignait que les premières glaces l'empêcheraient de gagner la baie. L'on apprit avec grande joie qu'il avait vendu à bon prix toute sa cargaison. La tradition rapporte qu'à Québec, M. David Price donna un dîner à Alexis Simard et lui présenta une montre en or avec l'inscription "Axe is my way".

Un autre hiver passa avec ses alternatives d'ennuis et d'encouragements. Trois membres de la colonie moururent et l'on a vu comment ceux qui restaient avaient poussé l'héroïsme jusqu'à aller les inhumer, en plein hiver, à la Malbaie. On continua la coupe des pins avec l'espoir qu'au printemps, cette fois, les estocades tiendraient le coup. Et, de nouveau, vite, le printemps revint... La Rivière-à-Mars se mit à galoper joyeusement sur ses cailloux; les sinistres crans de l'est de la baie, si tristes durant l'hiver, prirent part, eût-on dit, à la joie ambiante et à la renaissance universelle de la terre, de l'eau et de la forêt. De partout, enfin, surgit la vie qui devint encore belle et bonne... à vivre. L'azur du beau temps pleut à verse sur la baie en même temps qu'il fait ruisseler la forêt de lumière et verse la joie dans les coeurs.

A part la plaie printanière des maringouins qui continuent contre les humains leur guerre sans répit; à part les petites misères inhérentes à la fonte des neiges et des glaces, la vie, à mesure que le temps passait, sembla vouloir apporter aux exilés quelques miséricordieuses consolations. En juin 1839, les abbés Zéphirin Levesque, curé de la Malbaie, et Bernard Descoigne, curé de la Baie St-Paul, vinrent visiter les colons presque tous d'anciens paroissiens. Ils furent reçus, on le croit facilement, avec des transports de joie. Alors, ils atteignaient le chiffre de 336 répartis en 29 familles, comptant 80 enfants. Cette mission fut marquée par l'érection d'une croix qui remplaça, à St-Alexis, celle que les premiers débarqués, en automne 1838, avaient plantée en hâte au bord de la baie.

Après la visite des abbés Lévesque et Descoigne, les

colons se firent une obligation, rapporte l'abbé Martel, ancien curé de St-Alexis, dans ses notes sur le Saguenay, de suivre les bons avis de leurs premiers missionnaires en se rassemblant, chaque dimanche, dans la maison d'Alexis Simard, vers 10 heures du matin, pour des exercices de piété. "Ce fut dans cette maison", lit-on dans l'"Histoire du Saguenay" "que se firent les exercices religieux jusqu'à la construction d'une chapelle qui ne tarda pas".

Cette chapelle, en effet, fut construite en 1841. Elle s'élevait sur le site qu'occupent aujourd'hui le presbytère et le monument des "Vingt-et-Un", à St-Alexis. Elle fut dédiée à saint Alexis en l'honneur d'Alexis Simard, l'un de ces "Vingt-et-Un" et le premier défricheur de la Baie des Hahas.

Le 4 novembre 1842, arriva à St-Alexis le premier missionnaire résident, l'abbé Charles Pouliot, jeune prêtre de quelques années, vicaire à la Malbaie. Il remplit pendant deux ans les fonctions de curé de St-Alexis et des dessertes des alentours. L'abbé Pouliot établit deux écoles, chacune de 35 à 40 élèves dont l'une à l'Anse-à-Benjamin. Il fit beaucoup de bien durant son court ministère.

On voit que nos pionniers n'ont à peu près plus l'existence collective. Ils se multiplient, se dispersent autour de la baie, le long du Saguenay, et forment en particulier, de chaque côté de la Rivière-à-Mars, deux embryons de paroisse. Tous à présent avec passion se livrent aux travaux du sol. L'avenir sourit... en rose. L'élan est donné. On n'a qu'à avancer. Bientôt, le Saguenay attirera les regards du Canada français

entier. On a vu que s'y intéressaient déjà les paroisses de Charlevoix par le ministère de leurs pasteurs.

Puis arrivèrent, en octobre 1844, envoyés par l'archevêque de Québec, Mgr Signay, les héroïques "Vagabonds de Marie Immaculée Conception", les Oblats, dont les trois lettres, O. M. I., peut-on dire, brillent dans tous les pays du monde, ceux où règne le grand silence blanc comme ceux que cuit éternellement l'implacable soleil à l'hémisphère du Sud. Les nouveaux missionnaires débarquèrent à St-Alexis le 15 octobre au nombre de quatre : les Pères Jean-Baptiste Honorat, supérieur, Flavien Durocher, qui était le frère de Soeur Marie-Rose, fondatrice des religieuses des Saints Noms de Jésus et Marie, Médard Bourassa — oncle de feu Henri Bourassa — et Pierre Fisette. Pendant tout le temps que ces religieux passèrent à la Baie des Hahas, ils firent de St-Alexis, la Mission-Mère. Ils desservirent toutes les agglomérations saguenéennes. Treize de ces religieux y passèrent. Ce furent, à part les quatre que nous venons de nommer, les Pères Garin, Grenier, Gauvin, Arnaud, Babel, Sallaz, Pinet, Eusèbe Durocher et le Frère John O'Brien.

Le Père Honorat fut supérieur de 1844 à 1849. On lui doit quatre chapelles dont celle de la Rivière-à-Mars — St-Alphonse — dans laquelle il dit lui-même la première messe, celle de Noël 1845. Il fut remplacé par le Père Flavien Durocher. Les Oblats passèrent neuf ans à St-Alexis qu'ils quittèrent le 1er octobre 1853 pour ne plus s'occuper que des missions sauvages de la Côte Nord, du "Petit Nord", plus particulièrement.

Jusqu'à la division des deux paroisses de St-Alexis et de St-Alphonse, les registres de l'état civil étaient tenus à St-Alexis. En effet, de 1851 à 1858, il y eut registres communs pour les deux agglomérations qui, réunies avaient, en 1859, une population de 1,179 âmes. On y comptait 182 emplacements de résidences et 128 enfants fréquentant les trois écoles dont une école modèle sous la direction d'une institutrice diplômée de l'Ecole Normale.

C'est en 1858 que l'on commencera, sous le curé Otis — le deuxième de la paroisse — à tenir à St-Alphonse les registres de l'état civil. La première sépulture est celle d'un enfant, âgé de 9 ans et quelques mois, fils de Séverin Bolduc, menuisier, et de Catherine Harvey, et le premier baptême fut celui de Marie-Marguerite, née la veille, du mariage d'Onésime Harvey, journalier, et de Geneviève Gagnon, de St-Alexis. La première sépulture d'adulte fut celle de Marie-Georgina, fille de Théophile Boudreau, ouvrier, et de Sophie Larouche, de St-Alexis, décédée le 16 mars — 1858 — à l'âge de 15 ans et six mois. En 1860, la population de Saint-Alphonse était de 1,653 âmes. La paroisse est maintenant solidement assise aux pieds des collines qui ceinturent la baie. Bientôt en 1862, à l'inauguration de l'église brillera *mon Clocher.*

C'est sous le Père Flavien Durocher, o.m.i. que le 21 juillet 1850, une assemblée fut tenue dans la "salle publique" — petite pièce au-dessus de la chapelle du Père Honorat — au cours de laquelle le missionnaire proposa qu'il serait convenable qu'un certain nombre de personnes, conjointement avec leur curé, prissent connaissance de divers terrains qui conviendraient à

la construction d'une église et de ses dépendances; qu'il conviendrait également de s'enquérir du prix d'achat de ces terrains, de leur état, etc., etc. La proposition fut agréée à l'unanimité. L'assemblée nomma Anicet Boivin, Joseph Larouche et Bernard Fortin délégués des habitants du long de la Rivière-à-Mars; Clet Gagné pour représenter ceux de la Grand'Ligne — entre Chicoutimi et St-Alphonse —; François Lapointe, Eucher Gobeil, Jean Letaneur et Ismaël Simard, mandataires des habitants de l'Anse-à-Benjamin; Julien Tremblay et Thomas Gagnon représentants des habitants du Poste St-Martin. Le 4 août, à une autre assemblée, le Père Durocher, après avoir donné lecture des propositions de l'assemblée du 21 juillet, fit connaître la nature des conditions faites par les propriétaires des terrains proposés, faisant ressortir les avantages et les désavantages de chacun de ces terrains. Il proposa que la majorité des propriétaires de droit et de fait décide la question et que la minorité se rallie à la majorité et pour l'achat du terrain et pour la construction d'un presbytère, comme de celle d'une clôture autour du cimetière. Une lettre de l'évêque de Québec, Mgr Turgeon, lue par le Père Durocher, autorisait les gens de St-Alphonse à faire l'acquisition d'un terrain pour y construire une église et un presbytère. Il restait à prendre des mesures, expliqua le Père Durocher, pour que jamais la paroisse soit troublée dans la paisible possession du terrain choisi et acquis. Conformément à cette lettre de l'évêque et afin d'éviter les frais d'une répartition légale, le Père conseilla aux propriétaires de s'engager à payer neuf sols par chaque acre de terre en

superficie pour l'achat du terrain, l'obtention des lettres patentes et les frais du notaire. Il engagea les locataires à souscrire dans le même but. Après quoi, Anicet Boivin, François Lapointe et Emmanuel Boucher, nommés marguilliers, furent autorisés à accepter l'acte en faveur de la Fabrique conjointement avec le missionnaire-curé. L'assemblée souscrivit à l'unanimité et l'on vota pour le choix du terrain. Trois se prononcèrent pour celui d'Abel Villeneuve, deux pour celui de Sigismond Villeneuve et pour celui de Mars Simard sur lequel était située la chapelle, construite par le Père Honorat. C'est ce terrain qui fut définitivement choisi et il fut décidé d'en faire l'achat. Les minutes de l'assemblée furent signées par Joseph Bilodeau, Jules Tremblay, Menac Tremblay, Louis Tremblay, Louis Gauthier, fils, Hildebert Tremblay, Thomas Tremblay. Il est certain que lors de cet acte solennel, on ne manquait pas de Tremblay à Saint-Alphonse, pas plus qu'aujourd'hui, d'ailleurs...

Comme on peut le constater, c'est une coïncidence assez remarquable que ce choix du terrain de l'église, fait en toute liberté, sans la moindre contrainte, soit tombé sur le lot de celui que l'on peut considérer comme le premier habitant de la paroisse, Mars Simard, ce jeune homme de la Baie St-Paul qui, vingt-deux ans auparavant, arrivait en octobre 1838 à St-Alexis, avec le premier groupe de familles des "Vingt-et-Un", et s'en allait aussitôt planter sa tente de l'autre côté de la rivière, qui, de ce fait, prit aussitôt son prénom.

A une autre assemblée, le 12 octobre 1850, le Père Durocher donna lecture d'une autre lettre de Mgr

Turgeon qui permettait la construction d'un presbytère qui n'aura "pas moins de 45 pieds de longueur par 30 de largeur".

C'est après le départ des Oblats, le 1er octobre 1853, que St-Alphonse eut la joie de voir arriver son premier curé, l'abbé Léandre Gill. On sait qu'une chapelle avait été construite par le Père Honorat sur une butte qui a disparu depuis longtemps et à l'endroit où se trouve aujourd'hui la gare du chemin de fer Roberval-Saguenay. Les Oblats y étaient venus souvent, de St-Alexis, dire la messe. Alors, la mission avait été placée sous le vocable de saint Alphonse de Liguori, fondateur de l'Ordre des Rédemptoristes.

L'abbé Gill avait d'abord été nommé curé de Saint-Alexis, avec desserte à St-Alphonse, mais quand il fut nommé premier curé de St-Alphonse, il eut comme desserte St-Alexis. Jusqu'à sa nomination à St-Alphonse, cette dernière paroisse dépendait donc de St-Alexis pour les services religieux. Cette année-là, 1854, les deux petites colonies de la Baie des Hahas, manquèrent, heureusement, d'un cheveu, non pas de verser dans un schisme mais de s'inféoder à ces malheureuses et pénibles querelles religieuses et paroissiales dont l'histoire de nos vieilles paroisses laurentiennes nous a fourni trop d'exemples toujours à propos de la construction ou du changement de place de l'église. L'abbé avait reçu instruction d'opérer la fusion des deux agglomérations de St-Alexis et de St-Alphonse en une seule paroisse. Les colons de St-Alphonse s'y opposèrent et réclamèrent un curé pour eux seuls. Les autorités religieuses firent droit à leur demande. Il fut donc décidé de séparer les deux colonies et

l'abbé Gill, qui avait, on l'a vu, été nommé à Saint-Alexis, reçut l'ordre de transporter sa résidence de l'autre côté de la rivière, à l'endroit reconnu le plus central pour les besoins du culte à la Baie des Hahas. On comprend que le changement ne se fit pas sans un peu de tiraillement. L'abbé Gill jugea même qu'il ne serait pas sage de sa part de communiquer aux gens de St-Alexis l'ordre qu'il avait reçu de ne donner l'office à St-Alexis que tous les deux dimanches. Et pour opérer la transition et enlever aux colons de St-Alphonse l'occasion de mortifier ceux de St-Alexis, il ne transporta ses effets, meubles et vêtements, que peu à peu chaque nuit... au clair de la lune. Et le premier curé de Saint-Alphonse continua de desservir Saint-Alexis et l'Anse-St-Jean. Son ministère à St-Alphonse fut de courte durée, de 1854 à 1856. Plus tard, il fut missionnaire à Laterrière — Grand Brûlé — et à Hébertville, Lac St-Jean. Il était né à St-François-du-Lac, comté d'Yamaska, le 22 août 1823. Il fit ses études au séminaire de Nicolet et fut ordonné prêtre à Québec le 28 juin 1849. D'abord vicaire à Sainte-Anne-de-la-Pérade — 1849-1850 — et à Québec — 1850-51 —, sa première cure, comme on vient de le voir fut celle de la très jeune paroisse de St-Alexis — 1853-54 — puis celle de St-Alphonse de Liguori de la Baie des Hahas — 1854-56. — En 1856, il fut nommé directeur du Pensionnat de l'Université Laval — 1856-57 — puis devint curé de la Petite Rivière Saint-François — 1857-59 —, — curé des Grondines — 1859-77 —. Soudain affligé de cécité, il fut mis à sa retraite et se retira à St-Casimir, en 1877, puis à Québec où il mourut le 29 juillet 1885.

Il fut inhumé à Grondines où il avait été curé vingt ans. Il était à sa mort âgé de 62 ans. Partout où l'abbé Gill a passé, il a laissé le souvenir d'un homme de bien et d'un saint prêtre.

Tel fut le premier curé de Saint-Alphonse de Bagot.

Pendant ce temps, de nouveaux groupes de colons ne cessaient d'arriver à la Baie des Hahas ; la plupart se dirigeant du côté de Saint-Alphonse. On remarquait tout particulièrement des cultivateurs qui venaient de la Baie St-Paul et des jeunes gens des diverses paroisses de Charlevoix qui venaient faire chantier au Saguenay. Citons parmi les principaux et nouveaux colons : Jean-Baptiste Caron, Pierre Boudreau, Tancrède Desbiens, Michel Gagné, Barthélémi Tremblay, Jean Côté, Thomas Tremblay, Lambert Boivin, Jean Larouche, Narcisse Lavoie, Cléophas Ratté et nombre d'autres. A peu près tous ont fait souche sur les bords de la baie et ont fondé de belles familles dont on connaît les descendants à qui on aime à presser les mains. Ils continuent pour la plupart à travailler les terres des pionniers de 1838.

Les bases de la paroisse sont donc assises sur un terrain solide et la deuxième paroisse agricole du Saguenay n'a plus qu'à prospérer. Le petit grain de senevé, jeté en terre en 1838 par Mars Simard va devenir un grand arbre dont l'ombre s'étendra sur et derrière les vertes collines qui ceinturent si pittoresquement la baie. Tous les éléments paroissiaux vont maintenant, sous les pasteurs qui succéderont à l'abbé Léandre Gill, se multiplier et se développer. Les écoles vont se multiplier. On sait que la première a été

établie en 1841 au bord de la Rivière-à-Mars et qu'elle fut suivie d'une autre à L'Anse-à-Benjamin. Plus qu'ailleurs au Saguenay, on a constaté que le premier souci des colons en se fixant en un endroit était d'obtenir une, puis des écoles avant même que la paroisse fut canoniquement érigée...

A travers les brumes d'un passé lointain, on aime à imaginer les quelques bambins et bambines occupés à apprendre le B A Ba sous la "férule" du maître Israël Tremblay dans la petite école en bois rond de la Rivière-à-Mars dont l'unique fenêtre, quand elle était ouverte, laissait voir aux enfants, durant les heures de classe, la série des crans qui se dressaient, noirs, fiers et têtus, de l'autre côté de la baie, jusqu'au Cap-à-l'Est... et les plus poètes de la classe, quand le temps était calme, pouvaient rêver en suivant le vol lourd des corneilles d'un pic à l'autre, écoutant, amusés, les criailleries de ces noirs oiseaux, comme les plaintes de nouveaux-nés qui ont la colique...

L'école de la Rivière-à-Mars était fréquentée par une trentaine d'enfants, garçons et filles. Et voici à ce sujet qu'entre de nouveau en scène notre vénérable octogénaire qui en 1924, dévidait devant nous, à notre demande, l'écheveau de ses souvenirs d'enfance, lors de son arrivée à la Baie des Hahas, en octobre 1838. Mais racontons, nous-même, les souvenirs qu'elle évoquait en particulier de l'école de la Rivière-à-Mars, la première du Saguenay.

Un après-midi que le maître faisait faire à ses élèves des problèmes d'addition et de multiplication sur les ardoises, l'attention des enfants fut distraite par l'apparition dans le "Bras de Chicoutimi" d'une goé-

lette toutes voiles dehors, que le vent, soufflant dans la bonne direction, amena mouiller vis-à-vis l'embouchure de la Rivière-à-Mars. C'était tout un événement. Toute la classe fut sur pied et ce fut en vain que le maître, à coups de sa règle sur son pupitre, chercha à imposer silence aux turbulents. Il n'existait plus dans le monde, pour ces petits exilés, que la belle goélette flambant neuve qui se balançait dans la baie. Le maître ne perdit plus de temps à continuer la classe dans ces conditions anormales. Il donna congé pour le reste de la journée. Comme une troupe de moineaux, garçons et fillettes prirent leur envolée vers la grève où se trouvaient déjà presque tous leurs parents.

C'était une goélette de M. Price à Chicoutimi qui venait charger du bois coupé par les pionniers durant l'hiver. Le capitaine vint à terre et demanda à voir Alexis Simard. Après quelques pourparlers, il remit deux cents dollars pour un gros "rollway" de billots de pin qui était au bord de la grève. On fut heureux. Ce soir-là, il y eut une veillée dans la "Grand'Maison" où, avec de la melasse des Barbades, dont on avait reçu une tonne quelques jours auparavant avec d'autres marchandises, on fit une grande chaudronnée de belle tire jaune comme de l'or, la première sucrerie dont on se régalait depuis l'arrivée à la Baie... La même goélette fit plusieurs voyages durant l'été. Les relations industrielles et commerciales étaient désormais établies entre la Baie et Chicoutimi où, depuis déjà quelques années, se faisait le commerce du bois de construction.

Les jours que la goélette passait dans la Baie, à faire son chargement de billes étaient des jours de

fête. Tous les soirs, on se réunissait dans la "Grand' Maison", des fois chez Alexis Simard, d'autres fois chez Mars Simard qui alors s'occupait de la construction d'un bateau avec lequel il voyagea, l'année suivante, dans et autour de la baie. Le capitaine de la goélette Price parlait de ce qui se passait à Chicoutimi et de ses patrons. Il racontait en particulier les exploits de Peter McLeod qui était, aurait-on dit, comme le roi du "Royaume du Saguenay". "C'était sûrement pas un homme ordinaire que ce Peter McLeod", nous disait notre vieille interlocutrice en 1924, "d'après ce que racontait le capitaine de la goélette." Et que d'autres souvenirs de cette époque depuis déjà longtemps révolue !... Et pendant plusieurs années, s'écoulera, simple, heureux, sans heurt, le train-train journalier des populations heureuses.

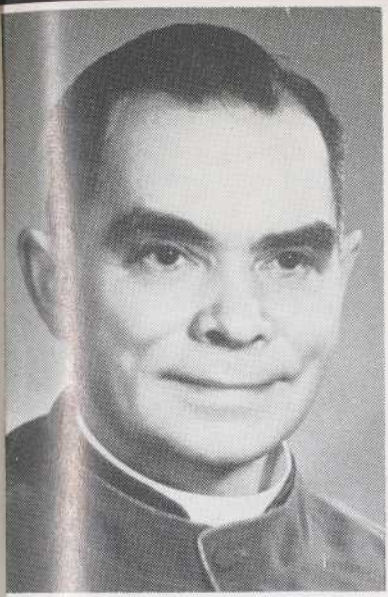
VI

NAISSANCE D'UNE PAROISSE

Le bon souvenir de l'abbé Lucien Otis, deuxième curé de Saint-Alphonse, 1856-1861 — Il est reçu dans la petite chapelle du Père Honorat — On commence la construction de l'église, première église en pierre au Saguenay — Elle est bénite le 23 décembre 1862 — Erection civile de la paroisse, 28 janvier 1858 — Création de la Commission scolaire, mai 1862.

Nous avons vu qu'en 1854, Saint-Alphonse recevait son premier curé dans la personne de Messire Léandre Gill qui desservait depuis un an Saint-Alexis qu'il continua toutefois de desservir de même que l'Anse Saint-Jean — 1854-55 — et Laterrière. Son ministère à St-Alphonse fut de courte durée. En 1856, il était remplacé par Messire Lucien Otis qui sera curé de la paroisse jusqu'en 1861. L'abbé Otis venait de quitter la cure de Baie Saint-Paul. Aussi, fut-ce avec une grande joie que les habitants de St-Alphonse, à peu près tous anciens cultivateurs de Baie St-Paul, reçurent leur nouveau pasteur; avec quelle affection ils lui serrèrent les mains, lui qui, après les avoir bénis dans la vieille paroisse, venait renouveler le geste bénisseur dans la jeune agglomération saguenéenne.

On sait qu'en 1841, une modeste chapelle avait été construite par le Père Honorat o.m.i. au bord de la baie, sur une petite éminence où est aujourd'hui approximativement située la gare du Roberval-Saguenay. A côté se trouvait le premier cimetière. C'est dans cette humble chapelle que fut reçu le nouveau curé. Une annexe avait été construite qui logeait le sacristain, Marc Gagnon, surnommé "Mars". Et cette annexe qui avait aussi logé Messire Gill fut également habitée par son successeur, comme aussi par les curés qui suivirent jusqu'à la construction du premier presbytère en 1860. On comprend qu'avec l'augmentation de la population, la chapelle, à l'arrivée de M. Otis, ne pouvait répondre à tous les besoins du culte. Aussi, le nouveau pasteur eut-il, sans tarder, à s'occuper, comme il avait été décidé sous le Père Durocher au temps des Oblats, de la construction d'une église qui s'éleva bientôt à la joie profonde des habitants de la paroisse en puissance. Bâtie en pierre, elle mesurait 120 pieds de long, 48 de large et 28 de hauteur. Elle sera terminée du moins en grande partie par le successeur de M. Otis, l'abbé Pierre Boucher. Mais l'abbé Otis aura fait beaucoup pour cette église qui fut bénie solennellement le 23 décembre 1862. C'est l'abbé Otis qui, en 1857, présida la cérémonie solennelle qui marquait l'érection canonique de la jeune paroisse en 1859 et c'est sous le même pasteur et en cette même année, le 4 janvier, que s'ouvraient les premiers registres de la paroisse. C'est aussi grâce à ce zélé pasteur que l'église fut enrichie d'une précieuse relique de sainte Anne, don de M. Cazeau, Vicaire Général du diocèse de Québec et qui fut la première relique de la

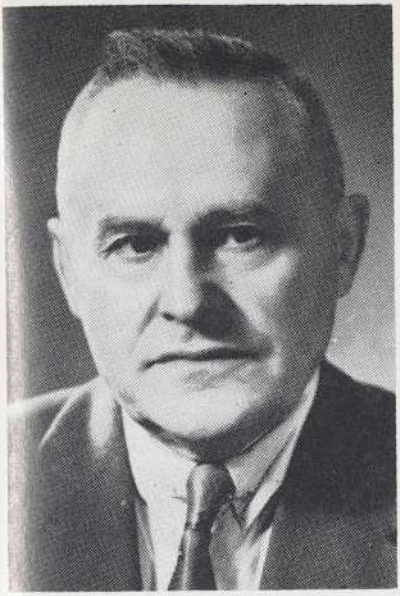


M. le chanoine Joseph Bouchard,
curé de Bagotville

M. l'abbé Henri Tremblay,
curé de St-Edouard de Port-Alfred

M. l'abbé Chs-Auguste Boily,
curé de St-Marc de Bagotville

M. l'abbé Lucien Savard,
curé de St-Alexis de la Grande Baie



M. Jos.-C. Lévesque,
maire de Bagotville

M. Ernest Bergeron,
maire de Port-Alfred

grande Thaumaturge, au Saguenay. Enfin, c'est sous les soins de l'abbé Otis qu'Adolphe Tremblay, l'un des premiers habitants de la paroisse, chantre de haute réputation à la Baie Saint-Paul, organisa un choeur de chant qui a fait longtemps l'orgueil de la paroisse. A toutes ces oeuvres paroissiales, l'abbé Otis ajoutait les travaux de la desserte de Saint-Alexis et celle de la mission de l'Anse Saint-Jean. De Saint-Alphonse, pendant quelques années, il eut en plus à desservir les colons de Ste-Marguerite, aujourd'hui Sacré-Coeur en même temps que, nouveau curé Labelle, il ouvrait à la colonisation, le canton St-Félix d'Otis auquel on donna son nom. Cette mission, située à douze milles de St-Alphonse et à trois milles de la rivière Saguenay, fut fondée en 1890. On sait qu'il y a dans son territoire un beau lac qui fut longtemps réputé pour ses belles et grosses truites dont se régalèrent avec componction les premiers habitants de la région.

L'abbé Otis voulut en partant de St-Alphonse laisser à la paroisse, outre son affection, un souvenir tangible qui durerait longtemps. Les beaux grands arbres que l'on voit encore aujourd'hui — du moins quelques-uns — autour de l'église et du presbytère de St-Alphonse, furent plantés par le deuxième curé de la paroisse, l'abbé Otis. A cette plantation s'ajouta, plus tard, celle du huitième curé de la paroisse, M. l'abbé J.-S.-D. Sirois — 1880-98 — un amateur de la belle nature. On dirait que ces deux pasteurs, à trente ans de distance, l'un de l'autre, se seraient entendu pour jeter les bases d'un beau parc auquel ont rêvé bien souvent les Bagotvillois modernes mais dont bien des circonstances ont empêché jusqu'à présent la réa-

lisation... C'est en attendant que fut terminée la répartition légale pour subvenir aux frais de la construction de l'église et qu'il faisait réparer le presbytère que l'abbé Otis s'"amusait" à embellir le terrain du temple paroissial avec des arbres et des arbustes; et cela sans qu'il en coûte un sou aux paroissiens.

On comprend que c'est avec de profonds regrets qu'en 1861, les paroissiens de St-Alphonse virent partir ce dévoué pasteur que l'évêque de Québec, Mgr Baillargeon, nommait premier curé de l'Anse Saint-Jean qui n'avait été jusque là qu'une petite mission. Le dernier acte de l'abbé Otis dans le registre de la paroisse est du 23 septembre 1861. Les paroissiens, le 25 septembre, lui firent de touchants adieux.

Nous aimons à reproduire ce qu'il écrivait dans le livre des délibérations de l'Anse St-Jean à son arrivée dans cette jeune paroisse si joliment située sur les bords du Saguenay, au fond de l'anse qui a donné son nom à la paroisse; citation que nous puisons dans les précieuses notes de Madame Alfred Dufour, sur Saint-Alphonse :

"Parti de St-Alphonse le 25 septembre 1861, je n'arrivai à l'Anse Saint-Jean que le 28 dans la nuit, veille de la Saint-Michel. Je descendis en chaloupe par un vent des plus violents.

"Plus d'une fois, nous craignâmes d'être submergés. Je n'avais avec moi qu'une partie de mon bagage, l'autre était dans un grand bateau qui faisait voile en même temps.

"Mais la tempête était si forte qu'elle épouvanta les matelots et même le capitaine Charles Bois —

grand marin sur terre — de sorte que le bateau prit terre au Tableau où il passa le dimanche, 29.

"Mon arrivée sur terre ne fut pas des plus attrayantes. C'était la forêt tout autour de nous; la forêt, il est vrai, renversée par le feu, mais le feu avait respecté des débris. De sorte qu'il fallait se frayer un passage quelconque à travers le bois et d'énormes souches pour y arriver.

"Les deux uniques bâtisses étaient le presbytère et la chapelle. Tout le reste était à faire : sacristie, grange, étable, etc.

"Mais je dois confesser, à la louange des colons d'alors, que je trouvai dans leur zèle un dédommagement de l'embarras où je me trouvais..."

M. Otis demeura cinq ans à l'Anse Saint-Jean. Au sujet de son départ de Saint-Alphonse, nous aimons à rapporter un trait que nous tenons de Madame Dufour et qui montre un côté de la nature douce et miséricordieuse du doux M. Otis aussi bien à l'endroit des bêtes que des hommes. Le fait est authentique. En quittant St-Alphonse, il avait conseillé à sa vieille mère — qui devait mourir à l'Anse St-Jean à l'âge de 73 ans — de ne pas amener son chat qu'elle aimait beaucoup; et il le confia à son successeur, l'abbé Boucher, en le priant d'en prendre bien soin. Il partit en septembre, comme on l'a vu. Or, vers la fin de décembre, M. Otis, un jour, vit apparaître à une fenêtre de son presbytère de l'Anse St-Jean, un chat qui semblait solliciter son entrée. Ayant bien examiné l'animal, M. Otis, sans une certaine stupéfaction, on le comprend, reconnut son raminagrobis de Saint-Alphonse. Fort intrigué, il demanda par lettre à M.

Boucher des nouvelles de son chat. Le curé de St-Alphonse lui répondit qu'après son départ, le félin paraissait s'ennuyer beaucoup, qu'il refusait de manger et que finalement il disparut pour ne plus revenir. M. Boucher fut aussi stupéfié d'apprendre que le chat était rendu à l'Anse St-Jean que le fut M. Otis quand il vit apparaître l'animal à son presbytère de l'Anse St-Jean, trois mois après son départ de son ancienne cure.

C'est alors que l'abbé Otis occupait la cure de St-Alphonse que le 28 janvier 1858 eut lieu l'érection civile de la paroisse, la première du Saguenay. Désormais, St-Alphonse et St-Alexis formeront deux municipalités distinctes. Dès 1850, en novembre, les habitants des divers cantons du Saguenay firent l'élection, à Saint-Alphonse, de conseillers. M. John Kane, notaire de l'endroit, fut élu maire. Il présida, quelques semaines plus tard, à St-Alexis, le 7 janvier 1857, une autre séance. Lors de la première, St-Alphonse était représenté par Messieurs Ignace Gravel et Thomas Tremblay. Les conseillers nommèrent le notaire L.-Z. Rousseau, secrétaire-trésorier de la paroisse.

Dans peu de temps, dans la jeune paroisse, tout marchera comme dans les plus vieilles.

En 1860, une cour des commissaires, récemment constituée à la demande des gens de St-Alexis, tint sa première séance le 7 mai. On verra bientôt le conseil de ville à l'oeuvre.

Le curé Otis venait d'être remplacé par l'abbé Pierre Boucher quand, le 9 mai 1862, parut dans la "Gazette Officielle" de Québec, un avis du surinten-

dant de l'Instruction Publique, l'hon. P.-J.-O. Chauveau, annonçant la création de la municipalité scolaire du village de Saint-Alphonse qui doit renfermer dans ses lignes le village de ce nom tel qu'il fut délimité par ordre du Département des Terres de la Couronne, plus les lots 1, 2, 3, 4 du 4e Rang nord-est et de la Rivière-à-Mars et les lots Nos 12, 13, 14, 15, 16, 17 et 18 du Rang de l'Anse-à-Philippe. Peu après, le 14 juillet, eut lieu une assemblée générale des propriétaires sous la présidence de M. Ignace Gravel, le plus ancien juge de paix de la paroisse, pour présider à l'élection des commissaires d'écoles. Le notaire Rousseau fut prié d'agir en qualité de secrétaire. L'élection donna le résultat suivant : MM. Damase Hudon, André Potvin, Joseph Maltais, Alfred Côté et Théodule Tremblay sont nommés membres de la première commission scolaire du Saguenay. Ces messieurs se réunissent le 21 juillet, nomment M. Damase Hudon président et engagent le clerc-notaire Lucien Tremblay secrétaire. On ne tarde pas à se mettre au travail. Le 8 août, les commissaires engagent Mlle Arthémise Dumais, de St-Denis de Kamouraska, institutrice pour l'école modèle et élémentaire. On note qu'à cette époque, une école modèle correspondait aux cinquième et sixième années du programme d'étude actuel. L'acte d'engagement de Mlle Dumais précisait, entre autres choses, que l'institutrice ne devait pas donner moins de 208 jours de classe, à compter du 1er juillet 1862 et qu'elle devait tenir l'école modèle et fournir à ses frais une maîtresse d'école élémentaire dont elle était responsable. Elle doit enseigner le français et toutes les autres branches de

l'enseignement au Canada français. Le salaire qui lui est payé est de soixante (60) livres payables semi-annuellement, avec une réserve de pouvoir exiger qu'elle enseigne l'anglais avec, dans ce cas, une augmentation de cinq (5) livres par année... Les commissaires, de leur côté, s'engagent à faire fournir à l'école le bois de chauffage "scié et fendu ainsi que deux poêles dont un double de 30 pouces et un simple". Enfin, Mlle Dumais pouvait prendre huit jours de vacances en janvier 1863 et un jour fixe quelconque par semaine pendant l'année scolaire.

Enfin, le 9 décembre de la même année, les commissaires prennent les décisions suivantes : I — de fixer à trente sous par mois le taux mensuel; II — de fixer la cotisation des propriétaires à un sou et demi "dans le louis"; III — de fixer à 36 cordes la quantité de bois de chauffage pour l'année, ce bois devant être charroyé à l'école par les contribuables avant le 1er janvier 1863, à moins que ceux-ci préfèrent payer l'équivalent en argent sur le taux de cinq (5) chelins la corde pour le bois mou, six (6) chelins pour le bouleau, 7½ chelins pour le merisier; IV — de nommer le sieur Epiphane Minier, dit Lagacé, régisseur de l'école.

En 1863, la vérification du secrétaire-trésorier de la Commission scolaire indique, à la date du 30 juin : I — une recette de cinquante-deux (52) louis, 10 chelins et 4 deniers; II — une dette de trente-deux (32) louis, 6 chelins et 4 deniers; plus un crédit à percevoir de trente-six (36) louis, 2 chelins et 11 deniers. Pour cette année 1863, on engage comme institutrice,

au salaire de vingt-six (26) louis "argent courant", Mlle Marie Gauthier dit Larouche.

Et pour terminer avec la question scolaire à cette époque, rappelons qu'en 1865, la Commission scolaire de Saint-Alphonse reçut du gouvernement son premier octroi permanent soit $24.31.

Rappelons aussi qu'en 1864, le taux de la rétribution scolaire mensuelle est établi à douze (12) sous par mois et par enfant fréquentant l'école ou qui, ayant l'âge requis, n'y assiste pas — la scolarité existait alors —. Cette année-là, on engagea un instituteur pour l'école du village, au salaire de cinquante (50) louis, pour enseigner le français et l'anglais. On stipula, l'année suivante, que chaque enfant fréquentant l'école était tenu de fournir et d'amener à la maison d'école dans un délai de quinze jours, depuis le 12 janvier, trois cordes de bois de deux pieds, en bouleau, épinette, merisier, sapin — cèdre excepté —. Quant au "bois de grève", il en est exigé une corde au lieu de trois cordons ; ce bois devant être reçu, mesuré et estimé par le professeur.

En 1862, lors de la requête présentée au lieutenant-gouverneur, lord Monk, demandant l'érection d'une municipalité scolaire de village détachée de celle de la paroisse, le recensement du village de St-Alphonse indiquait, à la date où cette requête, comme on vient de voir, fut accordée, une population de 450 âmes dont 97 enfants d'âge scolaire. Quant à la population générale de Saint-Alphonse — village et paroisse — elle était de 1,750 âmes et l'on comptait huit écoles.

Comme on peut le constater, nos ancêtres, notamment les plus rapprochés de nous, ceux du siècle der-

nier, aimaient en général à faire bien les choses; pas à moitié. Ils étaient méticuleux, réfléchis et ne risquaient pas de prendre des décisions à la légère. Ils avaient de l'ordre et de la méthode dans leurs actes et leurs transactions. Bref, ils cherchaient à éviter les malentendus et les frictions qui pouvaient subvenir plus tard. Lors de l'établissement de nos paroisses, en particulier, celles du Saguenay, il fallait d'abord voir à organiser ce qu'on appelle la Fabrique — l'administration de l'église et des dépendances, — le Conseil municipal, la Commission scolaire, les services publics, etc. C'était une assez rude tâche, et à la fois fort délicate que de mettre en marche tous ces petits gouvernements, d'autant plus que les ancêtres n'avaient pas alors tous les moyens, légaux et autres, dont on dispose aujourd'hui. Aussi, fallait-il user de bien des précautions.

VII

ON ESSAIME PARTOUT

Avec l'expiration du bail de la Cie de la Baie d'Hudson prend fin le règne des "squatters" — On essaime partout autour de la Baie et le long du Saguenay : "L'Anse-au-Foin", "L'Anse-à-Pelletier", La "Descente des Femmes" — Une rencontre désagréable pour le fondateur de "l'Anse-à-Pelletier" — Les chemins — Pittoresque randonnée de l'auteur de "O Canada".

Dans son cahier si intéressant de notes diverses sur Saint-Alphonse, Madame Alfred Dufour, épouse de feu le notaire Dufour, successeur à St-Alphonse du notaire Lucien Tremblay qui, en 1882, remplaça le notaire L.-Z. Rousseau, notes sur les débuts de la paroisse et où nous avons assez largement puisé quand M. le curé actuel de Bagotville, M. le chanoine Joseph Bouchard — 1955 — nous a permis de consulter ce précieux document, nous lisons ce qui suit de l'époque des débuts de la colonie de la Baie des Hahas, même pourrions-nous dire du Saguenay :

"Les premiers colons s'étaient établis d'abord près "des moulins où il y en avait, puis sur des terres non "encore arpentées. Ils avaient continué en reculant "sans cesse les bornes du domaine cultivable. Mais

''aucun ordre ne présida à ces établissements. Sou-
''vent les colons se gênaient les uns les autres en por-
''tant les défrichements sur des portions de terre que
''d'autres avaient déjà défrichées. On ne connaissait
''pas alors la division méthodique des terres telle
''qu'elle fut faite dans la suite. Ces ''squatters''
''s'étaient établis partout où le terrain leur avait
''paru propice à la culture, de sorte que plus tard,
''les arpenteurs se trouvaient dans l'impossibilité de
''faire la subdivision d'après les plans adoptés par
''les autorités provinciales et les instructions reçues
''à cette fin''.

C'est en 1842 que le bail de la Cie de la Baie d'Hudson expira, exactement le 2 octobre. Il fut, il est vrai, renouvelé, mais à la condition bien spécifiée que le gouvernement de la province pourrait faire arpenter les terres et établir des colons dans toutes les parties du Saguenay, susceptibles de colonisation. On sait que cette dernière n'attendait que cette suppression de la barrière pour s'implanter davantage partout où des colons voudraient et y verraient des avantages.

En 1843, on comptait plusieurs familles établies en différents endroits du Saguenay, sans posséder aucun titre de propriété, et la plupart des colons n'avaient pas les moyens d'acheter ni chevaux, ni bétail, ni instruments. Ceux qui ne trouvaient pas de travail dans les chantiers Price, défrichaient avec peine et misère, sans autres instruments que la hache et la pioche. Et il arriva que plusieurs de ces défrichements, couvrant d'étonnantes étendues de ''terre neuve'', furent les assises de plusieurs petites paroisses où, de nos jours,

vivent nombre de cultivateurs aisés, comme l'"Anse-au-Foin", la "Descente des Femmes", le "Grand Brûlé" et d'autres. Dans toutes ces petites agglomérations d'alors, on a vu, dès le début, des colons venus de Saint-Alphonse qui prit vite figure de paroisse-mère...

Rappelons que l'Anse-au-Foin fut fondée en 1839 par Michel Simard, de la Malbaie, frère d'Alexis et de Thomas de la Société des "Vingt-et-Un". Il fixa son "campe" près de la Rivière-au-Foin qui se jetait dans le Saguenay. Il s'appropria là un domaine sans tenir compte des privilèges de la Cie de la Baie d'Hudson dont le bail, comme nous venons de le rappeler, devait expirer en 1842. On raconte que l'agent de l'"Honorable Compagnie" alla lui ordonner, mais courtoisement, de se retirer. Un peu plus tard, l'agent revint avec une équipe d'hommes pour récolter du foin de mer sur le terrain choisi par Michel Simard. Mais mal leur en prit et les hommes de l'agent durent se retirer devant le "terrible Michel" qui avait, paraît-il, des poings devant lesquels il était difficile de résister.

Dans l'"Histoire du Saguenay" de la Société Historique du Saguenay, on lit : "Tous les établissements "de la Société des Vingt-et-Un se trouvaient sur la "rive sud de la rivière Saguenay. La première ins-"tallation sur la rive nord fut faite à l'"Anse-à-"Pelletier" par Roger Bouchard dans l'automne de "1838. Il y avait là un moulin à scie autour duquel "s'établirent plusieurs familles."

Il serait facile de s'imaginer que ce Roger Bouchard, qui était un assez riche marchand de la Baie

St-Paul, dut être quelque peu gêné quand le 20 juin 1838, l'abbé Descoigne, curé de la Baie St-Paul, alors qu'il était en mission à la Baie des Hahas, vint à l'"'Anse-à-Pelletier'' faire le premier baptême de la région, celui de la fille de Narcisse Lavoie, née le 5 juin et qui ne vécut qu'un an. Roger Bouchard, à la Baie Saint-Paul, avait acquis une peu enviable notoriété par ses difficultés et un long procès avec son curé, l'abbé Bernard Descoigne qui fut, de ce fait, au siècle dernier, l'un des très rares pasteurs de paroisses laurentiennes à comparaître en cour des assises criminelles. L'abbé Descoigne, ayant été l'un des premiers missionnaires séculiers à visiter les pionniers de St-Alphonse, nous tenons à rapporter quelques traits de ces pénibles incidents de la carrière de ce digne et bon prêtre. Il était né à Montréal.

En 1829, il était curé de la Baie St-Paul. Dès le début de sa cure en cette paroisse de Charlevoix, il eut de pénibles démêlés avec son paroissien Roger Bouchard. En 1830, la femme de ce dernier vint demander à son curé de vouloir bien réprimander son mari, coupable de certaines fredaines commises à la maison. Le curé, en effet, servit à Bouchard la semonce réclamée par sa femme. Le mari d'abord prit assez bien la chose, si bien qu'il invita son curé à venir dîner chez lui. L'abbé refusa vu qu'il lui paraissait que la soumission de son homme n'était pas très sincère. On parlementa quelque temps, puis on se chicana pour de bon. Un peu plus tard, le curé, passant devant la maison de Bouchard, apprenant qu'il était malade, y entra. Bouchard l'attaqua en entrant, prétendant qu'il avait nui à sa réputation.

Tous deux furent en froid pendant quelque temps. On allait oublier l'altercation quand un jour l'évêque de Québec apprit à l'abbé Descoigne qu'on l'accusait d'actes infâmes. Le curé protesta avec énergie, mais il n'arriva pas moins que la justice civile se mit de la partie et le curé Descoigne dut comparaître devant la Cour Criminelle de Québec. Le grand jury cependant rendit un verdict de non-lieu, et l'abbé fut acquitté. Mais il n'y avait pas de réhabilitation. Alors, l'abbé Descoigne accusa à son tour Roger Bouchard de subordination de témoins et plusieurs de ces derniers vinrent dire qu'ils avaient été forcés de rendre de tels témoignages. Le fait est qu'un peu plus tard, à la reprise du procès, l'un de ces témoins fut condamné pour parjure à plusieurs mois de prison. La cause de Bouchard fut entendue en 1837 de nouveau devant la Cour Criminelle de Québec, le juge Sewell étant sur le banc. Les témoignages furent accablants contre Bouchard. Le jury toutefois ne put s'accorder et l'affaire demeura pendante. La mort de l'abbé Descoigne, le 19 mars 1840, mit fin à ces pénibles incidents. Telles sont les grandes lignes de cette sensationnelle affaire qui causa de bien pénibles impressions dans Charlevoix. On conçoit qu'il dut y avoir une certaine gêne entre Roger Bouchard et l'abbé Descoigne quand ils se rencontrèrent en 1838 à l'Anse-à-Pelletier.

En ce dernier endroit dont Bouchard est considéré comme le fondateur, ce dernier avait entrepris avec Adolphe Gagnon un contrat de la coupe de 5,000 billots pour le compte des "Vingt-et-Un". Le moulin à scie lui appartenait. "La petite colonie de l'Anse-à-

''Pelletier'', lisons-nous dans l'''Histoire du Sague-''nay'' ''essaima tout de suite. Un petit groupe de ''colons alla s'installer à neuf milles plus bas, dans ''une petite anse appelée la ''Descente des Femmes''. ''La première famille qui s'établit là fut celle de ''Jules Tremblay, gendre de Roger Bouchard.''

Mais à la même époque, trois frères : Auguste, Bazile et Thomas-Louis Villeneuve partirent de St-Alphonse pour aller défricher dans un des coins les plus sauvages des montagnes du Saguenay. Ils rejoignirent Jules Tremblay à la ''Descente des Femmes''. Leurs défrichements et leurs premières semences révélèrent un sol d'une fécondité merveilleuse, sans égale en nul autre endroit de la terre québécoise. Dans de petits champs, au pied des collines et au bord de la rivière, dans la suite, on récolta plus que dans des pièces de terre trois fois plus étendues. Pas de sécheresse, jamais de gelées, à cause du voisinage de l'eau et l'abri des collines. On cueillait encore des bleuets à la Toussaint dans les savanes d'alentour et aux flancs des caps. Le courage des quatre pionniers de la ''Descente des Femmes'', aujourd'hui Ste-Rose-de-Lima, fut récompensé au centuple. Aujourd'hui, ceux qui les ont suivis forment une jolie et pittoresque paroisse avec comme chef-lieu l'Anse-du-Milieu où, du bateau qui descend ou remonte le Saguenay, l'on voit poindre au-dessus d'un bosquet la pointe d'une jolie église. On peut dire que cette petite agglomération est née du courage des pionniers de St-Alphonse; les frères Villeneuve dont l'aîné, Auguste, qu'on a appelé le ''Patriarche'' célébrait, en 1937, ses noces d'or au

cours d'une fête qui réunissait plus d'une centaine de parents et d'amis venus en goélettes des "vieilles" paroisses et de la Baie des Hahas.

Un autre hameau né des pionniers de la Baie des Hahas est Rivière Sainte-Marguerite devenue la paroisse actuelle du Sacré-Coeur, fondée par deux chefs de famille, Louis Gravel, originaire de Château-Richer, et François Gauthier, des Eboulements, qui vinrent s'établir là en 1840 et se mirent à cultiver une bonne terre argileuse tout en tirant parti de la chasse et de la pêche.

On a vu jusqu'à présent que le courage ne manqua pas à nos braves colons saguenéens d'il y a un siècle. On a vu aussi que ce courage fut sensiblement stimulé en cette année 1842 qui marquait une date décisive pour la solution du problème de la pénétration du Bas et du Haut Saguenay. On sait que cette année-là ouvrait le territoire à la colonisation, alors que la permanence de l'industrie du bois, liée à l'agriculture, y était assurée. Aussi, à St-Alphonse et à St-Alexis, et partout le long du Saguenay, à partir de cette année 1842, les paroisses de Charlevoix et d'autres régions du Québec déversaient du côté du Saguenay ceux qui étaient en quête d'établissement dans des centres nouveaux. La Cie de la Baie d'Hudson permettait enfin de coloniser ; et l'on colonisa.

On sait que ce que réclament en premier lieu les colons qui veulent s'établir à demeure en un endroit où ils ont comme l'intuition d'une paroisse future, ce sont des écoles et des chemins. Dès 1841, St-Alphonse a deux écoles : à la Rivière-à-Mars et à

l'Anse-à-Benjamin. Mais il faut des chemins pour qu'en hiver, privés de la voie d'eau, ils puissent sortir du territoire et se voisiner entre eux. Aussi, en 1843, l'arpenteur Jean-Baptiste Duberger, à la demande du gouvernement, fait un tracé pour la construction d'un chemin convenable devant relier Saint-Urbain, Charlevoix et St-Alexis, Baie des Hahas. C'est le "Chemin de St-Urbain" qui existe encore de concert avec le "Chemin de St-Siméon", tracé plus tard. Grâce à cette dernière route surtout, désormais, on peut gagner les vieilles paroisses de Charlevoix autrement que par la voie d'eau. En 1844, le Chemin de St-Urbain était terminé. Mais cette question de chemin était loin d'être réglée.

En 1841, des citoyens de Baie St-Paul avaient fait une exploration à travers les montagnes dans l'intention d'ouvrir un chemin entre leur paroisse et la Baie des Hahas; et cette même année, on traçait un sentier entre l'Anse St-Jean et la Malbaie par le petit lac Haha, chemin d'une longueur de dix-huit à vingt lieues et qui fut assez longtemps en usage. On l'appelait le "Chemin des Marais". Mais à mesure que la population de la Baie des Hahas augmentait, il fallait des chemins et encore des chemins. Bientôt les agglomérations seront à ce sujet subventionnées par le gouvernement. En 1879, ce dernier versera $40,000. On avait les chemins de Charlevoix, il en fallait pour un meilleur accès au Lac Saint-Jean qui venait de s'ouvrir à la colonisation et où tout marchait bien de ce côté, comme du côté de l'industrie forestière. A cette époque, la Grande Baie était déjà reliée à St-Félicien, par Hébertville et le

chemin Sydenham, joignant directement Chicoutimi à la Baie des Hahas. Tous ces chemins, on le comprend, étaient de condition bien médiocre, surtout en été. Que de misères à affronter pour se rendre à Charlevoix et au Lac St-Jean, autrement que par la voie d'eau !

A ce sujet, nous aimons à donner le résumé succinct d'une "relation de voyage" de Bagotville au Lac St-Jean, contenu dans une petite brochure intitulée "En Canot" et faite par feu le juge A.-B. Routhier. Cette pittoresque relation nous laisse voir ce qu'était, voilà un peu plus de soixante-quinze ans, l'itinéraire des voyageurs de la Baie des Hahas au Lac Saint-Jean :

C'était en 1880. Il n'y a donc que trois-quarts de siècle. Le 30 juillet de cette année-là, A.-B. Routhier, avocat de Québec, devenu juge un peu plus tard, auteur de notre hymne national "O Canada", accompagné de deux illustres Français de cette époque, alors en visite au Canada, M. le comte de Foucault et M. Claudio Jannet, quittait la Malbaie sur l'un des bateaux de l'ancienne Cie "Richelieu et Ontario" pour aller visiter le Saguenay et le Lac St-Jean. A ces trois personnages s'était joint le curé de Kamouraska, M. Hébert, l'un des grands apôtres de la colonisation du Lac St-Jean, fondateur pour ainsi dire du Lac St-Jean, en particulier de la première paroisse agricole de la région, Hébertville.

La fin du siècle dernier n'est pourtant pas si éloignée de la présente génération. Mais à lire la description du voyage de nos quatre distingués personnages telle que de sa plume si délicatement taillée

l'a faite sir A.-B. Routhier dans ce petit livre qu'il a publié en 1881 sous le titre "En Canot", on voit que tout est bien changé dans cette région outre-Laurentides ! En comparant le chemin que l'on parcourait alors et celui que nous suivons de nos jours, on ne s'y reconnaîtrait plus. Ah ! vrai, pendant ces presque trois quarts de siècle, le Progrès a chaussé les bottes de sept lieues du Petit Poucet.

Suivons pendant quelques instants nos intéressants voyageurs. Un matin, au sortir des cabines du bateau, ils se trouvaient sur le quai de Saint-Alphonse — alors on ignorait totalement l'appellation de "Bagotville". — La paroisse du curé Beaudet, curé d'alors, était Saint-Alphonse, même Saint-Alphonse de Liguori. Quant au quai, encore qu'il fut fréquenté par la population entière de la région et même par celle du Lac St-Jean qui y venait chercher et porter ses marchandises venant de Québec par l'unique voie fluviale, quant au quai, dis-je, on était loin de la somptueuse jetée métallique de nos jours.

Deux voitures attendaient, et bien que le narrateur ne le dise pas, l'une d'elles devait être celle du légendaire et pittoresque "Menome".

Après avoir entendu la messe, à l'église, et pris un succulent déjeuner chez le curé Beaudet, on monta dans les deux "quat' roues" et, fouette, cocher ! En route pour le Lac St-Jean ! Messieurs Jannet et Hébert dans une voiture ; le comte de Foucault et M. Routhier dans l'autre.

"Il fait un temps magnifique, les chemins sont bons et les chevaux pas mauvais." "Les chemins sont bons" dit M. Routhier : ça c'eût été à voir ! On

côtoie la Rivière-à-Mars pendant quelque temps et les voyageurs brûlent d'envie de pouvoir accrocher en passant un ou deux des beaux saumons qui foisonnaient alors dans cette rivière. On file à travers la forêt, le long de deux magnifiques baies de verdure où des oiseaux donnent la sérénade! Quel agréable voyage au lieu de la poussée vertigineuse de ces bolides que sont nos automobiles dans la poussière aveuglante des routes macadamisées !... Et voilà nos voyageurs au "Grand Brûlé" — on ne disait pas alors Laterrière — où ils sont reçus par le curé de l'endroit, M. Delâge, qui leur offre des gâteaux et du vin de Bordeaux, s'il vous plaît.

Puis, on longe la rivière "où le gouvernement faisait construire un beau pont au-dessus d'un rapide par lequel le Lac Kénogami se décharge dans la rivière Chicoutimi". Et l'on s'enfonce de nouveau dans les grands bois. On aperçoit le lac profondément encaissé dans les montagnes.

"C'est ici", relate M. Routhier, "que le curé de Québec vient tous les ans faire ses pêches merveilleuses qui éclipsent celles de saint Pierre sur le lac Thibériade".

Encore dans la forêt, longtemps ! Des perdrix, et des lièvres traversent le chemin et le comte de Foucault jette un regard de regret sur son fusil. A défaut de tirer, il chante "tantôt un motif d'opéra, tantôt une fanfare de chasse, tantôt une chansonnette". Tout à coup, un lièvre surgit d'un fourré et se plante, assis, au milieu de la route. La tentation est trop forte. Le comte saisit son fusil, mais l'arme ne veut pas partir au grand contentement du

lièvre qui semble rire à son aise. M. Jannet intervient puis M. Routhier, mais le fusil reste rétif. Au moment où, enfin le canon est ajusté, le lièvre déguerpit... et court encore. Et M. Routhier improvise à ce sujet un couplet :

Quand de Foucault entre en chasse,
Les lièvres ont l'tremblement
Mais j'leur dis, r'gardez en face
De trembler, c'est pas l'moment.

Enfin, voici la Barrière. Oh! la Barrière de Kénogami que de souvenirs de jeunesse! Au fond d'une petite baie charmante, il y a une croix que l'abbé Hébert fit planter, il y avait alors vingt ans. Et le fondateur d'Hébertville, pendant que les voyageurs, descendus de voiture, se reposent étendus sur le gazon, le regard perdu sur le lac et les grands bois, M. l'abbé Hébert raconte ses premiers voyages au Lac Saint-Jean et comment il remonta un jour tout le Kénogami sur un mauvais radeau.

On se remit en route et peu après le petit lac Kénogami se déroule aux regards. Du lac, longé pendant une heure, on aperçoit bientôt le clocher d'argent de Notre-Dame d'Hébertville où les portes du presbytère leur sont largement ouvertes et là, charmante soirée qu'on passera sous ce toit hospitalier. Hébertville aura, ce soir-là, peut-être sa première soirée littéraire et musicale, présidée par M. Jannet, le comte étant chargé de la partie musicale, M. Hébert et M. Routhier de la partie littéraire et l'abbé Leclerc, curé d'Hébertville, faisant fonction d'auditoire. Ajoutons que le conférencier de la circons-

tance fut M. Routhier lui-même qui donna la lecture d'un "petit poème" inédit qu'il avait composé lors d'un précédent voyage au Saguenay qui était intitulé "STELLA MARIS" — dédié à ses enfants — et qui disait une "légende d'or de la terre bretonne".

Le "petit poème" de M. Routhier compte 263 vers alexandrins. Et le narrateur note : "Cette lecture rendit tout le monde sérieux". Nous le croyons. L'abbé Hébert fit ensuite une conférence sur la colonisation du Saguenay...

Puis il y eut St-Jérôme, puis Roberval, la "Venise du lac" et, enfin, promenade en canot ce qui justifia le titre de l'opuscule : "En Canot" de M. Routhier.

On constate que s'il était pénible de voyager sur les anciens chemins du Haut-Saguenay ou de Charlevoix, les voyageurs d'esprit, comme les compagnons de M. Routhier et lui-même, n'étaient pas sans éprouver de multiples jouissances; de celles assurément qu'on n'éprouve pas au travers des nuages nauséabonds de la poussière soulevée par les H P de nos jours, même sur les routes les mieux macadamisées.

Rappelons un autre voyage effectué en 1925, cette fois, non de Bagotville au Lac St-Jean mais de Bagotville à Québec, alors que quatre citoyens de Bagotville : MM. Paul Roberge, F.-X. Simard, Alphonse Tremblay et J.-P. Rivard accomplirent, en onze heures, en automobile, cette randonnée, afin de démontrer au gouvernement Taschereau alors au pouvoir, la possibilité d'établir une route carrossable entre la Baie des Hahas et Québec par l'ancien chemin de Ste-Agnès, un rival des chemins de St-Siméon et de St-Urbain. Nous lisons le récit de cette

randonnée dans un article publié par l'"Evènement" du 27 septembre 1927 dont une copie faite par M. J.-P. Rivard, l'un de ceux qui participèrent à ce voyage qu'on hésiterait quelque peu à qualifier d'agrément, a été adressée à M. J.-C. Lévesque, maire de Bagotville — 1956 — qui l'a gracieusement mise à notre disposition. L'automobile qui a fait cette course était une Ford, propriété de M. Rivard qui fut au volant durant toute la randonnée.

Toujours est-il que ces quatre hardis Bagotvillois réussirent à décider le gouvernement à entreprendre les travaux d'une route qui commencèrent dès 1926, avec 1000 à 1200 hommes au travail, et qui se terminèrent en 1931 au coût approximatif de $2,500,000. Mais cette route était longue. Elle couvrait une distance de 200 milles de la Baie des Hahas à Québec par Saint-Siméon. Il est vrai que la restauration du Chemin St-Urbain, de 1934 à 1936, diminua la distance de 138 milles. Enfin, un important débouché s'ouvrit en dernier lieu avec le Boulevard Antonio Talbot, maintenant le chemin le plus court, le plus commode et le plus confortable pour se rendre aujourd'hui, en hiver comme en été, de Québec au pays outre-Laurentides.

Le Boulevard Antonio Talbot se rendra-t-il jamais directement à la Baie des Hahas? Ce serait juste et à souhaiter puisque toutes les routes qui se rendent à Québec d'un côté et au Lac Saint-Jean, de l'autre, partent de la Baie. Aujourd'hui, les touristes ne voient la Baie des Hahas, cette merveille de l'est de Québec, que quand ils remontent le Saguenay en bateau : le "Saguenay Trip".

Nous aimons à terminer ce chapitre en citant, à propos des routes et chemins, ce qui suit du "Mémoire pour l'obtention de la Maîtrise en Sciences Sociales" de M. Davila Maltais, un fils de Bagotville :

"Pendant les vingt premières années de la colonisation — au Saguenay — il n'y eut pratiquement "de route que des chemins médiocres. C'est, d'ailleurs, ce qui étonne l'abbé Provencher en 1861 "lorsqu'il écrit :

"Quand on songe à toutes les difficultés de transport qui, par leur lenteur, arrêtent le travail du "colon, épuisent ses prévisions, diminuent sa bourse, "tandis que la famille souffre peut-être là-bas, en "attendant, on est vraiment étonné qu'en si peu de "temps, ces lieux aient pu se peupler d'une telle "population" — S. Drapeau, "La Colonisation".

"Puis", continue M. Maltais, "dans les vingt-cinq "dernières années, trois débouchés dans la direction "de Québec s'ouvrent à intervalles quasi réguliers, "suivant les progrès et la nécessité : un premier "ayant pour but la liaison des paroisses d'Otis, de "l'Anse St-Jean et du Petit Saguenay; un second "servant surtout à diminuer le trajet — en traversant Charlevoix — et enfin, un troisième, quoique "moins direct, mais non moins important ayant pour "objet unique la liaison directe et rapide entre Québec et le Saguenay".

Mais, comme on l'a vu, nos pionniers de la Baie des Hahas, de St-Alexis et de St-Alphonse, n'ont pas attendu les routes modernes pour essaimer et s'en aller fonder des paroisses tout le long du Saguenay,

comme ces braves cultivateurs de Charlevoix avaient fait, voilà un siècle et quart, pour la Baie des Hahas... Que tout est changé aujourd'hui dans la belle vallée du Saguenay! Quelle transformation! s'écriraient nos pionniers, s'ils revenaient sur terre; et cette transformation s'est réalisée presque seulement par l'initiative privée, à travers des obstacles de toutes sortes, qui, lit-on quelque part, "auraient pu rebuter n'importe qui, excepté un Canadien français"...

VIII

BAIE DES HAHAS, BEAU PORT DE MER

Du modeste appontement construit en 1869, *à St-Alphonse, au grand quai métallique que l'on voit aujourd'hui, que de progrès ! — Comme aussi de la baie vue par les pionniers en 1838 au grand port où entrent annuellement de 400 à 500 cargos — Des premiers "bateaux de ligne" jusqu'au "Saguenay Trip" — Sur le quai de St-Alphonse au temps de la "Richelieu & Ontario" — En attendant le bateau dans la nuit — Les joueurs de tours.*

Quand en 1859, on construisit à St-Alphonse, au fond de la baie, un appontement destiné aux goélettes et aux bateaux légers, comme celui, à deux mâts, que Mars Simard avait construit lui-même en arrivant à la Baie en 1838, les habitants de la paroisse, qui ne comptait alors que tout au plus vingt ans, étaient loin de prévoir que cette misérable petite jetée allait devenir, quelques années plus tard, un des plus beaux et des plus vastes quais de l'est du Canada, où accosterait, tous les soirs de la belle saison, l'un des palais flottants de la plus populaire ligne de navigation touristique du Canada... pas plus que les quelques braves cultivateurs de Charlevoix qui, dans

l'automne de 1838, abordant à l'endroit où ils allaient fonder la première paroisse agricole du Saguenay, n'auraient pu penser que la vaste baie où leur goélette venait de pénétrer serait, un peu plus de trois quarts de siècle plus tard, classée le troisième des trois plus grands ports du Canada, et qu'on verrait au cours de l'été, y entrer une moyenne de cinq à six cents cargos venus de tous les pays du monde... C'est que pendant le dernier siècle, le Progrès, outre-Laurentides, comme ailleurs, a marché à pas de géant, nous dirions, avec les bottes de sept lieues de l'ogre des contes de Perrault.

Le monde a vite ouvert les yeux sur le "Royaume de Saguenay" comme sur tout ce qui se passait outre-Laurentides. Mais les communications n'étaient ni trop faciles ni trop variées entre les grands centres canadiens et la nouvelle contrée saguenéenne. On ne devait communiquer que par la voie d'eau au moyen de bateaux, entre autres nos modestes petites goélettes qui, après le canot d'écorce qui fut si utile aux pionniers de la civilisation laurentienne, se livrèrent si bravement au cabotage dans le fleuve, dans le golfe et dans les rivières navigables comme le Saguenay, et pour lesquelles nous venons de rappeler qu'on avait construit à St-Alphonse le modeste appontement, embryon des futurs quais de Bagotville.

En 1847, le premier marchand qui vint s'établir au Saguenay — à Chicoutimi — y apporta de la Malbaie des marchandises dans un grand canot montagnais. Il y avait cependant à cette époque un petit bateau à vapeur qu'on appelait "Pocantot" qui faisait la navette entre Chicoutimi et Tadoussac. Il

servait principalement à remorquer les voiliers qui venaient à Chicoutimi charger le bois de Peter McLeod, le plus ancien industriel du Saguenay, fondateur de Chicoutimi, et plus tard, celui de William Price. Le "Pocantot" fut remplacé, plus tard, par le "Tadoussac" lequel fut remplacé par le 'Samson". Jusqu'en 1866, le trajet entre Chicoutimi et Québec se fit uniquement en goélettes. On devait généralement faire le voyage en trois jours, parfois deux jours, mais il ne s'accomplissait jamais à moins de dix à douze jours à cause des marées et des vents.

Et à propos, que devint cette petite jetée de 1859 à la Baie des Hahas? D'après les archives du Ministère des Travaux Publics de Québec, elle fut à peu près totalement détruite par le grand feu de 1870 qui ravagea toute la contrée du Haut-Saguenay. On la fit en partie reconstruire dix ans plus tard. Subséquemment, on lui a fait subir, chaque année, de fréquentes améliorations jusqu'à ce que ce modeste appontement de 1859 soit devenu le beau et vaste quai en fer et en béton que l'on voit aujourd'hui et qui est l'orgueil de Bagotville. Au cours des années, un homme d'affaires du village, Agesilas Lepage, dont nous connaîtrons plus tard les autres oeuvres, construisit un autre quai parallèle et tout à côté du premier, celui du gouvernement, et que ce dernier acheta en 1937, continuant de le faire servir aux petites embarcations.

Le premier bateau à vapeur transportant passagers et marchandises à venir accoster au quai de St-Alphonse fut l'"Unicorne" qui devait tenir une ligne aussi régulière que possible entre Québec et le

Saguenay, mais qui ne fit qu'un seul voyage en 1841. D'autres bateaux vinrent dans la baie mais très irrégulièrement. A partir de 1861, ces visites de bateaux se multiplièrent et l'on commença même à entrevoir non pas encore le si populaire "Saguenay Trip" mais une ligne régulière et permanente durant les mois d'été. On eut davantage cette perspective quand huit ans après la visite de l'"Unicorne", un autre bateau à vapeur entreprit un service qui dura quatre ans, entre Québec et St-Alexis. L'unique navire de cette ligne était le "Roland-Hill" qui fut, en 1852, remplacé par le "Saguenay" de la Compagnie du St-Laurent, et auquel succéda le "Magnet".

Depuis 1861, avons-nous dit, les bateaux venant à la Baie des Hahas se multiplièrent. On en aurait même compté, certaines années, de 21 à 70, remontant le Saguenay. Mais en général, ils ne se rendaient que jusqu'à la Baie des Hahas qui se trouvait ainsi en communication presque constante, tout l'été, avec le reste du pays, du moins Québec. En 1870, cependant, la Compagnie du Saint-Laurent fit rendre parfois ses bateaux à Chicoutimi, quand la marée s'y prêtait.

En 1886, la Cie "Richelieu & Ontario" remplaça la "Cie du St-Laurent" et continua avec plus de régularité le service Québec-Baie-des-Hahas, Saint-Alphonse devenant le terminus du "Saguenay Trip", comme Toronto le fut toujours pour l'Ontario. Et, alors commença la longue série des intéressantes croisières saguenéennes : Montréal-Québec-Bagotville : parcours de 791 milles, d'une navigation fluviale d'un pittoresque achevé. Depuis

1863, on a vu accoster au quai de St-Alphonse le "Clyde", le "Murray Bay", le "Cap Diamant", le "Virginia", le "Carolina"[1] et nombre d'autres qui furent la propriété de la "Richelieu & Ontario", puis de la "Canada Steamship Lines Co." dont on voit encore, cinq soirs par semaine, au quai de Bagotville, le "Saint-Laurent" et le "Tadoussac" qui passent là la nuit pour repartir le lendemain matin. Avant 1950, on voyait aussi le "Québec"[2] de la même compagnie mais il fut malheureusement incendié à Tadoussac dans l'été de cette année-là, ce qui ré-

(1) Entre minuit et une heure — 19-20 août 1903 — le "Carolina" de la Richelieu & Ontario, enveloppé dans la brume, s'est jeté sur une pointe de rocher appelée "Passe-Pierre', un peu en deçà de la Boule, dans le Saguenay, non loin de Tadoussac. Le choc fut terrible. Les lumières s'éteignirent et l'obscurité ajouta à l'horreur de la situation. Il y eut panique parmi les 300 passagers, mais elle se calma vite quand on sut qu'il n'y avait pas d'autres dangers à courir. A l'aube on constata que le bateau était à la côte. Les passagers furent recueillis dans la journée, par le "Thor", un remorqueur qui les conduisit à Tadoussac et à Chicoutimi. Le "Carolina" fut renfloué quelques jours plus tard. Sa coque était défoncée. Il fut remplacé sur la ligne par le "Virginia". Quant au "Thor", ayant été transformé, plus tard, en un bateau plat pour transport du bois, il finit ses jours dans la baie des Escoumains. Le premier capitaine qui prit charge du "Carolina" en 1894 fut le célèbre capitaine J.-E. Bernier, héros canadien des expéditions nordiques. (L'Auteur).

(2) Le "QUEBEC" de la Canada Steamship Lines Co." a été détruit par le feu, le 13 août 1950, à l'entrée du Saguenay, à une couple de milles du quai de Tadoussac où il a été dirigé en toute hâte quand le feu a été découvert dans une lingerie, à côté de la cabine 121. Toutes les cabines furent alors évacuées et le navire put accoster le quai où il acheva de brûler pendant quatre heures. Sur les quelque quatre cents passagers, trois manquèrent à l'appel. Ce sont M. et Mme Shapiro et leur fils, de Montréal, Ville-Royal. Un autre des fils de M. Shapiro, âgé de 6 ans, fut gardé et sauvé par des passagers. Le vapeur était sous la conduite du capitaine C. H. Burch, âgé de 60 ans, de Saint-Lambert. Les passagers furent hébergés à Tadoussac, à l'Hôtel et dans des chambres privées. 400 furent ensuite conduits à Québec. Le "Quebec" a été une perte complète. Il avait été construit à la "Davie Shipbuilding Co.", à Lauzon, en 1928, au coût de $2,500,000. en même temps que le "Richelieu" qui navigue encore. En 1956, le "Québec" n'avait pas encore été remplacé pour la croisière du Saguenay. Les "Québec" et "Richelieu", étaient entrés en collision, en 1939, à l'embouchure du Saguenay. De plus, le "Québec" était entré aussi en collision avec le "Saint-Laurent" à la fin de l'automne de 1948. Trois touristes américains avaient alors perdu la vie. Enfin, le "Montréal", un peu plus tard, entra en collision avec un cargo italien et fut incendié à Sorel en 1924. Alors la Compagnie possédait pour ses croisières du Saguenay, quatre navires : le "Québec", le "Saint-Laurent", le "Richelieu" et le "Tadoussac".

duisit de deux le nombre des croisières saguenéennes, le "Québec" n'ayant pas encore été remplacé en 1957.

On peut difficilement aujourd'hui se rendre compte de l'activité qui régnait sur le quai de Saint-Alphonse lors de l'arrivée des vapeurs de la "Richelieu & Ontario" alors que n'existait pas encore le chemin de fer du Lac Saint-Jean et que l'on ne pouvait pénétrer dans le Haut-Saguenay que par la voie d'eau. Et cette voie d'eau, c'était le Saguenay, quoi !... "le chemin qui marche", comme on a qualifié le fleuve en général. Et cette voie, on le conçoit, n'était accessible qu'en été, se couvrant d'une épaisse carapace de glace, du milieu de décembre à la mi-mai de l'année suivante.

Le "Québec-Lac St-Jean Ry", avons-nous dit, jusqu'en 1893, ne se rendait pas au Lac St-Jean, ni à plus forte raison au Saguenay. Aussi, les commerçants du Haut-Saguenay étaient-ils obligés de venir, par voitures hippomobiles, chercher au quai de St-Alphonse leurs marchandises commandées à Québec et à Montréal. Le vapeur arrivait généralement tard dans la nuit. Aucune nouvelle de l'heure de son arrivée au quai ne pouvait être connue d'avance. On savait que le bateau arrivait à la Baie quand on voyait ses lumières poindre au "Bras de Chicoutimi". Sur le quai attendaient, depuis de longues heures, les notables du village, les marchands et tous ceux, marchands et charretiers, qui venaient du Lac St-Jean et des paroisses des alentours, recevoir leurs effets. Ils avaient amené en même temps des chargements de boîtes de fromage et, dans la saison pro-

pre à la cueillette des bleuets de nombreuses caisses de ces petits fruits alors aussi abondants au Lac Saint-Jean qu'au Saguenay.

En ce temps-là, c'était le père de l'auteur du présent ouvrage, Charles Potvin, qui était l'agent de la "Richelieu & Ontario" et qui avait la responsabilité du quai. Il lui fallait être là pour recevoir la première haussière lancée du bateau qui accostait, donner au capitaine le bilan de fret à embarquer et recevoir celui des marchandises à débarquer. La besogne générale n'était pas toujours de tout repos durant la nuit, et dans le brouhaha de l'arrivée... le quai n'étant éclairé que par le fanal... officiel.

En attendant le vapeur, sur le quai, dans une quasi complète obscurité, que faire à moins de jaser, de discuter, de se chicaner et... en l'occurrence, de se jouer des tours. Ce dernier passe-temps était même devenu comme une tradition. C'était un heureux temps où les soucis des affaires et de la politique internationales n'absorbaient pas tous les cerveaux. Notre paternel, témoin obligato de tout ce qui se passait alors sur "son" quai, nous en a conté de bien bonnes à ce sujet. Les habitués de ces tours, des "joueurs de tours" comme on disait, tel qu'il en existait autrefois dans toutes les paroisses, étaient, outre l'agent du quai lui-même, Pitre "le forgeron" — Pitre Tremblay, Joseph "le boulanger" — Joseph Lavoie, Agésilas Lepage dont nous aurons l'occasion de parler plus loin, et d'autres, plutôt occasionnels. La victime principale de ces tours qu'on inventait à mesure... du besoin, était un vieux charretier de l'époque, "Ménome" que les anciens d'au-

jourd'hui se rappellent bien; un type original, joyeux, mais qui n'encaissaient pas toujours avec bonne humeur ce qu'on lui faisait subir, surtout quand, pour se donner du coeur à la besogne de voiturer en haut du "cran McLean", les touristes éventuels qu'il attendait au bateau, il avait sacrifié trop copieusement à la "jamaïque" de l'hôtel du haut du cran...

On vivait alors, nous le répétons, dans le bon temps, le "bon vieux temps", quand nos proches ancêtres ne souffraient pas d'un cinquième de la moitié d'un soupçon des soucis d'aujourd'hui. Ils étaient heureux et leur esprit ne s'encombrait pas des problèmes qui gâtent aujourd'hui notre vie constamment menacée par un fatal thrombose ou infractus...

Mais nous voilà loin de notre beau port de mer... Non, nous y sommes encore mais pour le connaître sous un autre aspect, moins léger. Il est certain que si la Baie des Hahas est devenue le troisième des plus grands ports de mer du Canada, elle le doit dans une très forte proportion à la "Saguenay Terminal Co. Ltd" qui, depuis mai 1926, est propriétaire de la Compagnie du Port. Avant 1926, le port s'appelait "Compagnie générale du Port de Chicoutimi" et était la propriété de l'ancienne compagnie de Pulpe de Chicoutimi. On sait que Port-Alfred, comme nous le verrons plus loin, est né de l'usine à pulpe augmentée en 1926 d'une importante fabrique de papier. Les deux pulperies de Port-Alfred et de Chicoutimi n'étaient pas rivales mais celle de Port-Alfred fut plus heureuse que l'autre qui malheureusement ne jouis-

sait pas d'un port de mer comme la Baie des Hahas. Les avantages nautiques de Port-Alfred furent reconnus de bonne heure et les hommes d'affaires ont su en tirer parti en aménageant la Baie des Hahas en un grand port à eau profonde. Par la Baie des Hahas, en effet, doivent passer la plus grande partie des matières premières et du combustible nécessaires à l'industrie de l'intérieur, à Arvida, le bauxite et le charbon et, en retour, les produits des usines de la Baie expédiés à l'extérieur : la pulpe et le papier.

Comme on le voit, le commerce maritime de la "Saguenay Terminal Ltd" est plutôt d'un genre spécial. C'est-à-dire que les importations et les exportations se réduisirent à un fort petit nombre d'espèces. Les quelque 400 à 500 cargos qui ancrent dans la baie dans la belle saison, et qui accostent aux quais de Port-Alfred, débarquent le bauxite et le charbon et retournent avec du papier, de la pulpe et de l'aluminium d'Arvida.

Sur les quais de Bagotville, le commerce du port n'est assurément pas aussi considérable que sur ceux de Port-Alfred. A bien dire, il se réduit au commerce local des marchands de la place. Mais à certaines périodes de l'année, l'activité des quais redouble par l'expédition des produits laitiers de la paroisse et, au mois d'août, par le commerce des bleuets.

Les bonnes grosses meules jaunâtres de fromage canadien auront rendu bien des services à St-Alphonse. Vers 1887, on était, dans la province, au début de l'ère des fromageries. Une grande compagnie s'organisa en faveur de la fabrication du fromage. Saint-Alphonse avait été l'une des premières paroisses agri-

coles à entrer dans le mouvement qui entraînait tout le pays. La paroisse était déjà organisée pour marcher de l'avant et donner l'exemple. Quelques fromageries étaient déjà établies et faisaient de bonnes affaires. Vers 1880, un M. Siméon Fortin, de Québec, était venu établir la première fromagerie à St-Alphonse.

Le lait de toutes les fermes arrivait en abondance à toutes les fromageries et était aussitôt transformé en fromage. De juin à novembre, chaque année, arrivaient de ce fait dans la paroisse, plusieurs milliers de dollars qui étaient distribués aux cultivateurs qui avaient fourni le lait à la fromagerie. Oh! comme cet argent était attendu avec impatience !... Plus un cultivateur avait apporté de lait, pesé à la fromagerie en y arrivant, plus naturellement il recevait d'argent. C'était le seul argent "liquide" dont il pouvait disposer. C'est avec cet argent que fut payée la répartition légale de la paroisse pour la construction de l'église et de combien d'autres choses! Chez certains, il en restait de même assez pour constituer un compte d'épargne à la banque. C'est grâce à l'argent du fromage et des bleuets qu'on put terminer, en 1887, le contrat de la terminaison de l'église passé avec M. David Ouellet, architecte de Québec, comme on le verra plus loin. Il y eut à ce sujet des difficultés qui durèrent pendant tout l'hiver de 1886 et 87 mais tout se régla à l'amiable et à la satisfaction de tout le monde. On fut content à la fin de la façon dont l'architecte avait rempli les obligations de son contrat... On conçoit aussi que les expéditions de fromage tous les quinze jours augmentaient le commerce du lait.

Mais on rapporte que l'engouement pour la fabrication du fromage produisit un certain phénomène dans la paroisse, comme ailleurs, du reste. C'est que le nombre des propriétaires fonciers diminua pendant quelques années. A Saint-Alphonse, il y avait quelques cultivateurs endettés qui n'attendaient qu'une occasion favorable pour vendre leur terre. Et cette occasion se présenta pour plusieurs quand, avec l'argent des fromageries, d'autres propriétaires plus fortunés purent acquérir d'autres terres et agrandir ainsi leur domaine. Les plus riches restaient maîtres du sol. De sorte que la carte de la paroisse se trouva sensiblement modifiée. Mais les choses ne tardèrent pas à reprendre leur équilibre.

Mais nous voudrions mettre fin à ce chapitre par une note plus charmante, moins sévère, même avec une teinte d'un certain pittoresque. L'abbé Alfred Tremblay — Derfla — dans son esquisse de l'histoire de la paroisse publiée dans l'"Oiseau Mouche" nous apporte l'anecdote désirée à propos du départ du cinquième curé de St-Alphonse, le doux abbé Narcisse Gauvin. L'abbé Gauvin ne demeura qu'un an curé de la paroisse — 1867-68 —. Il était d'une santé des plus délicates, mais pendant le court temps qu'il demeura à St-Alphonse, il acquit une réputation de sainteté dont le souvenir dura longtemps. On se rappela longtemps avec quelle ferveur il officiait et l'onction qu'il mettait dans ses homélies du dimanche. Aussi dirigeait-il sa paroisse comme une communauté. Sa santé fut la principale cause de son départ.

Or le printemps qui suivit ce dernier est resté assez longtemps gravé dans le souvenir des habitants de St-

Alphonse. Un certain jour de juillet, les eaux de la baie furent littéralement remplies de ces délicieux petits poissons de mer qu'on appelle "capelans" et qui envahissent généralement certaines eaux boréales. Ce fut une manne d'un nouveau genre et qui fut la bienvenue car, cette année-là, la misère régnait un peu partout et particulièrement à la Baie des Hahas à cause de la mauvaise récolte de l'année précédente. Tous se mirent donc à pêcher le capelan qui, c'est le cas de le dire, tombait comme marée en carême. On en capturait à tel point qu'il n'était pas nécessaire de se servir de gaule, de ligne et d'hameçon. On avançait dans l'eau jusqu'à la ceinture avec un sceau qu'on remplissait en un instant. A l'aide même d'un chapeau, d'une couverture, on drainait sur la grève des monceaux de ces petits poissons qu'on mangeait d'abord ou qu'on faisait bouillir pour en extraire l'huile, ou encore dont on faisait un excellent engrais pour la terre. "Pendant une semaine" rapporte l'abbé Alfred Tremblay, "les rivages de la Baie des Hahas étincelèrent des reflets argentés des bienfaisants petits poissons". Or, jamais auparavant on avait observé quelque chose d'aussi merveilleux que cette pêche miraculeuse d'éperlans ou de capelans en aucun autre endroit. Aussi, chacun cherchait-il à expliquer le phénomène... On se rappela qu'au moment de son départ, le bon curé Gauvin avait dit à ses paroissiens dans son sermon d'adieu, de ne pas désespérer à cause de la mauvaise récolte de l'année précédente; que le Bon Dieu saurait bien, quand il sera temps, venir à leur secours. Dès lors, à l'unanimité de la paroisse, on

proclama que l'éperlan avait été envoyé à la Baie des Hahas par le saint curé qui venait de les quitter.

En juillet surtout, aujourd'hui, sur les quais de Bagotville, dès le petit matin et tout le jour, on voit, penchés sur l'eau, avec une ligne à la main, des jeunes garçons, et des fillettes et aussi des anciens appelant de tous leurs voeux, au bout de leurs lignes, le petit éperlan ou capelan qui fréquente encore, parfois assez abondant, les abords du quai de Saint-Alphonse . . . Nous sommes certains que si ces "patients pêcheurs pour pêcher petits poissons" ont entendu parler de la pêche miraculeuse au capelan de 1868, ils doivent souhaiter le même miraculeux phénomène et prier l'âme du saint M. Gauvin de les assister.

Quelle est la différence, demandera-t-on entre Capelan et Eperlan? Si l'on s'en tient à un lexique, comme le "Petit Larousse illustré", on verra au mot *Eperlan* : "Petit poisson de mer" et au mot *Capelan*: "Petit poisson de mer". De sorte que nous ne sommes guère plus éclairés.

Au sujet de la quasi miraculeuse invasion de ce petit poisson de mer à la Baie des Hahas en 1868, des anciens ont parlé d'éperlans. Ils se trompaient. Bien qu'à peu près durant toute la belle saison, on pêche l'éperlan dans la Baie et particulièrement aux quais de Bagotville, il s'agissait en 1868 de capelans ou "Lodde", autre petit poisson dont certaines modifications anatomiques le distinguent de l'Eperlan. On distingue l'Eperlan du Capelan, l'espèce voisine, à l'aide de la machoire adipeuse qui est beaucoup plus

petite, de sa corpulence, plus forte, de ses écailles plus grosses. (Dixit Claude Melançon)

Le Capelan a la curieuse habitude de frayer sur des fonds sablonneux. On dit alors qu'il "roule". Le gros temps le jette par tas grouillants, "manne" nous dit encore Claude Melançon, "que guettent les habitants du littoral et qu'ils ramassent à la fourche ou à la "sallebarde", sorte de filet emmanché d'un bâton".

C'est bien là ce qui est arrivé lors de la "miraculeuse" invasion de petits poissons de 1868 à la Baie des Hahas. En outre, le capelan ne va pas dans l'eau douce et l'on sait que l'eau est salée à la Baie des Hahas. Quant à l'Eperlan, il vit aussi bien en eau douce qu'en eau salée. On le trouve en abondance dans le fleuve Saint-Laurent aussi bien que dans certains lacs inférieurs, Kénogami, Champlain et autres où ils passent sa vie en eau douce.

Pour revenir au port de la Baie des Hahas, on a manqué de peu, voilà quelques années, la construction d'une cale sèche au fond de la baie. L'entreprise ne fut pas poussée plus loin que l'énoncé du projet et quelques lignes dans un journal. Mais la nouvelle nous rappela qu'il y avait déjà eu un début de réalisation d'une telle entreprise dans l'été de 1853 alors que la Société Pierre Valin et Mathew Miller, de Québec, avait projeté l'établissement d'un chantier naval où se trouvent aujourd'hui les terrains Vallières.

A ce sujet, voici ce que nous lisons dans le "Bulletin de la Chambre de Commerce" de la Baie des Hahas, numéro de décembre 1955 :

"Il y a plus de cent ans, soit en 1853, une forte "proportion de la main d'oeuvre de Saint-Alphonse

"(Bagotville) était employée à la construction de "navires. En effet, la société 'Valin & Miller" de "Québec, avait établi ici un important chantier naval, "à quelque part où se trouve sise aujourd'hui la "ruelle Lavoie".

"Et l'on rapporte qu'en 1870, lors du "grand feu", "un navire à cinq mâts, tout en bois, qui était alors "en construction dans ce chantier, avait été libéré de "la cale sèche et glissé à la Baie. On voulait ainsi le "sauver de l'incendie et on le laissa libre de voguer "au gré des flots. Ce geste avait eu pour effet d'é-"pargner le navire.

"Mais à propos ?..."

On sait que ces "terrains Vallières" sont situés au fond de la Baie, à droite du "Boulevard Damase Potvin", plus précisément dans la partie nord de la rue Victoria où l'on voit aujourd'hui un petit village de fort jolies résidences et plusieurs petites rues dont la rue Georges-Henri Lavoie, qui rappelle la mémoire d'un des plus actifs maires de Bagotville doublé d'un homme de haute réputation. Cet endroit si justement remarqué par un entrepreneur de Québec en 1853 pour la construction d'une cale sèche était assurément des plus propres à la réalisation d'une telle entreprise.

Toujours est-il qu'après avoir bien étudié les possibilités, les avantages du grand port de la Baie des Hahas, Bagotville aujourd'hui, à considérer la place du bout de l'humble appontement de 1859, est devenu le terminus du "Roberval & Saguenay Ry. Co."; le terminus de la "Canada Steamship Lines Co."; le terminus nord de la "Canadian Pacific Airlines" et le terminus de la navigation océanique sur le Saguenay.

Voilà, certes, un endroit qu'il ne faut pas ignorer ni négliger dans les études économiques, commerciales, industrielles et sociales de l'est du Canada.

IX

UNE GRANDE VILLE EN PUISSANCE

Ce que représente aux flancs d'un cap de l'est de la Baie des Hahas une misérable masure toute décrépite — Des Finlandais en 1910 à la Baie — La "Battle Island Co." — L'origine d'une grande industrie — La "Consolidated Pulp & Paper Co." puis la "Terminal Co." — Enfin, le chemin de fer Roberval-Saguenay en 1910 — Autres projets de chemins de fer.

Lorsque sur le "bateau de ligne", venant de Québec, on laisse le Saguenay pour entrer dans la Baie des Hahas, et que le bateau parvient en vue du quai de St-Alphonse où il accostera dans quelques minutes pour y passer la nuit, on aperçoit sur la rive droite de la baie, de guingois dans les flancs d'un cap dont la base plonge à pic dans l'eau, les restes effrités et rongés par les intempéries, d'une masure en béton, solitaire au milieu d'une clairière découpée dans une forêt ancienne de résineux. Et si l'on tourne nos regards de l'autre côté de la baie, vis-à-vis la masure en ruines que nous venons d'apercevoir, on voit les vastes usines de la "Consolidated Paper Co." avec ses hautes cheminées fumantes, ses hymalayas de "pitounes"

et ses immenses hangars où s'engouffrent chaque soir, au delà de 400 tonnes de papier-journal. Le tout au milieu d'une coquette petite ville. Quelle différence d'aspect entre ces deux côtés de la baie! Deux industries, ou plutôt, le souvenir d'une ancienne industrie, au nord et une grande industrie toute moderne, au sud. Entre ces deux aspects industriels, il s'est écoulé un peu plus de soixante ans. Et c'est cette squelettique bâtisse de la rive nord qui a donné naissance à la grande industrie de papier de Port-Alfred... Vers 1900, un Finlandais du nom de Nordin, arriva dans la région du Saguenay avec un groupe de ses compatriotes. On regardait d'abord ces étrangers un peu de travers et les autorités municipales défendaient à l'aubergiste de St-Alphonse de leur vendre au verre des liqueurs alcooliques. Nordin alla établir ses gens dans le Canton Boileau, sur des lots qui avaient été détenus par la "Société-des-Trente" composée de gens de Bagotville et de St-Alexis en vue de travaux de colonisation. En même temps que les Finlandais, arrivaient à la Baie des Hahas des officiers de la "Battle Island Co." de Timmins, Ont., qui achetèrent le bois abattu par les colons finlandais de Boileau. Cette compagnie avait acquis certaines limites sur la Rivière-à-Mars — en haut des "Murailles". — Les officiers de la "Battle Island Co." construisirent en pierre des champs un modeste écorceur dans l'Anse-à-Benjamin, du côté nord-est de la baie, en face de Bagotville. Et ces ruines de pierres et de béton dont nous venons de parler sont aujourd'hui ce qui reste de la bâtisse construite par la "Battle Island Co." et qui servait à brûler les écorces des grumes qui

étaient amenées là par des bateaux plats et hissées aux flancs du cap par un monte-charge. Une fois coupés et écorcés sur place, ces billots étaient roulés en bas et tombaient directement sur des barges accostées à la base du cap et qui, après avoir descendu le Saguenay et parcouru une bonne partie du St-Laurent, jusqu'à Montréal, les transportaient, en passant par les canaux, à la fabrique de papier de la "Battle Island Co." à Timmins, sur le lac Ontario.

Telle fut l'origine de la plus grande industrie de la Baie des Hahas, à part celle de la Cie Price.

Nous aimons à mentionner que les Américains, en arrivant dans la région, établirent un salaire de base de $1.00 par jour pour leurs ouvriers ce qui combla d'admiration ceux de la place accoutumés jusque-là de gagner quotidiennement de $0.60 à $0.75. Le gérant du moulin-écorceur était un M. G.-H. Wells. Il avait comme assistant un M. Acota, Français d'origine, qui s'assimila si bien à la région saguenéenne qu'il épousa une fille de Bagotville, Emélie, fille de M. Peter McLean, qui, en 1880, construisit l'Hôtel McLean, dont nous rappellerons ailleurs la grande popularité, particulièrement chez les amateurs de pêche au saumon de la Rivière-à-Mars. Un autre assistant de M. Wells fut M. B. Kaine qui, plus tard, fut agent de la marine à Québec.

Cette première industrie de la Baie des Hahas dura une dizaine d'années. Elle était bien humble, très modeste mais elle eut un effet considérable sur l'avenir de l'industrie de la région. Tout d'abord, elle provoqua la construction du chemin de fer le "Roberval-Saguenay", ou Chemin de fer de la Baie des Hahas,

et dans la suite, la construction des moulins de la "Consolidated Pulp & Paper Co.", l'érection de la ville de Port-Alfred et l'organisation de la "Saguenay Terminal Co." Le Chemin de fer du Lac St-Jean — aujourd'hui tronçon des Chemins de Fer Nationaux — était obligé par une loi de prolonger la voie qui s'était arrêtée à Chicoutimi, jusqu'à la Baie des Hahas. Mais, comme le roi perd ses droits quand il n'a plus rien, malgré les démarches réitérées des gens de la région, la Cie du Québec & Lac St-Jean ne bougea pas davantage. C'est alors que dix courageux citoyens de Bagotville se formèrent en compagnie sous le nom de "Compagnie du Chemin de Fer de la Baie des Hahas" et entreprirent de compléter la voie ferrée arrêtée à Chicoutimi en 1913. Parmi ces audacieux et entreprenants Bagotvillois — si l'on nous permet — qui n'hésitaient pas à s'atteler à une tâche qu'une puissante compagnie ferroviaire se déclarait incapable d'entreprendre, nommons d'abord le neuvième curé de Bagotville, l'abbé Henri Cimon, Messieurs Agésilas Lepage, homme d'affaires avisé dont nous aurons plus tard à esquisser l'utile carrière, décédé en 1954, à l'âge de 85 ans, J. Alphonse Tremblay, fondateur d'une grande maison de commerce à Bagotville, décédé aussi, Wilfrid Lévesque, fondateur lui aussi de l'une des premières maisons de commerce de Bagotville. On comptait encore dans la Compagnie MM. Odina Potvin, Nérée Simard, Emile Tremblay, le Dr Giguère, Edmour McLean, Nérée Pouliot. Ces promoteurs, enfin, eurent la sagesse de s'adjoindre deux puissants financiers du temps : Messieurs B.-A. Scott, de Roberval, et J.-E.-A. Dubuc, ancien député

de Chicoutimi à Ottawa, le premier, un "homme de chemin de fer" et l'autre, peut-on dire, un "homme de pulpe et de papier". Disons d'abord qu'au début, ces deux messieurs prêtèrent gracieusement leur nom sans paraître s'intéresser à l'aventure. La Compagnie avait pour gérant M. A. Moquin et pour avocat, feu l'hon. P.-A. Choquette, de Québec, sénateur et juge. Par son entremise, la Compagnie obtint du gouvernement fédéral les subsides ordinaires à l'époque, soit $6,400. par mille de voie ferrée et du gouvernement provincial 4000 acres de terre patentée.

Le Conseil de ville de Bagotville accorda à la Compagnie un bonus de $12,000 et une exemption de taxes sur ses propriétés pour une période de vingt-cinq ans. Le règlement à cet effet fut approuvé par les électeurs-propriétaires à une majorité de 58 voix.

M. J.-E.-A. Dubuc qui était alors gérant des usines de pulpe de Chicoutimi — fermées, comme on sait, depuis au delà de trente ans — parut assez surpris de la transaction des promoteurs avec un courtier américain assurant la construction du chemin de fer. Mais après les félicitations qu'il se crut obligé de faire aux promoteurs, il s'offrit à signer lui-même le contrat à la place du courtier américain. L'année suivante, il achetait même pour la somme de $5,000.00 la Charte de la Compagnie. Une fois tout de bon ancré dans l'entreprise, M. Dubuc eut à fournir le fort du trafic du chemin de fer. Aussi commença-t-il à transporter à la Baie des Hahas, par cette voie ferrée, la pulpe fabriquée à ses usines de Chicoutimi, laquelle, des quais de Saint-Alphonse et de Saint-Alexis, était expédiée en Europe.

La bénédiction du nouveau chemin de fer eut lieu le 13 décembre 1910 et fut faite par l'évêque de Chicoutimi, S. G. Mgr M.-T. Labrecque. Une grande foule venue de partout assistait à la cérémonie et parmi laquelle on remarquait les directeurs de la Compagnie, les promoteurs, les officiers : M. J.-E.-A. Dubuc, M. l'abbé Henri Cimon, alors curé de St-Alphonse ; MM. Wilfrid Lévesque, Wilfrid Côté, Simon Lapointe, avocat; J.-F. Grenon, ingénieur en chef; les maires et conseillers de Bagotville, St-Alphonse, Chicoutimi, Laterrière, plusieurs notables de ces municipalités ainsi qu'un bon nombre de membres du clergé saguenéen; les abbés Eug. Lapointe, J.-A. Tremblay, A.-H. Marceau, Joseph Roy, J.-A. Larouche; MM. Ad. Riverin, M.D.; J.-G. Moquin, gérant; Aug. Tremblay, Eug. Tremblay, M.D., Ed. Lemieux, le Père Jos. P. Drean, curé de Chicoutimi-Ouest; J.-E. Houseman, J.-V. Gauthier, M. P. Roche, N.P.; l'abbé Elz. Delamarre, l'abbé J.-Art. Gaudrault, l'abbé Eug. Frenette, l'abbé Jean Bergeron, l'abbé Thomas Tremblay, le P. Le Guyader, MM. J.-A. Claveau, Geo. Bergeron, P.-E. Robitaille, V.-H. Huard, l'abbé P. Gaudrault, l'abbé J.-Ad. Tremblay, l'abbé Louis Plourde, l'abbé Joseph Tremblay, l'abbé Aug. Verrault, l'abbé Ed. Lacombe, l'abbé Albert Fortin, l'abbé Damase Boulanger, l'abbé Eug. Tremblay, MM. J.-B.-A. Palardy, Nérée Pouliot, l'abbé Simon Bluteau, l'abbé H. Cimon.

En 1912, on sait que le gouvernement Gouin prohiba l'exportation aux Etats-Unis du bois coupé sur les terres patentées de la province. On conçoit que cette législation ne fit pas l'affaire de la "Battle Island

Co.''; aussi son gérant ne s'intéressa surtout qu'aux subsides en terre accordés par le gouvernement provincial. En 1914, l'Angleterre, en guerre, se mit à la recherche du papier. Avec le capital anglais, M. Dubuc édifia des usines à pulpe et à papier à l'endroit où se trouve Port-Alfred dont la ville fut bâtie autour de ces usines. Elle reçut, comme nous venons de le dire, le nom de Port-Alfred, soit l'un des prénoms de M. Dubuc : Alfred-Jules-Edouard ; — une jolie petite ville, la plus jeune du Saguenay, édifiée entre les deux plus anciennes de caractère agricole : Saint-Alexis et Saint-Alphonse.

Et telle fut, à partir de là, l'expansion industrielle de ce côté de la Baie des Hahas que l'on n'étonne nullement le visiteur si on lui prédit que les trois paroisses des Hahas pourraient former, dans un proche avenir, une seule et grande ville, encerclant toute la vaste baie. Ne donnent-elles pas, d'ailleurs, cette impression à ceux qui, du bateau de la C. S. L., entrant le soir dans la baie, aperçoivent, sur trois points cardinaux de la baie, de longues rangées ininterrompues de lumières électriques avec, au milieu, de hautes cheminées lançant dans le ciel des panaches de fumée : ''What's that town?'' demande invariablement le touriste en croisière.

La navigation étant fermée pendant l'hiver, les paroisses de la Baie des Hahas ne pouvaient rester sans communication. Il fallait songer à ouvrir une voie de terre, plus spécialement un chemin de fer. Aussi, vient-on de voir, en 1908, les hommes d'affaires de Bagotville à l'oeuvre et travaillant si bien qu'en 1910 on inaugurait le chemin de fer de la Baie des Hahas

et qu'en 1913 les premiers wagons de pulpe venant des usines de Chicoutimi par la nouvelle voie ferrée étaient chargés via Bagotville, sur les bateaux de la "Richelieu & Ontario".

Continuant l'historique de ce chemin de fer, disons que ce mode de transport progressa de 1914 à 1921; mais voilà que de 1923 à 1925, la "Chicoutimi Pulp Co." de M. Dubuc étant en banqueroute, il s'ensuivit dans les revenus de la Cie du "Chemin de fer de la Baie" — comme on aimait à désigner cette voie ferrée — un déclin très sensible. Pour obvier à un désastre éventuel, en août 1925, on vendit le "Chemin de fer de la Baie" et le port de Port-Alfred à l'Aluminum Co. qui, depuis, exploite l'un et l'autre avec grand profit et succès pour la compagnie comme pour toute la région de la Baie des Hahas... Il fallut enregistrer un nouveau déclin dans les recettes du "Chemin de fer de la Baie" quand, en 1927, fut inauguré un service d'autobus régulier entre Arvida, Chicoutimi et la Baie des Hahas. Aujourd'hui, le "Chemin de fer de la Baie", officiellement le "Roberval-Saguenay", effectue régulièrement le transport des matières premières et des produits entre les usines de papier de Port-Alfred et les usines d'aluminium d'Arvida. Alors que ce chemin de fer, dirions-nous, remplit les fonctions lourdes, le C. N. R. payant une royauté au premier — le R. S. R. — effectue le transport de fret et des messageries jusqu'à la gare de Bagotville. Même, pour se rendre au désir des habitants de la Baie des Hahas, exprimé par la Chambre de Commerce de la Baie, le C. N. R. a instauré, en novembre 1948, un

service de messageries à domicile. Et voilà comment furent assises les bases d'une future grande ville . . .[1]

Mais on eut dit que les hommes d'affaires de Bagotville, en travaillant à obtenir le prolongement du C. N. R. jusqu'à la Baie des Hahas et en réussissant à construire le "Chemin de fer de la Baie" avaient voulu se donner bonne bouche. Pendant un certain temps, on ne parla que de chemin de fer . . . Toujours est-il que les mêmes hommes d'affaires, de Bagotville, réussirent, vers 1912, à intéresser d'autres hommes d'affaires de Québec à un projet de chemin de fer entre le Saguenay et Québec. Ils travaillèrent si bien ce projet qu'en 1912 M. Honoré Petit, député de Chicoutimi, présentait à la Législature l'avis d'un bill incorporant la "Cie du Chemin de Fer Bagotville & St-Laurent". La pétition était présentée par MM. Geo. Tanguay et Napoléon Drouin, marchands de Québec; M. Drouin, ancien maire de cette ville; MM. Michael Patrick David, entrepreneur, d'Ottawa ; Jos. Alexis Tremblay, — Quési — de Sainte-Anne de Chicoutimi, et Agésilas Lepage, marchand de Bagotville. La compagnie, dont le bureau d'affaires devait être à Québec, disposait d'un capital-actions de $2,500.000., divisé en action de $100.00 chacune. Les travaux de

(1) Nous aimons à rappeler que les intéressés au chemin de fer de la Baie des Hahas, Roberval-Saguenay — et la "Saguenay Terminal", ont fondé quelques années après l'inauguration de ces compagnies saguenéennes le "Club des Pionniers" de la division du Saguenay Roberval et de la Saguenay Terminal qui, chaque année, dans la suite, organise un banquet au cours duquel on élit un nouveau Bureau de Direction. Au début de 1956 les membres du Club se sont réunis à l'Hôtel Commercial à Bagotville, et M. Guillaume Tremblay, d'Avida, trésorier de la Compagnie du Chemin de Fer a été élu président du club, remplaçant M. J.-N. Claveau, gérant de la "Saguenay Terminal", division de Port-Alfred et président sortant. On comptait à cette réunion quarante-six pionniers dont onze sont retraités.

cette voie ferrée devaient commencer dans les trois années de la mise en vigueur de la loi.

C'est feu Agésilas Lepage qui fut l'âme de ce grand projet. Aussi est-ce à sa demande qu'en 1912, M. E.-H. Germain, ingénieur, fit un voyage d'exploration à travers la région qui s'étend entre Québec et Bagotville pour "connaître" lit-on au début de son rapport, "s'il y a moyen d'établir une ligne de chemin de fer qui serait plus courte que celles déjà existantes ou projetées". M. Germain fit donc procéder à l'arpentage et au nivellement d'une ligne dont il donnait le plan. Après avoir abondamment décrit toute la région explorée, il concluait qu'il... "y avait toute possi-"bilité d'établir une ligne de chemin de fer de pre-"mière classe entre Québec et Bagotville et une ligne "beaucoup plus courte que celles déjà existantes; que "le choix de l'itinéraire à suivre n'était pas difficile à "adopter... vu que toutes les rivières qui se dirigent "vers le Saguenay coulent du sud au nord, ce qui "veut dire que la pente générale du terrain et la di-"rection des chaînes de montagnes vont aussi du sud "au nord, etc., etc." Bref, le rapport était nettement favorable. Et M. Germain terminait par cette "con-clusion absolue" :

"Il est parfaitement établi que le tracé régulier et "définitif d'un chemin de fer peut maintenant être "entrepris sans exposer les intéressés à subir des per-"tes d'argent considérables par l'obligation où se "trouverait un parti d'ingénieurs d'abandonner leur "travail en présence de difficultés insurmontables".

D'autres rapports d'inspection adressés spécialement à M. Lepage comprenaient les mêmes conclu-

sions. On était, de part et d'autre, des plus optimistes et la population de toute la région saguenéenne entrevoyait le jour où l'on se rendrait de Québec porté sur les ailes de feu de locomotives glissant sur le plus court chemin de fer, quoi !... Mais, comme il est arrivé si souvent dans la province de Québec, à la suite de demandes de cette nature à la Législature, le projet "Bagotville-Saint-Laurent" en resta là... et le chemin de fer n'alla pas plus loin...

En fouillant les numéros du "Canadien" de 1855, M. le chanoine Victor Tremblay, président de la Société Historique du Saguenay, a recueilli des notes concernant un autre projet de chemin de fer qui devait s'appeler le "Chemin de Fer de Québec et du Saguenay". Un avis de la compagnie de ce chemin de fer se lisait comme suit dans le numéro du 3 janvier 1855 du "Canadien" :

"Les actionnaires sont par le présent informés que "le bill pour incorporer la compagnie ci-haut désignée, ayant passé dans les deux Chambres du Parlement, les Directeurs se proposent de commencer à "construire le chemin de fer aussitôt que cinq pour "cent sur le capital de l'association aura été payé et "déposé dans aucune banque de cette ville pourvue "d'une charte, formalité qu'exige l'Acte d'Incorporation; et qu'ils s'efforceront de toute manière, de "mettre la première division du dit chemin de fer en "état de service pour l'automne prochain.

"En conséquence, afin de remplir les conditions de "la Charte, on invite les actionnaires à faire avance "de £1 pour chaque part, payable le 15 janvier, au "Bureau de la Compagnie."

E. J. De Blois, Comité
F. R. Angers, de
F. N. Boxer, Direction
Secr.-Trésorier

Québec, 15 décembre 1854.
Chemin de Fer de Québec
et du Saguenay.

Des soumissions seront reçues pour les MATERIAUX ci-dessous mentionnés, au Bureau du Chemin de Fer de Québec et du Saguenay, à MIDI, le PREMIER JANVIER 1855, savoir :

30,000 TRAVERSES de bois D'EPINETTE ou TAMARAC.

Une quantité de PIEUS et PIQUETS suffisante pour clore 12 milles sur les deux côtés de la ligne. Tous ces pieus et piquets SERONT DISTRIBUES LE LONG DE LA LIGNE DU CHEMIN DE FER, le ou avant le PREMIER DE MAI 1855.

Jusqu'à la fin de l'année tout semblait marcher bien vers la réalisation du projet. Le 21 février, on annonçait que des bûcherons avaient commencé à abattre les arbres sur le tracé; octobre amena des appels de paiement des versements dûs pour les actions souscrites; puis on apprend que Québec va prêter à la Cie un fonds de 10,000 louis en bons de la Cité; bref tout marchait comme sur des roulettes quand 1855 tomba dans le gouffre du passé, pendant que le silence total enveloppait le projet qui n'est jamais revenu du pays des vieilles lunes.

Le port de la Baie des Hahas, lui aussi, est resté là, mais non pas pour aboutir au néant ou au grenier des vieilles lunes et nous devons, au contraire, encore une

fois en parler. La construction du "Chemin de Fer de la Baie" entraîna, comme on le sait, la fondation de la "Saguenay Terminal Co. Ltée". Car on peut dire que le grand port de la Baie des Hahas doit son importance à la "Consolidated Pulp and Paper Co.", au "Chemin de Fer de la Baie" et à la "Saguenay Terminal". On conçoit bien que ce n'est pas seulement au commerce et à l'industrie locales de St-Alphonse que la Baie des Hahas est aujourd'hui le troisième des plus grands ports de mer du Canada. Grâce à la "Saguenay Terminal Ltée", voici ce qui se passe de nos jours quand, de Bagotville et de Port-Alfred, on voit entrer dans le "Bras de Chicoutimi" la silhouette grise d'un cargo océanique qui, après avoir doublé le "Cap-à-l'Est", entre dans la Baie où, sous la conduite attentive des deux petits remorqueurs jumeaux préposés à cette fin, le "Bansturdy" et le "Banswift", va accoster, s'il y a de la place, à l'un des quais de Port-Alfred, à défaut de quoi, il mouillera quelque part dans la Baie jusqu'à ce qu'il aille remplacer, à Port-Alfred, un autre cargo qui s'en va avec sa cargaison. En général, on désigne ces cargos sous le nom générique de "steams", mais plus particulièrement sous les appellations de "Bauxite", de "Papier", de "Métal", ou de "Charbon" selon que le "steam" qui entre dans la Baie apporte une cargaison de bauxite ou de charbon ou vienne charger du papier ou de l'aluminium, des "cochons" — lingots.

Aussi, dès que paraît le cargo, on entend :

—C'est un "Bauxite" !

—Non, c'est un "Papier".

—A moins que ce ne soit un "Métal".

Aux bureaux de la "Saguenay Terminal", on aura enregistré, certaines saisons, 400 et même 500 "steams" de toute nationalité : anglais, norvégiens, hollandais, américains, danois, qui, mer haute ou basse, accostent aux quais de Port-Alfred ou mouillent dans la Baie, sur une profondeur de pas moins de soixante pieds. Et l'on sait que jusqu'au fond de la baie, au quai de Bagotville, où accostent tous les soirs les palais flottants de la "Canada Steamship Lines Co.", à partir de Tadoussac, les profondeurs d'eau seraient suffisantes pour laisser monter les mastodontes océaniques, comme les "Empress" et le "Queen Mary".

Et, à part tous ces "steams" qui arrivent fréquemment dans la Baie, on voit durant tout le jour, et aussi la nuit, pendant la belle saison, nombre de bateaux plus légers : goélettes, barges, venant en particulier des différents postes de la Côte Nord du Saint-Laurent, chargés de "pitoune", qu'ils vont décharger dans les estocades de la "Consolidated Co.", après que la plupart de ces petites embarcations auront accosté au quai de Bagotville en général pour y passer la nuit.

Tous ces cargos n'entrent ou ne sortent de la Baie sans jamais moins, chacun, d'une cargaison de 5,000, 6,000, même 8,000 tonnes: bauxite, papier, charbon, aluminium, soufre ou cryolithe. On conçoit alors la somme de travail accomplie en une saison par les employés, relativement peu nombreux, de la "Saguenay Terminal" qui ont à enregistrer et à diriger à destination chaque tonne de fret; une moyenne de 400,000 à 500,000 tonnes par saison.

Disons en passant qu'en 1956, la "Consolidated Pulp & Paper Co." employait une moyenne de 850

hommes, tant aux réparations qu'à la production et qu'environ 700 tonnes de papier à journal sortaient quotidiennement des usines de Port-Alfred.

Mais revenons aux chemins de fer et, plus particulièrement à celui de la Baie qui aura contribué, comme port, à la naissance de la future grande ville de la Baie des Hahas. En 1883, comme le chemin de fer du Lac St-Jean ne se rendait pas encore au lac, et avant de penser au "Chemin de Fer de la Baie", on parla d'un autre chemin de fer... mais électrique. Il devait circuler entre Chicoutimi et les trois paroisses de la Baie — la bonne entente en perspective, par le fluide. Il devait mettre tout le centre du comté de Chicoutimi en communication avec le bateau venant de Québec à Bagotville. Mais, comme le projet du chemin de fer Bagotville-St-Laurent de 1912, et l'autre avant, en 1855, et un peu plus tard, l'"Electrique" fut relégué lui aussi, au grenier des vieilles lunes.

Et puisque nous en sommes aux projets de communication, entre la Baie des Hahas et les autres centres, en vue toujours de la formation de la "Grande Ville", rappelons un autre projet mais d'un genre tout différent. Il s'agit, cette fois, de la construction d'un canal; ni plus ni moins.

Ce fut entre 1861 et 1866 qu'on eut l'idée d'une entreprise de cette nature pour communiquer entre la Baie des Hahas et le Lac Saint-Jean. On devait utiliser la Rivière-du-Moulin, à Chicoutimi, sur un parcours de quelques lieues, tout le lac Kénogami, le petit lac Kénogamichich et la Belle-Rivière, ce qui permettrait à la navigation de pénétrer dans le lac

St-Jean. Mais le creusement de ce canal aurait exigé des millions. Les auteurs de ce projet furent, en particulier, MM. Ferdinand... non pas de Lesseps, mais Fafard et P. Desjardins, tous deux citoyens de Saint-Alphonse. Ils n'épargnèrent rien pour attirer l'attention du gouvernement et du public sur leur projet. Leurs efforts furent inutiles. Les promoteurs furent obligés de reconnaître que le temps n'était pas venu pour une telle entreprise et l'on se contenta de parler du canal de Suez et du canal de Panama, à moins qu'on se fût contenté de celui de Lachine... Comme on le voit, au siècle dernier, à la Baie des Hahas, comme aujourd'hui, les hommes d'affaires ne reculaient devant rien.

Et encore ! Oui, encore un autre projet de communication entre Québec et la Baie des Hahas, mais également avorté. Dans un vieil exemplaire de la Charte du "Chemin de Fer de la Bonne Sainte-Anne", comme on appelait autrefois la "Quebec-Montmorency and Charlevoix Co.", charte émise le 30 juin 1881, on voit que cette firme devait construire un chemin de fer entre Hedleyville — Limoilou — et un point entre Tadoussac et la Baie des Hahas. Quel était ce point? On ne l'a jamais su...

X

LA PAROISSE PROSPÈRE GRÂCE AUX . . . BLEUETS

Les travaux de l'église de St-Alphonse, ont duré, intérieur et extérieur, cinquante ans sous cinq curés qui s'y sont dévoués sans compter. — C'est l'argent recueilli de la vente des bleuets qui permit de poursuivre et de terminer ces travaux — Le "Marché des Bleuets" à la fin du siècle dernier — Scènes pittoresques — Une "bouillerie" en 1882.

Dans une paroisse bas-canadienne, l'église, peut-on dire, est un . . . gros morceau. Aussi, dès la fondation de la paroisse, voit-on ses habitants s'occuper, avant toute autre chose, de la construction du temple paroissial. Généralement, tout marche bien, d'autres fois, et pendant même plusieurs années, il y a, pourrait-on dire, des anicroches, des contretemps, des obstacles généralement issus du défaut du nerf de la guerre, mais on finit par tout régler, mettre en ordre et, un jour, le clocher surgit et domine le village. A Saint-Alphonse, tout a assez bien marché, mais on ne peut pas dire que l'église s'est levée du sol comme sous les coups de la baguette d'un magicien.

On a vu que c'est au temps des Oblats, sous le Père Flavien Durocher, que l'on a commencé, en juillet

1850, à parler de la construction d'une église et que fut même choisi et acheté le terrain où elle s'élèvera. Elle ne sera inaugurée qu'en 1862. Les travaux de l'intérieur ne furent même commencés qu'en 1873 et ne furent terminés qu'en 1885 pour être repris et être définitivement mis à point une trentaine d'années plus tard. C'est-à-dire que les travaux de l'église, comme ceux du presbytère, durèrent cinquante ans, en comptant cette "trentaine d'années" à laquelle nous venons de faire allusion. Commencés en 1850 sous l'administration du huitième curé de la paroisse, l'abbé Joseph Duplessis-Sirois — 1880-88 — les travaux de l'intérieur ne furent entièrement terminés que sous M. le Chanoine A. Gaudrault en 1923.

Ce n'est pas que les ouailles et les prédécesseurs de M. Sirois aient manqué de zèle, d'initiative, de ferveur et de persévérance, mais comme à peu près dans toutes les paroisses en gestation, dirions-nous, on manquait du toujours nécessaire nerf de la guerre. Certains des curés de St-Alphonse, pendant ces trente-cinq années d'efforts de toute nature en vue de parvenir au succès, furent même d'un dévouement que l'on peut très justement qualifier d'héroïque et il serait juste de nommer en particulier les curés Pierre Boucher — 1861-66 — troisième curé, Georges Potvin — 1866-67 — sixième curé, Pierre-Hubert Beaudet — 1871-80 — septième curé, et enfin, celui que nous avons déjà nommé, M. Sirois, qui eut le plaisir de terminer l'intérieur du temple en y faisant même poser des décorations que l'on y voit encore. Que coûta en définitive l'église de St-Alphonse? Il serait téméraire de fixer un chiffre exact, mais ce qu'il y a de

certain, c'est que les paroissiens actuels de Bagotville doivent une vive reconnaissance, à part celle qu'ils doivent aux pasteurs que nous venons de nommer, aux humbles, bleus et précieux bleuets du Saguenay. Voilà un fait qu'on ne saurait ignorer. Puisque, aux époques de crise, alors que l'argent se laissait "tirer l'oreille" pour la continuation des travaux de l'église, extérieur et intérieur, on attendait tout simplement la saison de l'ouverture du marché aux bleuets dont St-Alphonse, pendant nombre d'anées eut la jouissance du monopole.

A la fin du siècle dernier, et au début de l'ère présente, ce commerce des bleuets laissait dans la paroisse des milliers et des milliers de dollars. Alors on pense bien que les pasteurs, aux abois au sujet de l'arrêt des travaux de l'église, surveillaient avec grande attention ce bienheureux marché, comme firent tout particulièrement MM. Boucher, Potvin et Beaudet.

M. Pierre Boucher avait, dit-on, des aptitudes remarquables pour la construction des églises. Il avait obtenu dans ce sens des succès à Notre-Dame du Mont-Carmel et à Kamouraska. A son arrivée à Saint-Alphonse en 1861, les travaux de l'église étaient à peine commencés. Il se mit énergiquement à l'oeuvre pour les continuer. Il voulut même faire beau. Aussi prit-il des risques qui firent parfois hocher la tête de certains paroissiens peu optimistes; des gens pas "risqueux" comme on disait. Ainsi, pour le portail du temple, M. Boucher fit venir de la pierre de Deschambault, près de Québec, et de la pierre à chaux de Château-Richer pour le pan du nord-est et qui donne sur la mer. Dans une esquisse de l'histoire des débuts de

la paroisse de St-Alphonse, publiée dans l'organe du séminaire de Chicoutimi, l'"Oiseau-Mouche", en 1893, l'abbé Alfred Tremblay, un enfant de la paroisse, sous son pseudonyme de "Derfla", a dit au sujet de l'abbé Boucher : "M. Boucher — concernant "les travaux de l'église — payait de sa personne. Il "était partout, voyait à tout et donnait en même "temps le conseil et l'exemple. Doué d'une force "herculéenne, il se faisait un plaisir au besoin de por-"ter seul des fardeaux ou de prendre une bonne part "à ceux des autres. On comprend que les ouvriers et "les manoeuvres ainsi observés et stimulés, gagnèrent "largement leur salaire et firent avancer rapidement "les travaux". Mais pas assez rapidement pour que ces derniers fussent terminés aussi vite que le voulait le pasteur.

D'ailleurs, il eut à vaincre des difficultés de toutes sortes et à se battre avec ces diablotins qui, au long de notre vie, s'amusent à gâter nos ardeurs à parfaire une entreprise en y mêlant le corticelli des anicroches de toute nature. Tantôt les ouvriers réclamaient un salaire plus élevé — on leur donnerait raison aujourd'hui, ils gagnaient $1.00 par jour — ou voulaient travailler moins; tantôt, c'était l'architecte lui-même qui refusait de s'en tenir aux conditions de son contrat avec la Fabrique. Mais grâce à l'énergie de M. Boucher, il n'y eut pas de grève sur le tas ce qui, d'ailleurs, n'était guère de mode en ce temps-là. Avec la grâce de Dieu, le curé Boucher vint à bout de tous ces obstacles et l'on vit bientôt un bel édifice s'élever au bord de la Baie des Hahas. C'était la première église en pierre érigée au Saguenay. Elle mesurait

120 pieds de long et 48 de largeur. Son portail présentait un bel effet.

M. Boucher ne resta que trois ans à St-Alphonse mais dans ce court temps, il a accompli des merveilles, ayant mis la main à tout ce qui pouvait servir à la beauté de la paroisse tout en se dépensant sans compter pour le bien spirituel de ses paroissiens. Mais tout de même, à son départ, le temple paroissial n'était pas encore terminé, malgré son beau portail en pierre de Deschambault. Il s'agissait de fouiller dans les bourses — Messieurs les abbés Morin et Gauvin, quatrième — 1864-67 — et cinquième — 1867-68 — curé de la paroisse ne firent guère avancer les choses; le premier étant constamment malade et le deuxième n'ayant passé que quelques mois à la cure de St-Alphonse. Pour améliorer sa santé chancelante, M. Morin, aimant le grand air, s'en allait passer des journées à la Rivière-à-Mars taquiner la truite et même le saumon. Il avait une véritable passion pour la pêche. Derfla a raconté à ce sujet, dans l'"Oiseau-Mouche" cette anecdote :

Un jour que, comme d'habitude, M. Morin faisait voler sa mouche sur les eaux de la Rivière-à-Mars, à l'adresse des seules truites, un gros saumon se laissa prendre à son amorce et s'accrocha le bec à l'hameçon. M. Morin naturellement chercha à attirer de son côté le royal poisson. Mais on comprend que le saumon ne l'entendait pas de cette ouïe-là. Alors s'engagea une violente lutte entre le pêcheur et le poisson. Prouesses de part et d'autre... Mais il fallait en finir, d'autant plus que la ligne, à truites surtout, n'allait pas encore longtemps résister aux coups puis-

sants du saumon. Alors M. Morin, n'hésitant plus, se jeta tout simplement dans l'eau assez profonde à cet endroit et il fut, enfin, assez heureux de s'emparer du saumon par les ouïes et, triomphant, le jeter à ses pieds sur le rivage.

Mais revenons à St-Alphonse où, comme on le sait, les travaux de l'église sont toujours en gestation. Encore une fois, qui donnera le coup définitif ? Sera-ce le sixième curé de la paroisse, l'abbé Geo. Potvin — 1868-71 — qui arriva à St-Alphonse le 10 octobre 1868 suivi de son frère Joseph et de ses deux soeurs Emilie et Vitaline qui se partageront les soucis du presbytère ? Il était né à Ste-Anne-de-la-Pocatière le 11 juillet 1834. Il arrivait de St-Pierre de la Malbaie quand il vint à St-Alphonse. L'abbé Potvin était un homme d'affaires accompli, d'une habileté peu commune, d'une grande énergie. A son arrivée, la situation dans la paroisse n'était pas des plus roses. Il y avait des dettes, l'église n'était pas terminée tant s'en faut et l'on semblait s'évertuer en vain à chercher de l'argent pour "sortir du trou". Le curé Potvin s'attela avec énergie à la tâche d'améliorer les choses. A force de patience, il réussit d'abord à démêler l'écheveau inextricable des dettes de la Fabrique et même à les payer toutes. Un vrai tour de force, prétendit-on dans le temps. Il usa à cette fin du moyen des transports d'une dette de l'un envers la Fabrique à un autre qui avait un peu d'argent. De sorte qu'en un assez court temps, le curé, non seulement connut le fond des affaires embrouillées de la Fabrique mais les affaires de chacun de ses paroissiens. Sans avoir terminé, faute de temps, les travaux de l'église, il les

avança considérablement. A cette fin, lui aussi, sut profiter de l'argent des bleuets. Homme d'une foi ardente, d'une piété exemplaire, il était animé d'un aussi grand zèle apostolique que d'un profond dévouement à la chose publique. Mais s'il était sévère pour lui, dans les exercices de la vie chrétienne, il l'était également pour les autres.. Aussi fallait-il filer doux . . . dans la paroisse.

C'est alors que l'abbé Potvin était curé de St-Alphonse que les colons du Saguenay furent si cruellement éprouvés par le grand feu de 1870 — l'année du Grand Feu — dont on a parlé longtemps, le 19 mai, jour à jamais mémorable. La population déjà alors très pauvre, perdit le peu qu'elle avait acquis au prix de bien des sacrifices et de travail. Mais elle trouva dans son pasteur le réconfort nécessaire à subir chrétiennement l'épreuve. La tradition veut qu'en cette occasion, toutes les demeures où le saint pasteur avait appendu la croix de tempérance à la porte d'entrée furent épargnées par le feu. Rappelons que trente-six bâtisses furent détruites à St-Alphonse durant le "Grand Feu" et que vingt-six familles furent jetées dans le chemin. L'église fut heureusement épargnée. Cette cruelle épreuve assombrit sensiblement la dernière année du séjour à St-Alphonse de l'abbé Potvin.

Ajoutons que pour toutes les questions, on venait, de toute la baie, consulter le curé Potvin, aussi bien pour les affaires temporelles que spirituelles.

Nous ne devons pas oublier de mentionner que peu s'en est fallu que sous le règne de l'abbé Potvin, St-Alphonse eût son collège classique. Ce fut même le

rêve de ce dévoué pasteur depuis qu'il était à la tête de la paroisse. Quand il dut quitter cette dernière, on eut pu même obtenir à de bonnes conditions le terrain et le capital nécessaires. On n'attendait plus que l'autorisation de l'Ordinaire qui envoya l'abbé Potvin prendre charge d'un autre collège, celui-là, pas seulement en puissance : le collège de Ste-Anne-de-la-Pocatière dont il fut procureur de 1871 à 1872. Il fut amèrement regretté de la population de St-Alphonse. En partant, il amenait avec lui un enfant de la paroisse pour lui faire faire ses études au collège de Ste-Anne. L'abbé Potvin se tint en relation amicale avec certains citoyens de St-Alphonse où son souvenir fut longtemps vénéré. Après son séjour au collège de Ste-Anne, l'abbé Potvin fut appelé à St-Aubert de L'Islet après quoi il fut transféré en 1885 à Buckland où il décéda en février 1886.

Rappelons enfin que, comme tempérament, l'abbé Potvin était d'une froideur glaciale mais cachait un grand coeur sous une enveloppe rigide.

Tout autre fut son successeur, M. Pierre-Hubert Beaudet — 1871-80 — septième curé de St-Alphonse, car les anciens ne parlaient jamais de lui sans rappeler qu'il était constamment et excessivement gai et communicatif. Sa conversation était plaisante, remplie d'humour et de sel... gaulois. Son coeur, bon et compatissant pour tous, débordait surtout de bonté pour les enfants. Pour tous, il incarnait la bienveillance. Il passa neuf années à St-Alphonse qu'il trouva dans une situation plutôt satisfaisante. Il voulait continuer les travaux de l'intérieur de l'église mais la maladie l'obligea, en 1876, à s'absenter pour un

voyage de repos dans le Golfe St-Laurent. Pendant son absence, les travaux furent suspendus. Ils furent repris à son retour mais pour peu de temps. Alors, un simple crépi sur les murs était tout ce qui restait du rêve d'embellissement de son prédécesseur. M. Beaudet eut pu faire mieux mais il dut quitter la paroisse en 1880 pour prendre la cure de la Baie St-Paul où il remplaça l'abbé Joseph Duplessis-Sirois qui, cette même année, vint à St-Alphonse remplacer l'abbé Beaudet. Ce dernier, huit ans après son installation à la Baie St-Paul, décédait subitement le 31 mars 1888 à l'âge de 56 ans.

Toujours est-il que malgré toutes sortes de contretemps, la maladie de son pasteur, son absence, la paroisse de St-Alphonse avait atteint sous M. Beaudet un degré de prospérité remarquable et encore à cette époque grâce au commerce des bleuets où les habitants pouvaient toucher le seul argent monnayé; et on ne dit pas si M. Beaudet sut profiter des fruits de ce marché lucratif.

Puisque sous les six curés qui se sont succédé à St-Alphonse et ont travaillé à l'église paroissiale, grâce surtout à l'argent des bleuets, il est juste, comme il est temps, de faire connaître ce qu'était ce commerce spécifique à la région autrefois.

Quand on dit aujourd'hui qu'il y a des bleuets "sans bon sens", on ne donne pas même l'ombre d'une idée de l'abondance de ce petit fruit dans la dernière moitié du siècle dernier, à St-Alphonse surtout qui, pendant plusieurs années, eut le monopole de ce commerce et où s'établit le "marché aux bleuets". "Depuis la mi-juillet jusqu'à la mi-août", écrivait, en

1895, dans l'"Oiseau-Mouche", l'abbé Alfred Tremblay — Derfla — un enfant de la paroisse qui s'y connaissait... en bleuets, "deux fois par semaine, "le mardi et le vendredi soir, on voit la rue du Quai "remplie de charrettes chargées de caisses de bleuets. "Il en vient de partout; de St-Alexis, de Laterrière, "de Rivière-au-Sable — Jonquière — d'Hébertville "et même de St-Félicien — Lac St-Jean — et d'ail- "leurs encore". Alors, comme de nos jours, les bleuets du Saguenay avaient la réputation d'être les meilleurs au Canada.

Dans son album "Mosaïque Municipale" — 1947 — M. J.-Eug. Tremblay, secrétaire-trésorier de Bagotville, écrit: "De vieux citoyens nous rapportent avoir "vu en ce temps-là certains marchés aussi considéra- "bles que 25,000 caisses de ce petit fruit. Une chose "certaine, c'est que Bagotville avait alors le monopole "de ce commerce qui laissait des milliers et des mil- "liers de dollars dans les goussets des paroissiens "aussi bien que dans ceux des gens de St-Alexis, de "Laterrière, de Rivière-au-Sable"... et nous ajouterions de certaines paroisses du Lac Saint-Jean.

On recevait aussi au marché de St-Alphonse par eau d'autres grandes quantités de bleuets des paroisses du Saguenay, comme la "Descente des Femmes" où, dit-on, à cause des conditions climatériques de l'endroit, au bord de la rivière et au bas des collines, on cueillait ce petit fruit couvert de neige, à la Toussaint. Aussi, les jours de marché, les quais de St-Alphonse débordaient-ils de caisses de bois brut et blanc contenant plusieurs gallons de petits fruits débarqués des goélettes, des chaloupes et des bateaux

plats. Derfla disait encore : "Cette agglomération de "voitures et de chaloupes, cette réunion d'acheteurs "et de vendeurs, le brouhaha qui s'ensuivait et durait "depuis la brunante jusqu'au milieu de la nuit, tout "cela s'appelait le "Marché aux Bleuets". En prati- "que cependant, il s'y faisait toutes sortes de mar- "chés, mais surtout des ventes et échanges de chevaux. "Presque tous les chevaux qui se trouvaient là étaient "des "chevaux à changer". Aussi arrivait-il qu'un "cheval changeât trois ou quatre fois de maître pen- "dant une nuit de marché. En ce temps-là, l'argent "des bleuets était à peu près le seul que l'on voyait "pendant toute l'année..." Il eut cependant, cer- taines années, un rude concurrent avec l'argent des fromageries.

Tantôt, le marché aux bleuets montait, tantôt il baissait, comme celui de n'importe quel produit de la terre. Ah! si en ce temps-là on avait payé à des "ra- masseux" de bleuets, une boîte de trois gallons de sa cueillette le prix seulement de ce que l'on paie de nos jours, en ville, pour seulement le tiers de sa caisse, le vendeur eût cru à un beau rêve puisque en ce temps- là, quand le prix d'une boîte de trois gallons attei- gnait $0.75, c'était un succès et l'on était fier du mar- ché. Un des oncles de l'auteur du présent ouvrage, Pitre le "cordonnier" Tremblay s'était spécialisé dans ce commerce dont il était un des maîtres...

C'est à cette époque que l'on aurait dû élire à Ba- gotville, une "Reine des Bleuets", comme on a fait en 1954, à l'Aréna d'Alma pour Angèle Ière — Mlle Angèle Lapointe. Mais à la fin du siècle dernier, on était, au Saguenay, en solide république et l'on ne

connaissait pas les reines pas plus que les rois... de ci ou de ça...

Enfin, ajoutons au sujet des bleuets de St-Alphonse qu'en 1882, la Cie C. R. Loggie, du Nouveau-Brunswick vint installer tout près du quai du village ce que l'on appelait alors une "Bouillerie", ou mieux une fabrique de conserve de bleuets qui exista seize ans, jusqu'en 1898. Le gérant était William Stuart, du Nouveau-Brunswick. On employait à cette fabrique trois hommes et douze femmes. On rapporte qu'on y fit de bonnes affaires. La "Bouillerie" était construite à l'extrémité de la Rue du Quai, près de l'entrée de la Plage d'aujourd'hui. Le bleuet, a-t-on constaté, est le fruit qui, en conserve, rapporte le plus de profits au fabricant, parce qu'il produit lui-même son sucre. C'est pourquoi, a-t-on expliqué, durant les années de la crise d'après-guerre, quand il y avait cette disette de sucre, la demande des bleuets était très forte et l'on a vu quelques-uns de nos commerçants de bleuets du Haut-Saguenay se faire de petites fortunes.

XI

ENFIN, LE CLOCHER LUIT, ÉVOQUE DES SOUVENIRS

Le huitième curé de St-Alphonse termine l'intérieur de l'église mais que l'on reprendra trente ans plus tard — Les bontés et les humeurs du bon curé Sirois — L'église est pourvue d'un orgue, d'un chemin de croix — Escapades de gamins — Mort de M. Sirois — Souvenirs d'un beau dimanche d'été.

Quand le huitième curé de Saint-Alphonse, l'abbé J. Duplessis-Sirois arriva en 1880 pour remplacer le curé Beaudet, on cueillait encore en abondance des bleuets, aux flancs des collines de la baie, et le "Marché aux Bleuets" même, de plus en plus brillant, se tenait encore rue du Quai. Aussi, le premier acte du nouveau pasteur, étant de parachever l'intérieur de l'église dont les travaux, comme on le sait, avaient commencé en 1873, compta-t-il avec raison sur l'argent des bleuets. Comme il était jeune, ardent, actif et qu'il avait la perspective de ne pas trop manquer du nerf de la guerre, il se lança tout d'une pièce, pourrait-on dire, dans la tâche à accomplir. Il réussit si bien qu'en août 1887, six ans après son arrivée, on enlevait les échafaudages de l'intérieur et de l'exté-

rieur, on nettoyait les alentours du temple et, ce dernier, un beau jour de l'automne de cette année-là, apparut aux yeux émerveillés de la population, dans toute sa splendeur avec, à la pointe de son clocher, un beau coq gaulois tout doré au soleil et qui semblait, tout fier, de chanter avec allégresse, ce jour mémorable de l'histoire de St-Alphonse de Liguori de Bagot.

Ajoutons que pour compléter l'intérieur de l'église, un beau chemin de croix, venant de chez Beullac, à Montréal, avait été appendu aux murs, don du maire d'alors, M. Onésime Côté, l'un des premiers et principaux marchands du village. Mentionnons aussi qu'en 1905, vingt ans plus tard, sous l'administration du curé Cimon, dans "mon clocher" sera installé un beau carillon de trois cloches dont nous ferons entendre plus tard la sonnerie argentine quand nous donnerons les détails de la cérémonie du baptême de ces trois cloches : qu'en 1924, une cloche pour la sacristie, don du Dr Joseph Desgagné et de Madame Desgagné fut bénite par S. G. Mgr M.-T. Labrecque et reçut le nom de Joseph-Marie à son baptême; enfin, qu'en 1927, un orgue de la Maison Casavant fut installé dans l'église au coût de $7,500.00.

Les anciens, même les "pas très anciens" se souviennent de M. le curé Sirois et savent la réputation d'homme d'action et d'orateur dont il jouissait. Quand il arriva à St-Alphonse, répétons-le, l'intérieur de l'église n'était pas terminé. Seule la voûte était décorée et il fallait finir le reste; et le presbytère était à peine ébauché. M. Sirois s'occupa d'abord de se loger et de loger ses successeurs. Mgr Dominique Racine, premier évêque de Chicoutimi, donna l'autorisation de cons-

truire le presbytère et l'on procéda à une spécification mais qui ne plut pas tout d'abord à tous les paroissiens. Finalement, l'évêque, à la suite d'une autre requête des paroissiens, vint lui-même à St-Alphonse le 15 décembre 1881. Tout s'arrangea à l'amiable. Les travaux du presbytère s'exécutèrent l'été suivant à la satisfaction de tous et M. Sirois, avec plaisir, prit possession de l'immeuble qui sera remplacé en 1930 par le presbytère actuel construit par M. le chanoine Gaudrault, dixième curé de la paroisse. Le presbytère terminé, M. Sirois s'attela à la tâche de finir l'intérieur de l'église. En 1885, un contrat fut signé entre les syndics et l'architecte David Ouellet, de Québec, mettant fin aux difficultés qu'avait d'abord suscitées le projet. Comme nous venons de le dire tout marcha ensuite rondement et ce fut durant l'été de 1887 qu'on libéra l'architecte. Tout est bien qui finit bien . . . Plus tard, également, en 1930, on mettra enfin la dernière main à l'intérieur de l'église.

Ici, l'auteur de la présente et bien pâle esquisse de l'histoire de sa paroisse natale abandonne, pour un instant, les archives du passé, les papiers de famille, pour puiser ce qu'il lui faut dans la sabretache de ses souvenirs personnels. Il est né en 1879 et quand le coq du clocher claironna la libération de l'architecte de l'église, il avait huit ans et il a le privilège de jouir pleinement de la mémoire des jours de son enfance. Aussi, se rappelle-t-il, "comme si c'était d'hier", qu'avec d'autres gamins du village, on aimait à entrer dans l'église pour regarder travailler les ouvriers de M. Ouellet : plâtriers, peintres, doreurs, tous excellents artisans venus de Québec. Nous nous amusions

à dérober aux plâtriers des petits bouts de plâtre blanc comme les bâtons de craie de l'école et qui nous servaient comme de "jeux de blocs". Notre famille demeurait en face de l'église, rue de la Fabrique, et nous avions connaissance de tout ce qui se passait, même à l'intérieur du temple. Nous nous souvenons bien de la surveillance attentive qu'exerçait M. Sirois sur les ouvriers et surtout sur nous, les gamins. Aussi, quand nous savions que M. le curé était là, préférions-nous aller nous amuser sur la grève, sur le quai, ou encore sur le Cap-à-Gravel, en arrière du village. Là, un jour, il nous arriva une aventure que nous croyons amusant de raconter... pour nous-même.

Sur le Cap-à-Gravel, qui avait pris le nom de son propriétaire d'alors, M. Aimé Gravel, premier maire de Saint-Alphonse — 1876-79; 1883-88 — on ramassait "à pleines jointées" des atocas — canneberges — gros comme des avelines. M. Gravel avait défendu aux enfants d'aller faire sur "son cap" la cueillette de ce petit fruit. Un jour, nous étions bien sept ou huit qui bravions la défense de M. Gravel, en cueillant à pleines mains ses bons atocas, quand voilà que tout à coup, du côté de l'Hôtel McLean, nous voyons surgir M. Gravel qui, "horresco referens", était armé d'une carabine. On imagine la débandade que provoqua l'apparition du terrible M. Gravel. Ce fut même plutôt une dégringolade en bas du cap. Nous nous souvenons que l'un de nous tomba en bas d'une saillie du cap à l'endroit où est aujourd'hui l'Hôtel Commercial. Il se luxa même une jambe et fut plusieurs jours sans marcher. Ce fut dans ce petit monde, une catastrophe que nous n'eûmes garde cependant de

faire connaître en détails à nos parents. Mais revenons à notre bon M. Sirois.

Il était, se rappellent ceux qui l'ont connu, d'une nature vive et emportée ; même parfois violente. Aussi, dirions-nous "carré" dans ses actions, ses paroles et ses jugements. Pas de "fafinage" avec M. Sirois ! Un jour se présente à la porte du presbytère un des nombreux "quêteux" de l'époque. C'est le curé qui lui ouvre. Il lui donne un sou que le mendiant regarde avec une grimace et au moment où il se retourne pour sortir murmure : "J'irai pas ben loin avec ça . . ." M. Sirois a juste le temps de lui flanquer un formidable coup de pied à l'endroit précis où le dos perd son nom, en lui criant : "Commence d'abord par aller dehors !..."

A l'église, les assistants tremblaient quand M. Sirois tonnait contre les ivrognes et certaines modes féminines extravagantes. C'était alors le temps des "bossels" ; et il n'aimait pas ça . . . Il travailla malheureusement avec plus d'énergie que de succès à l'oeuvre de la tempérance. De ce côté, il sema du bon grain mais ce fut son successeur qui cueillit les plus beaux fruits de la récolte.

Quand M. Sirois arriva à St-Alphonse en 1880, le presbytère, comme nous l'avons rappelé, était peu propre à le recevoir ; lui, sa soeur et deux enfants de cette dernière logèrent d'abord chez le notaire Lucien Tremblay, coin des rues Victoria et de la Fabrique. Et quand M. Sirois put habiter le presbytère, il commença et ne cessa d'en embellir le terrain ainsi que celui de l'église, en y plantant des arbustes, en y confectionnant des massifs floricoles, en plantant des ar-

bres à côté de ceux jadis déjà plantés par le deuxième curé de St-Alphonse, M. Otis comme nous l'avons rappelé.

On sait que le curé Sirois fut l'un des bons orateurs sacrés de l'époque. Il fit un jour, à St-Roch de Québec, un sermon à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste qui eut un légitime retentissement. A ce propos, disons que Saint-Alphonse aura eu l'honneur jusqu'ici d'avoir pour curé deux de ces bons orateurs sacrés : l'abbé Sirois et, plus tard, le chanoine Arthur Gaudrault.

Madame Alfred Dufour que nous avons déjà citée, dans ses notes sur St-Alphonse, rapporte que le curé Sirois, un soir, lors de vêpres très solennelles dans la cathédrale de Chicoutimi, assistait au trône épiscopal; l'organiste, l'abbé Emile Poirier, plus tard religieux de l'Ordre du Saint-Sacrement à New-York, hésitant dans le choix de l'hymne du jour, suspendit quelque peu le chant du choeur; alors, M. Sirois, se retournant du côté de l'orgue, lança de sa voix pénétrante : "Entonnez telle hymne ... !" Et ce fut fait.

En dépit de ses sautes d'humeur, qui échappaient parfois à sa riche nature, M. le curé Sirois fut sincèrement aimé par ses paroissiens. Et puis, les années de sa cure furent des années de bonheur et de paix. Mais l'année 1881 marqua un temps d'épreuve. Les foyers, cette année-là, furent assombris par de nombreux deuils. En octobre, la diphtérie coucha dans la tombe un grand nombre d'enfants de un à quinze ans. Dans une seule famille, rapporte-t-on, sept jeunes enfants moururent.

Menacé depuis quelque temps par la paralysie, M.

Sirois accepta d'aller se reposer chez un ami, le curé Charles Dauray, de Woonsocket, R. I. Il se reposa mais ne revint pas à la santé. A son retour à Saint-Alphonse, il fut atteint d'une pneumonie compliquée dont il ne se releva pas. Avec douceur et résignation, il se conforma à la Volonté divine. Ayant été assisté à ses derniers moments par l'abbé Amédée Gaudrault que l'évêque, peu auparavant, lui avait donné comme vicaire, le curé Sirois, le soir du 18 janvier 1898, rendait son âme à Dieu. Il était âgé de 57 ans. La paroisse entière le pleura sincèrement. On lui fit d'imposantes funérailles. L'évêque lui-même du diocèse, S. G. Mgr Labrecque, fit l'oraison funèbre du défunt qui fut inhumé dans une voûte du côté de l'épitre, sous les marches du maître-autel. Il fut le premier et le seul curé de Saint-Alphonse, jusqu'à date — 1957 — inhumé dans sa paroisse.

Et maintenant que l'église de notre paroisse natale est entièrement terminée, grâce en particulier au bon travail de celui que l'on vient d'inhumer sous les marches du maître-autel ; maintenant que *mon clocher* se dessine en blancheur d'argent sur le vert tendre des collines d'alentour et mire fièrement sa flèche dans les eaux bleues de la baie, puisons encore un instant dans la sabretache de nos souvenirs personnels . . . Et voici la vision qu'à travers les années révolues nous présente notre village natal, un beau dimanche d'été, selon les impressions recueillies un jour de notre adolescence sur le seuil de la maison paternelle et précieusement conservées jusqu'à la minute présente au tréfonds de notre mémoire. C'est, d'ailleurs, la vision qu'on peut rapporter de tout village canadien-français

par les beaux dimanches de la canicule, quand le dernier coup de la messe, le "tinton" vient de sonner du clocher.

Nous sommes à St-Alphonse en 1888. Depuis peu notre clocher élance sa flèche vers le ciel. On le voit de loin... Celui qui, aujourd'hui, vient de parcourir en bateau les sombres gorges du Saguenay et qui pénètre tout à coup dans la baie des Hahas après avoir franchi le "Bras", éprouve la sensation très nette de changer subitement de nature, de climat, de ciel. La baie l'accueille joyeusement et lui sourit de toutes ses petites vagues bleues. Comme Goethe, saluant, dès le Brenner, la terre latine et s'extasiant jusque sur la poussière des routes, il goûte comme l'impression délicieuse d'entrer dans un nouveau Midi. Partout, c'est frais, reposant. Après avoir vogué, pendant des heures, dans un couloir sans fin de falaises rocheuses, fatigué de la verdure toujours trop semblable qui couronne les caps, l'oeil se repose maintenant avec avidité sur les colorations chaudes et variées qui s'étalent de tous les côtés de la baie. Et, en pénétrant dans cette dernière, on est content d'avoir fini d'éprouver cette désagréable impression d'étouffement, fréquente en pays montagneux. Le vent, chargé d'émanations salines, rafraîchit, gonfle les poumons de volupté. Dans l'atmosphère translucide, au-dessus de la baie, les gros goélands gris volent ou rasent l'eau, volent de nouveau, d'un nuage à l'autre, comme pour les faufiler.

Et, au fond de la baie, *mon clocher* luit comme une étoile. "O Canadiens français!" s'écriait Mgr Forbin Janson, "peuple au coeur d'or et au clocher d'argent, que vous êtes heureux!" De fait, l'église de Saint-

Alphonse, ayant été construite et inaugurée en 1862, on en a recouvert de fer blanc le clocher en 1885. Et c'est pourquoi, il reluit d'argent et on l'aperçoit de loin. Un petit peuple heureux vit autour de lui.

C'est dimanche. Dans l'air, sur la baie, sur les collines, sur les champs, toutes les lumières sont répandues d'un beau jour d'été; tamisées par le velum bleu du ciel. C'est le matin d'une de ces journées de juillet; brûlantes, lourdes, où pas une feuille ne veut remuer dans les arbres. Par tout l'horizon, et sur l'eau de la baie, flotte une légère vapeur blanche, buée argentée qui semble de la chaleur palpable. Des averses soudaines de soleil font tout étinceler.

Mon clocher, tout à coup, vibre : on sonne le premier coup de la messe. Alors, le village s'éveille, s'anime. Portes et fenêtres s'ouvrent partout. On s'interpelle de voisin à voisin. Quelques voitures arrivent qui s'alignent le long de la clôture entourant la place de l'église. les chevaux soigneusement attachés aux pieus. C'était autrefois. Aujourd'hui, les automobiles sont sagement rangées autour de l'église.

Puis, peu après mon clocher fait entendre, au-dessus des rumeurs du village et du bruissement des flots de la baie, le dernier coup de la messe. Un mouvement subit se produit dans tout le village. Les maisons se vident et on entre comme en procession dans le petit temple. En quelques minutes, la place devient déserte. Le silence plane partout. On n'entend plus, ici, qu'un cheval qui s'ébroue, attaché à la clôture, là, un chien donnant de la voix à l'arrivée d'un retardataire.

Les fenêtres de l'église, comme celles des maisons

qui sont à l'ombre, sont toutes larges ouvertes. La belle lumière ambrée y pénètre par nappes, ou en tombées d'écluses.

Et de plus en plus, plane le silence. Mais voilà que dans le calme moiré de l'air, on entend une voix monotone propageant une lancinante mélopée. C'est le curé qui, à l'autel, module la Préface. Le village entier, choses, bêtes et gens, semble écouter, en extase, les échos du chant sacré. Et c'est un beau et touchant spectacle que ce moment solennel du drame liturgique dans les campagnes québécoises. Rien de semblable nulle part. Rien n'émeut aussi vivement, rien ne remue aussi profondément l'âme que ce ravissement unanime de la paroisse dans les humbles et pauvres églises des campagnes. Toute la population est là, ne formant, en réalité, qu'une seule et même famille dont le curé, celui qui, pieusement, posément, scande en ce moment les mots sacrés de la Préface, est le plus vénéré. Ils sont là, tous frères, au pied de l'autel. Avec la voix de leur pasteur, leur silence prie et chante. Une même espérance, une même charité, une même foi, les mêmes sentiments et les mêmes aspirations se mêlent au recueillement éternel et au rayonnement définitif des disparus dont les tombes, marquées de croix de bois noir, environnent le temple et semblent assister au sacrifice auguste qui a sauvé le monde. Le silence plane autour de la voix du prêtre, monte avec elle vers le ciel, en prières, en remerciements, en adoration; va appuyer paisiblement sur la force même de Dieu, les vigoureux espoirs dans le maniement de la hache, les luttes courageuses contre la forêt géante et le dur labeur à passer le soc d'acier dans le

sol vierge afin que se féconde la terre neuve, que croissent les moissons, et que se propage la vie des êtres créés selon la divine effigie de l'Esprit.

La dernière note de la Préface lamentablement filée, la petite clochette au son grêle de l'enfant de choeur fait prosterner l'assistance à genoux. Puis, c'est le "Sanctus" qui éclate, soutenu par un petit harmonium, poussif, sur lequel se penche avec grand effort la maîtresse d'école. A l'"orgue", un petit vieux, court, replet, des lunettes jaunes juchées sur le nez, mène le choeur à vigoureux coups de fausset, soufflant entre chaque syllabe, et marquant la mesure avec son paroissien noté. Puis, au dehors débordent les sons graves, émus, qui de la cloche d'airain, passent par-dessus les maisons . . .

A Saint-Alphonse, comme à l'entrée de la baie, à Saint-Alexis, comme en arrière, au "Grand Brûlé", et, de l'autre côté, à l'Anse-à-Benjamin, comme aussi, un peu plus tard, au bord du Saguenay, à la "Descente des Femmes", partout, les mêmes bruits, aux mêmes heures, les mêmes silences répandront sur la campagne immobilisée de chaleur, la spirituelle fraîcheur des rires de nos clochers d'argent. C'est dimanche . . .

Et voilà ce que, chaque été, que je le revois, immuable, me rappelle *mon clocher* : le clocher de Saint-Alphonse dont nous avons évoqué les débuts, suivi les développements et que nous continuons à suivre jusqu'aux jours modernes où Saint-Alphonse, d'humble paroisse de colons, soit devenu ville et s'appelle Bagotville, jouissant de tous les attributs de la petite ville canadienne moderne; possédant même de plus que les autres un des plus puissants aéroports de l'A-

mérique du Nord et le terminus des croisières d'une des plus grandes compagnies de navigation commerciale et touristique.

XII

LE CONSEIL DE VILLE ENTRE EN SCÈNE

Le premier Conseil de village du Saguenay, celui de St-Alphonse, est érigé en 1875, le 29 décembre — La première municipalité de canton est celle du Canton Tremblay en 1855 — Le premier maire de St-Alphonse : M. Aimé Gravel — Bagotville naît avec l'érection de la municipalité de ville en 1920, mais St-Alphonse demeure — Le beau travail d'un sec.-trésorier, M. J.-Eug. Tremblay — Difficultés financières réglées.

En 1955, il y avait juste un siècle que fut établi le système municipal du Bas-Canada. Cette année-là, le 1er juillet, une loi fut adoptée à Québec sous le titre de "Loi sur les municipalités et les chemins du Canada". En passant, remarquons que ce seul titre soulignait l'importance que l'on attachait alors, comme aujourd'hui, à la confection des chemins puisqu'on les assimilait, pour ainsi dire, à la municipalité elle-même. On conçoit facilement que le régime municipal, durant son siècle d'existence, n'a pas cessé de se développer, de se perfectionner, de devenir indispensable à mesure que se développaient eux-mêmes dans les villes et les villages et les paroisses, le commerce et l'industrie;

grâce aussi à l'agrandissement des terres, à tel point que chaque année, de nombreuses lois sont passées par les gouvernements toujours en vue de l'amélioration du système qui veut qu'aujourd'hui dans notre province, comme ailleurs, les municipalités soient sous le contrôle d'un ministère qui n'est pas le moindre dans l'administration générale du pays. Au rythme de ces constants développements, on se rend compte que le fonctionnarisme municipal a pris une importance telle que les universités se sont vues obligées de fonder des chaires dite d'administration municipale, comme on a dû publier des traités élaborés sur les différents problèmes municipaux qui ne peuvent plus être réglés que par la seule bonne volonté.

Il y avait vingt ans que le système municipal bas-canadien existait quand, en 1875, fut érigé le premier conseil municipal de village de la région saguenéenne, celui de Bagotville-Village. L'acte du Parlement à cet effet fut sanctionné le 24 décembre 1875. C'était pour Saint-Alphonse un beau cadeau de Noël.

En passant, rappelons que la première municipalité de canton du Saguenay fut celle du Canton Tremblay qui, le 17 juillet de cette année 1855, s'est prévalu de la loi du 1er juillet. C'était le premier conseil de comté dont le premier président fut Ambroise Gagnon. Le 1er août eut lieu à Chicoutimi la première réunion de ce premier conseil de comté. On vota ensuite pour le choix du chef-lieu et le vote favorisa Chicoutimi. Rappelons aussi que le 7 janvier 1851, les habitants des divers cantons du Saguenay firent l'élection de leurs conseillers respectifs réunis à St-Alexis sous la présidence de M. John

Kane en qualité de maire. M. L.-Z. Rousseau, de St-Alphonse, agissait comme secrétaire.

A Bagotville, la première élection du maire et des conseillers fut tenue le jeudi, 16 mars 1876. Le premier maire fut M. P.-Aimé Gravel et les premiers conseillers furent Messieurs Damase Hudon, Onésime Côté, Abel Tremblay. Rappelons tout de suite que ce fut en 1920 que furent émises les lettres patentes érigeant la municipalité de ville, en vertu d'un décret signé le 7 janvier 1920. A partir de là, le nom de Bagotville commença à prévaloir sur celui de St-Alphonse, nom canonique qui toutefois demeurera toujours en particulier chez les plus anciens habitants de la place restés attachés au passé de leur paroisse. La première élection du maire et des conseillers de la nouvelle ville eut lieu le 21 janvier de la même année. Furent élus par acclamation : M. Pitre Chayer, maire : Messieurs Geo. Audet, François Brassard, Achille Bolduc, Geo.-Henri Lavoie, Geo. Lavoie, Adélard Tremblay — Théophile. — Le nouveau conseil tint sa première séance régulière le 10 février 1920.

Mais revenons au début de la municipalité du village. Le 10 avril, le Conseil adopta son premier règlement qui édictait qu'"aucun électeur ne devait "s'approcher en dedans d'un rayon de six pieds de "la table des délibérations — du Conseil — et que "tout électeur devra enlever son chapeau durant le "temps des séances, garder le silence et ne pas fu-"mer". De l'ordre, de la discipline, quoi !... et il en fut toujours ainsi.

On peut être certain que depuis, bien d'autres rè-

glements et ordonnances d'une plus grande importance ont été enregistrés dans les livres de délibérations du Conseil de ville de Bagotville, village et ville. Mais on voit par ce que nous venons de citer quels soucis nos proches ancêtres, comme les anciens, d'ailleurs, avaient de l'ordre et de la mesure. On le constate à toutes les pages des registres. Ainsi, on s'empressera de règlementer la vitesse des chevaux dans le village, d'un point à un autre, comme on le fera plus tard pour les automobiles et à propos de ces dernières voitures, déjà en 1917, un règlement du Conseil de ville du village était adopté avisant les quelques propriétaires d'autos que l'on comptait alors, moins d'une dizaine — neuf exactement — qu'ils ne devaient pas dépasser quinze milles dans le village. Citons encore quelques règlements du Conseil à l'époque de sa première jeunesse.

En date de 1877, les conseillers mettaient à la disposition des deux municipalités, village et paroisse, l'extrémité de la rue Albert, "gagnant chez le sieur "Zoël St-Hilaire, aux fins que les habitants puissent "planter des poteaux plantés de chaque côté de la-"dite rue pour y attacher leurs chevaux". On passa aussi à la même séance un règlement concernant le "bois de corde" que l'on compile sur le quai à l'"usage des bateaux et des goélettes" — à voiles alors et sans moteurs.

En 1881 sévit dans le village une épidémie de petite vérole — la picote. — Le conseil aussitôt passe force règlements et ordonnances dont certaines clauses se lisent comme suit : "Toutes personnes vivant "et demeurant avec celles atteintes de la maladie

"sont par le présent article — art. 4 — interdites "de se montrer en public; et il leur est conséquem- "ment défendu d'aller à l'église". Par l'article 5 de la même ordonnance : "toute personne atteinte de "la maladie de la picote devra aller subir sa maladie "dans une maison ouverte à cette fin par le Conseil et "y demeurer jusqu'à ce que le médecin en décidera". On avait nommé pour faire respecter ce règlement spécial M. Narcisse Lavoie, tonnellier.

Et bien d'autres règlements furent adoptés concernant en particulier la vente des liqueurs spiritueuses, la propreté des rues, le blanchissage à la chaux des maisons du village, la prévention des incendies, etc., etc. "que chaque occupant de maison devra, "chaque année, du 1er mai au 1er novembre, tenir "près de sa maison une grande tonne contenant pas "moins de 75 gallons d'eau en réserve . . ." Mais encore une fois, on n'en finirait plus même de succinctement énumérer les menus actes du Conseil de St-Alphonse depuis sa création en 1875. Et c'est à cause, pourrions-nous dire, de cette minutie dans cette menue réglementation municipale qu'on a pu constater que Bagotville a toujours passé pour le modèle d'une administration municipale bien menée.

On pourrait en faire connaître une preuve assez récente dans un rapport que publiait en 1948 le dévoué et compétent secrétaire-trésorier actuel de la ville, M. J.-Eug. Tremblay qui, cette année-là, présentait ce rapport à un concours organisé en 1949 par le Service des Recherches Economiques pour le certificat du Ministre des Affaires Municipales. L'auteur de ce rapport qu'il intitulait : "Mosaïque

Municipale'' reçut à ce sujet de chaleureuses félicitations de M. Maurice Turgeon, secrétaire du jury, pour l'énorme travail que M. Tremblay avait présenté et qui, pourrait-on dire, contenait la quintessence de l'histoire civique de Bagotville et, à ce sujet, nous nous faisons un devoir de révéler, en toute justice, pour notre part, avoir largement puisé dans ce précieux album municipal ce qui nous était nécessaire pour l'humble esquisse que nous tentons présentement de l'histoire de notre paroisse natale...

C'est que M. J.-Eug. Tremblay, secrétaire-trésorier de la municipalité depuis 1937, en même temps que secrétaire-trésorier de la Commission scolaire et occupant la même fonction pour la Chambre de Commerce de la Baie des Hahas, s'est montré jusqu'à présent d'une compétence remarquable dans les affaires municipales. Il représente à la perfection l'élément permanent de la vie municipale comme doivent l'être, selon que s'exprimait naguère — en 1955 — l'hon. Yves Prévost, Ministre des Affaires Municipales, ''ces précieux serviteurs du public, disait-il, que sont les secrétaires-trésoriers de nos municipalités''. La fonction de ces officiers, depuis cent ans, on le comprend, s'est considérablement compliquée de multiples problèmes que n'avaient pas à affronter leurs prédécesseurs, les premiers qui durent mettre en marche l'organisme municipal. Aussi, ces fonctionnaires doivent-ils se montrer supérieurement compétents sur toutes les questions, anciennes et nouvelles, qu'ils doivent expliquer même au maire et aux conseillers. On peut dire de chacun d'eux qu'il

est la "cheville ouvrière" du Conseil de ville. Plus qu'aucun autre, le secrétaire-trésorier de Bagotville mérite cette appellation, grâce en particulier, à son expérience, à son bon jugement, au sens pratique qu'il possède de ses responsabilités, à sa courtoisie envers les contribuables, à son esprit du devoir et à sa conscience professionnelle.

M. Tremblay, avons-nous dit, occupe cette position depuis 1937. Il est le huitième de ces officiers depuis 1876. Ajoutons qu'il est un descendant de l'un de ceux qu'on désigne sous l'appellation de les "Vingt-et-Un", fondateurs du Saguenay agricole, fils de feu Johnny Tremblay, l'un des plus estimés citoyens de la ville, décédé en 1954 et qui, tout particulièrement, un jour, eut la pieuse idée d'aller planter une immense croix en fer, forgée par lui-même, sur le plus haut cap de la rive nord-est de la baie. L'entreprise qu'il avait lancée comportait l'illumination de cette croix mais faute de l'encouragement qu'il réclamait à cette fin, il dut renoncer à cette partie du projet qu'il jugea trop onéreuse pour lui seul. Il eut cependant assez de mérite pour monter lui-même au sommet de ce cap les diverses pièces de cette croix dont on voit de la ville les grands bras étendus au-dessus de la baie... comme pour l'embrasser tout entière en même temps que la ville.

Voici maintenant quelle était la situation de Saint-Alphonse, disons soixante-quinze ans après l'érection de la municipalité du village en 1875. Pour nous aider, servons-nous des notes de ce rapport du secrétaire dont nous venons de parler. Nous sommes en 1949. Alors, on estimait la population de Bagotville à

4,500 habitants et l'on comptait environ 415 propriétaires. L'évaluation municipale de l'année précédente s'établissait à $1,559,488.52 et l'évaluation non imposable à $372,595.04, la ville n'ayant connu jusque-là que la très petite industrie. En 1948, il y eut comme une crise du côté de la situation financière, malgré que l'année fiscale se fut terminée par un excédent des revenus sur les dépenses de $7,495.42. Aussi a-t-il fallu, à la fin de l'année, racheter des obligations pour une valeur de $13,000 et payer les intérêts. La dette était de $470,054.62. Comment, dans ces circonstances, expliquer cette dette, se demandaient les créanciers lors d'une assemblée qui eut lieu à Québec en décembre pour la réorganisation des finances municipales. Un exposé de l'histoire de cette dette soigneusement préparé par le maire et le secrétaire-trésorier de l'époque donna la clé du problème.

En 1912, on vient de terminer un chemin de fer organisé par des hommes d'affaires de Bagotville, ce qui permet le chargement et le déchargement des océaniques venant dans la Baie. Alors, on vit dans une atmosphère de progrès ; on se croit riche, non sans raison, car voilà qu'en 1916, la "Haha Bay Sulphite Co." vient s'installer entre Bagotville et Grande Baie. En avant le progrès !... "Pas d'progrès, pas d'avancement; pas d'avancement, pas d'progrès!..." s'écrierait M. Lapaille... On agrandit le système d'aqueduc et des égouts; on construit des écoles, des maisons, on construit même une usine hydroélectrique qui desservira, outre la population de la ville, le port, les quais, servira à l'éclairage de

la Grande Baie, de la "Haha Bay Sulphite Co." mais qui paiera à la municipalité une somme annuelle de $12,000. Et ce n'est pas tout. En 1919, Port-Alfred surgit de terre entre St-Alexis et St-Alphonse mais c'est au détriment de cette dernière que pourtant le chemin de fer devait favoriser tout particulièrement. Les autorités de Bagotville veulent faire passer un bill au Parlement de Québec demandant le droit de vendre aux autres municipalités le surplus d'électricité de sa Centrale hydroélectrique. Le bill ne passe pas. Et voilà en plus qu'une entente en vertu de laquelle l'"Aluminum Co." d'Arvida devait bâtir ses quais à Bagotville n'est pas respectée, les quais étant construits à Port-Alfred, en 1928. De ce fait, on le comprend, Bagotville perd un fort pourcentage de son importance et un pourcentage fort appréciable de revenus sur lesquels elle comptait. De sorte qu'au cours de la crise générale de 1929-30, qui n'était assurément pas de nature à mettre les choses en ordre à Bagotville, cette dernière eut l'humiliation, sans qu'il en ait été, comme on le voit, de sa faute, de tomber sous le contrôle de la Commission municipale avec une dette de près d'un million. Et ce ne fut pas encore la fin de ce sombre petit roman incrusté, dirions-nous, dans l'économie générale de la ville. En 1934, la Cie "Port-Alfred Pulp & Paper Co." décida d'acheter désormais son électricité de la "Compagnie du Saguenay" faisant perdre ainsi à Bagotville du coup une somme annuelle de $12,000. Alors, on offrit en vente la Centrale de Bagotville...

Et voilà ce qui expliquait la pénible situation financière de Bagotville telle qu'elle fut constatée lors

de l'assemblée des créanciers à Québec en 1942. Voilà, certes, dans l'histoire, pourtant si calme de notre vieux Saint-Alphonse, une bien pénible aventure, ou plutôt un sombre petit roman dans lequel on a vu plusieurs traîtres darder dans l'ombre de méchants coups de couteau. Mais les hommes d'affaires de la place et les autorités municipales, comme toute la population d'ailleurs, ne se sont pas découragés. Loin de là! L'épreuve les avait stimulés et, depuis, les administrateurs ont travaillé avec autant d'énergie que d'intelligence à corriger les erreurs d'un passé où l'on fut trop optimiste. La crise est passée, Dieu merci! Depuis, le Progrès a multiplié dans la ville ses enjambées de plus en plus larges, mais prudentes, à la pleine satisfaction des contribuables qui bénéficient en toute sûreté du plein rendement des services publics : transport urbain, aqueduc, électricité, pavage des rues, prévention des incendies, etc.[1]

---

(1) En juin 1956 on annonçait une nouvelle réorganisation financière de la ville. Tombée en défaut le 13 juillet 1932, au sens de la Loi de la Commission municipale de Québec, la ville de Bagotville avait le 2 novembre 1942 adopté le règlement no 175 décrétant un emprunt de $590,000 pour réorganiser ses finances. Il s'agissait d'un emprunt remboursable pendant une période de 35 ans.

Vu les conditions économiques qui existaient en 1942 les obligations furent émises à des taux très bas. Etant donné que ces taux et le terme du plan de réorganisation financière de 1942 étaient devenus préjudiciables au crédit de la ville, celle-ci a décidé de réaliser un nouveau projet de réorganisation adapté aux conditions actuelles — 1956.

Les créanciers dont le total des créances dépassait de 67 pour 100 de la dette affectée, ont adopté le plan de réorganisation ratifié par la Commission Municipale de Québec le 5 mars 1956, le règlement de la nouvelle réorganisation étant approuvé par le lieutenant-gouverneur en conseil, le 14 mars 1956.

Les nouvelles obligations sont datées du 1er novembre 1955; elles échouent le 1er novembre 1975 et sont remboursables au moyen de tirages au sort annuels devant se faire entre le premier et le quinze septembre de chaque année, aux bureaux de la Commission Municipale de Québec.

L'évaluation imposable de Bagotville pour 1955, s'élevait à $2,360,702.35. La dette consolidée nette de la corporation se chiffrait par $379,700 dont $257,070 pour les services publics, le 31 décembre 1955. En 1954, la ville avait une population de 4,385 âmes.

Mais puisque nous en sommes au "curriculum vitae" du Conseil de ville de Saint-Alphonse puis de Bagotville, rappelons pour l'histoire, au moins, les noms des hauts-officiers qui, dans l'administration, tiennent, dirions-nous, la clé du Progrès.

Le premier maire, avons-nous dit, fut M. J.-Aimé Gravel qui fit deux termes : 1876-79 et 1883-89, il fut suivi de Messieurs Alfred Potvin, 1879-80, Onésime Côté, 1880-83, Elzéar Boivin, 1888-92, Wilfrid Lévesque, 1892-93 et 1908-13, Agésilas Lepage, 1894-96, Wilfrid Côté, 1893-94, 1899-1904, Pitre Chayer, 1893-94 et 1899-1904 — premier maire de la ville — Abel Tremblay, 1897-99, Pitre Gauthier, 1904-05, Hector Harvey, 1905-06, J.-Emile Tremblay, 1906-08, Stanislas Minier, 1914-16, Ls-Joseph Lévesque, 1916-17 et 1924-32, Odina Simard, 1922-25, Ths-Ls Villeneuve, 1925-33, Geo.-Henri Lavoie, 1939-43, 1945-47, 1947, J.-Louis Desbiens, 1937-38, Théo Tardif, 1943-45, J.-C. Lévesque, 1947 à date.

On conçoit qu'il serait fastidieux de donner la liste de tous les conseillers et échevins du village et de la ville de Bagotville depuis 1876 jusqu'à date — 1957—.

Quant aux secrétaires-trésoriers du village et de la ville de Bagotville depuis 1876 jusqu'à 1955, ce furent le notaire Lucien Tremblay, 1876-91, Firmin Paradis, 1891-94, Wilfrid Lévesque, 1894-1900. Il fut maire en 1892-93 et en 1908-13 — Adjutor Potvin, 1900-17, Ludger Bergeron, 1917-19, Ls-Ph. Chayer, 1919-1927, Albert Tremblay, 1927-37, Jos-Eug. Tremblay, 1937 à date — 1956. — De 1927 à 1928, il y eut un Greffier : le notaire Charles Morin.

XIII

LA CHAMBRE DE COMMERCE DE LA BAIE DES HAHAS

Ce bienfaisant organisme date de 1926 — Soixante-quatre ans auparavant, il avait été précédé par la "Chambre de Commerce du Saguenay" — Ses présidents et secrétaires jusqu'à date — Quelques-unes de ses oeuvres : commerciales, industrielles, sociales — Le "Boulevard Damase Potvin".

Les Chambres de Commerce sont de nos jours, telles qu'elles sont, indispensables dans une région. Elles sont aussi nécessaires, si l'on peut dire, que les conseils de ville. On peut penser même qu'elles font autant de travail que le gouvernement municipal lui-même, qu'on y met plus d'ordre, plus d'harmonie, de calme et moins de cette politique qui dérange tant de choses. Ces organismes, depuis qu'ils existent, ont de nombreuses oeuvres à leur actif. On leur doit en grande partie le développement de nos régions, ou centres, dans notre province. Aussi, pour la marche progressive de notre région de la Baie des Hahas, ce "cerveau économique", comme on a appelé la Chambre de Commerce était nécessaire.

D'ailleurs, l'élan avait déjà été donné vers le milieu du premier quart de ce siècle grâce à la pre-

mière association du genre dans la contrée du Saguenay : "La Chambre de Commerce du Saguenay" qui vit le jour à Roberval, Lac St-Jean, en 1892, voilà donc exactement soixante-cinq ans. Comment se fait-il que la première Chambre de Commerce d'outre-Laurentides qui s'appelait "Chambre de Commerce du Saguenay" soit née à Roberval, "capitale" du Lac Saint-Jean? C'est que l'organisme s'adressait aux comtés du Lac St-Jean, de Chicoutimi et du Saguenay. L'institution avait tellement bonne envie de vivre qu'elle possédait un organe imprimé même qui s'appelait "Le Courrier du Nord", dont un numéro, celui de décembre 1912, est tombé récemment des mains d'un concitoyen de Bagotville, M. Louis-Joseph Lévesque, dans celles du rédacteur de "A Pleines Voiles", bulletin de la Chambre de Commerce de la Baie des Hahas, qui l'a fait connaître à ses lecteurs. On y voit que pendant cinq ans, de 1906 à 1912, les fondateurs avaient réussi à se maintenir et à tenir uni le petit groupe des membres actifs et des directeurs de cette "Chambre de Commerce du Saguenay" malgré cependant l'apathie qu'on remarquait en certains milieux et à laquelle vinrent se mêler les envieux, l'esprit de clocher et la politique. Puis ce fut la discorde. Il y eut lutte d'abord qui eut pour résultat définitif le démembrement de la Chambre de Commerce du Saguenay. Paix à ses cendres !... Mais le roi est mort, vive le roi !...

La Chambre de Commerce du Saguenay est morte, vive la Chambre de Commerce de la Baie des Hahas ! pouvait-on crier le 13 septembre 1926 quand

du Bureau du Registraire général du Canada, le Département du Secrétaire d'Etat accordait, en vertu des dispositions de l'article 3 du Chapitre 35 des statuts du Canada, 1920, intitulé : "Loi modificatrice de 1920 relative aux Chambres de Commerce", le certificat de l'incorporation de la Chambre de Commerce de la Baie des Hahas.

Pratiquement, on eût pu intituler le nouvel organisme : "Chambre de Commerce de Bagotville" puisque le bureau principal, mentionne le memorandum, sera situé à Bagotville, mais la Chambre "négociera les affaires dans la ville et la paroisse de Bagotville, la ville de Port-Alfred, la ville et la paroisse de la Grande Baie — St-Alexis." Alors, le maire de la ville était M. Louis-Joseph Lévesque, marchand. M. Joseph Martel, avocat de Bagotville, avait antérieurement été élu secrétaire lors de la demande d'incorporation dont les réquérants étaient les messieurs suivants: Johnny Chayer, Ls-Joseph Lévesque, Charles Morin, N.P., J.-H. Gaudrault, Edmond Savard, Nérée Pouliot, Ones. Lévesque, Wilfrid Simard, Eddy Desbiens, J.-R. Samson, J.-H. Bouchard, Damase Bouchard, Louis-Phil. Chayer, J.-A. Marier, J.-B. Paradis, J.-A. Tremblay, Georges Martin, J.-Arthur Potvin, J.-Elzéar Brassard, Odina Simard, Dr Jean-Chs Gilbert, Camille Simard, Guillaume Chantal, Geo.-Henri Lavoie, Joseph Lévesque, François Bergeron, Philippe Lessard, Edmond Tremblay, Elzéar Boivin, Jos-C. Lévesque.

Nous continuons de puiser dans les notes du rédacteur de "A Pleines Voiles" de novembre 1955 qui reproduira plus loin dans le même numéro de l'organe

les règlements et la constitution de la nouvelle Chambre.

Le premier procès-verbal contenu au livre des délibérations fut rédigé par le notaire Charles Morin qui le signa comme secrétaire "pro tempore" à la suite d'une séance spéciale tenue le 25 janvier 1827 et présidée par M. Ls-Joseph Lévesque. On remarque que par une coïncidence qu'on aime à souligner, à cette première séance une conférence fut faite par feu le notaire Elzébert Pouliot sur les "ventes par catalogues", alors que le "Numéro du Courrier du Nord", organe de la défunte Chambre de Commerce du Saguenay auquel on vient de faire allusion contenait, quatorze ans auparavant, un article éditorial sur le même sujet : les ventes par catalogues. A ce sujet, le rédacteur de "A Pleines Voiles" fait la remarque suivante :

"Où l'on voit que nos commerçants, dans le passé, se sont fort préoccupés de ce moyen de vente qui leur faisait, semble-t-il, forte concurrence." (C'est sans doute la raison pour laquelle *il n'y a plus* de catalogues aujourd'hui !...)

"Dans sa causerie, nous rapporte ce premier procès-verbal, le notaire Pouliot se demandait, et nous citons textuellement, pourquoi le public achète comptant par catalogue et retarde de payer le marchand local"; il signale quelques différences de méthodes chez les deux groupes de marchands. Le marchand par catalogues peut acheter en plus grande quantité et se contente d'un profit sur l'ensemble de ses ventes; il annonce ses marchandises qui portent surtout sur les objets indispensables à la vie. Il demande aux marchands

LA CHAMBRE DE COMMERCE DE LA BAIE DES HAHAS

De gauche à droite (première rangée), assis : RAYMOND CHANTAL, vice-président de la Chambre ; VINCENT LÉVESQUE, président de la Chambre ; JOS.-C. LÉVESQUE, ex-président et maire de Bagotville. — *Debout en arrière, de gauche à droite* : RENÉ LÉPINE, directeur et président des relations sociales et sportives ; LUCIEN SIMARD, directeur et président du Syndicat des Débardeurs de la Baie des Ha ! Ha ! ; J.-PAUL CARRIER, directeur et président du Comité des visites industrielles ; J.-EUGÈNE TREMBLAY, secrétaire de la Chambre et greffier de la Ville de Bagotville ; J.-ERNEST BERGERON, directeur et maire de la Ville de Port-Alfred ; ARTHUR MARQUIS, directeur et président du Comité des donneurs de sang de la Baie ; JOSEPH GAGNÉ, directeur de la Chambre. — *N'apparaissent pas sur la photo* : M. DIDIER TREMBLAY, secrétaire-trésorier de la Chambre et Fidèle-Navigateur du quatrième degré des Chevaliers de Colomb de la Baie ;

L'église de Bagotville, la première église construite en pierre au Saguenay (Studio Ellefsen)

locaux plus de coopération entre eux, et veut les voir s'unir pour fixer des termes de crédit et obtenir de meilleurs prix par l'achat centralisé."

Toutes vérités toujours bonnes à répéter et surtout à suivre. Et, suivant toujours "A Pleines Voiles", on est heureux d'apprendre que désormais cet excellent bulletin reproduira les faits saillants, les oeuvres de la Chambre de Commerce de la Baie des Hahas que préside actuellement depuis 1951 jusqu'en 1956 M. J.-Antoine Desgagné, avec comme secrétaire — 1954-55 — M. J. Eug. Tremblay, comme aussi, encore un peu plus loin, une partielle énumération des premières oeuvres de notre Chambre de Commerce.[1]

Avant de terminer cette pâle esquisse de l'histoire de la Chambre de Commerce de la Baie des Hahas, nous croyons juste d'introduire de façon plus stable, dans l'histoire, ceux qui depuis sa fondation ont présidé à cet organisme en y ajoutant les "chevilles ouvrières" qui sont les secrétaires-trésoriers. Nous avons vu que le premier président fut feu Alphonse Tremblay, marchand, en 1927. Ceux qui suivirent jusqu'au président actuel furent : — Nous ajoutons les années de la durée de leur fonction :

J.-A. Marier (1928) ; Edmond Savard (1929-1936) ; Ls-Joseph Lévesque (1931-32) ; Dr Camille Simard (1931-32) ; Geo-Henri Lavoie (1933-34) ; J.-A. Michaud (1935) ; Ulysse Dufour (1937) ; R.-A. Foster (1941-42) ; J.-H. Jetté (1943-44-45-46) ; Paul-Omer Gagnon (1947) ; J.-H. Duchesne (1948) ;

(1) Le secrétaire-trésorier de la Chambre de Commerce, M. J.-Eug. Tremblay, dans l'organe de la Chambre de Commerce, "A Pleines Voiles", continue depuis le No 7 de cette publication la revue des oeuvres de la Chambre de Commerce de la Baie des Hahas, revue d'un intérêt captivant que l'on veut poursuivre jusqu'à date 1957.

Wilfrid Morin (1949) ; Florian Simard (1950) ; J.-Ant. Desgagné (1951-56) ; M. Vincent Lévesque, 1956 à date.

Les secrétaires-trésoriers furent :

Elzébert Pouliot, N.P. (1927-28) ; Nérée Lévesque (1929-30-31-32) ; (1940-41-42-1951-1952-53) ; Ernest Bergeron (1933-34(; J.-A. Marier)1935) ; G.-L. Beauchesne (1936, temporaire) ; Thomas Marquis (1936-37-38-39) ; Laurent Girard (1943-44-45) ; Albert Tremblay (1946) ; Ths Eug. Simard (1947-48-49) ; André Morin (1950) ; J.-E. Tremblay (1954-55 à date).

A compter de 1949, les fonctions de secrétaire et de trésorier furent séparées par l'Exécutif. Le premier titulaire de la charge de trésorier fut monsieur Fernand Fortin, lequel démissionna peu de temps après sa nomination. Depuis lors et encore à présent, c'est monsieur Didier Tremblay qui occupe, et avec grande compétence, cette importante fonction.

Et maintenant, toujours puisant dans les notes du rédacteur de "A Pleines Voiles", voici quelques-unes des oeuvres de la Chambre de Commerce de la Baie des Hahas dès la première année de son existence :

Le 25 janvier 1927, monsieur Ls-Jos. Lévesque, alors maire de Bagotville, signalant un cas récent de faillite, demandait que les marchands de gros accordent une plus grande protection aux commerçants locaux. 'Ce sont ces derniers, disait-il, qui payent, en définitive, les frais de faillite quand le marchand de gros avance en trop large quantité à de nombreux marchands dont la valeur morale est inconnue et qui viennent s'installer dans une place".

Le 10 avril 1927, des requêtes signées par la presque totalité des citoyens des centres contournant la Baie des Hahas et demandant que notre havre soit soustrait de la juridiction de la "Commission du Port de Chicoutimi" étaient soumises au bureau de direction. Les considérants et les conclusions des dites requêtes avaient été, on le conçoit, fortement appuyés par l'Association.

A la même date, la Chambre insistait auprès du Département des Postes pour que le service des malles à la Baie continue d'être fait en raccordement avec tous les trains-passagers du C. N. R. de jour et de nuit, par la compagnie du chemin de fer Roberval & Saguenay. Et sur le même sujet, la Chambre suggérait qu'un camion-automobile serait probablement le meilleur moyen de suppléer à la diminution des trains pour ce service de malle.

Dans le même temps aussi, monsieur Geo-Henri Lavoie, au cours d'une causerie devant ses collègues, demandait si le temps n'était pas venu de prévoir la création d'une Commission du Havre pour la Baie des Hahas? Monsieur Lavoie signalait que les citoyens de la Baie se devaient d'éviter deux écueils : le premier, en se laissant absorber par Chicoutimi et le second, en laissant les compagnies s'accaparer la propriété publique. "Il faut", disait M. Lavoie, "nous organiser pour que l'accès à notre port soit avantageux aux anciennes compagnies aussi bien qu'aux nouvelles". Ici, le rédacteur de "A Pleines Voiles" remarque : "Monsieur Lavoie avait certes raison, car cette question, après 28 ans, est redevenue d'actualité".

Le 12 avril 1928 (oh la! la! qui savait cela ?) le directeur du poste radiophonique CHMI, un monsieur Van Koolbergen, vint entretenir les membres de l'Association, des avantages de la radio et plus spécialement de ceux de l'entretien d'un poste émetteur pour la Baie. (Remarque du rédacteur : Aujourd'hui, la radio est devenue "vieux jeu", car nous avons la télé, comme dirait Madame "Chose"...).

Le 3 mai 1928, une demande est faite par la Chambre, à l'effet que les autorités du Pacifique Canadien, continuent de faire faire le relevé du "Chemin des Marais" d'après un tracé préliminaire de monsieur l'arpenteur Boivin.

A cette même date le problème des chantiers était fort discuté. En effet, l'on se plaignait alors que la forêt ne donnait plus l'aisance habituelle aux bûcherons. "Non par faute des compagnies de pulpe exploitantes, prétendait-on, mais par celle des grands contracteurs, qui..."

Le 24 janvier 1929, la Chambre appuyait une demande des marchands de la Baie, pour que les magasins soient fermés *certains* soirs de la semaine. Aussi, la Chambre regrettait que la "Canada Steamship Lines Limited" ait omis de mentionner dans son livret publicitaire le nom "Baie des Hahas".

Et encore... la Chambre priait tous les employés de la Baie de payer leurs employés *à la semaine,* en considération du crédit qui serait moindre si telle méthode était adoptée, c'est-à-dire, de la paye hebdomadaire.

A la même date, une demande de coopération faite aux autorités fédérale et provinciale, pour em-

pêcher les dommages à la route longeant la Baie, dommages provenant de l'érosion. Par la même occasion, la Chambre insistait sur l'urgence de construire un mur de protection près des battures de Grande-Baie.

Le premier mars, 1929, le bureau de direction de la Chambre, sur proposition de monsieur G.-H. Lavoie, avait décidé de l'attribution d'un prix de présence à chacune des assemblées générales. (La coutume n'existe plus aujourd'hui et c'est dommage) Mais il faudrait, à mon sens, suggère-t-il, à l'Exécutif, qu'une automobile, dernier modèle, soit tirée au sort à chaque réunion mensuelle et régulière. Qu'en pensez-vous?

Le président de l'Association du temps, M. Edmond Savard, soulignant l'excellent travail accompli durant le terme d'office de son prédécesseur, M. J.-A. Marier, faisait remarquer que les contrats de coupe de bois donnés aux gens de la Baie, à la suite des réprésentations faites par la Chambre, avaient rapporté à la Baie une somme approximative de $40,000.00.

Et que d'autres faits et que d'autres oeuvres ont été enregistrés dans les cahiers de délibérations sous les présidents qui ont suivi M. Savard, notamment en ces dernières années, sous le président M. J.-Ant. Desgagnés qui a dirigé la barque depuis 1951 jusqu'en 1956 alors qu'il eut comme successeur M. Vincent Lévesque dont nous connaîtrons la famille et les oeuvres à l'endroit des Familles Lévesque, dans la dernière partie de notre histoire. Pendant quelques mois en 1956, on a vu l'organe de la Chambre se

lancer, c'est le cas de le dire, "à pleines voiles" sur la mer des Ephémérides de l'organisation.

Mais la Chambre de Commerce de la Baie des Hahas ne s'occupe pas seulement de question de commerce et d'industrie; elle sait confraterniser et se montrer sociable, rendre hommage à ceux qui en sont dignes.[1]

En 1955, le Conseil Exécutif de la Chambre de Commerce de la Baie des Hahas, au nom de tous et chacun de ses 200 membres dont il se fait l'interprète, présentait à M. le chanoine Joseph Bouchard, vicaire forain, curé de la paroisse St-Alphonse de Bagotville, ses félicitations les plus cordiales à l'occasion de sa récente élévation à la dignité du canonicat.

En même temps, elle saluait respectueusement M. l'abbé Henri Tremblay, aumônier diocésain des Cercles Lacordaire et Jeanne d'Arc, à l'occasion de sa nomination à la cure de l'une des paroisses les plus prospères du diocèse, St-Edouard de Port-Alfred, et elle lui présentait "ses compliments les plus sincères en même temps que ses meilleurs voeux pour un fructueux apostolat".

M. l'abbé Henri Tremblay remplaçait à Port-Alfred le premier curé de cette paroisse, M. le chanoine Médéric Gravel, qui quittait Port-Alfred après vingt-huit ans de dévouement, de zèle et d'oeuvres de toute nature. Aussi, la Chambre de Commerce tenait-elle à apporter au nom de ses 220 membres à cet apôtre

(1) Le dimanche soir, 15 avril 1956, au Club Alouette, Hôtel Commercial, il y eut grande SOIREE D'HOMMAGES de la Chambre de Commerce de la Baie des Hahas en l'honneur de son ex-président, M. Antoine Desgagné. Il y eut cocktail, goûter, chanteurs et chanteuses, acrobatie, etc. Le tout réussit à merveille.

de la paroisse canadienne le témoignage de son admiration et de ses souhaits les plus ardents de bonne santé, de repos et de bonheur dans la retraite qu'il aura choisie et qu'il a si hautement méritée.

Félicitations également de la Chambre de Commerce à M. le Chanoine Victor Tremblay, fondateur-président de la Société Historique du Saguenay, éducateur de marque et conférencier distingué qui, la même année, avait été nommé Chanoine titulaire du diocèse de Chicoutimi, autre témoignage d'appréciation de l'autorité ecclésiastique diocésaine.

Mais il arrive ici qu'en voulant continuer de rappeler les oeuvres de la Chambre de Commerce de la Baie des Hahas, l'auteur du présent ouvrage se trouve fort mal à l'aise. Voulant jusqu'au bout demeurer fidèle historien de sa paroisse, il se voit soudain dans l'obligation de frapper lui-même un coup de poignard . . . dans le dos de son humilité. Il sait que l'égoïsme, pourtant altruiste comme il se croit ou, si l'on veut, l'égocentrique — un nouveau mot qui exprime mieux ce sentiment — est une imperfection du coeur et de l'intelligence et on concevra alors à quel sacrifice il lui faut se résigner pour parler — toujours en historien — de cette oeuvre de la Chambre de Commerce que depuis 1955, on désigne sous l'appellation de "Boulevard Damase Potvin".

Heureusement que l'aimable correspondant à Bagotville du journal le "Soleil" de Québec, vient à son secours. C'est lui qui sera l'historien de ce Boulevard.

Nous lui cédons la place. Voici ce qu'il écrivait dans son journal le 27 octobre 1955 :

"Cette réalisation du Boulevard Damase Potvin "a déjà une petite histoire. C'est la Chambre de "Commerce de la Baie qui a eu l'idée, l'automne "dernier, de suggérer à la ville de Bagotville de bap- "tiser Boulevard Damase Potvin ce magnifique coin "de la ville appelé communément "Le Foulon". La "ville a endossé la suggestion avec enthousiasme et "une résolution du Conseil faisait bientôt du projet "une réalité. L'honorable Antonio Talbot, minis- "tre de la Voirie, a eu l'amabilité d'accepter que "cette partie du Boulevard Talbot s'appelle Boule- "vard Damase Potvin.

"La Chambre de Commerce de la Baie exprimait "en outre à la ville son désir de voir cet endroit amé- "nagé en promenade, avec la pose d'une plaque com- "mémorative, en vue d'honorer encore davantage ce- "lui qui écrit actuellement une histoire de Bagot- "ville. Entre temps, l'hiver dernier, ce même orga- "nisme présentait une conférencec fouillée, du cha- "noine Victor Tremblay, président de la Société His- "torique du Saguenay, sur la vie et les oeuvres de "Damase Potvin lors d'une grande soirée-buffet à "l'Hôtel Commercial de Bagotville. La ville entre- "prit alors des démarches fructueuses (par l'entre- "mise de Son Honneur le maire Jos-C. Lévesque) "auprès du ministère de la Voirie qui a exécuté les "plans et qui assume la plus grande partie du coût "des travaux".

Et le journaliste d'ajouter :

"Les travaux au Boulevard Damase Potvin n'ont "pas qu'une portée locale. Plus que tout autre peut- "être, Damase Potvin, par ses livres et ses écrits, a

"fait connaître en dehors Bagotville, la Baie et "toute la région Saguenay-Lac St-Jean-Charlevoix. "Il n'est sans doute pas le seul de publiciste de la ré- "gion mais il est certainement celui qui a le plus "puissamment aidé à sa connaissance avec dix-huit "volumes et d'innombrables articles sur le Sague- "nay".

Ce malheureux journaliste écrivait encore :

"Damase Potvin, né à Bagotville le 16 octobre "1879, journaliste prolifique et historien, entre vi- "vant dans la petite histoire par la voie spacieuse "du Boulevard Damase Potvin. Celui qui, depuis "un demi-siècle, a répandu le nom de Bagotville sur "son passage et qui a semé l'honneur de sa ville na- "tale à travers ses écrits, voit maintenant ses conci- "toyens perpétuer sa mémoire en un tribut collectif "de reconnaissance. Damase Potvin, le premier "journaliste du Saguenay à vivre de sa plume, un "travailleur encore en pleine activité, est une signa- "ture bien connue de toute la province et même de "l'extérieur".

Ouf ! Ouf !... On raconte que Napoléon Ier, un jour de bonne humeur, demandait à quelques-uns de ses généraux réunis autour de lui : "Qu'est-ce qu'on dira de moi après ma mort?" L'un d'eux répondit : "On dira que vous avez été le plus grand capitaine du monde..." Un autre : "On dira que vous avez été le plus grand conquérant de l'univers..." etc., etc. Et tous les généraux de féliciter à qui mieux mieux le grand homme. Mais ce dernier, Napoléon, riposta : "Vous n'y êtes pas, mes braves... Quand je serai mort, on dira : "Ouf !..."

Eh! bien, moi aussi, après l'article du correspondant du "Soleil", je dis et répète : "Ouf !..."

Et si, en l'occurrence, nous pouvons nous-même écrire un mot sur le sujet, nous ajouterons que le susdit Boulevard comprend une clôture en ciment en bordure de la Baie; une grande promenade, un système électrique de lampadaires, des bancs à l'usage des promeneurs et, s'il vous plaît, une plaque commémorative avec notre nom. Et voilà! Re-Ouf !...[1]

(1) Le Boulevard Damase Potvin a été solennellement inauguré : le dimanche 14 octobre 1956 par une des plus belles fêtes dont ait été la scène la Baie des Hahas : discours, musique, cocktail etc. c'est l'hon. Ant. Talbot, ministre de la voirie, qui coupa le symbolique ruban ouvrant le Boulevard à la circulation.

XIV

LES DERNIERS PASTEURS

M. le curé Cimon se dévoua pour la paroisse pendant 24 ans — Nombre d'oeuvres à son actif avant de tenir la cure de Saint-Alphonse — Bénédiction d'un carillon de trois cloches qui donne lieu à de splendides fêtes — Belles et fructueuses transactions de la Fabrique — Un "passionné" du chemin de fer de la Baie — M. le chanoine A. Gaudrault lui succède — Il construit l'académie des garçons et le couvent des filles — Belles fêtes d'anniversaire à M. le chanoine — Il doit démissionner.

Le neuvième curé de Saint-Alphonse, celui qui succéda au regretté M. Sirois, fut M. l'abbé Marie-Hubert-Henri Cimon qui fut nommé le 19 janvier 1898. Il se dévoua pour la paroisse pendant vingt-quatre ans. Il avait nombre d'oeuvres à son actif quand il arriva à St-Alphonse, après avoir été successivement professeur au séminaire de Chicoutimi — 1879-81, — vicaire à Hébertville — 1881-82, — curé à Saint-Joseph d'Alma — 1882-91 — où il a fondé St-Coeur-de-Marie — Mistouck — (1882) ; ayant aussi fondé St-Louis-Nazaire de Taché en 1899 et qu'il desservit jusqu'en 1891, desservant également St-Henri de Taillon-La-Pipe, en 1888 et 89 ;

de nouveau professeur de Belles-Lettres au séminaire de 1892 à 1898, à la suite d'un voyage en Europe effectué en 1891-92.

Les impressions de ce voyage furent pendant plusieurs années le violon d'Ingres du bon M. Cimon. Il les publia d'abord sous le titre de "Impressions de Voyage" en 1895 et en 1902, en deux volumes in-12, puis, en 1907, les réédita en les augmentant considérablement, en un volume de 350 pages sous le titre de "Aux Vieux Pays". Enfin, disons que M. Cimon collabora régulièrement dans l'"Oiseau-Mouche", organe du séminaire de Chicoutimi, sous le pseudonyme de "Laurentides". Il a écrit de jolies choses dans ses livres et ses articles mais sans viser à l'effet ni à l'"écriture artistique" que l'on commençait à introduire en certains milieux, aux débuts de ce siècle. Madame Alfred Dufour que nous avons déjà citée, et qui fut l'une de ses ouailles à St-Alphonse, a tracé de lui un très aimable portrait : "M. Cimon", écrit-elle, "continua avec le même zèle "et la même charité l'oeuvre de ses saints prédéces-"seurs. Il était un pasteur d'une piété profonde "qui s'efforçait de maintenir son troupeau dans les "traditions du passé et les croyances des ancêtres.

"D'une urbanité sans égale, il recevait ses visi-"teurs avec une cordialité toute française, trouvant "toujours qu'il n'y avait jamais rien d'assez bon "pour recevoir ses hôtes, surtout ses confrères".

Alors, on regardait comme terminés avec M. Sirois l'église et le presbytère — ce qui, devons-nous souligner, n'était pas encore définitif puisque les travaux du presbytère, surtout, ne seront entièrement termi-

nés que sous le successeur de M. Cimon. C'est-à-dire qu'un nouvel immeuble sera bâti.

M. Cimon n'avait donc pas à voir aux travaux du presbytère et de l'église qui avaient tant occupé ses quatre ou cinq prédécesseurs. Mais il eut à se livrer à un autre travail en dehors de ses travaux apostoliques et ses soins à donner aux âmes de ses ouailles. Alors on s'occupait passionnément du chemin de fer Roberval-Saguenay dont le projet, comme l'on sait, avait été lancé par des hommes d'affaires de Bagotville. M. Cimon ne fut assurément pas le moins ardent à promouvoir cette importante entreprise pour la Baie des Hahas, et surtout pour sa chère paroisse. Il ne faisait qu'en parler le jour et la nuit; on a dit qu'il en rêvait. Nous avons rapporté dans l'histoire que nous avons faite de cette entreprise l'amusante distraction du bon M. Cimon quand, lors de son prône, un dimanche, il annonça pour le vendredi suivant, un "chemin de fer" au lieu d'un chemin de croix.

Si, durant la cure de M. Cimon, on ne travailla pas à l'église ni au presbytère, la paroisse bénéficia d'améliorations et d'innovations intéressantes en particulier pour la Fabrique. C'est ainsi que le 10 septembre 1905, S. G. Mgr Michel-Thomas Labrecque, évêque de Chicoutimi, bénit avec toute la solennité prescrite un carillon de trois cloches à poser à la base du clocher de l'église paroissiale. Ces cloches étaient des dons de généreux paroissiens : l'une, du poids de 1840 livres, don de Messieurs Ernest Boivin, Siméon Larouche, Onésime Gagnon, marguilliers de l'"Oeuvre" et M. Didyme Bouchard, maire de la paroisse, préfet du comté, et leurs épouses. Cette cloche reçut

les noms de Marie-Joseph-Anne; la seconde, du poids de 1353 livres et qui fut baptisée sous les noms de Alphonse-François-Xavier et Jean-Baptiste, fut donnée par Messieurs Thomas Boivin, Onésime Côté, Alfred Potvin, Johnny Simard, Stanislas Simard, Joseph Bilodeau et Wilfrid Boivin, anciens marguilliers, et leurs épouses; enfin, la troisième cloche qui pesait 1165 livres était présentée par le Dr Mayrand, le notaire Alf. Dufour, Médéric Tremblay, Pierre Côté, Napoléon Gauthier, Wilfrid Boivin, Octave Simard, Joseph Riverin, Adélard Maltais, Ben Maltais, Pierre Tremblay, Edmond Bouchard, Joseph Boivin, Emile Tremblay, et leurs épouses, Nérée Simard, Madame Samuel Pouliot, Mme J.-G. Wells, Mme Peter McLean, Mme Jacques Tremblay. Tous les donateurs et leurs épouses furent parrains et marraines et souscrivirent chacun $25.00 pour le paiement de ces cloches qui venaient de la Maison Mears, de Londres, Angleterre, et pesaient le poids global de 4364 livres.

Ceux de la génération actuelle aimeront à lire les noms de quelques-uns des assistants à cette imposante cérémonie que présida avec un zèle et une piété admirables M. le curé Cimon.

Signèrent les registres des présences : Michel-Thomas Labrecque, évêque de Chicoutimi, F.-X. Belley, assistant-curé de Chicoutimi, J.-E. Duchesne, prêtre, Mme Emile Tremblay, née Eugénie Côté, M. Marceau, prêtre, M. Elz. Delamarre, prêtre, Mme Onésime Côté, Louis-Nérée Simard, Alfred Perron, Alfred Potvin, Alfred Boivin, J.-Emile Tremblay, Ben Maltais, Alf. P. Dufour, Médéric Tremblay, Veuve McLean, Didyme Bouchard, Julie Tremblay, Mme L.-E. Beauchamp,

G.-L. Wells, Mr Fulton, N. Y., Honoré Petit, M.P.P., Emilia Maltais, Onésime Côté, Mme Emma Côté, Adélard Maltais, Nap. Gauthier, Alfred Boivin, Dame Malvina Blackburn, Marie Girard, Mme Marie Larouche, Wilfrid Côté, Henri Cimon, prêtre-curé.

Ajoutons que le carillon que l'on venait de baptiser a coûté $1,435.61 plus $300.00 pour le montage en plus encore une trentaine de dollars pour frais divers. Une collecte dans la paroisse et le produit de la Quête de l'Enfant-Jésus ont payé $800.00 de la somme globale.

Parmi les autres oeuvres, ou travaux de la Fabrique, durant la cure de M. Cimon, il y eut, en 1901, l'inauguration d'un nouveau cimetière. En présence de MM. Joseph Bluteau, W. Lévesque et Wilfrid Côté, il a été convenu d'acheter un terrain de quatre acres en superficie pour servir de cimetière; de payer pour ce terrain la somme de $200.00 l'acre en superficie; le terrain appartenant à Benjamin Simard. Ce fut en juillet 1909 que l'on exhuma les corps du vieux cimetière pour les inhumer dans le nouveau.

En 1902, il fut décidé par la Fabrique de terminer le haut de la salle publique pour y aménager une chambre qui servira au sacristain et une autre chambre qui sera une école pour les jeunes filles, moyennant un loyer de $20.00 par mois.

Sous le curé Cimon, la Fabrique faisait évidemment de grosses affaires et des... bonnes oeuvres. En 1908, elle faisait don d'un terrain pour la construction d'un premier couvent de 60 par 40 pieds à deux étages, au coût de $3,600.00. Le contrat de construction était accordé à M. Albert Fortin. Les plans et

devis avaient été approuvés par le Département de l'Instruction Publique, le 24 novembre de cette année.

La Fabrique n'a pas fini ses transactions. Le 18 septembre 1910, elle vend à la Commission Scolaire 14,900 pieds de terrain qui comprendra un lopin de terre de 172 pieds, rue Victoria sur 300 pieds de profondeur borné au sud par la rue de la Fabrique et à l'est par une nouvelle rue projetée. Le prix est de $596.00 à 4 sous du pied. La Commission Scolaire pourra emprunter cette somme et paiera 4%, ou $23.84, par année, au curé de la paroisse.

Le 19 août 1906, marque une importante transaction, la maîtresse transaction pourrait-on dire, de la Fabrique avec la Cie Générale du Port de Chicoutimi — port de la Baie des Hahas. — En effet, il est proposé par M. Onésime Côté, rentier, secondé par M. Didyme Bouchard, maire de la paroisse et préfet du comté, de louer par bail emphytéotique à la Cie du Port de Chicoutimi, pour une période de 25 ans à compter du 10 août, à raison de $200.00 par année les terrains suivants appartenant à la Fabrique, à savoir : tout le terrain du côté est de la rue Victoria, s'étendant de la rue de la Fabrique jusqu'au lot appartenant à Adolphe Tremblay, borné par la rue Mars, au bord de la baie, terrain comprenant 528 pieds de long, ou à peu près, par 455, à l'exception d'une lisière de terre le long de la rue Victoria, de 250 sur 130 pieds, portant l'encoignure des rues Victoria et de la Fabrique au nord de cette dernière; 2o "Consentir à ladite Cie du Port une promesse de vente des terrains ci-dessus désignés que ladite compagnie pourra à son gré et en aucun temps, pendant 25 années de son bail, se

libérer dudit bail et de la rente annuelle de $200.00 et devenir acquéreur des terrains sus-décrits en payant à la Fabrique de la paroisse une somme de $5,000 pour le prix et la valeur des terrains sus-décrits;'' le tout sujet à l'approbation de l'Ordinaire. Cette vente fut autorisée à la condition expresse que ladite Compagnie du Port de Chicoutimi fasse à Bagotville le chargement de ses navires.

Enfin, mentionnons que, le 20 juin 1911, les marguilliers achètent de la Maison McGregor-Banwell-Feuse de la broche pour une clôture qui s'étendra le long de la rue de la Fabrique, sur une longueur de 340 pieds, comprenant trois barrières dont l'axe double plus grande en face de la grande allée du jardin. Coût total pour cette clôture : $500.00 et la Maison McGregor devra fournir un expert pour diriger les travaux. Depuis, comme on peut le constater de nos jours, tout a été bien modifié, même tout a disparu.

On a pu voir que pendant la cure de M. Cimon, la Fabrique, si l'on peut dire, ne resta pas les bras croisés. C'est que le curé Cimon fut aussi intéressé au développement de sa paroisse qu'il le fut à la construction de son cher chemin de fer de la Baie des Hahas que le 13 décembre 1910, S. G. Mgr M.-T. Labrecque bénissait avec solennité et au milieu d'une grande foule venue de partout.

Ce fut un beau jour pour M. Cimon qui pleura d'émotion au cours de la cérémonie. On sait que M. Cimon était d'une sensibilité telle que l'on pouvait dire de lui qu'il avait constamment la ''larme à l'oeil''. Chaque année, les écoles des Frères et des Soeurs organisaient des petites séances de chant et de musique

au cours desquelles on lui lisait de belles et touchantes adresses dans lesquelles on célébrait ses vertus et surtout sa bonté et sa douceur. "M. le curé" était tellement ému à ces fêtes familiales que c'est à peine si, les sanglots lui remontant à la gorge, il pouvait prononcer des paroles de remerciements.

Le curé Cimon commença à ressentir trop vite les premières atteintes d'une sérieuse maladie. Coup sur coup, deux fois la paralysie le frappa. Il résista au mal avec une énergie presque farouche. Jamais on ne l'entendit se plaindre, même au plus fort de ses souffrances. Au début de 1912, il dut se retirer du ministère mais il ne voulut pas s'éloigner de ses chères ouailles. Il choisit, comme résidence, une propriété de la Fabrique et s'y retira avec l'intention d'y finir ses jours. Il continua dans cette retraite de souffrir, toujours avec la même résignation. Enfin, le 17 avril 1927, le Jour de Pâques, la mort vint le délivrer de ses souffrances physiques et morales. Il était âgé de 72 ans et six mois. Ses funérailles furent des plus solennelles. Suivant son désir, ses restes mortels reposent au cimetière de la paroisse au milieu de ceux et celles qu'il avait lui-même inhumés durant sa cure de vingt-neuf années. M. Henri Cimon était né à la Malbaie le 9 février 1855. Il était fils unique d'une famille de trois soeurs dont il fut l'enfant gâté. Il fit ses études au séminaire de Chicoutimi et fut ordonné prêtre par Sa Grandeur Mgr Racine le 12 août 1879.

On a vu que pendant les vingt-neuf années de sa cure, M. Cimon n'avait pas eu à s'occuper de l'église dont les dernières décorations intérieures dataient de 1883 et que M. Sirois avait pu terminer le presbytère

cette année-là. Aussi, quarante-sept ans plus tard, en 1922, dès l'arrivée du dixième curé de la paroisse, M. l'abbé Art. Gaudrault, plus tard chanoine — 1926 — était-il devenu nécessaire de construire un nouveau presbytère et d'apporter d'importantes améliorations à l'église. En effet, le 28 septembre 1930, il fut proposé de construire un nouveau presbytère au coût approximatif de $25,000.00 selon la décision de S. G. Mgr Labrecque, en remplacement de l'ancien définitivement hors d'usage. Le curé aura toute liberté de s'entendre avec l'architecte, l'entrepreneur et le contremaître, pour cette construction. Auparavant, en 1923, l'abbé Gaudrault faisait subir d'importantes réparations à l'église et à la sacristie qui en avaient autant besoin que le vieux presbytère. Le coût des travaux à effectuer à l'église ne devait pas excéder $40,000. L'inauguration de l'église après sa restauration par les contracteurs A.-F. Ferland de Québec eut lieu en 1924. Une cloche pour la nouvelle sacristie, don du docteur et de Mme Joseph Desgagné, fut bénite par S.G. Mgr Labrecque. En 1927, la Fabrique fit l'installation d'un nouvel orgue venant de la Maison Casavant, de St-Hyacinthe, au coût de $7,500.00.

De grandes oeuvres paroissiales furent accomplies sous M. le chanoine Gaudrault. Ce fut d'abord l'inauguration en 1927 de l'"Académie St-Alphonse" dont la construction a coûté $77,220.; bâtisse de 102 x 66 pieds à quatre étages, construite par Alphonse Pednault, entrepreneur. Peu auparavant, la même année, arrivaient les Frères du Sacré-Coeur qui prenaient la direction de cette Académie de garçons. Les premiers Frères arrivés à St-Alphonse furent les Frères Casi-

mir, directeur, Sylvère, Aurèle, Victorien, Raoul, Ernest, Ludovic, Hermile, Narcisse et Odéric. Ce sont ces chers Frères qui, en 1937, installèrent sous un imposant bosquet de résineux et dans une anfractuosité du cap une statue de Notre-Dame-de-Lourdes qui sera connue sous le vocable de "Notre-Dame-de-la-Baie". Cette grotte de Lourdes sera désormais une des grandes attractions de la ville. Avant les Frères du Sacré-Coeur, trois Frères Maristes, sous la direction du Frère Joseph-Abraham, aujourd'hui religieux trappiste à Mistassini, enseignaient aux garçons de Bagotville où ils étaient arrivés en 1902. Les Maristes furent rappelés de Bagotville par leur Provincial en 1915.

Le grand événement du règne de M. le chanoine Gaudrault sera la somptueuse fête organisée à l'occasion de ses noces d'argent sacerdotales et qui eut lieu le 16 juin 1946. Il y eut à cette occasion messe solennelle, sermon de circonstance par l'abbé Edelbert Lévesque, enfant de la paroisse, adresse des paroissiens présentée par M. J.-H. Duchesne, banquet à la salle du collège, concert sacré par M. Paul Doyon, organiste de N.-D. de Grâces, Montréal, etc., etc.

C'est à cette mémorable occasion qu'il fut annoncé qu'un octroi de $200,000. était accordé par le gouvernement provincial pour la construction d'un couvent digne de la ville et qui fut l'une des oeuvres de prédilection de M. le chanoine Gaudrault. La remise du premier versement de ce généreux octroi, soit $80,000., coïncida avec la fête en l'honneur du chanoine Gaudrault.

La nouvelle de la construction prochaine de ce couvent d'importance causa, on le comprend, une grande

joie dans la ville. Aussi ne voulut-on pas tarder à voir se réaliser de façon tangible ce rêve de M. le chanoine. En l'année 1947, se forma, au sein de la Commission scolaire, un comité spécial appelé "Comité spécial de construction du Couvent" dans le but de s'adjoindre un certain nombre de citoyens en vue d'aider à mener à bien l'entreprise du couvent. En 1948, les commissaires acceptent des plans soumis par des architectes et, avec la permission du Département de l'Instruction Publique, cédèrent, moyennant certaines conditions, la bâtisse du vieux couvent à une organisation sportive locale. Les travaux commencent et se poursuivent avec célérité, ce qui procure du travail à nombre d'ouvriers de la ville. Le gouvernement provincial consent à donner un autre octroi, celui-là de $150,000. à la Commission scolaire pour continuer la construction du couvent, octroi payable en six versements de $25,000. chacun à partir de mai 1951, et la Commission scolaire emprunte cette somme de $150,000. du Crédit Anglo-Français de Montréal.

Enfin, Bagotville a son couvent de jeunes filles et son académie de garçons! M. le chanoine Gaudrault a fait du beau travail. Il était un homme de grand jugement doublé d'un sens pratique peu ordinaire.

Durant son administration, Bagotville est devenue l'une des villes les plus prospères du diocèse. On sait que le chanoine Gaudrault fut l'un des meilleurs orateurs sacrés outre-Laurentides grâce aux profondes études qu'il fit en Théologie et en Droit Canon, notamment à Rome où il passa plusieurs années à étudier. C'est durant son séjour dans la Ville Eternelle qu'il acquit l'esprit d'un amour presque idolâtrique

qu'il voua pendant plusieurs années à Mussolini, pour lui le plus grand homme de la terre. Aussi ne parlait-il que du Duce. La fin ignominieuse de ce dernier fut pour notre chanoine un coup qui, sans altérer sa santé, contribua à modifier son beau caractère aussi bien que ses belles qualités de coeur et d'esprit. D'autant plus que certaines pertes d'argent gagné péniblement, souvent à force d'économie, ne furent pas de nature à remonter un moral à la fin assez ébranlé. De là une propension à un laisser-aller dans sa tenue et dans sa manière de vivre qui ne fit pas toujours plaisir à ses paroissiens... Aussi, en 1947, sentant de plus en plus les fatigues du corps et de l'esprit lui rendre la vie dure, il donna sa démission et se retira chez une soeur à la Malbaie, Charlevoix, son pays natal et où il mourut le 6 novembre 1952 à l'âge de 78 ans. Il était né à Sainte-Agnès, Charlevoix, le 31 juillet 1874, fit de brillantes études au séminaire de Chicoutimi, fut ordonné prêtre, le 8 septembre 1899. Quatre jours après son ordination, il quittait le séminaire pour Rome où, avons-nous dit, il étudia pendant trois ans, conquérant brillamment ses degrés en théologie et en philosophie.

A son retour, en 1902, ayant été professeur pendant quelques années au séminaire il fut nommé curé à Laterrière où il demeura sept ans, après quoi il venait prendre possession de la cure de Saint-Alphonse qu'il garda pendant exactement un quart de siècle. Il fut fait chanoine en 1926.

XV

SERVICES PUBLICS ET INDUSTRIES

Construction de l'aqueduc — Organisation des autres services publics : éclairage, prévention du feu, autobus et taxis — Ere de construction de toute nature — En 1920, Bagotville devient ville — La petite industrie — M. le chanoine J. Bouchard, IIe curé, est fait chanoine et V.F. — Il fonde le "Patro de la Baie" — Une belle fête.

C'est en 1913 que le Conseil commença les travaux de la construction d'un aqueduc et d'un système d'égoût. Cet aqueduc consistait d'abord en un réservoir bâti sur la terre de François Brassard et devant contenir 100,000 gallons, alimenté par une pompe aspirante et foulante au moyen d'un tuyau de cinq pouces partant de la Rivière-à-Mars, au coût de $30,000. M. William Price cédait gratuitement au village la prise d'eau à la rivière et les droits de passage nécessaires pour l'exploitation de cet aqueduc, à condition que le gardien de la pompe veille à ce qu'il ne se pêche pas de saumons à l'écluse. Le règlement du Conseil pour la construction de l'aqueduc fut approuvé par le vote d'une majorité de soixante des électeurs-propriétaires. Restait le creusage des tranchées pour la tuyauterie.

On demanda des soumissions et le contrat des travaux fut accordé à Aubin et Potvin — le premier de Bagotville et le deuxième — Ephraïm Potvin — de St-Gédéon. On donna le contrat de la construction du réservoir à Alphonse Brassard. Depuis on n'a pas cessé, chaque année, d'améliorer ce service de l'eau.

Le 15 septembre 1942, à la suite d'une ordonnance du Ministère de la Santé, le Conseil dut entreprendre l'installation d'une nouvelle prise d'eau et désormais les citoyens seront alimentés en eau par le Ruisseau Froid qui coule à cinq milles de la ville. Ce fut une amélioration qui fait qu'aujourd'hui l'eau de l'aqueduc de Bagotville est classée au rang de la meilleure du district, selon la conclusion d'un rapport du Ministère de la Santé. Le rendement quotidien de la prise du Ruisseau Froid est de 1,330,000 gallons. En 1921, on décidait une extension de l'aqueduc dans les Rangs St-Anicet et St-Pierre, partie de la future paroisse de St-Marc qui sera érigée en 1953.

Avant l'aqueduc, c'est-à-dire aux premières années de la paroisse, les gens du village, en particulier, ne manquaient pas de bonne eau potable. Les eaux limpides et froides venant de sources des hauteurs des collines descendaient vers le village. Parmi encore nos souvenirs d'adolescence, nous nous souvenons de l'un de ces ruisseaux dont les eaux dégringolaient en une jolie et blanche cascade en bas du Cap-à-Gravel et tombaient entre les propriétés de Messieurs Emile Ellefsen et Ephraïm Potvin, lesquelles alors n'existaient pas encore. On avait placé en bas un dallot qui conduisait l'eau du ruisseau, on disait de la source, dans une tonne qui se vidait de la vieille

eau à mesure qu'elle se remplissait d'eau fraîche. Les ménagères du village allaient s'approvisionner "à la tonne", comme on disait.

Un gouvernement municipal, au début d'une paroisse, est aussi compliqué, peut-on dire, que le gouvernement d'une province : mêmes besoins, mêmes organismes à créer, mêmes fonctionnaires à nommer, mêmes services publics à organiser et à développer. On a maintenant à St-Alphonse le service de l'aqueduc. Mais il y a encore bien d'autres chats à fouetter, pourrait-on dire.

Du jour où le Conseil de ville, par un de ses premiers règlements, comme on l'a vu, s'occupait de la vitesse des voitures hippomobiles dans les rues du village, il dut voir au transport urbain qui ne fut, d'ailleurs, jamais bien compliqué jusqu'à ce qu'en 1937 alors que la Cie "Autobus & Taxis 500 Ltée" qui, aujourd'hui depuis lors, a le monopole du service public par autobus, a établi un trajet de l'extrémité est de St-Alexis au nord-est de Bagotville, trajet d'une durée de 20 minutes d'un terminus à l'autre, durant toute la journée et une partie de la nuit. On sait que la population entière de la Baie fut et est encore des plus satisfaite de ce service. Et au sujet du transport urbain, on sait que Bagotville et aussi Port-Alfred jouissent également d'un excellent service de taxis dont on compte une dizaine de postes.

On a vu que la municipalité possède et exploite elle-même sa centrale hydroélectrique, laquelle, il est vrai, rappelons-le, fut la cause de certains ennuis, entre autres la crise financière de 1942, mais

s'est amplement fait pardonner depuis ces ennuis. Pour le service de l'électricité, on comptait en 1955, cinquante compteurs répartis dans les propriétés privées, le tarif commercial étant de $1.00 pour les dix premiers kh et $0.04 par mois pour l'excédent; le service industriel étant de $15.00 par c.v. pour le service domiciliaire : éclairage, cuisson, chauffage, etc.; le tarif mensuel par consommateur et par domicile : frais du service, 25 c., tarif de consommation, 2.5 c par kh; minimum mensuel, 75 c, loyer du compteur 15 c, frais de pièces, 25 c, frais de chauffage, 25c. C'est en 1910 que pour la première fois des lampes éclairent les rues de la ville : 15 lampes de 50 watts pour commencer. L'énergie nécessaire est achetée de la Cie Electrique du Saguenay.

Dans une chronique de faits divers sur Bagotville du Bulletin de la Chambre de Commerce "A pleines Voiles" publiée en novembre 1955, on rappelle qu'il y avait quarante ans alors, on vendait l'électricité aux taux suivants :

1 lampe de 16 chandelles . . .	$ 6.00	par	année
2 lampes de 16 chandelles . . .	8.00	"	"
6 lampes de 16 chandelles . . .	19.50	"	"
10 lampes de 16 chandelles . . .	35.00	"	"
15 lampes de 16 chandelles . . .	48.00	"	"
20 lampes de 16 chandelles . . .	55.00	"	"
25 lampes de 16 chandelles . . .	60.00	"	"
30 lampes de 16 chandelles . . .	62.00	"	"
Fer à repasser	8.00	"	"

(Ces tarifs étaient pour les résidences seulement).

Pour Magasins, Bureaux, les tarifs étaient les suivants :

1ère lampe de 16 chandelles . . .	$7.00	par	année
2ème lampe de 16 chandelles . . .	5.00	"	"
3ème lampe de 16 chandelles . . .	4.00	"	"
Toutes lampes subséquentes, chacune	3.00	"	"

Pour les développements des services publics, restait en particulier, celui de la prévention des incendies et de la lutte contre le feu. Un règlement passé en 1881, comme on l'a vu, décrétait que chaque propriétaire devait tenir près de sa maison une tonne remplie d'eau en cas de feu. Telle fut la première précaution officielle ordonnée pour la prévention des incendies. Ce n'est qu'en 1911 que le Conseil de ville devait faire un pas décisif en décidant la construction d'une Station du Feu. A cette fin, le Conseil acceptait la soumission de M. Albert Fortin pour la construction d'une bâtisse qui devait servir à cette fin. L'estimé était de $225.00 en plus $40.00 pour une tour à boyaux de vingt-cinq pieds de hauteur. On a vu qu'en 1913, on commença la construction d'un aqueduc ce qui mit à point le système de la prévention que, dans la suite, on compléta à mesure que besoin s'en faisait sentir. Avant la construction de la Station du Feu en 1911 comme nous venons de le rappeler, on avait organisé une équipe de dix pompiers volontaires et la Station du Feu consistait en un vieux hangar loué de M. Alphonse Tremblay, marchand, pour le prix de $2.00 par mois et dans lequel étaient remisés les appareils à combattre le feu : pompe, boyaux, échelles, seaux, etc.

Décidément, durant le premier quart de ce siècle, Bagotville vécut une ère d'encourageante prospérité, notamment dans la construction. En 1923, le Conseil fit l'emprunt de $150,000. pour construire et muni-

cipaliser un service d'éclairage pour les besoins de la ville. Il était logique de voir clair dans les affaires, de faire de la lumière, encore que la situation ne fût pas alors tellement embrouillée. A cette fin, un contrat fut accordé à Albert Fortin pour la construction d'un barrage aux "Murailles", sur la Rivière-à-Mars, le commode et si bienveillant cours d'eau de la région, tandis que Paul-Emile Tremblay, de Bagotville, et Gilbert & Frère, de Chicoutimi, entreprenaient la construction d'une ligne de transmission depuis le Pouvoir jusqu'aux limites de la ville.

C'est à cette époque que le Gouvernement Fédéral construisit le Bureau de Poste actuel qui coûta $13,000 et fut bâti par Sarto Walter, de Québec. En 1956, on parlait de le remplacer par une plus vaste construction.

En 1915, le Conseil de ville acheta de la Couronne les lots cadastraux 101, 102 et 103, bloc M., pour le prix de $446,50, et décida que sur l'un de ces lots serait érigé l'Hôtel de Ville, aux frais de la ville, mais à même l'argent des travaux entrepris pour remédier au chômage ; et rappelons qu'en 1918, un premier corps de police fut constitué par le règlement 37 du Conseil et logé au nouvel édifice municipal.

Et le progrès marche, marche ! En 1948, la ville obtint du Gouvernement provincial, moyennant une contribution de $10,000 sur le coût total de $25,000, le revêtement bitumeux de certaines de ses rues et, plus tard, sans doute pour éprouver les rues ashaltées, la Compagnie Autobus et Taxis Ltée de Chicoutimi mit en opération un autobus qui desservira les trois villes de la Baie des Hahas, avec point de départ à

Bagotville. On comprend que le nombre des autobus de ce service a augmenté depuis.

Mais en rappelant cette ère de construction et d'organisation de services publics, n'oublions pas qu'entre temps, exactement en 1920, la municipalité du village de St-Alphonse fut érigée en municipalité de ville par un décret signé le 7 janvier de cette année-là. La première élection du maire et des échevins eut lieu le 21 janvier. M. Pitre Chayer est élu maire et les conseillers sont MM. Georges Audet, Achille Bolduc, François Brassard, Adélard Tremblay, Geo.-Henri Lavoie. Le nouveau Conseil tint sa première séance le 10 février.

Désormais, on est une ville... ou on ne l'est pas. Il fallait un théâtre moderne dont MM. Vézina et Bernier firent l'ouverture en 1920. Mais on suivra les avatars du Théâtre de Bagotville dans notre chapitre "Sports et Amusements de Bagotville". Nous aurons désormais à traiter des affaires de Bagotville ; le bon vieux Saint-Alphonse est du passé, mais sans être oublié, loin de là.

Nous avons vu que le Conseil de ville a fait de la bonne besogne et que tout marche maintenant sur des roulettes... qui vont bien. Bagotville est désormais la perle de la Baie des Hahas et elle se mire fièrement dans les eaux de l'un des plus grands ports d'expédition du Canada. Mais, à propos, on conçoit facilement que ce n'est pas seulement grâce au commerce et à l'industrie de St-Alphonse, ou de Bagotville, que la Baie des Hahas est devenue ce grand port de mer. Car le commerce de la place n'a été que strictement local, comme son industrie. Autrefois,

on a vu ce qu'était le commerce des bleuets. Quant à l'industrie locale, essayons d'en faire une courte esquisse comme de faire connaître ceux qui se sont dévoués à la faire développer.

Nous ne saurions mieux faire d'abord que de commencer par ressusciter le souvenir, plutôt récent, d'une industrie locale qui n'existe plus mais qui a fait beaucoup pour le développement économique de la région. Nous voulons parler de la Compagnie Pouliot Ltée qui a été fondée en 1917 par cinq hommes d'affaires de la région dont deux professionnels : les notaires J.-E. Cloutier et H. Saint-Pierre, de Chicoutimi, MM. Alphonse Tremblay et Alfred Pouliot, marchands de Bagotville, et l'ingénieur Joron, de Chicoutimi. Dès la première année de son existence, en 1918, cette compagnie, qui se spécialisait dans l'industrie du bois, étant en pleine activité, a scié à ses moulins environ six à sept millions de pieds de bois, c'est-à-dire tout le bois nécessaire à la construction des maisons de Port-Alfred dont la ville s'édifiait rapidement, de même que tout le bois employé à la Compagnie du Port et aux constructions de Val Jalbert, au Lac Saint-Jean. Pouliot Ltée a fourni également une bonne partie du bois nécessaire à la Compagnie Price, à Kénogami.

Disons que le moulin de Pouliot Ltée est le seul moulin de la région qui ait pu fournir autant de bois en une seule saison. Il a fonctionné durant quatre étés, procurant du travail à une moyenne d'une cinquantaine d'hommes travaillant dix heures par jour.

Inutile de dire que la compagnie fit de brillantes affaires jusqu'au jour où, la coupe du bois ayant cessé

sur la Rivière-à-Mars, le moulin fut démoli. Il était situé à l'endroit où se trouvent les bureaux de la Compagnie du Port. Cette industrie fut remplacée par celle de la Scierie Saguenay Ltée.

Commencèrent, en effet, en 1929, les opérations de la Scierie Saguenay Ltée dont le moulin se trouve, peut-on dire, presque à l'endroit exact où, en 1838, la Société des "Vingt-et-Un" avait établi un minuscule moulin à scie. La Scierie Saguenay avait d'abord été établie à St-Alexis, en 1929. Elle était alors opérée par feu Geo.-Henri Lavoie, ancien président du Comité Industriel de la Baie des Hahas, comme aussi du Conseil Economique de la Baie des Hahas, décédé en 1954, et Edmour McLean, fils du fondateur de l'Hôtel McLean, dont on lira plus loin l'historique. Plus tard vinrent s'adjoindre à MM. Lavoie et McLean, M. Harry Tremblay et tous trois formeront la "Cie Scierie Saguenay Ltée", dont les moulins furent en 1934 transportés à Bagotville, sur la rive nord de la Rivière-à-Mars. Mais les bureaux ont toujours été à Bagotville. Normalement, on produisait annuellement, à cette scierie, une moyenne de 5,000,000 pieds de bois dont la plus grande partie était expédiée aux Etats-Unis. Durant la dernière guerre, la production fut beaucoup plus considérable. En une seule année, on y a scié 15,000,000 pieds de bois dont à peu près la totalité fut exportée. La matière première, les grumes, vient d'un peu partout dans la région Saguenéenne : Petit Saguenay, Lac Haha, Rivière-Blanche, Ferland et ailleurs. A ces scieries, en été, on a déjà employé soixante hommes qui, en 1943, gagnaient $0.70 à $0.90 l'heure. En ces dernières an-

nées, la mort a souvent modifié la direction de la Compagnie, d'abord, celle de M. Harry Tremblay et plus récemment, en 1953, le décès de M. Geo.-Henri Lavoie qui était l'âme de l'entreprise. Seul restait, en 1955, de la Cie initiale, M. Edmour McLean, chargé de ses 82 ans mais solide comme un cran de la rive est de la baie, et à qui se joignit M. Jean Lavoie, fils de feu Geo.-Henri Lavoie. On lira plus loin : "La Famille Lavoie".

A Bagotville, on compte d'autres petites industries, de moindre importance, mais qui n'en ont pas moins apporté une utile contribution au bien-être de la population et à l'expansion de l'économie de la ville. Citons les "Ateliers Mécaniques du Saguenay Ltée", compagnie fondée en 1944 par M. Joseph Hudon et dont les activités consistent dans le travail des métaux et les réparations dans la haute machinerie, en particulier les moteurs avariés des cargos qui viennent mouiller dans le port.

Une petite industrie qui, pourrait-on dire, a un bel avenir devant elle, c'est le "Nettoyeur de la Baie" fondée en 1947 par un jeune homme de belle initiative, M. Jean-Marie Potvin, et dont nous voyons, depuis le 2 décembre 1947, les trois camions parcourir le village, les rangs et les routes des environs de la ville. Sept à huit personnes, hommes et femmes, travaillent à ces ateliers et, pendant la belle saison, on y emploie jusqu'à quinze personnes. Au nettoyage, le fondateur de l'atelier a ajouté la teinturerie. Les camions du "Nettoyeur de la Baie" pénètrent aujourd'hui, grâce à l'initiative et à la persévérance du fondateur, seul

directeur de l'organisme, dans la petite ville fermée de l'Aéroport.

On peut encore citer l'"Imprimerie de la Baie Eng.", née en 1947 avec la fondation du premier journal de la Baie des Hahas, la "Voix de la Baie" et dont le fondateur, de l'une et de l'autre, est M. Henri Coudé, autrefois de Chicoutimi. On a pu prédire, sans crainte de se tromper, une bonne somme de prospérité à l'Imprimerie Coudé de Bagotville.

Il y aurait encore à rappeler quelques tentatives d'autres petites industries. Ainsi, pendant l'été de 1948, on a vu à l'oeuvre le fondateur des "Laboratoires Lévesque Ltée", de Bagotville, M. L.-J. Lévesque, marchand, ancien maire de la ville et son fils, Jean, chimiste distingué, qui s'était créé une belle réputation dans les milieux de recherches scientifiques à Québec et à Montréal, et qui se proposaient de traiter en particulier les aiguilles de sapin pour en extraire divers produits chimiques de base dont le chlorophile et les huiles servant dans l'industrie du savon et de ses dérivés. Les premiers rapports des "Laboratoires Lévesque", soumis à l'étude d'entreprises intéressées, étaient des plus encourageants. Malheureusement, cette petite industrie ne vécut que ce que vivent les roses, la maladie du fondateur en ayant interrompu le travail. Dans notre esquisse de la Famille Lévesque, nous en dirons davantage.

On pourrait même mentionner encore, au chapitre de la petite industrie, un début de fabrique de savon qui n'avait rien, il est vrai, de l'industrie de Procter & Gamble et n'a, en aucune façon, cherché à ennuyer les auditeurs de la radio par les émissions-fleuve pro-

pres à l'éternelle "savonnerie" radiophonique. Mais la "Fabrique" de savon de Bagotville a bravement fait vivre pendant plusieurs années une des bonnes et nombreuses familles de la ville. M. Joseph Lavoie, décédé en 1953, demeurant rue St-Georges, eut l'idée, un jour, d'utiliser le suif provenant d'un abattoir dont l'un de ses frères était propriétaire à Jonquière, pour en faire du savon. Commencée bien humblement à l'aide de futailles vides d'essence, la fabrique prit assez d'extension pour obliger, au bout de deux ans, le propriétaire à se construire une bâtisse plus confortable pour son industrie et il a même utilisé un camion pour écouler, ici et là, dans la paroisse, même en dehors, le produit de son "usine" qui existait encore en 1956, après la mort de son fondateur... Au début, vers 1938, Joseph Lavoie, quand il ne travaillait pas aux travaux du chômage, le soir, embouteillait de l'eau de Javelle dont il distribuait les bouteilles à domicile avec un petit traîneau en attendant le camion qu'il acheta quand il se livra à la fabrication du savon granulé, comme l'Oxydol; mais il fit mieux avec le savon en barres...

Une industrie destinée à grandir et qui enregistre déjà un bon chiffre d'affaires, c'est Gagnon & Frères Ltée, manufacturiers de tuyaux de béton pressé et vibré de toute nature et pour tous les usages : ponceaux, tuyaux d'égout, de draînage, etc. L'industrie a été fondée en 1950, par les trois frères Grenon : Lorenzo, Victor et Jean-Marie Grenon, tous trois de Bagotville. La Cie dispose d'une machinerie de $15,000 et emploie une moyenne de douze hommes. On se propose, pour 1957, de fabriquer des blocs de ciment pressé et vibré

et à cette fin, d'agrandir la bâtisse des ateliers qui est située, Boulevard St-Anicet. La Cie a fait, dès ses débuts, de bonnes affaires avec les cultivateurs pour les tuyaux de drain en particulier qui favorisent, on le sait, l'égouttement des terrains.

Citons encore parmi les industries locales de Bagotville, "Les Ateliers Tremblay & Fils" où l'on travaille le fer ornemental, ou le fer forgé, spécialité de M. Jos Tremblay et de ses deux fils, tous trois experts dans ce travail. On fabrique spécialement à ces ateliers des escaliers tournants en fer forgé et, entre autres choses, de fort belles tables de fantaisie. Cette petite industrie prend de l'expansion chaque jour et on y fait du travail de première classe. C'est aux Ateliers Tremblay & Fils qu'a été forgée la magnifique rampe en fer qui longe le "Boulevard Damase Potvin."[1]

On a vu qu'ont été accomplies jusqu'à présent de belles et grandes oeuvres paroissiales, nous voulons dire celles où participe la Fabrique, ou encore les autorités religieuses de la paroisse et de la ville. Tout a progressé de ce côté-là comme du côté . . . temporel, dirions-nous. Les services publics fonctionnent à merveille, le Conseil de ville est d'une activité fébrile, la Chambre de Commerce, qui existe depuis 1926, dont nous donnons, dans un chapitre spécial, l'historique, est également en pleine activité sous son dix-septième

(1) Il n'y a pas que des alumineries et des papeteries au Saguenay. Une assez récente enquête a recensé plus de 427 petites industries qui emploient plus de 3,400 personnes et qui produisent annuellement plus de quarante millions de marchandises de toute nature. Les produits alimentaires viennent en tête avec 50% du revenu total. Suivent le bois et les sous-produits, les matériaux de construction et les produits minéraux avec un revenu global de 16.1 million. (L'Auteur).

président, M. Vincent Lévesque. Telle était la situation dans Bagotville qui s'était alors à tel point modernisé que la municipalité avait perdu son bon vieux nom de Saint-Alphonse pour prendre celui, plus moderne, de Bagotville, quand arriva, en 1947, le onzième curé de la paroisse, M. le chanoine Joseph Bouchard qui succédait au chanoine Gaudrault. Il n'était pas encore chanoine, car il recevra le titre de chanoine honoraire de la cathédrale de Chicoutimi le 15 novembre 1955, et le 20 octobre de la même année, il avait été nommé Vicaire Forain, cette double promotion ecclésiastique ayant, on le conçoit, grandement réjoui la population dont alors M. le chanoine Bouchard V. F. dirigeait les âmes depuis huit années. Le onzième curé de St-Alphonse arrivait avec une belle réputation de piété, d'homme d'oeuvres et d'apôtre. Ce n'était pas la première fois qu'il mettait le pied sur le sol de Bagotville. Le 25 novembre, il nous écrivait en nous remerciant des félicitations que nous lui avions adressées quand il fut fait chanoine : "Je dois ce titre", nous disait-il, "à la belle paroisse qui m'a été confiée : St-Alphonse. Comme il me plaît d'écrire ce nom et de le dire! Le premier sol que j'ai touché quand je suis venu au Saguenay pour la première fois en 1909, c'est celui de St-Alphonse. Dans le temps, on ne parlait pas de Bagotville. De plus, l'abbé Alfred Tremblay a tellement vanté son St-Alphonse que ce nom m'impressionnait quand j'étais jeune... Je suis au comble du bonheur quand je pense que vous écrivez l'histoire de Saint-Alphonse. Louange et honneur vous soient rendus !..."

M. le chanoine Joseph Bouchard est né à la Baie

Saint-Paul le 18 juillet 1893. On sait quelle pléiade de prêtres et de religieux la Baie St-Paul a donnés à l'Eglise ! Il fit ses études classiques et cléricales au séminaire de Chicoutimi où, étant ecclésiastique, selon l'expression du temps, il suivit la coutume d'enseigner. S. G. Mgr Labrecque lui conféra la prêtrise le 6 juillet 1919 au séminaire. Dans la suite, M. le chanoine Bouchard déploya partout où il passa, une activité remarquable. Il fut tour à tour professeur à l'Alma Mater ; curé-fondateur de St-Eugène de l'Argentenay — 1930-41 — curé-fondateur de St-Georges de Jonquière — 1941-47 —. En ce dernier endroit, il construisit une magnifique église dont il réussit à payer "argent comptant" le coût total. On assure même qu'il avait également en mains, en 1947, l'argent nécessaire à la construction du presbytère quand son Ordinaire l'appela à occuper la cure de St-Alphonse. Une de ses anciennes paroissiennes, Madame Alfred Dufour, que nous avons plusieurs fois citée, écrit dans ses "Notes sur la paroisse de Bagotville" ce qui suit, entre autres choses, du curé actuel de Bagotville : "Dans chacune de ses paroisses — St-Eugène d'Argentenay, Jonquière — ce digne curé a donné le meilleur de sa vie et il y laissa un souvenir impérissable comme les oeuvres qu'il a créées. Il ne marchanda ni son temps ni ses forces pour le bien-être de ses ouailles. Son talent d'administrateur tout comme son zèle ecclésiastique ont été reconnus et appréciés par ses paroissiens. Il peut être sûr de leur confiance et de leur admiration". Et Madame Dufour ajoutait : "Nous ne pourrions jamais assez insister sur sa piété, son humilité et sa bonté. Pieux, il l'est

dans toute la force de son âme; il est l'humilité même et il est inlassablement bon''.

Il nous serait difficile, même d'après tous les témoignages que nous avons recueillis de nombre de ses paroissiens, de faire un plus juste éloge, ni plus mérité, du curé actuel — 1957 — de Saint-Alphonse de Bagot.

Parmi les principales oeuvres de la Fabrique de St-Alphonse qui auront été accomplies sous l'administration de M. le chanoine Bouchard, il faut citer en tout premier lieu la fondation du Patronage de Saint-Vincent de Paul pour lequel la Fabrique n'hésita pas à acheter l'Aréna, lequel, de temple des sports devenait temple de la Charité, à la Baie des Hahas. La transaction s'est faite le 17 août 1955 au prix de $27,000. Les Pères de Saint-Vincent de Paul prirent aussitôt possession de cet Aréna, et le 21 août eut lieu l'inauguration officielle du Patro en présence en particulier du Provincial de l'Ordre, le R. P. Dumas, et des curés, des maires et des conseillers, des représentants des commissions scolaires de la Baie des Hahas, enfin, devant une foule de 5,000 personnes. A cette occasion, les Patros de Jonquière, de Québec et de Charlesbourg ont donné une démonstration des exercices de leurs élèves.

En cette circonstance aussi, aimons-nous à rappeler, le curé de St-Alphonse, M. le chanoine Joseph Bouchard, a suggéré de donner au nouveau Patro le nom officiel de ''Patronage de Notre-Dame-de-la-Baie'', ce jour de l'inauguration étant celui de l'Assomption, dont la statue érigée dans la Grotte de Lourdes au collège, en haut de la colline, veille sur toute la

Baie, comme le Patro de St-Alphonse sera celui de toute la Baie. On sait que feu Mgr M.-T. Labrecque avait accordé 50 jours d'indulgences à l'invocation de "Notre-Dame-de-la-Baie, priez pour nous" quand fut inaugurée la statue de la grotte.

XVI

LE SERVICE POSTAL; LA RIVIÈRE-À-MARS

Les hauts et les bas du Service postal au Saguenay, plutôt les bas — Les postillons officiels et occasionnels d'autrefois — Le récit que fait l'un d'eux d'un de ses durs voyages à travers les Laurentides — L.-Z. Rousseau, premier maître de poste à St-Alphonse en 1854 — La Rivière-à-Mars, ses bienfaits et ses méfaits — Autrefois, rivière-à-saumon.

En 1955 on agitait la question de la construction d'un nouveau bureau de poste, plus vaste, plus moderne, pour remplacer celui qui fut construit en 1930 et qui avait alors 25 ans. Rappelons qu'en 1920 des demarches avaient été entreprises en vue d'obtenir la construction d'une bâtisse convenable pour la malle. M. P. Chayer, maire, et le curé Cimon étaient les délégués à cette fin.

Assez longtemps, les agglomérations du Saguenay, en particulier St-Alphonse et St-Alexis, ont souffert de la pénurie du service postal. C'est en 1840, deux ans après l'arrivée des pionniers à la Baie des Hahas, que l'on peut faire remonter l'arrivée du premier courrier de Sa Majesté, venant de Québec. Mais l'on

ne peut pas dire que dans la suite ces courriers furent d'une touchante régularité. Le service de la "Royal Mail", après avoir cheminé, c'est le cas de le dire, cahin-caha, autant que le pouvaient les postillons, une fois la semaine, devint bi-hebdomadaire à partir du 22 décembre 1851. D'après une communication du Ministre des Postes, c'est le 6 janvier 1850 que fut nommé le premier maître de poste du Saguenay, celui de Chicoutimi. Le 9 janvier de la même année un bureau de poste fut établi à la Grande Baie, comme on le voit, presque en même temps que la nomination du maître de poste de Chicoutimi; après quoi, d'après l'abbé L.-A. Martel, que l'on regarde comme le premier curé de Saint-Alexis, la poste vint tous les quinze jours à la Baie des Hahas; nous venons de dire, à partir du 22 décembre 1851.

Dans le bulletin n° 11 de la Société Historique du Saguenay — 5 mars 1950 — M. le chanoine Victor Tremblay, fondateur-président de cette valeureuse société, publie d'intéressantes notes sur le service postal du Saguenay depuis 1850. Il dit d'abord l'itinéraire général des postillons qui partaient de la Malbaie, point d'arrivée du courrier. Trois chemins se partageaient la circulation de la poste : "l'un partant de la Malbaie pour les voitures d'hiver seulement, passant par les Marais, le Lac des Sables, le Lac-à-Basile, un autre, qui n'était qu'un sentier, partant de Sainte-Agnès, passant par les Erables et suivant la Rivière Malbaie jusqu'à sa rencontre avec celui de Saint-Urbain — qui était le troisième —. Ce dernier, plus court et praticable en toute saison, à partir de 1849,

passait par la Galette et le Lac Haha, suivant d'assez près le parcours de la route actuelle".

"Dans les premiers temps," écrit encore le chanoine Tremblay, "chacune des trois paroisses eut son postillon, pour le Saguenay; occasionnel, d'abord, plus régulier ensuite. Il — le postillon — se limitait parfois à la moitié du trajet quand celui de la Grande Baie allait à sa rencontre. Le courrier de la "Malle Royale" utilisait, en hiver, le chemin de la Malbaie; l'été, il circulait par celui de St-Urbain qui fut bientôt le plus fréquenté en toutes saisons." Comme nous venons de le dire, alors la poste venait tous les quinze jours. En 1857, un rapport indique qu'on avait alors "deux malles par semaines". Le courrier quotidien, prétend le chanoine Tremblay, "semble avoir commencé avant la construction du chemin de fer, soit entre 1875 et 1880". M. Tremblay ajoute que "l'on a donné comme premiers postillons entre la Baie Saint-Paul et la Grande Baie, les frères Gagnon, Philibert et Philias, deux jumeaux qui voyageaient ensemble et faisaient le trajet à pied". Bien d'autres ont suivi sinon précédé.

Outre les postillons officiels, ajouterions-nous, il y avait les occasionnels, ces éternels et pittoresques chemineaux, comme on en mentionne plusieurs dans la petite histoire : "Va, chemineau, chemine..." a écrit, dans un beau drame en vers Jean Richepin. Il y avait, entre autres, dans notre pays, le fameux Chouinard, l'un des "Originaux et Détraqués" si pittoresquement burinés par Louis Fréchette qui en a fait un de ses livres les plus populaires. Chouinard itinérait surtout en Gaspésie mais il a fait souvent le

Haut et le Bas Saguenay. Nous nous basons sur un souvenir personnel. En effet, nous nous souvenons qu'étant jeune, notre mère nous a raconté qu'un jour elle avait confié à Chouinard, de passage à Saint-Alphonse, et partant pour Québec par la "Poste à Pataud", une lettre pour l'étudiant Arthur Hudon, alors au Séminaire de Québec, fils de M. et Madame Damase Hudon qui avaient adopté notre mère, leur nièce, à l'âge de quelques mois seulement, et qui fut élevée avec le fils de ses parents adoptifs, devenu plus tard premier magistrat du district du Saguenay. Chouinard se faisait parfois l'un de ces postillons occasionnels et il a rendu de ce fait de nombreux services aux familles qu'il visitait en cours de route, au Saguenay comme en Gaspésie. On connaissait les qualités de bon marcheur de cet émule d'Alexis-le-Trotteur, et son honnêteté. On avait plus confiance en lui qu'aux postillons du gouvernement.

Ces derniers, tout d'abord, firent le service "pedibus cum jambis". M. le chanoine Tremblay en nomme plusieurs. Les premiers qui prirent le contrat du transport de la malle en voiture hippomobile furent les frères Duchêne : Xavier, Gustave et Joseph. Entre l'Anse St-Jean et St-Alexis, on cite Charles Côté qui fut postillon pendant dix-huit ans. A partir de 1819, les bateaux qui faisaient le service de Saguenay — ceux de la Cie Richelieu & Ontario — acceptaient les sacs de malle ; et les postillons du Saguenay purent se reposer. C'était, on le conçoit facilement, un rude métier. Les chemins étaient à peine passables, les distances longues : Saint-Urbain — Grande Baie, 63 milles ; Baie St-Paul — Grande Baie, 70 milles. Il y avait

en certains endroits des postes de repos, des "relais", comme à la Cruche, à la Galette, mais c'était de misérables cabanes où il fallait souvent passer la nuit et même parfois deux ou trois jours quand les malheureux postillons se laissaient surprendre par un des terribles blizzards des hivers d'autrefois. Oh! alors, ce n'était pas rose! Nous aimons à ce sujet reproduire intégralement comme elle fut contée à M. le chanoine Tremblay en 1920, l'une des aventures d'un de ces premiers postillons officiels du Saguenay, Onésime Tremblay qui avait 89 ans quand il rappela ce souvenir à son cousin le chanoine. Nous citons textuellement :

"Un jour, je pars, entre Noël et le Jour de l'An.
"On m'avait apporté le sac; ça n'était pas mon tour.
"C'était la première tempête de neige; il y en avait
"25 pouces. Je pars de la Grande Baie à trois heures.
"J'arrive au coucher du soleil au petit lac Saint-Jean.
"Rendu là, mes raquettes, qui avaient touché de l'eau,
"glaçaient sous mes pieds; je ne pouvais plus m'en
"servir. Je me fais donner à manger à une cabane de
"sauvages et je repars au plus vite; mais la nuit arrive
"vite elle aussi et elle me surprend avant que j'at-
"teigne le lac des Souris où j'avais hâte d'être rendu
"pour boire.

"J'avais bien soif; j'ai trop bu. Quelques minutes
"plus tard, je sens que je perds connaissance. Je me
"réveille vers 10 ou 11 heures et je reprends ma rou-
"te. A la rivière St-Jean, je me lance sur la glace où
"j'avais passé la veille. La neige l'avait fait fondre
"au bord, et je pars avec un champ de glace, descen-
"dant vers un rapide dangereux que je savais être à

"quelques arpents plus bas. Je me jette à la nage et "gagne le bord. Mais j'étais tout trempé. J'enlève "mes chaussures, je les tords, les remets et je repars; "mais ça ne prend plus grand temps que tout raidit "et que je ne peux plus ni marcher ni me déchausser "ni faire de feu, mes allumettes étant toutes mouillées.

"Je me mets alors à me traîner à quatre pattes. J'ai "fait comme ça l'espace de trois lieues : la Passe des "Monts, du lac à Basile au campe des Américains. "J'avais trente arpents à faire pour arriver aux "maisons quand je rencontre cinq voitures : par- "mi elles était celle de Vermette — celui qui travail- "lait à inventer le mouvement perpétuel... J'avais "marché deux jours et deux nuits sans manger. Je "n'avais pas lâché mon sac de malle.

"Arrivé chez Chouinard (un relai) on m'enlève "mes chaussures, on me met les pieds dans la cuve que "Chouinard remplit d'eau glacée. J'endure deux "heures, puis je perds connaissance. On me laisse là "encore deux heures; pour voir si je vivais on me "plaçait un miroir devant le visage. Puis on me met "au lit... Rendu chez nous, on m'a coupé le gros "orteil avec des "forces" à tondre les moutons... "J'ai été un an sans marcher..."

Comme on peut le constater, la fonction de postillon de Sa Majesté au Saguenay, voilà un siècle, n'était pas de tout repos... Continuons l'historique du service postal saguenéen au siècle dernier. C'est le 10 mars 1888 que la poste vint pour la première fois par le chemin de fer qui ne se rendait alors qu'à la Station Dequen, un peu en deçà du lac Bouchette. Les trains ne se rendaient là que trois fois par semaine. En

1893, ils arrivaient, enfin, à Chicoutimi. Mais cela n'améliora guère le service postal saguenéen car ces premiers trains du "Québec & Lac St-Jean Ry" qui, aimait-on à dire dans le temps — et c'est même pour nous un souvenir personnel — s'arrêtaient en cours de route pour permettre au personnel, et aussi aux passagers, d'aller cueillir et manger des bleuets quand le mécanicien ou le conducteur, en ayant répéré une bonne "tale", tout en se disant quotidiens, ces trains, n'arrivaient à destination que deux ou trois fois par semaine, de octobre à mai de l'année suivante. Aussi, pendant des années, les plaintes ne cessèrent-elles pas de parvenir aux autorités. Et les lenteurs du service donc !... Que de sujets de jérémiades !... Arrêtons-nous là. Notre intention n'est pas de faire au complet l'histoire du service postal au Saguenay avec ses anecdotes, ses chicanes, au sujet du transport du courrier, du site des bureaux de poste dans les villages, de la nomination du maître de poste après les élections fédérales, etc. Tout cela couvrirait des pages. Mais nous ne pouvons clore ce sujet sans mentionner que le premier maître de poste à Bagotville fut le notaire L.-Z. Rousseau, nommé à ce poste le 1er mars 1854. Lui succéda M. Etienne Lévesque, fondateur de la maison Lévesque de nos jours.

Nous aimons à faire connaître cette belle figure du notaire L.-Z. Rousseau qui rayonnait à St-Alphonse au milieu du siècle dernier.

En 1853, cette année où le comté Saguenay fut divisé pour fins électorales, arrivèrent presque en même temps le Dr Pierre Desjardins et le notaire L.-Z Rousseau qui déposa son greffe dans les voûtes du Pa-

lais de Justice de Québec, archives très intéressantes à consulter puisqu'on y trouve les titres des premiers habitants de la paroisse. Le notaire Rousseau remplit plusieurs fonctions municipales et scolaires dans le village où il avait établi sa résidence. On vient de voir qu'il fut en 1854 le premier maître de poste de Bagotville. Il est décédé le 22 mars 1881 à l'âge de 53 ans seulement. Il a laissé le souvenir d'un notaire de grande honnêteté, d'un père de famille modèle qui donna à l'Eglise un fils, l'abbé Albert Rousseau, décédé à Québec le 3 septembre 1923, âgé de 61 ans, et une fille, la Révérende Mère Ste-Marguerite-Marie — Laetitia Rousseau — décédée à l'Hôtel-Dieu du Sacré-Coeur de Québec.

A propos du service postal, disons encore que Saint-Alphonse compta un contracteur du transport de la poste dans la personne d'Auguste Lavoie nommé en 1888.

Alors, c'était le temps dur pour les pauvres postillons du Saguenay, comme pour bien d'autres gens, et si quelques-uns d'entre eux de ce temps-là revenaient parmi nous, il ne faudrait pas leur laisser connaître le désir qu'expriment, à l'époque moderne de nos somptueuses autostrades, certains sentimentaux de retourner pour le pittoresque, le plaisir du "laudator temporis acti", aux "charmes" des chemins d'autrefois; ces centaines de milles de bouts de chemin étroit, tortueux, cahoteux, plutôt des sentiers, escaladant des collines, descendant des abîmes; vieux chemins abandonnés depuis longtemps au Hasard, ce pseudonyme de la Providence ... franchement, ces bons vieux postillons d'autrefois, devant ce capricieux désir, nous

prendraient pour de bien drôles de gens. Rappelons que c'est le notaire Lucien Tremblay qui remplaça le notaire Rousseau. Ce notaire Tremblay grossoya dans la paroisse pendant trente-neuf années.

A la Baie des Hahas, dans le passé, il y eut, on le conçoit facilement, bien d'autres ennuis que ceux du service de la "Malle Royale". A St-Alphonse, en particulier, la bonne petite Rivière-à-Mars, la rivière d'abord qui n'avait pas de nom, la rivière-maîtresse, pourrait-on dire, de la région, aux bords de laquelle se sont fait entendre les premiers vagissements de la paroisse dont le berceau fut suspendu aux maîtresses-branches des pins qui s'élançaient vers le ciel, des bords de la rivière... si celle-ci a fourni bien des avantages à la paroisse et dont encore de nos jours, on jouit des bienfaisants effets, elle aura aussi été la cause de gros ennuis. On sait que certains printemps, à partir de 1838, comme sa co-soeur la Rivière Haha à Saint-Alexis, en 1840 et 41, elle eut des débordements désastreux pour les pionniers. Avec des moyens de fortune, il fallait la brider, la calmer, la dompter...

Jusqu'en 1858, l'histoire de St-Alphonse et celle de St-Alexis, comme on l'a vu, est à peu près la même. Mais à cette date, la physionomie propre de ces deux missions se dessine. Tout de même elles ne pouvaient rester étrangères et il fallait penser à les relier au moyen d'un pont traversant la rivière qui séparait les deux paroisses. C'est pourquoi le 11 octobre 1860, J.-S. Gagnon, entrepreneur, commença la construction d'un petit pont en bois qui était situé, du côté de St-Alphonse, vis-à-vis la propriété de Damase Hudon, l'un des huit marchands de l'époque. Le contrat fut

accordé au montant de 7,910 louis et 9 chelins. Ce pont exista jusqu'en 1880. En 1862, le Conseil avait reçu une lettre du député Elie Saint-Hilaire, M.P.P. informant la municipalité qu'il avait obtenu du gouvernement un octroi aux fins de détourner le bras nord de la rivière et de la faire couler au sud. La route de St-Alexis, de ce fait, était sensiblement modifiée et il fallait un nouveau pont au bras sud. Le Conseil décida plus tard que l'argent du gouvernement serait employé de préférence à la construction d'un pont sur le bras nord vu qu'en détournant l'eau de la rivière, le volume liquide, en coulant dans le bras sud, causerait des accidents au pont du sud lors de la crue. En passant, disons que le côté du bras nord de la rivière était généralement appelé "Côté de la Basse-Ville". Le nouveau pont fut aussi construit en bois sur le terrain borné au nord-est de la propriété de Jacques Girard, charron, au prolongement de la rue Elgin, laquelle devait être ouverte suivant les bornes et alignements fixés par l'arpenteur Paul Dumais. Cette rue Elgin, en effet, fut ouverte en 1880 depuis chez Jacques Girard ou, comme on disait alors, depuis le petit port, qui était alors sous le contrôle du Conseil de comté. Mais on n'en est pas fini avec le pont de la Rivière-à-Mars. En 1910, on remplaça le pont de 1880 par un autre plus large et qui sera "permanent". La soumission de Johnny Girard, fils de Pierre, de Chicoutimi, est acceptée au montant de $7,845.56 pour la construction de ce nouveau pont. En juin 1939, le trafic fut subitement interrompu, au grand dam du commerce et de l'industrie régionales, entre Bagotville et les localités voisines, au cours d'un véritable oura-

gan comme il n'en avait encore jamais été constaté, de semblables, dans la région saguenéenne. Peu après le gouvernement provincial décidait de reconstruire lui-même le pont tel qu'on le voit aujourd'hui. Pour sa part, la ville fournissait le terrain propre aux approches.

Chaque année, peut-on dire, au printemps, on a signalé des débordements de la Rivière-à-Mars, mais plus ou moins désastreux. En 1871, toute la partie sud du village fut envahie par les eaux de la rivière. Mais en 1942, la génération actuelle s'en souvient bien, la crue prit figure de désastre, grâce à des ruisseaux qui vinrent mêler leurs eaux à celles de la rivière, en particulier le Ruisseau Perron et celui de la rue Saint-Pierre. Au Pouvoir — usine électrique — l'eau monta jusqu'aux fenêtres de l'immeuble et menaça d'emporter le pont de cet endroit. La machinerie fut sérieusement endommagée. Le mur de pierre aux confins de la ville fut emporté sur une longueur de 200 pieds; l'eau baigna littéralement les parties basses de la ville et les Scieries Saguenay Ltée, pour leur part, subissaient de lourds dommages. En 1939, elles avaient été transportées de St-Alexis à St-Alphonse.

En 1937, on avait construit des quais de protection en pierre le long de la rivière, depuis le Pont Rouge, jusqu'à celui de la Voirie, afin de protéger les propriétés sises dans cette partie basse de la ville. Ce n'est pas tout. En 1942, la ville est obligée de contribuer pour une somme de $2,500.00 aux frais occasionnés pour du travail de canalisation et de redressement de la rivière dans le but d'empêcher les inondations.

Les travaux sont ordonnés par la Commission des Eaux Courantes de la province.

Mais hâtons-nous de dire que la Rivière-à-Mars n'a pas causé que des ennuis aux habitants de la Baie des Hahas et, en particulier, de Bagotville. Cette rivière cascadante se prêtait à l'utilisation de ses eaux pour l'établissement d'une centrale électrique. Aussi, à Bagotville, dès que le besoin s'en fit sentir, s'est-on empressé d'utiliser la houille blanche que prêtait si généreusement la nature par le truchement de ce cours d'eau. On construisit effectivement cette centrale sur la Rivière-à-Mars à six milles de la ville. Elle est administrée par cette dernière. Elle a une capacité maximum de 1.100 c.v. en été, et de 500 à 750 en hiver. Elle alimente la ville et vend de son surplus au canton Bagot.

Voilà qui était bien généreux de la part de la Rivière-à-Mars de fournir ainsi de l'électricité à même ses eaux. Mais ce bienfait ne s'accomplit pas, grâce à certaines circonstances, sans d'assez graves ennuis, plus tard, pour les autorités municipales comme nous l'avons rapporté ailleurs. La Centrale a été construite lors d'une période d'optimisme où l'on ne regardait guère à la dépense ce qui fit que la dette augmenta sensiblement. Et aujourd'hui, la Centrale provoque plusieurs questions auxquelles il faudra trouver des réponses un jour ou l'autre.

Le système est déjà âgé de trente ans et il faut des réparations. Advenant l'établissement dans la place d'une industrie importante, faudra-t-il aménager une autre génératrice tel qu'il a été prévu dans le devis original, mais ce qui entraînerait des dépenses consi-

dérables que les revenus de la Centrale actuelle ne pourraient absorber. Les tarifs de la Centrale de Bagotville sont fixés de façon à encourager les consommateurs, ce qui, loin de provoquer un surplus dont on aurait besoin, dégénère en gaspillage d'énergie. On peut donc se demander si la ville devrait vendre ou abandonner sa centrale et acheter son énergie de la "Saguenay Electric Co." Les choses en étaient là en 1956.

Nous avons mentionné les ennuis dont la Rivière-à-Mars fut la cause et les avantages qu'elle a offerts et qu'elle offre encore à Saint-Alphonse. Elle a été à la fois commode et malcommode. Connaissons-la maintenant comme rivière. On sait qu'elle est un des principaux tributaires du Saguenay et plus particulièrement de la Baie des Hahas. On connaît l'origine de son nom qui date de 1838 quand le premier colon de St-Alphonse, Mars Simard, est allé s'établir sur ses bords, mais de l'autre côté du lieu du débarquement des pionniers. Elle prend sa source dans le Parc des Laurentides et est alimentée par plusieurs lacs dont celui qui a pris son nom : le grand Lac-à-Mars. Elle traverse les cantons Dubuc, Bagot et Bourget dans le comté de Chicoutimi pour aller se jeter dans la Baie des Hahas. Le sol de la vallée de la Rivière-à-Mars est propre à la culture sur une partie de son cours inférieur. Un bassin se développe sur son parcours, entre le 37° mille et le Lac-à-Mars. Elle coule en général au milieu de la forêt qui est très modifiée par les nombreux incendies qui ont jadis ravagé cette contrée. Cette forêt est formée de sapin, de bouleau et d'épinette qui couronnent également les hautes montagnes

qui, à partir du 24° mille, s'élèvent de chaque côté de la rivière jusqu'aux sources de cette dernière. La forêt est giboyeuse comme la rivière est poissonneuse. Enfin, la Rivière-à-Mars a 55 milles de longueur et la superficie de son bassin est de 234 milles carrés.

Le Lac-à-Mars auquel nous venons de faire allusion est situé dans le comté de Charlevoix, sur le parcours de la rivière dont il a emprunté le nom. Il constitue, avons-nous dit, l'une des sources de la rivière. Le terrain qui l'entoure est fort accidenté. Comme tous les lacs qui alimentent la Rivière-à-Mars, le lac de ce nom est peu poissonneux. On dirait que les saumons et les truites ont déserté ces lacs pour aller vivre dans la rivière.

Car la Rivière-à-Mars fut autrefois classée parmi les nombreuses rivières à saumon de la Côte nord du Saint-Laurent, comme la Rivière Ste-Marguerite qui, on le sait, est encore très fréquentée par le royal poisson qui, en particulier, en 1860, méritait ce qualificatif, puisque c'est là que le Prince de Galles, plus tard, le roi Edouard VII, en visite au Canada, a fait avec des amis l'une de ses excursions de pêche qui lui ont laissé les plus pittoresques souvenirs. Quant à la Rivière-à-Mars elle n'a guère gardé ses saumons mais a conservé ses truites. De temps en temps, un heureux fervent de la gaule peut encore attrappé un beau sujet de la famille des salmonidés, comme, avons-nous rappelé, autrefois, ce bon curé François Morin, quatrième curé de la paroisse, un passionné de la pêche, qui un jour, à l'embouchure de la rivière, en ayant accroché un, par hasard, au bout de sa ligne à truites, voyant qu'il allait le manquer, se jeta à l'eau jusqu'à

la taille, put saisir le poisson par les ouïes et le jeter au bord de la rivière, sur le sable.

Il est certain que c'est le saumon de la Rivière-à-Mars qui a valu à Saint-Alphonse le premier hôtel dit de touristes dans la région saguenéenne, à part Tadoussac : le populaire Hôtel McLean, installé au flanc du Cap-à-Gravel et dont nous ferons connaître plus loin le propriétaire Peter McLean et sa famille.

XVII

LE COMMERCE AUTREFOIS À LA BAIE DES HAHAS

Depuis 1845, on a compté, à Bagotville, plus d'une centaine de magasins dont deux ou trois au plus ont survécu — En 1955, cinq magasins généraux, vingt épiceries, deux quincailleries, huit magasins de nouveautés — Souvenir d'un ancien marchand "affligé" d'un "hobby" — Le "magasinet" d'Alphonse Tremblay devenu le plus grand magasin de l'époque — Les marchands d'occasion.

Saint-Alphonse a toujours été considérée comme une paroisse exclusivement agricole. Nous avons vu qu'elle ne pouvait non plus être regardée en qualité de paroisse industrielle puisqu'en dehors de ses petites industries que nous avons énumérées, elle vit surtout depuis 1925 de la vaste industrie de la pulpe de Port-Alfred. Quant au commerce, comme pour l'industrie, ce fut toujours le commerce local : magasins généraux ordinaires dans nos paroisses canadiennes, stéréotypés par certains écrivains du terroir qui ont fait de pittoresques descriptions de ces magasins généraux de nos villages où les notables de la place aiment à se réunir pour parler des événements du jour, du passé et aussi de l'avenir; parler politique surtout

et où l'on vend de tout à partir du "cent de fleur" — sac de farine — et de la mélasse des Barbades au gallon, jusqu'aux bobines de fil à coudre et aux aiguilles.

En 1955 on comptait cinq magasins généraux, vingt épiciers, deux quincailliers, sept ou huit magasins de nouveautés, une dizaine de spécialités dans la ville. Mais depuis 1845, on a compté plus d'une centaine de marchands. Peu de magasins de ces derniers demeurent encore. Nous aimons à rappeler plusieurs des noms de ces derniers et nous verrons qu'en 1956, si quelques-uns de ces anciens magasins existent, bien peu de leurs propriétaires, parmi les plus modernes, vivent encore. Les plus anciens marchands de la place étaient : Ambroise Fafard & Fils — Ferdinand, — J. Aimé Gravel, Job Simard, Damase Hudon, Onésime Côté, André Potvin, Etienne Lévesque, Alfred Potvin, Abel Tremblay, Mlle Octavia Pilote, F.-X. Lepage, Agésilas Lepage, Wilfrid Lévesque, Elz. Fortin, Jean Guilloran, Ph. Pépin dit Lachance, Nazaire Audet dit Lapointe, Bernard Fortin, Eusèbe Gauthier dit Larouche, Charles Potvin, J. Emile Tremblay, Ls-Nérée Simard, J. Thomas Côté, Odina Simard, Pitre Chayer, Benjamin Simard, Joseph Perron, Henri Girard, Ludger Bergeron, Paul Roberge, J. Aimé Simard, Mlle Blanche Côté, Nérée Tremblay. On peut compter sur les doigts d'une main ceux qui vivent encore. D'autres dont les magasins existent, mais qui ont changé de propriétaires, ont été radicalement modifiés. A ces établissements sont venus s'adjoindre, en ces dernières années d'autres beaucoup plus considérables, comme la Maison J.-H. Duchesne, dont nous parlerons

plus loin, et le Magasin Roberge avec son Bazar, le 5-10-15 de la place.

Le doyen des magasins anciens de St-Alphonse dont le propriétaire est le descendant direct du fondateur et qui existe encore exactement au même endroit est le Magasin Wilfrid Lévesque, puis Wilfrid Lévesque & Fils et, aujourd'hui, W. Lévesque Ltée. Ce populaire magasin fut fondé en 1881.

Si nous référons à nos souvenirs d'adolescence, nous rappellerons que le magasin Alfred Potvin était situé rue Bagot, presque à l'endroit où est aujourd'hui la résidence privée de M. J.-H. Duchesne. C'était un petit magasin général où l'on vendait surtout des tissus : indiennes, cotons, etc., etc. M. Alfred Potvin avait un "hobby". Il sculptait le bois. Avec des petites bûches de pin, il confectionnait de très jolis animaux, de ceux "qu'on appelle sauvages", dirait André Demaison : des lions, des tigres, des ours, des panthères, etc., etc.

Nous venons de rappeler, de mémoire seulement, les marchands d'autrefois à Bagotville. Malheureusement, là comme ailleurs, les archives sont plutôt restreintes et la tradition a la "mémoire courte"... Quant aux souvenirs personnels, mon Dieu! ils ne se perdent pas tout à fait encore dans la nuit des temps, mais...

De M. Alfred Potvin, par exemple, nous nous rappelons que sa petite ménagerie de bois sculpté intéressait vivement les gamins du village qui aimaient, en revenant de l'école, par exemple, à jeter un coup d'oeil admiratif dans le "bow-window" de M. Potvin, où elle était exposée. Un jour, ils ne virent plus rien.

Tous les petits animaux avaient disparu. On s'inquiéta; on s'informa... Qu'était-il arrivé? Madame Potvin crut devoir satisfaire la curiosité. M. Alfred Potvin était très violent, d'un caractère emporté, un "vrai curé Sirois", disait-on parfois. Un jour il sculptait, pour sa ménagerie, un chameau et il éprouvait beaucoup de difficultés à faire la bosse qu'il recommença plusieurs fois. A la fin, il se fâcha et non seulement il brisa tout ce qu'il avait déjà fait de son "camélidé" mais massacra toute sa ménagerie. Les gamins eurent beaucoup de peine. Mais ceux-ci — les gamins du temps — qui ne jouissaient pas alors de "centres de loisirs" ni de "terrains de jeux", avaient tout de même toujours de quoi passer le temps. Il n'y avait pas de restaurants alors. Un jour, Alphonse Tremblay en ouvrit un, à côté de la maison paternelle où l'on voit aujourd'hui le magasin Roberge. C'était le restaurant classique du temps : une petite bâtisse en planche munie d'un "abat-vent" qu'on ouvrait en pendant les panneaux au plafond à l'aide de crochets, ce qui laissait à découvert un étroit comptoir. Alphonse Tremblay avait du sang de commerçant dans les veines. Avant d'ouvrir son "restaurant" il s'était exercé au commerce en vendant des pommes à domicile. A la fin de l'été et durant l'automne, venaient accoster au quai, des goélettes de Charlevoix dont les cales étaient remplies de pommes venant surtout de l'Ile-aux-Coudres. Les gens du village allaient volontiers s'approvisionner de bonnes petites pommes, non seulement pour en manger mais pour "jouer aux pommes" durant les soirées de l'hiver; c'est-à-dire jouer au "bluff", ou baccara, avec des pommes comme je-

tons. Les joueurs en emplissaient ou en ... vidaient de pleins seaux, selon qu'ils perdaient ou gagnaient. Pour en revenir à Alphonse Tremblay — cousin germain de l'auteur — il s'était confectionné une petite charrette avec une grande boîte que traînait un gros chien, qu'il allait remplir de pommes aux goélettes et qu'il vendait ensuite à domicile. Pour avertir les clients éventuels, il avait attaché une sonnette au cou de son chien. Quand, des maisons, on entendait la sonnette, on disait : "Tiens, voilà Alphonse — la — Sonnette".

Et on appela longtemps ainsi celui qui fut le fondateur d'une des plus grosses maisons de commerce en détail de Bagotville, la Maison Paul Roberge, gendre d'Alphonse Tremblay, et à qui a succédé son frère Armand, lequel a ajouté au magasin le "Bazar", qui fut le 5-10-15 de Bagotville, devenu aujourd'hui le "Magasin du Peuple".

Continuant de dévider l'écheveau de nos souvenirs d'adolescence, nous revenons au "Restaurant" d'Alphonse Tremblay. On vendait là tout ce qu'on entend par "bonbons-à-la-cent" : bâtons de crème à la menthe, bâtons de tire enveloppés de papier huilé et que retenait au milieu une petite bague de métal; "boursagues", coeur de cire sucrée avec dessus une image en relief, longs fouets de réglisse, petits chevaux de pain d'épice, petits animaux de sucre candi, bandes faites de sucre et de coco rapé, des pipes rouges en sucre d'orge, etc., etc., en automne, des prunes, prunaux, pommes et oranges. Et il ne faut pas oublier l'éternelle "petite bière d'épinette" à un sou le verre. Nous ajouterons que c'est là que nous avons fumé nos

premières cigarettes, qu'Alphonse Tremblay vendait un sou pièce et, dans un autre ordre d'idée, c'est là, nous nous en souvenons bien, que nous avons appris, un jour, l'étonnante nouvelle que dans la maison d'en face, la Maison Lepage, il y avait une petite boîte accrochée à un mur et dans laquelle on pouvait parler et être entendu à Chicoutimi... On installait alors au village les premiers appareils téléphoniques...

Au centre de la ville, rue de la Fabrique, on voit le populaire Magasin Odina Simard — son fondateur — tenu aujourd'hui, 1957, par son fils François. On achète tout "chez Odina Simard", depuis une bobine de fil à coudre jusqu'au tailleur féminin le plus "up to date", en passant par la lingerie la plus fine et jusqu'à la plus savoureuse pièce de charcuterie, en passant aussi naturellement par l'épicerie où l'on trouve toutes les primeurs de la saison en fruits et en légumes. Odina Simard, décédé en 1953, fut un des personnages les plus notables de Saint-Alphonse où il est né. Il était le père de Mtre J.-C. Simard, un des plus brillants avocats de la région et prochainement peut-être futur magistrat.

Nous pourrions aussi classer parmi les magasins de la ville le populaire restaurant de M. Jean-Paul Tremblay, le "Restaurant Populaire" très justement nommé et que fréquentent assidûment toute la jeunesse de la ville et nous pourrions dire tous ceux, jeunes et vieux, qui aiment à se rafraîchir avec une bonne crème glacée...

A Saint-Alphonse, nous dirions, avant l'"âge moderne", on comptait certains marchands, ou commerçants d'occasion, qui ne "tenaient pas magasin" di-

rectement mais qui en établissaient temporairement pour leurs chantiers de coupe de bois ou encore durant que se tenait, en été, le marché aux bleuets. Il en était ainsi de Damase Hudon qui faisait commerce du bois et d'Ignace Gravel qui avait un magasin pour le service de ses chantiers.

Deuxième partie

Paroisses, familles, gens et choses de la Baie des Hahas

Saint-Alexis de Grande Baie

Quand en 1953, on annexait la "Municipalité de la Grande Baie" à celle de Port-Alfred, les deux formant désormais la "Ville de Port-Alfred", il y avait tout près de cent ans que la première avait été érigée, le 4 mai 1859. Mais en 1950, la "Municipalité de Saint-Alexis de la Grande Baie" restait telle qu'elle avait été canoniquement érigée le 21 mai 1861 et l'érection civile le 23 août de la même année. Le Conseil local commença la besogne au lendemain de l'érection. Le premier maire fut John Kaine qui, en 1855, avait été maire du Canton Bagot comprenant à la fois Saint-Alexis et Saint-Alphonse. "A partir de 1855", dit M. l'abbé L.-Eug. Otis, Ph. L., dans une intéressante brochure, "Saint-Alexis de la Grande Baie", "l'histoire de cette première paroisse agricole du Saguenay n'offre rien d'ordinaire ou de commun avec l'histoire générale du Saguenay. Son évolution se fera, lente et paisible, dans l'esprit et le sens de ses origines."

Malgré la perte de son Conseil de ville et son caractère de municipalité, quand St-Alexis fut annexé à Port-Alfred, il est tout de même heureux qu'en 1953 on ait laissé la paroisse intacte, séparée de sa voisine.

Saint-Alexis fut, de 1851 à 1855, le chef-lieu de la région et c'est là que siégeait le Conseil de comté. Les officiers suivants furent choisis pour la première

réunion de cet organisme : John Kaine, maire de toute la municipalité, Robert Blair et Louis Rousseau, respectivement secrétaire et trésorier. Les conseillers, pour l'autre partie de la municipalité de comté formant la paroisse de Saint-Alphonse, furent Ignace Gravel et Thomas Tremblay. Grande Baie était alors la métropole du Saguenay. C'est là que tous les intérêts du comté furent discutés depuis le début de la colonie. En transportant le Conseil général à Chicoutimi, on allait tout déplacer.

Comme on peut le voir, la paroisse de Saint-Alexis n'eut pas toujours les mêmes limites. Au début, elle s'étendait jusqu'à neuf ou quinze milles dans les terres. Sous le nom général de Grande-Baie, elle comprenait la paroisse de Bagotville elle-même. C'est le 27 novembre 1848 qu'on érigea légalement la Grande Baie en canton. On l'appela le canton Bagot en l'honneur de sir Charles Bagot, ancien gouverneur du Canada.

En fait d'industrie, il n'y en eut pas d'autres, à Saint-Alexis, que celle du bois : les chantiers, l'hiver ; la "drave" le printemps et les moulins à scie l'été. On sait déjà qu'après la Société des "Vingt-et-Un", les Price avaient pris le monopole de la coupe et du sciage du bois à la Baie des Hahas.

Détruits, puis reconstruits après le feu de 1846 et au même endroit, les moulins marcheront à pleine capacité jusqu'en 1954. En 1850, le moulin de Saint-Alexis employait ordinairement 60 hommes par jour et sciait 2,000 madriers en vingt-quatre heures. En plus, selon M. l'abbé Pilote, "Saint-Alexis possède un moulin à carder et à fouler, une manufacture de cou-

chettes et plusieurs moulins à battre qui paraissent supérieurs en mécanisme à tous ceux des bords du fleuve. Ils sont construits par un Ecossais." La tannerie, le moulin à carder et le moulin à farine étaient bâtis tout près du moulin à scie, sur le même côté ouest de la rivière Haha.

Avec tous ces moulins cependant, Saint-Alexis faillit disparaître comme paroisse pendant les années 1854 à 1860. Car la fermeture des moulins, à l'automne de 1854, supprimait une des grandes activités de l'endroit. L'abbé Gill, alors curé de Bagotville, écrivait : "Tout annonce que Saint-Alexis ne se soutiendra pas aussi longtemps qu'on le présumait... La maison Price a réglé ce matin avec tous ses employés qui vont aller, comme de raison, chercher fortune ailleurs. Déjà si petite, que va devenir cette paroisse ?" (Lettre à l'évêque, le 26 septembre 1854.)

Rappelons que le premier prêtre résident fut l'abbé Charles Pouliot qui fut nommé le 20 octobre 1842 et était, à sa nomination, vicaire à La Malbaie et que la première inscription au registre paroissial fut celle d'un baptême, Alexandrine, fille de Jean Audet, chasseur, et de Françoise Sébastien, sauvagesse. Cinq mariages sont enregistrés cette année-là. Et la paroisse se développait à vue d'oeil. En 1843, première assemblée de paroisse, nomination de trois marguilliers : Antoine Mailloux, Denis Boivin et Alexis Simard.

L'abbé Pouliot quitta la paroisse en 1842, laissant la direction religieuse de la paroisse aux Pères Oblats qui arrivèrent cette même année-là. Les Pères J.-B. Honorat, supérieur, Médard Bourassa, Flavien Durocher et Pierre Fisette. Les religieux firent dans la

paroisse Saint-Alexis un travail des plus fructueux comme dans toute la région d'ailleurs, y compris Chicoutimi. Le Père Honorat bâtit deux chapelles, l'une à Chicoutimi et l'autre à Saint-Alphonse. Les Oblats quittèrent le Saguenay le 9 janvier 1853 ; treize de ces religieux avaient passé par le Saguenay de 1844 à 1853.

En 1890, Saint-Alexis avait une population de 2,750 âmes peuplant les villages et les rangs. Il est curieux de rappeler les noms officiels de ces derniers et les noms, de fantaisie dirions-nous, que leur donnaient les habitants et contre lesquels s'éleva un jour, avec une certaine indignation, le curé Martel (1860) : Rang Saint-Antoine, Trémillon ; Rang Saint-Bruno, Lac-à-la-Poche ; Rang Saint-Joseph, La Batture ; Rang Saint-Jean, connu tel quel, de même que le Rang Sainte-Anne, ce dernier n'étant attaché au village que depuis 1908.

Les Oblats furent remplacés à Saint-Alexis par des curés séculiers dont le premier fut l'abbé Charles Gill. Alors Saint-Alexis et Saint-Alphonse étaient fusionnés. Et l'on a vu au début de cet ouvrage comment se fit la séparation, le curé devant résider dorénavant à Saint-Alphonse, ce qui naturellement ne faisait pas l'affaire des gens de Grande Baie. La paroisse principale d'abord devint desserte. Le curé Gill dut déménager d'une paroisse à l'autre en pleine nuit pour ne pas offusquer les gens de Saint-Alexis. Il fut suivi des curés suivants : les abbés Lucien Otis, L.-A. Martel, A.-J. Pelletier, M. Brunet, M. Barabé, Arthur Guay, Ernest Hervieux, M. Parent, M. Ro-

berge, M. J.-F. Roy, M. J.-O. Coulombe et M. J.-F. Roy.

On sait que c'est Saint-Alexis qui possède le Monument, dit des 21 (les fondateurs du Saguenay agricole se chiffrant à ce nombre), dont l'érection eut lieu le 29 juin 1924.

Dans une esquisse, trop courte à notre gré, de cette première paroisse agricole du Saguenay par M. l'abbé L.-Eug. Otis, on lit, à la suite d'une courte biographie de celui que l'on peut considérer comme le fondateur de la paroisse, ce qui suit sur Alexis Simard et son épouse, ce que nous aimons à citer pour compléter cette très pâle esquisse de cette paroisse-mère du Saguenay :

« Son épouse a pleuré en mettant le pied sur le « rivage où rien n'apparaissait à ses yeux que la « forêt vierge ; mais sous les apparences fragiles de « son sexe, elle cache un coeur bien trempé. Elle « possède les qualités féminines qui réveillent et « conservent, dans le coeur des maris, le courage des « héros et la douceur des saints. Une fois décidée à « suivre son époux au Saguenay, elle rivalise avec « lui de courage et de zèle. "Toujours à son foyer", « d'après la tradition, elle ne sait que travailler et « prier. En 1842, tout en soignant "le corps d'un « pauvre matelot protestant", elle soigne aussi son « âme et le convertit avant de mourir. On rapporte « aussi que, dès les premiers temps, elle quêta pour « acheter une statue de la Vierge. Cependant, malgré « ses préoccupations pieuses, elle ne délaisse pas ce « qui intéresse le foyer. Le fait qu'elle tricotait encore

« des bas à 93 ans montre bien que l'habitude du « travail était chez elle invétérée. »

Alexis Simard avait donc pour l'accompagner et le soutenir une compagne digne de lui, digne du rôle qu'il devait jouer au Saguenay.

Aujourd'hui encore, non seulement le nom d'Alexis Simard, maintes fois répété, est conservé dans les mémoires, mais sa descendance, qui dépasse 1,850 sujets, perpétue dans le royaume du Saguenay son sang, sa mentalité française et sa foi.

L'un des principaux parmi les "Vingt-et-Un", chef de famille de la première époque, premier défricheur et premier moissonneur, celui dont la maison fut la première église du Saguenay et en plus fondateur d'une famille patriarcale qui dépasse, venons-nous de dire, 1,850 sujets, il est celui à qui l'on peut appliquer, en stricte justice, le titre de Patriarche du Saguenay.

Parmi les fondateurs du Saguenay, il incarne dans sa personne le rôle et les vertus qui ont droit à l'hommage et à la reconnaissance de tous les Saguenéens.

Et la paroisse de Saint-Alexis, berceau de la colonisation, se glorifie d'avoir compté parmi les siens le Patriarche du Saguenay.

En 1956, la population exacte de la paroisse de Saint-Alexis de Grande-Baie était de 4,500 âmes. Elle était dirigée au point de vue spirituel par M. l'abbé Lucien Savard qui en était le curé depuis le 27 septembre 1954 et qui avait remplacé M. l'abbé Louis Mathieu qui occupa cette cure pendant seize années. Il avait succédé à M. l'abbé J.-Osias Coulombe qui était curé en 1938. M. le curé Savard est aidé dans

l'administration de la paroisse par deux vicaires : MM. les abbés Robert Blackburn et Ludger Larouche.

Saint-Alexis nous rappelle que la grève des débardeurs de la Saguenay Terminal Co., qui a paralysé les affaires dans la Baie des Hahas, dans l'automne de 1956, n'a pas été la première grève du genre dans la région. On lit la note suivante dans un journal du temps :

"Les ouvriers employés au chargement des navires de M. Price, à Saint-Alexis, se sont mis en grève. Ils refusent de recevoir, en paiement de leur travail, les bons avec lesquels ils achètent des marchandises. Ils ont demandé à M. Price de payer en monnaies sonnantes. Sur son refus, les ouvriers ont refusé de se remettre au travail. M. Price était dans le moment à Saint-Alexis et il aurait été prêt à écouter leurs demandes, mais aucun n'est allé les lui exposer. M. Price est prêt à perdre $10,000.00 plutôt que de faire les premières démarches. Seuls, les contremaîtres travaillent. Des gens des paroisses voisines vinrent s'offrir pour travailler, mais les grévistes les en empêchèrent."

Comme on le voit, il y avait même des "piqueteurs" dans ce temps-là, comme au cours de tout arrêt de travail de cette nature. Et, comme à la fin de toute grève, on finit par s'arranger tant bien que mal, pas toujours pour le plus grand bien des grévistes. Alors, les salaires des hommes qui travaillaient dans le port au chargement des navires des M. M. Price qui venaient, au nombre d'une dizaine par année, charger des madriers à Saint-Alexis et qui mouillaient aux "Battures", les salaires, disons-nous, étaient de

50, 60 et 80 sous par jour. Quelques années auparavant, en particulier en 1842, les hommes étaient payés de 12 à 14 dollars par mois. Et ils étaient payés en bons ou en "pitons", comme on disait dans le temps. Les ouvriers, par dérision, appelaient ces bons des "grimaces" et c'est contre ces "grimaces" qu'en 1881 ils firent la grève que nous venons de rappeler.

Donc, rien de nouveau sous le soleil de la Baie...

La ville de Port-Alfred

Disons d'abord les origines religieuses de la paroisse de Saint-Edouard de Port-Alfred.

La plupart des paroisses naissent d'un démembrement de paroisses voisines trop étendues ou trop populeuses. Port-Alfred se classe parmi les exceptions. Elle a surgi d'elle-même et soudainement d'un coin de terre très restreint que possédaient deux braves cultivateurs : MM. Onésime Lévesque et Johnny Chayer. Tous deux relevaient de la municipalité de Grande Baie.

En mai 1917, M. Edouard-Alfred Dubuc, industriel de Chicoutimi et organisateur de la *Compagnie Ha ! Ha ! Bay Sulphite,* y commence la construction d'une usine à pâte chimique. L'usine attire naturellement des ouvriers.

Le 7 septembre 1917, les quelques résidents obtiennent une commission scolaire. Quatorze élèves s'inscrivent. M. Onésime Lévesque fait signer une requête demandant un curé à Mgr Labrecque.

Le 1er octobre 1917, M. l'abbé Médéric Gravel vient fonder la paroisse Saint-Edouard de Port-Alfred, nom choisi en l'honneur de M. Edouard-Alfred Dubuc. Le nouveau curé, encore sans logis, se retire tantôt à la cure de Bagotville, tantôt au

presbytère de Saint-Alexis, puis il habite une maison privée au numéro 626, 6ème Avenue.

Le dimanche de la Quasimodo, 12 mars 1918, il célèbre la première grande messe à Port-Alfred, dans l'église en construction, "au milieu des échafaudages". Le 12 mai, il administre le baptême, le premier, celui de Edouardine Lévesque.

Le 16 juin 1918, date du premier recensement, il y avait à Port-Alfred 63 familles, 240 âmes, dont 64 enfants en âge de fréquenter l'école.

La première église était construite en bois, toiture de bardeaux et fenêtres gothiques. Elle fut démolie en 1930. La consécration de l'église actuelle a eu lieu au milieu de somptueuses cérémonies en juillet 1950. Alors, la grande figure de Port-Alfred était, sans contredit, son curé-fondateur, l'abbé François-Médéric Gravel. Le premier curé de Port-Alfred est né le 28 décembre 1879, au Rang Sainte-Marguerite de la paroisse du Sacré-Coeur du Saguenay de Tadoussac. Il fit ses études au séminaire de Chicoutimi et fut ordonné prêtre le 24 mai 1906. Vicaire à Sainte-Agnès de Charlevoix de 1907 à 1908, à la Baie Saint-Paul de 1908 à 1912, curé de Saint-Placide de 1912 à 1917, il fut à Saint-Alfred depuis 1917 et ne prit sa retraite qu'en 1955, ayant gardé cette cure pendant trente-huit ans. Il fut remplacé par M. l'abbé Henri Tremblay, curé actuel — 1957 —, qui a pour premier vicaire M. l'abbé Adléi Duchesne et deuxième vicaire, M. l'abbé Antoine Gauthier. M. l'abbé Gravel s'est retiré à l'Orphelinat de Chicoutimi. Il a laissé à Port-Alfred un souvenir impérissable.

Le développement de la paroisse de Port-Alfred

alla de pair avec le développement de la cité et le développement des usines.

Dès 1917, il s'était formé une Compagnie de Construction Ouvrière, laquelle avait acheté tous les terrains du futur emplacement de Port-Alfred, soit deux milles carrés. Cette compagnie céda gratuitement les terrains pour la construction du couvent, de l'église et du presbytère. Ce dernier immeuble, construit en 1919, ne coûtait à la Fabrique que $2,000.00, le surplus étant payé par la Compagnie de Construction Ouvrière.

La construction de la nouvelle église fut autorisée par Mgr Labrecque en 1927, sur requête des francs-tenanciers. La pierre angulaire fut bénite le 22 juillet 1928 par Mgr Almas Larouche, alors curé de la cathédrale de Chicoutimi. La première messe y fut chantée le soir de Noël 1929. Solennellement, au son des cloches de minuit, on transporta le Saint-Sacrement de l'ancienne à la nouvelle église.

La bénédiction de la nouvelle église et de ses cloches fut faite par Mgr Charles-Antonelli Lamarche, le 25 mai 1930. Le donateur des cloches fut M. Georges McKee, alors président de la Compagnie Pulp and Paper Corporation. La première cloche porte le nom d'Edouard-Alfred, la seconde s'appelle Charles-Antonelli et la troisième François-Médéric. Au carillon, l'on ajoute Marie, la cloche de la première chapelle.

Le 22 décembre 1938, on fit la bénédiction des orgues électriques. L'église de Port-Alfred est d'un style semi-gothique, strictement pur. L'extérieur est en granit du Saguenay. L'intérieur est remarquable par ses boiseries en chêne de premier choix et ses

trois verrières dont le sujet est tiré de la vie de saint Edouard. L'église Saint-Edouard fait maintenant l'orgueil des paroissiens et l'envie des visiteurs.

Le village de Port-Alfred fut érigé en municipalité le 22 avril 1918. La première élection en date du 29 mai donnait à la nouvelle localité l'administration suivante : maire, M. Adélard Grenon ; conseillers : MM. Théophile Jalbert, William Gilbert, Georges Martin, J.-Harvey Tremblay, Georges-Henri Grenon et Simon Ouellet.

Dès le 5 septembre 1919, Port-Alfred était érigé en ville. L'élection suivit qui redonna comme maire et échevins les mêmes citoyens élus antérieurement, et la première séance du Conseil de Ville eut lieu le 8 octobre. M. Georges Saint-Pierre, notaire de Chicoutimi, fut nommé greffier, M. Stanislas-E. Hachey assistant-greffier et trésorier.

En 1919, la Compagnie Immobilière de Construction bâtit cinquante maisons. En mai 1920, la Ville organise son service de protection contre les incendies et, en juillet, son service de police. En mai 1921, construction d'un premier Hôtel de Ville. En septembre 1922, établissement d'une Cour de Recorder dont le premier titulaire fut feu Onésime Tremblay, avocat de Chicoutimi. En 1926, la Ville de Port-Alfred construit sa propre prise d'eau, sur la Rivière-à-Mars, à une distance d'environ 7 milles.

Les maires de Port-Alfred ont été : MM. Adélard Grenon (1918-20), Georges Martin (1920-24), Johnny Chayer (1924-29), Edmond Tremblay (maire suppléant, novembre 1929-janvier 1930), Ulysse Dufour (1934-38 - 1939-42), R.-A. Foster (1938-48),

Ernest Bergeron (1942-46), M. J.-E.-A. Beaulieu, de 1946 à 1956, et le maire actuel — 1957 — de nouveau M. Ernest Bergeron.

Le 3 juillet de cette année (1956), dans une lutte très chaude où deux rudes adversaires se faisaient face : M. J.-E.-A. Beaulieu et M. Ernest Bergeron, la Ville de Port-Alfred se donnait un nouveau maire dans la personne de M. Bergeron, marchand général de l'endroit, homme d'affaires avisé, patriote à tout crin, appartenant à l'une des familles les plus distinguées de la région, d'une distinction remarquable, aimant sa ville d'un ardent amour et cherchant tous les moyens de promouvoir ses intérêts : religieux, sociaux et industriels. Nul choix ne pouvait être plus à l'honneur des citoyens de Port-Alfred que celui que faisait ce jour-là la population de cette ville exclusivement industrielle, puisque son nouveau maire avait dans les veines, pourrions-nous dire, du "sang de l'industrie" ; son père, feu Eugène Bergeron, ayant été le premier surintendant de la "Consolidated Paper Corporation" de Saint-Alfred, ayant succédé en 1918 à cette haute fonction qu'il remplit si bien jusqu'à sa mort, en 1935, et que ses successeurs, MM. S.-W. Slater, Geo. Balko et Fred L. Hogan (surintendant actuel, 1957), n'eurent qu'à suivre les directives imprimées par M. Bergeron, directives qui ont eu pour résultat de placer l'industrie de la "Consolidated" au premier rang des industries du genre au Canada.

Rappelons, puisque l'occasion nous en est fournie, que feu M. Eugène Bergeron, appartenait à l'une des plus belles familles du Saguenay. Il avait épousé à

Jonquière la fille (Léda) de feu Ernest Gauthier, que l'on considérait comme le premier meunier de la région, une autre industrie, certes, qui en vaut la peine puisqu'elle produit le pain, notre pain quotidien. Sa femme lui donna douze enfants dont deux sont morts en très bas âge ; cinq filles et cinq garçons vivent encore. L'une des filles est religieuse au couvent des Franciscaines de Marie, à la Baie Saint-Paul, et l'un des garçons est le maire actuel de Port-Alfred. Un détail intéressant pour ceux de la Baie des Hahas, c'est que la première fille baptisée à Saint-Alphonse de Bagotville avait pour père Mars Simard, le premier colon de Bagotville, qui a donné son nom à la rivière qui sépare Bagotville de Port-Alfred — la Rivière-à-Mars — laquelle fille a été la mère de feu Eug. Bergeron, fils de Liguori Bergeron, de Rivière-au-Sable, aujourd'hui Jonquière.

Le maire Bergeron, l'un des fils, avons-nous dit, né à Jonquière le 24 juin 1909, épousa en 1932 Eglantine Côté, de Port-Alfred, qui lui a donné quatre enfants, un garçon et trois filles.

Nous avons dit que le choix de la population de la ville de Port-Alfred avait été heureux quand, ce 3 juillet 1956, elle faisait asseoir au fauteuil mairial M. Ernest Bergeron, fils d'un grand industriel qui avait si puissamment aidé à former la compagnie dont est née la ville elle-même et dont les habitants se composent presque entièrement d'ouvriers canadiens-français formant une main-d'oeuvre laborieuse, disciplinée et respectueuse des lois qui régissent employeurs et employés.

Rappelons que le prédécesseur de M. Bergeron,

Le Boulevard Damase Potvin, à Bagotville. Initiative de la Chambre de Commerce de la Baie des Hahas

(Studio Ellefsen)

Le monument aux morts au champ d'honneur de la région, à Port-Alfred, initiative de la Chambre de Commerce de la Baie des Hahas
(Studio Ellefsen)

M. J.-E.-A. Beaulieu, fut durant douze ans maire de Port-Alfred et que, sous son administration, il y eut nombre de précieuses améliorations.

La ville de Port-Alfred s'étend sur un terrain de près de 3 milles carrés. Elle a cinq rues et huit avenues de 60 pieds de largeur. Outre le moulin de la Consolidated Corporation, le port du Saguenay Terminal et la station de chemin de fer Roberval-Saguenay, Port-Alfred a un bureau de douanes et accises, un magasin coopératif, une Caisse Populaire, une banque, plus de 20 magasins de détail, une fanfare, un club de golf et de ski, une salle de cinéma et un aréna, le Palais Municipal.

Le service de téléphone est fourni par la Compagnie de Téléphone Saguenay-Québec. L'électricité pour fins domestiques et l'éclairage des rues est du réseau de la Compagnie Electrique du Saguenay.

Deux institutions d'enseignement, le Collège et le Couvent, relevant de la Commission scolaire de Port-Alfred, assurent l'instruction et l'éducation de la jeunesse étudiante de la localité.

C'est en 1921 que les Soeurs du Bon Conseil vinrent, à la demande de la Commission scolaire et sur l'ordre de Mgr Labrecque, prendre la direction de l'école. L'année scolaire n'était pas écoulée qu'un incendie (22 mars) ravageait l'établissement.

Une nouvelle construction surgit sans délai, construction que les années viendront agrandir considérablement. De 1922 à 1956, une moyenne de 500 élèves fréquentent le couvent. En 1941, on ouvre des cours supérieurs de dixième et onzième année et on organise sur une haute échelle la section commerciale.

Depuis 1930, il se donne au Couvent des cours très suivis d'enseignement ménager. Il y a cinq ans, on instaurait l'Ecole moyenne d'enseignement ménager.

Planté sur les hauteurs, comme une forteresse, le Collège de Port-Alfred est le plus vaste édifice scolaire de la Baie des Hahas et son apparence extérieure cadre bien avec l'importance sociale et religieuse qui lui échoit. Toute la jeunesse masculine le fréquente. La régie du Collège est confiée depuis la fondation — 7 mars 1929 — aux Frères des Ecoles Chrétiennes. Au premier jour, le personnel enseignant se composait de cinq frères et trois institutrices ; il y avait plus de 200 élèves. Les frères sont aujourd'hui au nombre de 19, aidés par 2 abbés, 14 institutrices et 2 professeurs laïques.

Comme le Couvent, le Collège s'agrandit par étapes, suivant le rythme montant de la population. Dès 1929, on inaugure en plus du cours primaire régulier un cours de métiers, un cours technique et un cours commercial, dans le but de faciliter aux garçons l'accès des différentes carrières.

Non contents de remplir le programme officiel dont les charge leur mandat, les Frères abattent mille besognes supplémentaires : Croisade Eucharistique, Maîtrise, Section de Jeunesse Etudiante Catholique, Chambre de Commerce juvénile, bibliothèque et cinéma scolaires, Comité des Nouvelles, gymnastique, sanctuaire, etc...

L'institution avait autrefois sa revue mensuelle, *"Mon Collège"*, qu'encourageaient les messieurs de la Commission scolaire et les annonceurs locaux.

De 1948 à 1950, les Frères étaient autorisés à don-

ner l'enseignement commercial supérieur pour les élèves de dixième, onzième et douzième années. Ce dernier cours a été supprimé dans une tentative d'unification des cours à la Baie des Hahas.

En 1953 eut lieu la fusion des deux municipalités de Port-Alfred et de Saint-Alexis, mais les deux paroisses civiles demeurèrent séparées avec leurs organisations respectives : Commission scolaire, Fabrique, etc., etc...

En 1918, au premier recensement paroissial, la population de Port-Alfred était de 240 âmes, réparties en 63 familles. Les premiers marguilliers de la paroisse furent MM. Eugène Bergeron, surintendant des moulins ; Onésime Lévesque et Pierre Rivard. On relève alors parmi les servants de messe du curé : Ernest Bergeron, qui devenait maire de la paroisse en 1952 et qui le fut de nouveau, comme nous l'avons vu, le 3 juillet 1956.

Pour en revenir à la question de l'enseignement, on peut affirmer que la ville de Port-Alfred a l'une des plus remarquables commissions scolaires de la région saguenéenne. Son histoire s'ouvre par un arrêté ministériel du lieutenant-gouverneur en date du 5 septembre 1917. Cet arrêté détachait de la municipalité scolaire de Grande Baie — Saint-Alexis — le territoire projeté pour former la ville de Port-Alfred. Le président de la première Commission scolaire fut le curé Gravel ; le secrétaire était M. Simon Ouellet. Le président actuel (1957) est M. Ulysse Dufour et le secrétaire M. Jacques Gravel. La première maison d'école a été construite en 1918 ; c'était l'Ecole Modèle qui fut détruite par le feu en 1922.

La masse de la population de Port-Alfred gagne son pain quotidien à l'usine. Elle est ouvrière au sens le plus exact et le plus noble du mot.

L'ouvrier de Port-Alfred n'est pas un simple manoeuvre, mais un type de travailleur spécialisé. Il est habile, contremaître, ingénieur, inventeur, dresseur de plans, connaisseur en électricité, en plomberie, en tuyautage, en comptabilité, en analyse de laboratoire, en transport et chargement maritime. Il est expert en production et muni de connaissances générales telles que : valeur des produits, débouchés commerciaux et problèmes de la classe ouvrière.

Le personnel de l'usine — ouvriers et surintendant des divers départements — est à peu près de 100 % canadien-français.

Une des plus sympathiques figures de notre monde industriel fut sûrement, nous l'avons noté précédemment, le premier gérant général, M. Eugène Bergeron, auquel revient le mérite d'avoir organisé et dirigé le moulin pendant vingt ans. L'usine de Port-Alfred, actuellement connue sous la raison de Consolidated Paper, a connu trois phases d'organisation et de production.

De 1918 à 1925, elle fut usine de pâte chimique et s'appelait la *Compagnie Ha ! Ha ! Bay Sulphite*, lancée par M. Dubuc. En 1925-26, elle devient usine de papier et employa jusqu'à 1,000 travailleurs, les quatre machines marchant à plein rendement et produisant journellement 160 tonnes de pâte chimique et 500 tonnes de papier journal.

La compagnie s'appelait la *Port-Alfred Pulp and*

Paper Corporation. Survint 1930, la crise universelle. L'usine connut non seulement un déclin notable mais un arrêt complet de production. La noble population ouvrière de Port-Alfred, qui méritait qu'on s'occupât d'elle, reçut de la part de la compagnie une assistance continuelle qui lui permit de subsister. Le courage ne défaillit point. M. le curé Gravel mit en oeuvre plus que jamais les ressources inépuisables qu'offre la religion. Le Gouvernement aida par quelques travaux, notamment la construction de l'Hôtel de Ville. Cependant les épreuves n'étaient pas finies.

Pour comble de malheur, après des années de chômage, un incendie se déclara en 1932 dans la réserve de bois de pulpe. Le brasier flambe pendant treize jours et dévore 200,000 cordes de bois, mais "il s'arrête comme miraculeusement le treizième jour, laissant le tiers du bûcher".

Aujourd'hui, les usines de Port-Alfred se sont réorganisées, se joignant à un groupe de papeterie de la vallée du Saint-Maurice et devenant une branche de la *Consolidated Paper Corporation Ltd,* qui opère aux Trois-Rivières, au Cap-de-la-Madeleine, aux Chutes Shawinigan et à Grand'Mère.

Rappelons en terminant que l'année 1942 marquait pour Port-Alfred un double anniversaire : le vingt-cinquième de la ville et le vingt-cinquième de son curé-fondateur, l'abbé Médéric Gravel. Ce double anniversaire méritait d'être dignement célébré et il le fut de façon fort brillante, grâce à l'esprit d'organisation des membres du comité spécial de citoyens formé à cette fin.

A cette occasion, un superbe album-souvenir fut publié, reflétant la vie paroissiale, rappelant l'origine de la ville, ses oeuvres, etc...

Saint-Marc et son église

Les autorités religieuses du diocèse de Chicoutimi ont été plus chanceuses en 1953 pour ériger une nouvelle paroisse à même le territoire de Saint-Alphonse, la paroisse de Saint-Marc, qu'elles n'avaient été en 1850 alors qu'on avait entretenu le projet d'établir une paroisse dans le nord du Canton Bagot et le nord-est du canton Chicoutimi. A cette époque, voyons-nous dans l' "Histoire du Saguenay", un coin de forêt allant des abords de la savane à la rive du Saguenay avait été balayé par le feu. Les colons envahirent cet espace dès l'été de 1846 et bientôt leurs établissements formèrent un groupe important en arrière de ce que l'on connaît aujourd'hui sous l'appellation de Poste Saint-Martin.

Parmi les pionniers de ce mouvement de colonisation, on nomme un membre de la Société des "Vingt-et-Un", François Maltais. "C'est de lui et de son fils Alexandre, lit-on dans l' "Histoire du Saguenay", ainsi que des autres Maltais venus à leur suite, Marcel, Joseph et Jean, que vient le nom de Rang des Maltais, appliqué au rang double II et III N.E. du Chemin Sydenham, aussi appelé Rang St-Joseph, où ils s'établirent. Ils aménagèrent sur le petit cours d'eau qui traversait leurs terres deux modestes moulins, l'un pour scier le bois, l'autre pour moudre le

grain, ce qui fut un appoint très apprécié pour les colons des alentours."

De temps en temps, des missionnaires venaient rendre visite à ces colons éloignés. Voilà qu'un jour ceux-ci songèrent à fonder une paroisse et ils en firent la demande officielle en 1850. Au mois de juillet de cette année, l'abbé N.-T. Hébert détermine le territoire à prendre pour la nouvelle paroisse, sur les territoires de Chicoutimi et de Saint-Alphonse. Le 14 août, un décret autorisait la construction d'une chapelle et d'un presbytère "sur un terrain offert par les sieurs Alexandre et François Maltais". On devait appeler la paroisse Saint-Adrien. Mais le projet n'alla pas plus loin.

"Le 13 décembre 1850," lisons-nous encore dans l'"Histoire du Saguenay", "vingt habitants de son territoire, invoquant des raisons de distance et de routes à faire, demandèrent à être rattachés à Saint-Alphonse. Il y eut des retards occasionnés par la question des limites, mal définies du côté de Chicoutimi et par celle de la cession légale du terrain de la chapelle. Les choses en restèrent là."

Un siècle plus tard, en 1953, le 4 juillet, on érigeait canoniquement la paroisse de Saint-Marc. Cette fois, pas la moindre difficulté, ni retard, tout le monde y allant avec enthousiasme. L'érection civile était annoncée le 2 juin 1954. Le territoire de la nouvelle paroisse comprenait, dans la ville de Bagotville, le sud de la rue Durham jusqu'aux limites de la ville et les rangs Saint-Pierre et Saint-Anicet. Les premiers marguilliers de St-Marc furent MM. Emile Simard, Rang St-Pierre, Edmour McLean et Edmond

Gagnon. Le marguillier d'office à l'érection canonique de la paroisse était M. Nap.-Alfred Tremblay et les autres : MM. M.-Aurèle Tremblay et Henri Riverin.

Le premier curé de Saint-Marc, curé actuel en 1957, fut M. l'abbé Chs-Aug. Boily, qui était, quand il fut nommé à cette nouvelle cure, vicaire à Saint-Alphonse. En 1955, la population de Saint-Marc était de 2,070 âmes. A peine la paroisse était-elle canoniquement et civilement érigée que l'on prenait des mesures pour construire l'église et ses dépendances et, dès l'été de 1955, on annonçait que les entrepreneurs Xavier Néron et Fils, de Chicoutimi, avaient déjà considérablement avancé les travaux des fondations, le rythme des travaux du presbytère relié à l'église par un couloir suivant à la même cadence.

Déjà alors durant l'été, la base du temple laissait deviner le style général de l'église qui devait être tout à fait nouveau, d'après la conception de l'architecte Paul-Marie Côté, de Chicoutimi. Dans cette église, la première du genre non seulement au Saguenay mais peut-être dans tout le district, aucune fenêtre ne laisse pénétrer la lumière sur les côtés de l'église, l'éclairage naturel étant tout de même assuré par deux immenses baies vitrées à l'avant et à l'arrière du temple. Une ancienne exigence liturgique sera ressuscitée peut-être pour la première fois dans la région. L'autel est aménagé de façon que le prêtre célèbre face aux fidèles.

Au sujet de cette liturgie voici que nous croyons intéressant de rapporter ce que nous écrivions dans la PRESSE de Montréal, le 26 août 1955 :

Quelque temps avant sa mort, le grand poète, Paul Claudel avait scandalisé plusieurs catholiques par un article portant pour titre assez étonnant sous sa plume : "La Messe à l'envers". A ce sujet, quelque temps après, dans l'intéressante petite revue catholique "Familiale" d'avril 1956, sous la signature du Rév. Père A.-M. Roguet, O.P., paraissait un article explicatif, mais qui ne ternissait en aucune façon la mémoire du grand Claudel et dont voici le début :

"Tout d'abord, M. Claudel — qui est mort quelques jours après — comme beaucoup d'excellents paroissiens, s'imagine que ce qu'il a toujours vu est la règle traditionnelle et que ceux qui changent ses habitudes changent de religion. Il nous parle de cet usage "qui se répand de plus en plus en France", de cette "liturgie nouvelle", du "déplorable usage actuel" qu'il oppose à la "liturgie traditionnelle". Ignore-t-on donc que l'usage le plus ancien et le plus traditionnel est précisément celui de l'autel en face du peuple, qu'il s'est maintenu dans les basiliques romaines et que c'est ainsi que le pape célèbre la messe à St-Pierre de Rome ?"

Et le Père Roguet continuant, demande : "Mais n'y a-t-il rien de vrai lorsqu'il — Claudel — dit par exemple, "c'est nous, derrière le prêtre et ne faisant qu'un avec lui qui allons vers Dieu, pour lui offrir "hostias et preces" ou bien ce n'est pas Dieu qui vient se proposer à nous comme à un public indifférent pour nous rendre témoins de notre plus grande commodité du mystère qui va s'accomplir?"

Il y aurait là du vrai et du faux. Le Père Roguet dit que la première affirmation est tout à fait vraie.

Dans la messe, nous allons vers Dieu pour lui offrir dons et prières; mais la négation qui suit est fausse car "dans la messe également Dieu vient se proposer à nous comme à un public. Pourquoi dire "indifférent" et non pas "attentif"? La messe comporte un double mouvement : un Dieu qui vient vers les hommes pour leur parler et se donner à eux."

Il faut donc conclure avec le Père Roguet que les deux usages de dire la messe : l'autel face au peuple et l'autel tournant le dos au peuple sont tous les deux admis par l'Eglise.

Cependant, il semble certain que le premier usage, ne serait pas du tout, comme le prétendait Claudel, un "usage déplorable", puisqu'il fit partie de l'ancienne liturgie et que c'est encore la façon du pape de célébrer la messe.

Dans notre province, les paroissiens de la jeune paroisse de Saint-Marc de la Baie des Hahas eurent donc, le jour de l'inauguration de leur église, les premiers peut-être dans le district de Québec, l'honneur de participer, en assistant à la messe, à l'ancienne liturgie abandonnée en général depuis des siècles.

C'est en mai 1956 que Mgr Melançon, évêque de Chicoutimi, a béni le temple de Saint-Marc de Bagotville. Pour en revenir à l'architecture de cette église, devenue objet de curiosité et que l'on vient voir de partout, disons que la construction est en forme de triangle isocèle, sorte de pointe élevée vers le ciel. Elle est érigée en un site fort pittoresque près d'un rocher surplombant cette merveille de la nature au pays du Saguenay, la Baie des Hahas!

L'architecture de cette église, dont les lignes for-

ment un contraste si saisissant avec l'architecture religieuse traditionnelle dans la province de Québec, est de Paul-Marie Côté, de Chicoutimi.

Jusqu'à la deuxième guerre mondiale, la plupart des églises du Québec étaient construites selon les règles de l'architecture gothique. Mais, après la guerre, de nouvelles tendances ont commencé à se dessiner et les églises construites depuis lors représentent diverses architectures.

La nouvelle église de Bagotville a une structure de pierre et de ciment. Elle a coûté $300,000. La plupart des matériaux qui ont servi à sa construction proviennent de la région du Saguenay.

L'une de ses caractéristiques les plus frappantes est sa flèche triangulaire qui part du sol même et s'élève vers le ciel. Au sommet de cette flèche se trouve une grande croix. Cette flèche qui, en somme, est le clocher, est faite de ciment. La flèche est percée de deux ouvertures dans lesquelles on a placé deux cloches qui ne se balancent pas au moyen d'une corde mais dont les battants frappent les parois de la cloche au moyen de l'électricité.

Une autre des caractéristiques les plus frappantes du temple, c'est son toit qui touche le sol. Ce toit qui est également fait en ciment, touche aussi les deux côtés de l'église excepté aux endroits situés près des portes.

L'extrémité la plus éloignée de l'autel est formée presque complètement de petites fenêtres. Dans les deux triangles latéraux, on trouve également de petites fenêtres semblables ce qui permet à la lumière de percer sur l'autel, qui est de granit noir.

La largeur du toit diminue graduellement de l'arrière de l'église à l'autel. A l'arrière, le toit a 70 pieds de large et au-dessus de l'autel il est de 45 pieds. Les dimensions de la nef varient également. Près de l'autel, la nef a 44 pieds. Ailleurs, elle en a 70.

Au-dessus de l'entrée, à l'arrière de l'église, se trouve une tribune où peut prendre place un choeur de 50 personnes. Les tuyaux du grand orgue sont logés dans des niches creusées dans le toit. L'éclairage est indirect.

Certes, on a raison de venir de tous les coins du diocèse de Chicoutimi, et d'ailleurs, étudier et admirer ce fort curieux chef-d'oeuvre d'architecture, inusitée, on le comprend, du moins dans notre province. Mais les paroissiens de Saint-Marc ne se laissent en aucune façon distraire par cette "curiosité" qui n'affecte en rien leur foi et leur piété.

Bagotville paroisse

Canton Bagot, division Nord-Ouest

Le 28 janvier 1858, eut lieu l'érection civile de la paroisse de Saint-Alphonse ; Saint-Alexis et Saint-Alphonse formant désormais deux municipalités distinctes. En 1920, la municipalité du village de Saint-Alphonse était érigée en ville : jusque-là la municipalité de paroisse faisait partie du système municipal des cantons. Il y avait vingt ans que le système municipal canadien existait — 1855 — quand en 1875, fut érigé le premier conseil municipal de village pour la région du Saguenay : celui de Saint-Alphonse village. L'acte du Parlement fut sanctionné le 24 décembre 1875. La municipalité de paroisse — que l'on désigne aujourd'hui sous les titres de "Corporation Municipale Canton Bagot Division Nord-Ouest" — existe donc depuis cette année 1875.

On sait que la première municipalité de canton de la région saguenéenne fut celle du Canton Tremblay qui, le 17 juillet 1855, s'est prévalu de la loi du 1er juillet 1855. C'était le premier conseil de comté, et le 17 août eut lieu la première réunion des représentants des cantons qui choisirent Chicoutimi comme chef-lieu.

Le premier maire de Saint-Alphonse village fut M. Aimé Gravel élu le 16 mars 1876. Quant à la paroisse

de Saint-Alphonse à partir de 1876, on ne connaît rien de son conseil ni de sa constitution. Le secrétaire-trésorier de cette municipalité, M. Nap. A. Tremblay, nous écrit qu'on ne possède aucun registre municipal antérieur à 1889. On croit que les minutes municipales de treize années — 1876 à 1889 — ont été détruites par le feu.

N'empêche que la paroisse de Bagotville qu'on connaît maintenant, venons-nous de dire, sous le titre officiel de "Corporation Municipale Canton Bagot et division Nord-Ouest", a poursuivi dans le calme et le silence son petit bonhomme de chemin pour le plus grand bien de la paroisse que l'on peut qualifier comme la plus prospère et la plus agricole des régions outre-Laurentides et dont la population en 1956 était de 2,875 âmes, comprenant la population de la Base du C.A.R.C. (1)

Mais on connaît les maires qui se sont succédés à partir de 1889 au fauteuil présidentiel de cette municipalité. En voici la liste avec la date de leur règne, telle que nous la communique le secrétaire-trésorier :

1889, Firmin Paradis ; 1892, Alfred Boivin ; 1898, Didime Bouchard ; 1907, Pitre Gaudrault ; 1908, Herménégilde Girard ; 1910, Joseph Simard ; 1913, Xavier Villeneuve ; 1914, Philippe Simard ; 1916, Ben Maltais ; 1917, Alfred Boivin ; 1919, Xavier Bouchard ; 1927, Philippe Simard ; 1933, Alfred Tremblay ;

(1) Bagotville se classe au troisième rang des paroisses agricoles de Chicoutimi avec une population de 1,090 âmes. Les statues de St-Martin, St-Joseph, St-Anicet, St-Pierre et St-Jean-Baptiste, les patrons d'autant de rangs, sont installées dans l'église St-Alphonse. Une protection certaine pour ces cultivateurs qui en ont assumé l'achat.

L'industrie laitière rapporte $150,000 par année et l'élevage donne annuellement $85,000. Il existe 95 fermes en culture et la superficie totale en culture est 10,000 acres. Le nombre de fromageries, beurreries et laiteries s'élève à 7.

1947, Edmond Larouche ; 1955, Edgar Tremblay, maire actuel (1957).

En 1956, le conseil de la paroisse de Saint-Alphonse était composé comme suit : M. Edgar Tremblay, cultivateur du Rang Saint-Joseph, maire; conseillers: MM. Edmond Boivin, Didime Bouchard, Edmond Duperré, Hermel Girard, Paul Lavoie et Louis-Joseph Simard.

L'Aéroport de Bagotville

Pendant la dernière guerre, le gouvernement canadien a fait construire un aéroport militaire à cinq milles à l'ouest de Bagotville sur un plateau d'environ 500 pieds. Mais la fin des hostilités marqua la fin de l'utilisation militaire de cet aéroport. Peu après, la "Canadian Pacific Air Line", trouvant là un prolongement facile de sa ligne déjà établie entre Québec et Montréal, loua le terrain, et pendant plusieurs années, la C.P.R. effectua jusqu'à Bagotville deux voyages par jour au moyen de Dakotas dont chacun pouvait transporter 28 passagers. En outre de cette activité qui fut chaudement appréciée par les hommes d'affaires de la région saguenéenne, pendant l'hiver surtout, cette ligne aérienne a rendu d'énormes services pour le transport des malles; tous les courriers de la région étant rapidement transportés à destination dans les grands centres. Il en fut ainsi pendant quelques années.

En fin de juin 1948, l'hon. M. Douglas Abbott, ministre des finances dans le gouvernement St-Laurent, annonçait que l'Aéroport de Bagotville allait être désormais converti en base aérienne militaire et que de

très importants travaux seraient nécessairement commencés lesquels s'élèveraient, disait-on, au coût approximatif de 16 millions, donnant à la base, dont la plupart des pistes d'envol et d'atterrissage devaient être souterraines, un aménagement selon les concepts les plus modernes d'architecture aérienne. A part les travaux à l'aéroport proprement dit : pistes, hangars, l'on commença la construction des maisons au nombre de plus de 200 devant former au sein de l'aéroport un village considérable; ces maisons devant être habitées par les familles des aviateurs. De sorte que ce champ d'aviation de la C.A.R.C. était appelé et est, en effet, devenu l'un des principaux points stratégiques du Canada. L'aéroport qui, on l'a vu, avait servi d'abord de base d'aviation de chasse et de centre d'entraînement au cours de la dernière guerre, devenait de nouveau, après des espèces de "vacances civiles", une base d'avions de chasse. Il avait alors comme commandant le lieutenant Christmas, âgé de 32 ans, originaire de St-Hilaire. Il s'était rendu en 1940 outre-mer à titre de pilote d'avions de chasse du C.A.R.C.

Dès lors, la Station du corps d'aviation royal canadien de Bagotville ne cessa d'être la scène d'une grande activité terrestre et aérienne; il en fut ainsi en particulier en juillet 1952 alors que la station fut le théâtre pendant plus de quinze jours des plus grandes manoeuvres de défense aérienne accomplies dans le district de Québec. Des centaines et des centaines d'officiers, de pilotes et d'étudiants-pilotes ont stationné à la base tout le temps que durèrent les manoeuvres de la défense aérienne. De 4 heures du ma-

tin à 9 heures du soir, tous les jours, des avions à réaction "Vampires" et "Sabres" quittaient les pistes presque sans interruption pour participer contre des attaques simulées de bombardiers ennemis. Partout, dans toutes les cantines, régnait une fébrile activité.

Rappelons que ces manoeuvres groupaient, en plus du personnel régulier de la base locale, deux escadrilles de Montréal "438 Montréal", commandant Guy Valois, et "401 Westmount". On comptait aussi le "430 North Bay", commandant Edward. L'escadrille "438 Montréal" était, aimons-nous à rappeler, la seule canadienne-française de tout le corps d'aviation royal canadien.

Bref, ce qui démontra l'importance de cette Station de Bagotville, cette année-là, environ 800 appareils éparpillés dans une dizaine de bases canadiennes ont participé à ces manoeuvres de Bagotville dont le but était de perfectionner la défense aérienne; manoeuvres combinées du Canada et des Etats-Unis et désignées sous le nom de "Sign Post". Elles intéressaient particulièrement le Saguenay à cause des points stratégiques d'Arvida et de Shipshaw considérés comme des cibles de première importance.

Au cours de ces manoeuvres de 1952 à Bagotville, on estime qu'il devait y avoir là de 60 à 80 avions à réaction. C'est à cette occasion que nous avons demandé à un certain officier, qui nous a répondu avec empressement, combien il en coûtait pour faire voler un "Vampire" ou un "Sabre"... Tout d'abord, il faut dire que l'avion à jet, même avant de décoller de terre, a déjà dépensé 35 gallons d'essence pour se "ré-

chauffer'' et être en mesure de quitter la piste. De Bagotville à Montréal, il y a 250 milles en ligne directe et l'avion à réaction dépensera 250 gallons de carburant pour parcourir cette distance. C'est dire qu'il parcourt un mille au gallon en moyenne. Chaque appareil ne peut voler plus de 45 minutes successives avec sa provision régulière, à moins de posséder des réservoirs supplémentaires. Il faut 25 à 30 minutes à un ''Vampire'' pour se rendre de Bagotville à Montréal.

Nous croyons intéressant de rappeler ces faits surtout aux Bagotvillois qui depuis plusieurs années entendent, tous les jours, éclater au-dessus de leur tête les formidables explosions des jets de ces avions qui traversent l'espace, sans la plupart du temps qu'on les voit, à 600 milles à l'heure. Révélons encore qu'en cette année 1952, la Base de Bagotville avait l'honneur de compter deux as de l'aviation canadienne parmi les officiers qui participaient aux manoeuvres. Il s'agit de l'officier canadien-français Omer Lévesque, de Mont-Joli, que le Canada a prêté à l'aviation américaine, en Corée, où il a descendu plusieurs avions ennemis. Agé de 32 ans seulement, le chef d'escadrille Lévesque a passé sept mois en Corée et est considéré comme l'as de l'aviation canadienne. Il a reçu deux décorations américaines pour ses exploits : la D.C.F. American et l'Air Medal. Le deuxième est Bruce Fleming qui, lui aussi, fut envoyé en Corée où il a officiellement descendu deux appareils ennemis en plus d'en avarier plusieurs autres.

A cette époque, si l'activité atteignait cette intensité au-dessus de la base, le travail terrestre ne l'était

pas moins. Car c'est en ce temps-là que l'on exécutait des travaux de construction au coût de sept à huit millions de dollars. Une petite ville s'édifiait qui compte plus de 200 maisons, dont la moitié alors des habitations à deux logements, et 160 habitées par les familles des officiers et des aviateurs. Au centre du village, on compte des écoles bourdonnantes de l'activité de plus d'une centaine d'écoliers.

Enfin, rappelons un dernier événement de ces manoeuvres de 1952. Au cours d'une brève cérémonie civique, pendant ces manoeuvres, le maire de la ville, M. Jos.-C. Lévesque, a remis les clés de la ville au commandant de l'escadrille de chasse "438 Montréal", unité, avons-nous dit, essentiellement canadienne-française. M. le maire accompagnant son geste d'un gracieux sourire, a remis entre les mains du commandant d'escadre Guy Valois la clé symbolique.

Grâce donc à l'Aéroport, Bagotville possède maintenant des voies de communication aériennes, terrestres et maritimes adaptées à tous les besoins de la population tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Il est vrai que, même quand il était civil, l'Aéroport de Bagotville ne ressembla jamais à celui de "Orly de l'Ile-de-France", où en une seule année, 1954, 48,000 avions ont glissé sur ses pentes et qui fut fréquenté par 1,170,000 passagers... mais, sans être Espagnol, l'Aéroport de Bagotville... grandira encore...

L'Orphelinat St-François Régis

C'est le 22 août 1936 que l'Institut des Frères de Saint-François Régis se portait acquéreur de trois

propriétés rurales qui ont formé la majeure partie de son domaine foncier actuel. L'acte officiel a été signé dans un petit salon du soubassement de l'Hôtel-Dieu St-Vallier de Chicoutimi, gracieusement mis à la disposition des Frères par les Révérendes Mères Hospitalières, nous apprend, dans un article, qu'il nous a fait tenir, le Rév. Frère Alphonse qui ajoute : "Ce petit fait marque le point de départ des relations de bon voisinage qui ont toujours existé depuis entre la magnifique oeuvre d'hospitalisation de l'Hôtel-Dieu St-Vallier et cette autre oeuvre de charité, très modeste, de l'hospitalisation des orphelins dans cette même région de Chicoutimi."

"A cette première surface agraire", nous confie encore le Frère Alphonse, "vint s'ajouter, l'année suivante, — 1937 — une autre ferme de 100 acres située en face des premiers lots achetés. Cette nouvelle terre portait à 450 acres la surface totale du domaine de la future institution." Les débuts furent difficiles. Mais avant de citer quelques autres passages de l'article du Frère Alphonse qui va, sous une forme badine et fort pittoresque, nous dire ce que furent ces débuts et les développements de la ferme, rappelons ce que sont les Frères de St-François Régis et quelle est leur oeuvre haut-saguenéenne, pourrions-nous dire, puisqu'elle a commencé au nord-ouest du Lac St-Jean et se poursuit à Bagotville, sur les bords de la Baie des Hahas. Elle est née, peut-on dire de la fameuse "Tragédie du Lac St-Jean" qui a, voilà quelques années, tant fait couler d'encre et... d'eau. Les Frères étaient établis à Péribonka, Lac St-Jean, depuis 1903, quand ils furent obligés de quitter les bords du lac, non pas

tout à fait chassés par les débordements de ce dernier à la suite de la construction de l'Ile Maligne, mais par la mauvaise qualité des terres sur lesquelles on les avait établis en 1903. Tout de même les eaux débordantes du lac attaquèrent si traîtreusement ces terres ingrates et sablonneuses que les Frères se virent dans l'obligation de les abandonner, d'autant plus qu'ils avaient reçu une indemnité de $30,000 pour les aider à transporter leur activité ailleurs. Ils choisirent le Rang St-Louis de Bagotville où, comme on vient de le voir, ils achetèrent quatre pièces de terre formant aujourd'hui 450 acres de surface agraire. Puis ils déménagèrent l'Orphelinat qu'ils avaient construit sur les bords du Lac St-Jean.

Mais c'est toute une histoire, même presque un roman que l'établissement de ces frères ouvriers et agriculteurs au Lac St-Jean, puis au Saguenay.

Le 11 juin 1903, huit Frères de l'Institut des Frères de St-François Régis, quittaient le Puy-en-Velay, France, pour s'en aller au Canada. La communauté était dissoute par le funeste gouvernement Combes qui liquidait toutes les communautés religieuses. Ils étaient appelés au Canada par les organisateurs d'une émigration massive de Français : Messieurs Jean Couston LeMaître, Théodore Broët, qui plus tard fut député du Lac St-Jean pendant quelques mois jusqu'à sa mort tragique à St-Gédéon, le vicomte de La Chapelle et quelques autres personnalités françaises qui voulaient fonder un établissement français à Péribonka.

Les huit Frères s'embarquèrent à Liverpool le 17 juin et arrivèrent à Péribonka le 29 sur le petit va-

peur "Nord". Peu de jours après, les Frères faisaient leurs premiers essais au pays. Ils s'installèrent sur la "ferme Beemer", achetée par M. Couston. Ce furent là les fondements de la ferme et de l'orphelinat — plus tard — des Frères de St-François Régis qui séjournèrent là pendant deux ans.

Le 2 août arriva de France le deuxième groupe composé de cinq Frères et de neuf novices qui étaient partis de l'Orphelinat St-Joseph de Nourray, et le 15 du même mois, M. Couston conduit un groupe de Frères à Dolbeau où il leur indiqua quatorze lots qu'il avait choisis pour y établir leur communauté.

C'est à Vauvert-sur-Péribonka que fut établi l'Orphelinat des Frères, leur oeuvre principale. L'endroit était situé au nord du lac, dans le canton Racine, en face de l'embouchure rive droite de la Grande Péribonka. Le choix de la concession et les travaux préparatoires datent de novembre 1906 et l'installation du personnel dans des logements de fortune eut lieu le premier juillet 1907, date de la fondation. L'établissement se développa tant bien que mal jusqu'en 1926, époque de l'incendie de la maison du juvénat-noviciat. Alors, l'orphelinat pouvait hospitaliser cent orphelins. L'oeuvre allait atteindre son plein épanouissement soutenu par un Patronage de 200 membres quand, en 1939, il fallut tout abandonner pour transporter tout l'établissement, ferme et orphelinat au Saguenay. On s'aperçut que malgré des efforts inouïs de travail et d'ingéniosité, les terres ne pouvaient nourrir leur monde. Trois ans après leur installation, les promoteurs français du projet avaient laissé à entendre aux Frères : "nous avons failli dans

l'entreprise, débrouillez-vous comme vous pourrez..." Et des 126 anciens élèves qui avaient été retracés, 81 s'étaient fixés à la campagne, comme colons, cultivateurs-propriétaires ou exerçaient une profession connexe à l'agriculture.

Et voilà qu'après trente-trois ans de séjour à Vauvert, Lac St-Jean, il faut déménager des bords du Lac St-Jean aux bords de la Baie des Hahas. Tout est à recommencer. Le changement ne se fit pas sans certaines difficultés qu'il n'est pas dans notre intention de révéler quand les Frères durent renoncer aux avantages de leur bail passé en 1903, avec les MM. Broët, Couston LeMaître et de La Chapelle, reprendre leur indépendance administrative et s'établir ailleurs à leurs risques et périls. On se fixe d'abord à Dolbeau dans le Canton Racine où l'on construit l'Orphelinat projeté. D'autres difficultés surgirent. Il y eut des alternatives de hauts et de bas pour l'établissement de Dolbeau pendant dix ans. Là encore tout était à recommencer : chemins, défrichements, ponts, etc. en plus de la construction de l'Orphelinat. Alors, depuis 1905, les Frères étaient constitués en corporation par un bill passé à la Législature — Bill No 82; — siège de la corporation à Péribonka. Mais, hélas, il fallut se résigner à un prochain départ qui ne s'effectua que dix ans plus tard. Et voilà les Frères transférés au Saguenay. Et voilà finie la partie du roman des Frères au Lac St-Jean où ils vécurent pendant trente-six ans au milieu de difficultés sans cesse renouvelées.

Avec le cher Frère Alphonse nous allons maintenant les voir travailler, se débattre sur les quatre lots qu'ils

ont achetés dans le Rang St-Louis avec le peu de fonds qu'ils possédaient et l'indemnité de $30,000 qui leur venait de la Duke Price dont le barrage avait eu pour effet d'inonder leurs terres.

Nous ne saurions mieux faire que de citer quelques passages de la lettre que nous adressait le Frère Alphonse la veille du Jour de l'An 1956 — de bien belles étrennes — et qui raconte de façon si humoristique les débuts de l'établissement du Rang St-Louis :

"Il fallait tout créer, aussi bien les habitations que les services indispensables au genre d'établissement projeté. Il fallait également transformer totalement l'exploitation agricole pour la rendre productive et capable de remplir son rôle de support matériel de l'Oeuvre naissante. C'était là le travail le plus pressant pour des gens sans ressources financières suffisantes. Saint-Louis devait non seulement se faire vivre, mais il devait pouvoir accumuler quelques réserves pour les constructions à venir."

"Un plan d'amélioration des terres fut dressé immédiatement : épierrage, assainissement du sol, mise en route d'une rotation équilibrée, emploi de méthodes de travail plus rationnelles, etc. Ce programme tient en peu de mots, mais n'a pu être exécuté qu'au prix d'incalculables efforts, de beaucoup de patience et d'endurance. La terre ne demandait qu'à pousser, car le fonds est inépuisable pour celui qui l'exploite raisonnablement. Mais il avait été très négligé, c'est l'expression la plus charitable qu'il soit permis d'employer. Sauf le demi-lot du centre, sur lequel des travaux sérieux d'assainissement avaient été faits, l'ensemble de la propriété baignait dans l'eau et les

visiteurs de l'automne 1936 peuvent se rappeler, comme exemple, ce champ situé derrière la grange-étable actuelle; il ressemblait à ce moment-là bien plus à une rivière qu'à un champ d'avoine. Les rendements étaient d'accord avec la libéralité des propriétaires. Je me rappelle avoir vu la provision de graines fourragères achetée par l'un des fermiers précédents pour couvrir sa "saison" annuelle; un sac de trèfle et un sac de mil. Mais il faut s'entendre sur le sac : c'étaient ces petits contenants en papier (de magasin) que le marchand livre quand on lui achète pour vingt sous de farine. "C'est tout ça que vous semez pour grainer votre champ ?" me suis-je permis de dire à l'intéressé. Il me regarda avec une surprise évidente, semblant répondre : "Eh quoi! n'est-ce pas suffisant?" Il y avait de quoi occuper quelques pots à fleurs, mais pas une "saison" de 12 arpents. Un autre des occupants avait semé trois sacs de pommes de terre, il en récolta deux à l'automne suivant, compte tenu des "gorlots".

"Les installations aux étables étaient en "équipolent" du reste. Les premiers Frères résidents durent s'en contenter pendant plusieurs années. En ce temps-là, on "faisait l'eau à la tonne" et, qui plus est, avec un cheval (laissé par les vendeurs) qui semblait n'avoir hérité de ses ancêtres qu'une forte propension à tous les défauts qui peuvent se loger sous le cuir d'un solipède. Pourtant cette décevante haridelle répondait au doux nom de "Bijou", mais elle n'avait de bijou que le nom. Quand il lui prenait fantaisie de se coucher dans les brancards, fut-ce par

les plus grands froids de l'hiver, rien ne pouvait le faire changer d'idée, ni raccourcir sa sieste ..."

Et il fallait aussi voir aux bâtisses, mal construites, intérieur et extérieur. On y gelait "tout rond". L'eau gelait partout. Toujours avec la même bonne humeur qui fait rire malgré les choses tristes qu'il évoque, notre humoristique correspondant continue :

"Pendant plusieurs années, l'habitation principale (si l'on peut employer ce qualificatif pour un si misérable logis) était trop exiguë pour abriter tout le personnel et un groupe devait aller coucher à l'"Hôtel", c'était le nom pompeux qu'on donnait à une petite maison située à quelque distance. Aller coucher à l'hôtel, pendant l'été, quand un beau crépuscule empourprait l'horizon, ça pouvait aller, ça pouvait même revêtir un certain charme, voire de la poésie. Mais en hiver, pendant ces tourmentes que le rang Saint-Louis connaît assez souvent, la mélodie changeait de ton. S'il est devenu aujourd'hui une imposante artère déblayée très régulièrement par les puissantes machines du Ministère de la Voirie, le rang St-Louis n'était, en ce temps-là, qu'un vulgaire chemin "de traverse", sur lequel les bancs de neige, avec leurs balises obligatoires, se donnaient libre rendez-vous. On raconte qu'un soir, pendant une tempête hivernale de grand style, l'un des Frères, de complexion assez faible, se laissa ébranler, suffoquer, pendant le trajet et, sans la force tutélaire d'un compagnon plus robuste qui dut le porter comme on trimbale un nouveau-né, notre homme risquait de rester là et d'être bientôt "enterré" par la rafale ... Une telle assertion peut faire rire les gens d'aujourd'hui,

mais le danger n'était pas chimérique à ce moment-là... Petite consolation; on aurait retrouvé le disparu au printemps suivant..."

Mais les misères du début s'atténuèrent peu à peu. On abandonna la bonne grâce à une vieille conduite d'eau dûment rafistolée; un électricien d'occasion fit la lumière... électrique, s'il vous plaît; mais on tenait quand même à portée de la main toutes les vieilles lampes à "huile de charbon".

Bijou fut vendu et partit sans regret : "Je me doutais", commente le Frère, "qu'il n'avait pas de coeur, ce cheval..."

Mais toutes ces améliorations ne créaient pas l'oeuvre : l'Orphelinat. Elle le fut bientôt. "Depuis 1945, la maison est pleine d'orphelins et n'est pas près de se vider. Le bien s'y fait et il continuera." Alors l'institution abritait cinquante-cinq orphelins venus de toutes les parties du diocèse. Ils reçoivent l'éducation chrétienne et une bonne instruction primaire conforme à leur âge. Le manque de locaux empêchait encore les Frères de leur donner une formation professionnelle et de leur apprendre un métier.

Peu à peu également, on améliorait la ferme; on la forçait de produire. On organisa un vaste rucher où, depuis, bon an mal an, on produit une moyenne de 3,000 livres de miel. En 1947, on pensa aux vaches laitières alors au nombre de 37.

"Elles méritaient bien un peu d'attention, car, depuis des années, elles s'évertuaient à produire, même en hiver, une forte quantité de lait dans des conditions défavorables, non seulement pour elles, mais sur-

tout pour ceux qui en avaient soin. Une grange-étable surmontée d'un fenil aux allures de cathédrale fut construite, dans laquelle on entassa les commodités, depuis le charriot à moulée (ce qui est très important) jusqu'à l'appareil de T.S.F. non moins important puisque, au dire de gens sérieux, cette boîte à musique provoque une augmentation appréciable du rendement laitier. Quelques-uns des plus fervents adeptes de cet appareil sonore vont jusqu'à dire qu'il y a économie d'aliments, car, disent-ils, pendant que les vaches écoutent la musique, elles oublient de manger et puis elles se laissent traire plus facilement. Une telle assertion peut être vraie, mais elle reste à être vérifiée, même si l'on admet que la musique adoucit les moeurs."

Enfin — nous citons encore le bon Frère Alphonse — dernière amélioration à date — 1955 — et elle est d'importance. "Durant cet été (1955), un système de filtration et de chlorination de l'eau a été aménagé pour approvisionner l'Institution en eau vraiment potable, car celle qu'on décorait de ce qualificatif était devenue dangereuse. Le système a coûté fort cher, car avec l'installation de cette machinerie neuve, ultra-moderne, il a fallu changer la vieille canalisation qui ne suffisait plus. Il fallait bien aussi prévoir un système satisfaisant de lutte contre les incendies toujours possibles. Et quant à faire, pourquoi ne pas construire en même temps un garage dont le besoin s'imposait depuis longtemps. Maintenant, tout cela existe; il ne reste plus qu'à payer les frais. Le profit de vingt arpents de culture maraîchère du

jardinier n'y suffiront pas, à coup sûr, même s'il est fier de son bilan, notre pauvre jardinier : 40,000 choux plantés et 55 tonnes récoltées; 5 à 6 arpents de rutabagas pour les tables de Chicoutimi et des environs : 45 tonnes; 5 tonnes de bettes; 3 tonnes de carottes. Il faudra bien y ajouter les produits de grande culture : 180 tonnes d'ensilage, 125 tonnes de fourrage sec, 15 tonnes d'avoine et 10 tonnes d'orge. Pourquoi ne pas mettre à contribution également les 50 poules de la ferme; on pourrait faire, avec leurs oeufs, une succulente omelette qu'on offrirait aux créanciers pour les inciter à attendre un peu. Mais tout cela ne suffira pas. Il reste donc à trouver quelques bonnes âmes qui veuillent user de leur influence auprès du gouvernement de Québec pour qu'il consente à jeter dans notre balance déficitaire le poids très efficace de son habituelle générosité à l'égard d'une Oeuvre charitable qui n'a consenti ces grosses dépenses que pour éviter un plus grand mal ; celui d'être forcé de rejeter sur les chemins du diocèse les orphelins pensionnaires, car ils ne pouvaient plus continuer à boire une eau de plus en plus polluée, sous peine de contracter la typhoïde, comme ce fut le cas pour trois d'entre eux au printemps dernier..."

Et voilà, la double et à la fois pénible et intéressante aventure des bons Frères de Saint-François Régis, chassés de la France en 1903 par l'odieux gouvernement Combes et qui depuis maintenant deux ans de plus — en 1955 — qu'un demi-siècle n'ont cessé d'accomplir leurs miséricordieuses oeuvres en faveur des orphelins.

Chasse et pêche

Les Canadiens français sont, par atavisme, chasseurs et pêcheurs. Ils le sont aussi pour leur plaisir et souvent par nécessité. Dans la région de Baie des Hahas, ils ne le sont pas, comme ailleurs, par nécessité, mais plus particulièrement, par plaisir. Aussi, pourrait-on dire que les Bagotvillois voudraient comme défier le supplice de Tantale que constitue pour eux le voisinage de cette immense et peut-être unique réserve de pêche et de chasse, en Amérique, de 3700 milles carrés qu'est le Parc des Laurentides, créée en 1894, mais dans laquelle il n'est permis ni de chasser ni de pêcher sans un permis du gouvernement. Il reste tout de même que c'est, pour les voisins, un supplice que de voir, dans cette étendue de brousse et de forêt, circuler le gibier qui attirerait si bien la poudre du chasseur, et savoir les milliers de lacs et de rivières fourmillant de truites les plus diverses : truites de mousse, de petite rivière ; truites rouges, brunes, grises, mouchetées car il y en a de toutes les couleurs et pour tous les goûts.

Dans ce territoire auquel les montagnes forment un incomparable décor si particulièrement pittoresque, la nature s'est plu à multiplier, comme à plaisir, lacs et rivières, bois, montagnes et vallées. "Dans ce décor séduisant", écrivait un grand sportsman américain, dans le "Outdoor Recreation", "les mille et un lacs placent le touriste dans la difficulté de ne savoir où jeter sa ligne. S'il y a de par le monde un pays que l'on peut appeler le "Paradis des Pêcheurs", Québec a d'excellentes chances de décrocher ce titre..."

Or, le territoire des cantons Bagot, Boileau, Ferland, s'il ne fait pas intégralement partie de ce "Paradis des Pêcheurs", en est tout proche et de même nature. Aussi n'est-il pas nécessaire aux gens de la Baie de succomber à la tentation d'aller violer les lois et règlements du Parc des Laurentides pour satisfaire leur passion de la pêche car, en général, ils sont possédés de cette passion. C'est pourquoi, dès que sonne l'heure bénie de la "Week End", on voit tant d'hommes, des jeunes gens et aussi des femmes, se diriger avec des voitures chargées de provisions dans toutes les directions où ils ont découvert un bon endroit de pêche et où plusieurs ont fait les frais de s'y construire un camp, un chalet, un bungalow, un club, constructions généralement munies de tout ce qui assure le confort moderne. On cite même un pittoresque bungalow où l'on voit une jolie chapelle — entre nous disons que ce si confortable "pied-à-terre" de pêche appartient à M. Antoine Desgagné, pharmacien et ancien président de la Chambre de Commerce de la Baie des Hahas — le long de la Rivière-à-Mars, nombre de ces chalets excitent l'envie qu'éprouvent les pauvres "à-pieds" qui vont à la pêche aux risques et périls créés par les difficultés des approches des remous prometteurs de la rivière.

Or, c'est pour ces "à-pieds" et pour ceux en général qui n'ont pas de clubs privés, qu'en 1936 le Gouvernement de la province, paternel toujours, a instauré une politique qui s'est aussitôt avérée d'une pratique fort agréable. On se plaignait depuis longtemps que les endroits de la province où l'on pouvait pêcher librement étaient plutôt rares. La plupart des lacs et

des rivières les plus poissonneux étaient loués, et si ces baux rapportaient de bons revenus au gouvernement de la nation, ils privaient une foule de gens du plaisir, nous dirions national, de la pêche. Pour l'expérience, on choisit un endroit où l'on procurait à ces gens les moyens de pêcher tant qu'ils voudraient pendant une journée en payant une légère redevance à l'organisation que le gouvernement chargerait de l'administration de ce poste de pêche. Les pêcheurs pouvaient même disposer d'une barque pour la journée.

Le gouvernement choisit pour cette expérience les deux lacs Hahas : le grand et le petit Haha, tous deux situés dans le Canton Boileau, proche voisinage de Bagotville, et confia l'entreprise à l'"Organisation Touristique Chicoutimi et Lac St-Jean". Disons que l'expérience réussit parfaitement et se poursuit encore.

Ces lacs Hahas, les pêcheurs de Bagotville les connaissent bien et que d'amateurs, même des professionnels de pêche s'y rendent durant la belle saison. Le petit Lac Haha est situé dans les premier, deuxième et troisième rangs du canton Boileau et le grand Lac dans les quatrième et cinquième rangs du même canton. Les deux lacs sont reliés par un petit cours d'eau. D'après l'explorateur Davies, le petit ne mesure que deux milles de long et un demi-mille de large. Ses bords sont escarpés au nord et plats sur les autres côtés, d'après l'arpenteur G. Gagnon. Ceux du grand Lac, d'après le même arpenteur, sont plats à l'ouest. Ses bords sont boisés d'essences dures et molles. Sa profondeur ne dépasse pas 60 milles. Il est la source de la Rivière Haha qui se décharge dans la Baie des

Hahas à St-Alexis. Les deux lacs sont poissonneux. Et c'est pour cette raison, qu'en 1937, le gouvernement les choisit pour l'expérience dont nous venons de faire connaître la nature et le but.

Inutile de dire que dans les lacs Hahas, comme dans tous ceux du territoire avoisinant le Parc des Laurentides, c'est la truite que l'on pêche; il en est ainsi, comme l'on sait, dans toute la province, particulièrement le district de Québec où les "lacs à truites" ne se comptent plus, surtout depuis l'inauguration du chemin de fer du Lac St-Jean. Le territoire qui, pourrait-on dire, est le royaume de la truite, est à peu près immesurable, constellé de lacs que relient entre eux des rivières, les uns et les autres fourmillent de truites de toutes les couleurs. Cela commence dans les environs de Québec et n'a presque plus de fin en filant vers le Nord. Il serait, à ce propos, curieux de faire une revue de ces petites nappes d'eau et fournir un excellent exercice de prononciation en forçant par exemple un bègue à citer tout d'une haleine quelques-uns seulement des lacs que l'on rencontre le long de la voie ferrée du Lac St-Jean : les lacs Nepikauban, Mistasquash, Quiquathanshisa, Kamanutgonish, Quaquakamaxis, Kispahigonish, etc., etc...

Mais revenons à Bagotville dont, d'ailleurs, nous ne nous sommes pas aussi éloignés que nous croyons. Les pêcheurs, nous dirions professionnels, de la région, ont eu l'excellente idée de former une association groupant les "Clubs de pêche de la Rivière-à-Mars Inc." et qui comprend tous les clubs privés de pêche. Voici comment se composait en 1956 le bureau de di-

rection de cette "Association de Clubs de chasse et de pêche de la Rivière-à-Mars Inc." :

Président : Dr Réginald Rousseau, Bagotville.

Secrétaire : J.-Eugène Bouchard, Port-Alfred.

Directeurs : "Club St-Simon : Ls-Joseph Simard, Bagotville.
"Club St-Louis" : Jules Gobeil, Port-Alfred.
"Club St-Eugène" : Ernest Bergeron, Port-Alfred.
"Club Castule" : Réginald Rousseau, Bagotville.
"Club Onésime Lévesque" : Arthur Lévesque, Port-Alfred.
"Club St-Lucius" : Jos. H. Tremblay, Bagotville.
"Club Lac Noir" : Louis Coutlé, Port-Alfred.
"Club St-Edouard" : Etienne Tremblay, Port-Alfred.

Ce sont tous des clubs privés. D'ailleurs, tout le long de la Rivière-à-Mars, à partir du Pouvoir de Bagotville jusqu'à la limite ouest du Parc des Laurentides c'est un territoire réservé pour les clubs privés. Les amateurs, avons-nous vu, ceux qui n'ont pas de ces clubs privés, vont dans la région des Lacs Hahas.

Et, pourrions-nous ajouter, et avec connaissance de cause, il y a à Bagotville, les deux quais dont on voit à peu près durant toute la belle saison les rebords garnis de pêcheurs d'éperlans, des jeunes surtout et,

parmi eux, quelques bons vieux retraités. Il y a aussi certaines anses de la Baie où l'on capture de fort belles anguilles.

A propos de la pêche dans la région de la Baie des Hahas, nous croyons amusant et aussi intéressant de saisir l'occasion qui nous est présentée de rappeler une scène dont je fus l'un des acteurs et dans laquelle on assista à une manifestation de la passion d'un pêcheur de Bagotville. Nous avons publié cette petite scène en 1954 dans la revue "Chasse et Pêche" publiée à Montréal. Nous aimons à la reproduire ici pour faire connaître surtout la topographie et la toponymie des bords de la Baie des Hahas, de Saint-Alexis au "Petit Saguenay". Ce fut une amusante petite randonnée dont nous garderons longtemps le souvenir et qui ne fut jamais connue que de nous et de notre "pêcheur passionné" qui ne s'offusquera pas de notre indiscrétion puisque l'année suivante, ses parents et ses amis pleuraient sa mort.

Lorsque, sur un bateau de la "Canada Steamship Lines Co.", on remonte le Saguenay, on ne se douterait guère que derrière l'interminable moutonnement de caps immenses, dont les monts Eternité et Trinité qui se déroulent à notre droite, s'agite paisiblement toute une population de braves gens disséminés dans de coquets villages et que font vivre, heureux, la terre généreuse et la forêt, plus généreuse encore, dans un pays où fleurit l'industrie de la pulpe.

Une longue route de "gravelle" traverse ces agglomérations rurales. Elle part de Saint-Alexis, première paroisse agricole du Saguenay, située au sud-est de la Baie des Hahas, et aboutit à Saint-Siméon de

Charlevoix. Cette route fut l'un des premiers chemins de communication entre Charlevoix et le Saguenay. Elle s'insinue, pourrait-on dire, dans un pays d'un pittoresque achevé resté tel qu'il était au temps où l'on ne pouvait voir nulle part la blancheur, ou la grisaille, d'une habitation se détacher de cette immensurable mer de verdure, et où jamais encore les échos de la cognée n'avaient troublé le silence séculaire qui planait sur cet amoncellement de caps et de vallées profondes.

Ce n'est pas toujours la nature qui fait l'intérêt de ces petits villages canadiens-français perdus dans les montagnes, encore que le site soit admirable et que le paysage ambiant ait un charme attachant. Ce qui compte, ce sont les habitants. On y imagine les enfants, joufflus et heureux, marchant pieds nus sur la route en poussière, cherchant dans les accotements du chemin, dans les champs et les bois, des fleurs et des fruits sauvages, pêchant dans les ruisseaux des petites truites picotées de rouge et frétillantes. Et l'on voit les gens avec qui vous conversez ne disant, le moment venu, que ce qu'il faut dire, pas plus. Dans leur solitude, ils apprennent la joie, la paix, la satisfaction de comprendre, et de bien comprendre, ceux qui les entourent. Ils sont des petits hommes râblés, avares de paroles, d'une remarquable résistance physique, opposant aux adversités journalières un calme immuable, s'éclairant d'un sourire d'ironie malicieuse fait pour décourager les questions indiscrètes.

Allons les voir chez eux, ceux de derrière les montagnes saguenéennes que l'on voit s'élargir autour de l'horizon ! Allons-y. Mais n'interrogeons pas les gens,

ils parlent peu. Observons plutôt le pittoresque pays qu'ils habitent. Et puis, pour ma part, je ne dois pas oublier que je suis en compagnie du "pêcheur passionné" de la place. Dans chacun de nos villages, du Saguenay, du moins, pays de chasse et de pêche par excellence, il y a toujours un "pêcheur passionné". J'en ai connu un et il fut une journée à mes côtés sur le siège avant d'une camionnette...

Ce matin de juillet dernier, ce n'est pas du claquement du fouet, du roulement sourd d'une ancienne diligence qui fuit sur la route durcie, dont retentit l'air pur et frais du début d'une "journée ensoleillée" promise, la veille, par la Météo de Dorval, que nous sommes accompagnés. C'est plutôt du bruit de ferraille d'une camionnette assez poussive qui, partant du village de Saint-Alexis de la Grande Baie, s'engage sur la vieille route de Saint-Siméon.

Nous sommes en route pour le "Petit Saguenay", modeste village d'aspect tout à fait alpin, situé à soixante-quinze milles plus loin, le dernier que l'on rencontre avant d'arriver à Saint-Siméon, en pays charlevoisien, haut perché au bord de collines herbeuses, qui dégringolent dans le fleuve Saint-Laurent.

Dans la camionnette qui cahote avec intrépidité sur des tas de "gravelle" fraîche amassée par des pluies récentes, quelque chose brinqueballe plus que de raison... "Ce sont mes cannes de pêche", me dit mon compagnon, conducteur de la voiture.

"Ah! comment, nous allons à la pêche? Au lac Haha? au lac-à-Castule?

—Non, dans les ruisseaux... On en traverse... une trentaine."

Je rendrai cet éclatant hommage à la vérité qu'en mathématique, à l'école et au collège, je fus toujours un cancre de la plus belle eau. De ce côté, nullité absolue; et j'en avais conscience. Il est vrai, qu'aux yeux de la société, des parents et des professeurs, j'eus préféré être distingué d'une autre manière. N'importe, chiffres et théorèmes se sont toujours fermés comme à plaisir pour moi au lieu de se livrer. Et malgré toute la meilleure... mauvaise volonté du monde, les formules sont restées intraitables et s'entêtèrent dans leur hermétisme.

Aussi, fus-je assez étonné, ce matin-là, de suivre dans mon esprit les opérations du petit calcul suivant. Trente ruisseaux; trente arrêts pour y pêcher au moins durant vingt minutes : 600 minutes — dix-heures, plus cent-cinquante milles, aller et retour, à trente à l'heure : cinq heures plus les dix heures de pêche, quinze heures. Une journée de quinze heures, même l'"Union des Pêcheurs Passionnés" n'admettrait pas cela. Et j'avais promis à mon épouse de rentrer à six heures tapant... Une petite sueur froide s'insinue dans mon dos...

J'ai dit que mon compagnon était le "pêcheur passionné" de la place. Il ne rêve que de lacs, de rivières, de cannes à pêche, de mouches, de lancers, de vers et, naturellement de truites rouges, grises, mouchetées, blanches, pourvu qu'elles soient des truites. Il pêcherait sur la place de l'église, si le bedeau le lui permettait.

Et nous roulons, roulons, toujours brinqueballant, comme dans un tank. Justement, en voici un... Un tank ici, dans les montagnes saguenéennes? Eh!

oui... "C'est simple," me dit un gros garçon joufflu qui faisait de l'"auto stop", et à qui nous avions permis de se tenir sur le marchepied de la camionnette, "c'est simple, après la guerre, des gens d'icitte ont acheté des vieux chars d'assaut aux ventes du vieux matériel de guerre..."

Et les propriétaires de ces gros véhicules de guerre s'en servent comme tracteurs pour traîner de lourdes charges de bois de pulpe qu'ils transportent aux usines de Port-Alfred.

Arrêt subit de la camionnette. Bon! une panne! Non, c'est le premier ruisseau. Il traverse la route et bouillonne sous un petit pont de bois. Vite! une canne de pêche! il y en a deux, une pour la mouche, l'autre pour l'appât. La mouche d'abord, il y a de belles éclaircies à travers les frondaisons des bords. Pour ma part, modestement, je choisis la ligne à simple hameçon et, non sans répugnance, ayant tiré un ver d'une petite boîte où il se tordait frénétiquement accroché aux autres, je le pique sur l'hameçon. Je n'avais pas fini que le "pêcheur passionné", comme avec une sorte de rage, fouaillait de sa ligne le ruisseau. Il lance, il lance, sans s'occuper le moins du monde du pauvre profane qui, assis avec résignation au bord du petit pont, attendait qu'une truite vint mettre fin à son ennui. Ce ne fut pas une truite, mais le courant qui entraînant la ligne sous le pont, l'hameçon accrocha une branche morte sous l'eau, et y resta. La ligne rompue, j'allai tranquillement attendre le "pêcheur passionné" et allumai ma pipe. Au bout d'un quart d'heure, mon compagnon revint. Résultat de ses enragés lancers : deux... éperlans, non,

deux petites truites qui frétillaient encore dans le panier du pêcheur.

Et nous voilà de nouveau sur la route, la camionnette plus brinqueballante que jamais. Nous longeons un grand lac, le lac du Pont de Fer. Pas plus de pont que sur la main, ni en fer ni en bois! Et tout de suite après, le beau lac Saint-Félix — trois milles de longueur, poissonneux "sans bon sens". — Mon compagnon pousse l'abnégation jusqu'à passer outre. Il faudrait une embarcation. Pas pour les ruisseaux! O bonheur, en voici un autre, tout cascadant avec de prometteurs remous tout noirs! Arrêt, moulinets au-dessus des remous. Résultat : une sardine, non, une troisième minuscule truite qui va rejoindre les deux autres au fond du panier ...

Il fait beau, l'air est pur, la vie est belle et voici le soleil qui illumine les paisibles maisons de Saint-Félix d'Otis. Des hommes vaquent aux travaux ici et là, dans les champs et autour des maisons. Les femmes, assises sur les vérandahs, tricotent, cousent ; d'autres lavent dans la cour. D'autres encore, accroupies dans les potagers, sarclent des carrés d'oignons, de carottes et de laitue. Des enfants jouent sur les accotements du chemin. Autour du village, le clair damier de champs de céréales, de prairies et de pâturages. Le foin est "ben faible" cette année, nous dit-on, le grain est bien venu, les légumes aussi.

Nous allons bientôt pénétrer dans le labyrinthe des monts où l'on voit au loin devant nous s'enfoncer la route grise. Mais avant, un autre ruisseau. Nouvelle halte, même manège. Cette fois, trois truites dont la plus grosse fait penser à un hareng-bébé.

Deux milles, trois milles, quatre milles et nous voici derrière les légendaires caps Eternité et Trinité. Nous en avons vu au loin étinceler joyeusement les cîmes. Les montagnes, à mesure que nous avançons, semblent s'élever avec nous, s'élargir au plus loin de l'horizon en une couronne dentelée, immensément étendue. Les forêts, dans ces vastes flancs des monts, s'estompent en des formes incertaines, en des silhouettes vagues qu'un léger brouillard rend plus imprécises encore. Entre des bosquets de résineux, on dirait des sentiers qui s'insinuent le long des flancs, parfois rapides, parfois en pente douce, coupés de barres rocheuses. On sent que là, la mousse pousse drue, dès la neige fondue. Et quand nous passons tout derrière, l'Eternité on a l'impression d'être écrasé par des murailles de rochers rougeâtres. Et pourtant, nous sommes à sept milles du célèbre cap.

Mais il y a aussi le village "Cap Eternité". Le voici. Nous y entrons. Une vingtaine de maisons qui veulent se tasser les unes sur les autres, dont plusieurs ont fort belle apparence, jetant là une note de gaîté et de lumière dans l'ombre des monts. Bientôt, sur un plateau, une église montera la garde. Un petit moulin à scie, flanqué de sa colline de sciure de bois obligato, fournit les planches nécessaires aux constructions du village et des environs. On y prépare actuellement le bois qui servira à la construction du petit temple.

La Rivière Anse Saint-Jean sépare le village de ce nom de celui du "Cap Eternité". C'est une rivière à saumons. Aussi aperçoit-on bientôt le *Club Américain* coutumier aux rivières à saumons. Il est vrai

que les membres de ce Club Américain sont tous de bons Anglo-Saxons du pays, officiers surtout de la Cie Price Bros., mais c'est quand même, pour les gens du pays, un "Club Américain". On n'y chôme pas, remarquons-nous. Immobiles aux bords de la rivière, cinq ou six sportsmen aux costumes "ad hoc", s'exercent à de brillants lancers dans les remours de la rivière.

Et ces gestes augustes du pêcheur excitent à tel point mon compagnon, le "pêcheur passionné", au volant de la camionnette, que celle-ci, passant sur un tas de gravelle manque une embardée pleine de menaces. Je le ramène au calme en lui promettant de ne pas récriminer à la hâte du prochain ruisseau où il capturera peut-être un... petit saumon. Le fait est qu'un quart d'heure plus tard, le premier rencontré lui permit de capter sa plus grosse truite de la journée.

Deux autres ruisseaux barrèrent la route avant l'Anse Saint-Jean, la plus considérable agglomération de maisons derrière les monts saguenéens. Deux ruisseaux, deux arrêts, deux truites moyennes. Nous ne voyons pas le village situé au bord du Saguenay, ou plutôt de la baie qui a donné son nom à la paroisse. Nous faisons un détour pour passer par un petit village peuplé de bûcherons de bois de pulpe. C'est Périgny. L'année dernière, on y a coupé plus de quinze millions de pieds de bois. Autour du petit groupe de maisons, une végétation d'aulnes et de taillis, des morceaux de champs tout verts qui s'accrochent à des collines, jettent, semble-t-il, des bouffées de fraîcheur sur la route où la "gravelle" tourne à la poussière. A côté, des pièces de désert caillouteux.

Va sans dire que dans ce paysage de forêt, de montagnes, de rochers et d'eau, avant de parvenir à "Petit Saguenay" deux et même trois ruisseaux ne devaient pas manquer de croiser le chemin, au très visible contentement de mon compagnon qui, au-dessus de leurs eaux bouillonnantes, lançait avec componction, en dépit des branches d'arbres et des arbustes, qui semblaient faire des efforts méritoires pour se mirer dans l'eau.

La route grimpe maintenant à croire qu'elle ne s'arrêtera jamais. C'est un moutonnement étourdissant de montagnes qui, dirait-on, s'emboitent les unes dans les autres. La route disparaît l'instant d'après. Il en est ainsi pendant plusieurs milles. Comme on monte, il faut descendre, descendre au point que nous commençons à douter de ne jamais atteindre le fond. Et nous nous rappelons avoir éprouvé la même impression, un jour, dans les Montagnes Blanches. Partout, autour de nous, en haut, en bas, mêmes aspects orographiques.

Tout à coup, d'un vallon qui se creuse à notre droite, les maisonnettes de "Petit Saguenay", vernissées d'ombre et comme sortant d'un trou d'obscurité coagulée, se jettent sur nous... nous frappent le visage. Il est joli, vraiment, le petit village du "Petit Saguenay", et d'une grâce souriante au milieu de son grandiose cadre de montagnes. Il semble même en être gêné. Il s'étale en longueur tout au fond d'un vallon; une seule rue, resserrée entre deux rangées de maisons, la plupart peintes de couleurs claires. Un air jeune et frais le baigne.

Ici, pas l'ombre d'un ruisseau, du moins proche...

Sans doute, les alentours en sont sillonnés, comme ils sont constellés de petits lacs où fourmillent des truites rouges, grises, mouchetées, petites, moyennes et de taille émouvante pour un "pêcheur passionné". Aussi, un voile de regret se dessine sur le visage de mon compagnon quand vient le soir. Et ce n'est pas sans un sentiment de mélancolie résignée que je le vois ouvrir son panier et compter les prises de la journée : dix-huit petites truites... de ruisseau, naturellement. Bah !... un délicieux repas en perspective. "Ça vaut toujours mieux que trois petits goujons dans un lac vaseux", me dit sournoisement le "pêcheur passionné", faisant allusion à l'un de mes exploits halieutiques antérieurs assez humiliant...

Sports et amusements

A Bagotville, on n'est pas, depuis longtemps, comme à l'époque de Madame de Sévigné, en France, alors que le bain de mer n'était apprécié que par la Faculté comme spécifique de la rage et de la folie... Toujours on a vu, autour des quais de Bagotville, des jeunes gens surtout, nager, plonger, se rouler dans l'eau à l'égal des marsouins; plonger surtout du sommet du toit du quai, soit d'une hauteur d'une quarantaine de pieds, piquer une tête dans l'eau et réapparaître à une cinquantaine de pieds plus loin. C'était un jeu. Les jeunes, et aussi les plus âgés de Bagotville n'ont jamais eu peur de l'eau de mer, de l'eau salée... Aussi, connaît-on à fond, c'est le cas de le dire, la plongée et encore mieux la natation. Et

ce dernier art — car c'en est un — aura acquis à la Baie des Hahas des célébrités, comme dans d'autres sports.

Le 1er août 1954, Robert Cossette, considéré jusque-là le meilleur nageur de la région, a parcouru, annonçaient le lendemain les journaux, les 28 milles qui séparent Chicoutimi de Bagotville, en quatorze heures et demie exactement. Il a ainsi écrit une des plus belles pages dans les annales sportives du Saguenay. Cette ancienne victime de la paralysie infantile — il avait alors 7 ans — en réalité, ce dimanche-là, avait nagé trente-trois milles, ayant dérivé plus de cinq milles dans les dangereux courants du "Bras de Chicoutimi" qu'il prit près de trois heures à traverser. Ce fut un exploit unique qui ne se répétera probablement jamais. (1)

Voilà, certes, qui était de nature à encourager les autorités municipales à continuer de favoriser les moyens de développer les sports pélagiques. Un peu auparavant, les autorités municipales avaient eu l'heureuse idée de municipaliser une plage à l'usage des baigneurs et des baigneuses. On aménagea, à cette fin, une couple de cents pieds de la grève avoisinant le quai du gouvernement, comme on l'appelle, et où

(1) Robert Cossette, le vainqueur du Bras de Chicoutimi, en 1955, a donné une nouvelle preuve de sa puissance athlétique le 29 juillet 1956 en restant seul en lice lors d'un concours de natation entre onze nageurs venant de partout en vue de traverser le Lac Saint-Jean, de Péribonka à Roberval. Malgré le déchaînement des eaux du lac soulevées par une furieuse tempête, qui soulevait des vagues de 20 pieds de hauteur, il nagea 22 milles, plus que le parcours normal de 21 milles, passant douze heures dans l'eau. L'année précédente, Cossette avait tenté cette traversée du lac, mais un violent orage avait empêché le départ du nageur. (Note de l'auteur.)

Dans la PATRIE du 29 avril 1956 on annonçait que Robert Cossette, qui demeurait alors à Chicoutimi, allait tenter, au cours de l'été, l'exploit accompli, l'année précédente, par Marylin Bell consistant en la traversée du Lac Ontario, soit trente-deux milles.

on construisit un kiosque "ad hoc". On engagea même un gardien qui surveille la plage durant toute la belle saison et voit à la nettoyer et à y enlever tout particulièrement les tessons de bouteilles et autres débris de verre qui pourraient être la cause de blessures aux nombreux baigneurs et baigneuses qui envahissent, tous les après-midis de la saison caniculaire, ce bout de grève de beau sable rose baigné de l'eau salée que craignait tant la belle et "épistoleuse" Madame de Sévigné.

Ajoutons que cette heureuse idée de la fondation d'une Plage à Bagotville est venue d'un vicaire de la paroisse, M. l'abbé Boily, aujourd'hui premier curé de Saint-Marc de Bagotville.

Mais les sports pélagiques ne sont pas encore les plus populaires même si jamais on organisait — la baie s'y prêterait bien — des courses de yachts. Espérons qu'un jour prochain, ça viendra... Le sport populaire, par excellence, nous dirions volontiers national, c'est le hockey. Et l'on sait que ce n'est pas seulement à Bagotville. Le monde sportif n'ignore pas qu'au début des grandes manifestations canadiennes du hockey, c'est la région du Saguenay qui a fourni les étoiles les plus brillantes sur les patinoires d'antan : les Savard, les Desbiens, les Marcoux, les Vézina et combien d'autres qui, comme on le disait à Québec dans le temps, "venaient du Nord" !

Un neveu et une aimable nièce de l'auteur, M. et Madame Jean-Marie Potvin, ont eu l'amabilité de me fournir les notes nécessaires pour ce chapitre des "Amusements et Sports à Bagotville". Au sujet du hockey, ils m'écrivaient en particulier : "De tous les

sports, celui qui a le plus enivré la population de Bagotville, c'est bien le hockey. Combien de pieds gelés sur le bord de la "bande"; combien d'oreilles blanchies sans s'en apercevoir! C'était la fièvre du moment qui servait d'anesthésie !... Il faut dire qu'en ce temps-là, notre patinoire ne ressemblait en rien à nos vastes arénas d'aujourd'hui. Elle était à découvert — bien entendu — et les joueurs et spectateurs à la merci de la température. Mais un froid de 20 sous zéro ne dérangeait en rien les partisans du hockey... Heureux alors étaient ceux qui, habitant les approches du "Rond", pouvaient, de leurs fenêtres, en plus de ne rien payer, suivre la partie près d'un bon feu de bois pétillant, confortablement assis dans leur berçante ! Aussi, aimait-on, au dehors, trouver une raison pour aller s'introduire dans la douceur de ces chauds et lumineux foyers, continuer de suivre la partie..."

Cela se passait vers 1933 alors que les ligues de hockey étaient dûment organisées, du moins dans le district, et qu'elles pouvaient se mesurer avec les équipes des grandes villes. C'est à Georges Legendre que revient l'honneur d'avoir formé la première équipe de Bagotville, "Les Voltigeurs" dont il était lui-même à la fois le capitaine et le gardien de but. C'est plus tard que nous voyons s'affronter les ligues du district : la "Ligue Bagotville - Port-Alfred - Grande Baie", la "G.H.L." (Georges-Henri Lavoie), la "Ligue Chicoutimi-Baie des Hahas". Dans l'une ou l'autre on se souvient d'un Geo.-Henri Lavoie, d'un Jean Tremblay, d'un Jean-Louis Desbiens ou encore d'un Doonan : des as de l'époque. Tout alors se faisait bé-

névolement du côté de l'administration comme de la part des joueurs, de rudes gaillards que ne gâtaient pas d'astronomiques salaires. Ils jouaient au hockey pour le plaisir de jouer au hockey... Ils se faisaient même un plaisir de payer leurs patins et leurs "sticks". A peine si l'administration fournissait la rondelle...

En ce temps-là, si le mercure baissait sur la patinoire découverte, l'enthousiasme et la passion du jeu montaient. Aussi le sang s'échauffait-il parfois à un degré qui finissait par faire éclater certaines "caboches" trop près du bonnet... ou de la tuque. Nous ne voulons pas faire de personnalités mais on se rappellera longtemps les fameux Dallaire de la Grande Baie, gaillards costauds, agressifs, le poing facile mais qui sans broncher encaissaient et surtout... ripostaient. On se souvient aussi du bouillant et si sympathique Robert McLean qui sentait tout le sang écossais de ses veines lui monter à la tête quand on lui passait la rondelle entre les jambes. Il opérait dans la défense, et comme sa vue faisait quelque peu défaut, il n'était pas bon pour l'adversaire de l'approcher de trop près. Mais ces violents règlements de compte sur la glace constituaient pour les spectateurs une nouvelle source de joie et d'intérêt. On s'y passionnait même au point de provoquer des conflits entre joueurs et spectateurs...

Les anciens se souviennent de la popularité dont jouissaient Jean-Marie Tremblay, Bébé Gaudrault, alias "Fayau", Uldéric Tremblay, surnommé "la mule", le fameux gardien de but Marc-Aurèle Tremblay, dont la réputation a monté presque au niveau de celle du fameux Georges Vézina ; son frère Jacques

Tremblay, les deux frères Roland et Roch Girard et, enfin, la brillante ligne d'attaque McLean - Beaudoin - Gobeil. On eut dit que tous ces vaillants "chevaliers de la glace" se donnaient la main pour écrire de belles pages dans l'histoire du sport du Saguenay.

Et puis ces savoureux souvenirs d'après les joutes, alors qu'un généreux citoyen invitait "son" équipe à sa résidence où sur un guéridon trônait une rebondissante cruche de vin de cerises-à-grappes. Ah ! comme avec chaleur, en ces moments-là, on discutait sur les "passes" manquées, les buts qu'on aurait dû compter si... si on avait "combiné avec son co-équipier". Vrai, c'était le bon temps comme c'était du vrai hockey... De temps en temps, une équipe donnait des parties d'exhibition. On allait même se mesurer jusqu'à Roberval, Lac St-Jean, avec l'une des équipes locales... Alors, les routes d'hiver n'étaient pas libres comme de nos jours. On faisait d'ordinaire le voyage au Lac Saint-Jean en "snowmobile" sur lequel, pour adoucir les ennuis de la route, Louis Imbault, aussi bon joueur de hockey que bon musicien, sérénadait en cours de route, ses collègues-en-stick à l'aide de son petit orchestre. Mais cela n'empêchait pas la fatigue de s'insinuer dans les membres. Parfois, ces parties ne commençaient qu'à 10 heures du soir pour ne se terminer que tard dans la nuit. On peut être sûr que ces vaillants amateurs n'étaient en ancune façon syndiqués. Faut-il le dire, l'argent ne parlait pas haut dans le hockey-amateur du Saguenay vers 1933. On sait que, malgré une assistance très nombreuse, l'organisation receuillait entre cinquante et soixante-quinze dollars

pour une partie régulière et peut-être, parfois, cent-cinquante pour une partie de détail.

Mais finies bientôt les parties en plein air, presque au clair de lune! En 1948, Bagotville possédait son aréna où depuis on s'en est donné à coeur-joie, comme on le pense bien. Fait presque unique, tel était l'esprit sportif qui règne à Bagotville que ce sont les citoyens de la ville qui ont payé au moyen d'actions leur palais des sports.

Mais en voilà bien d'une autre. L'aréna ne devait durer que sept ans. C'est-à-dire qu'en août 1955, l'esprit sportif des jeunes dût se changer en esprit "religieux" et l'aréna de Bagotville devint un temple de la charité. Comme les choses évoluent ! Le 17 août 1955, la Fabrique de St-Alphonse a acheté du Club Récréatif cet aréna de Bagotville, au prix de $27,000 pour en faire cadeau aux Pères de St-Vincent de Paul qui ont transformé l'immeuble en Patronage St-Vincent de Paul dont l'inauguration officielle eut lieu le 21 août, ce qui donna lieu à une splendide cérémonie où assistait une foule de 5000 personnes. Le Provincial des Pères de Saint-Vincent de Paul, le Révérend Père Dumas, était présent ainsi que les curés, les conseils municipaux et les commissions scolaires de la Baie des Hahas. Les patros de Jonquière, de Québec et de Charlesbourg, ont à cette occasion, donné de brillantes démonstrations.

C'est le curé de St-Alphonse, le Chanoine Jos Bouchard, qui eut l'honneur de baptiser le nouveau Patro en lui donnant un nom qui fut applaudi par toute la population de la Baie ; "Patronage de Notre-

Dame-de-la-Baie'', parce que, ce jour-là était la solennité de l'Assomption et que la statue de la Vierge érigée dans la grotte du collège au sommet de la colline, veillant sur toute la Baie, semblait appeler de son nom le ''Patronage de toute la Baie''.

Autrefois, feu Mgr Labrecque avait accordé cinquante jours d'indulgence à l'évocation de ''Notre-Dame-de-la-Baie, priez pour nous''.

Cet esprit sportif, les jeunes de Bagotville, en donnaient, l'année précédente, une première preuve sur une autre scène. Ils connaissaient sans doute l'histoire du fameux ''Tour de France'', la manifestation ''cycliste'' la plus populaire et la plus spectaculaire non seulement en France mais dans toute l'Europe. A Bagotville, avant toute autre ville dans la province de Québec, en 1947, on organisa une course de bicycles, genre ''six jours''... La manifestation se déroula sur une piste circulaire construite en bois brut. Quel travail même pour la seule construction de la piste! Et on était en pleine crise financière!

Citons au tableau d'honneur de cette initiative peu banale dans les montagnes saguenéennes : Jean-Louis Desbien, organisateur en chef qui était aidé de ses acolytes, le Dr Soucy, Paul-Emile Houde et les trois frères Harvey qui constituèrent l'âme de cette entreprise sportive qui amusa fort la population mais n'enrichit pas les promoteurs. Voici de quelle façon on procéda pour la course.

Quinze équipes furent dûment formées et chacune était commanditée par une maison de commerce de la place. L'équipe comptait deux cyclistes. Si l'un,

par fatigue ou accident, venait à abandonner la course, l'autre le remplaçait aussitôt. Les concurrents devaient courir sans aucun répit durant douze heures d'affilée, soit de midi à minuit chaque jour. Inutile de dire que le vainqueur de ce "cycloton" n'avait, à la fin de la course, nulle envie d'aller se jeter dans la baie pour battre le record de Robert Cossette... à la nage. Mais les organisateurs ne furent pas moins héroïques sur leur scène. Ils eurent à former les équipes, à embaucher des mécaniciens pour voir aux bicycles, des masseurs, des compteurs pour enregistrer les tours, etc., etc... Mais là n'étaient pas leurs plus gros soucis. Ils avaient en plus l'angoisse de ne pouvoir attacher, à la fin, les deux bouts du coût de l'entreprise. Comme au cours de l'histoire de la construction de l'église paroissiale, le nerf de la guerre menaçait à tout instant de manquer pour la finition de l'église, on attendait l'ouverture du marché aux bleuets, les cyclistes n'avaient pas à compter sur cette bienheureuse ressource. Et puis les concurrents, bien entendu, n'avaient pas à recourir à la Commission provinciale des accidents en cas de blessures. Heureusement, on n'eut à déplorer aucun accident grave, excepté quelques contusions plutôt bénignes qui nécessitèrent quelques pouces de diachylon que le docteur Soucy appliquait bénévolement avec un touchant dévouement Il y eut cependant bien des contretemps dus surtout à la pluie qui interrompait tout, dispersant l'assistance autour de la piste Et cela compliquait naturellement le problème financier. Mais les Canadiens, plus particulièrement les Bagotvillois, ne sont jamais à court de ressources. A la

fin pour boucler leur budget, les organisateurs vendirent avec certains avantages le bois qui avait servi à la construction de la piste. On s'était amusé et cet article fut pleinement réalisé...

Mais de l'air, de l'air, du grand air, les jeunes de la Baie des Hahas en sont assoiffés, dirait-on, le sain et revigorant grand air des collines qui ceinturent la Baie des Hahas! Comment en boire à pleines goulées? Le ski, quoi ! le "slalom" ! le "cross country" !... Au sein de cette fièvre sportive qui agita toujours les jeunes de la Baie, on eut garde de ne pas penser au populaire ski, d'autant plus que le terrain accidenté de la région se prêtait si bien aux manifestations de ce noble sport. Les collines de la Baie des Hahas valent autant que celles du Nord de Montréal. On n'a pas encore organisé, il est vrai, de trains de neige au Saguenay, mais les lisses de frêne n'en sont pas moins populaires à travers les collines. D'ailleurs, dans les régions du Haut-Saguenay, on aime à se rappeler que le ski fut introduit dans notre pays par un homme qui fut intimement mêlé à la population du Lac Saint-Jean et du Saguenay, où il a organisé sur un plan moderne les divers chantiers d'exploitation de la forêt : Ferdinand Van Bruyssell qui a même laissé son nom à une petite agglomération du Lac St-Jean. Pour parcourir les divers "campes" des chantiers du Haut-Saguenay, Van Bruyssell s'était fait venir des lisses de frêne de son pays, la Belgique; et ce furent les premiers introduits dans l'Est du Canada. Mais revenons à la Baie. Notre neveu Jean-Marie Potvin nous assure que le pionnier du ski dans la région fut Lauréat

Perron qui intéressa bien des gens quand il se mit à se promener sur ses lisses. Ce Perron, rappelons-le en passant, fut aussi un pionnier de la chaloupe-à-voile-sur-glace. On s'étonne aujourd'hui qu'il n'ait pas eu l'idée du ski-nautique.

Bagotville eut vite son club de ski dont firent partie jeunes gens et jeunes filles. Ce premier club de ski porta le nom de "Mont-Mars", à la mémoire de Mars Simard qui fut, en 1838, le premier habitant de St-Alphonse. Il méritait bien cela, le brave Mars Simard qui a construit le premier bateau plat dans l'Anse-à-Benjamin et sur lequel il a navigué pendant plusieurs étés.

Ce fut Jos Fréchette qui inaugura le club Mont-Mars en 1945. Le comité de direction se composait comme suit : Président, Jos Fréchette ; vice-président, Liguori Villeneuve ; secrétaire, Roland Lévesque ; directeurs : Mlle Françoise Lavoie, Mlle Janik Jacques, Léo Lavoie et Roger Villeneuve. Jos Fréchette avait de vastes connaissances dans le domaine du ski. Aussi assumait-il, outre la présidence du club, les responsabilités de l'entraînement. Il eut des élèves brillants comme Emile Clouston, Léopold Lévesque, Etienne Rasmussen qui auraient pu figurer avec avantage sur le plan national. En 1955, le Club Mont-Mars existe encore et compte parmi les plus populaires de la région saguenéenne.

Mais dans le cycle des sports bagotvillois, comme ailleurs du reste, il fallait dans la ville un sport plus léger que le ski, moins brutal que le hockey et qui se pratique surtout en été : le tennis, quoi !... Voilà pour les délicats et... les jeunes filles. C'est

pourquoi, M. J.-A. Noreau, marchand, organisa le jeu de tennis qui fut tout de suite très populaire. Après M. Noreau qui quitta bientôt Bagotville pour Québec, l'organisation du Tennis passa aux jeunes de l'A.C.J.C. qui en continuèrent le succès.

Voilà donc Bagotville munie des organisations sportives d'hiver et d'été en usage dans notre province. Mais jusqu'en 1920, il y manquait un théâtre. L'institution est de nos jours trop essentielle à une ville pour que la reine de la Baie des Hahas en manquât. Cette année-là, 1920, M. Chs-A. Bernier, aujourd'hui — 1955 — gérant du département de la "Consolidated Paper Co." inaugura le premier théâtre de Bagotville. Ce n'était pas encore un Capitol ni un Auditorium. Cet embryon de théâtre était situé au deuxième étage de la maison d'Ernest Tremblay, forgeron. On y interprétait les pièces populaires à l'époque par des acteurs locaux et on y donna d'abord des films muets. Mais voilà qu'après deux années d'existence, ordre fut donné par les autorités locales de fermer le théâtre qui n'était "pas en loi". Il n'y avait qu'une sortie en cas de feu. On déménagea le théâtre au premier étage du même immeuble où se trouve aujourd'hui (1957) le Café Populaire de M. Jean-Paul Tremblay. Peu après, le gérant, M. Bernier, abandonna l'entreprise. Il fut remplacé par "Ti-Chef" Simard, qui ne fut pas chanceux car le curé de la paroisse, M. le Chanoine Gaudrault, du haut de la chaire, au prône, dénonça le théâtre qui sous l'effet de l'éloquence de M. le chanoine, ferma ses portes peu après. Quelques années plus tard, un M. Bélanger, venant on ne

sait d'où, ouvrit un petit théâtre dans la maison de Madame Emile Tremblay, rue Albert. On m'écrit à ce sujet qu'en très peu de temps, Bélanger "perdit presque sa chemise". Mais Bagotville se reprit, et d'une façon magnifique. Car aujourd'hui, la ville est dotée d'un des théâtre les plus modernes de la région saguenéenne. Il porte le nom bien local de Théâtre Saguenay et, en 1956, avait pour propriétaire M. Choquette, de Montréal.

Mais avant de mettre le point final à ce chapitre des amusements et des sports à Bagotville, n'allons pas oublier ce que nous appellerions volontiers l'"éternel sport" de nos campagnes, aussi bien en hiver qu'en été : les courses de chevaux. A la Baie des Hahas, en hiver, on y a eu recours à satiété autrefois sur la glace de la baie. Et les anciens nous disent que ces courses furent passionnantes. Alors on était fier de ses chevaux qui ne menaçaient pas de disparaître devant la pléthore des automobiles. On avait donc le temps de les soigner en vue des courses de l'hiver venu, quand la glace était lisse comme un miroir. Alors, les propriétaires de chevaux faisaient établir à ces derniers d'intéressants records de vitesse et d'endurance.

A la Baie des Hahas, au siècle dernier, et sur le Saguenay, on comprendra que la glace, le "pont", pour parler comme à Québec, restait plus longtemps qu'aujourd'hui alors que les brise-glaces et les cargos océaniques labourent le champ de glace dès le mois d'avril. M. Louis-Joseph Lévesque nous a fourni les intéressantes notes suivantes sur le départ du "pont de glace" sur le Saguenay à partir de 1851.

Cette année, le 29 avril, en 1852, le 4 mai, le 5 en 1853, le 11 en 1854, et le 10 mai en 1855.

En 1856, 57, 59, 60 et 61 respectivement, les 30 et 24 avril, les 3, 5 et 8 mai; en 1862, le 23 avril, en 1870, l'"Année du Grand Feu", le 24 avril, en 1866, le 25 avril et le 19 de ce mois en 1878.

On peut, grâce à ces données faire la comparaison avec, nous dirions, les "années modernes".

On a noté qu'en 1936, le 1er avril, la glace du Saguenay est partie seule, sans l'intervention de brise-glace, ce qui fut considéré comme un record. Le port est habituellement fermé le 1er novembre, tandis que depuis vingt ans environ le pont ne se forme qu'en décembre. (2)

Types, Excentriques et Originaux

Nos campagnes sont généralement assez riches en types, en phénomènes et on peut dire que sous ce rapport, bien des villes sont campagnes... Elles l'étaient plus autrefois que de nos jours, nous vou-

(2) Le Saguenay a connu, au printemps de 1956, l'ouverture de la saison de navigation fluviale la plus hâtive avec l'arrivée du cargo "Sunrell", de la Saguenay Terminal Co., qui a rallié les quais de Port-Alfred, le 2 avril à 9 hrs du matin, trente-six heures avant le "Manchester Regiment" dont le capitaine gagnait la canne à pommeau d'or traditionnelle dans le port de Montréal. Le "Sunrell, le premier des deux navires de "Saguenay Terminal Co.," nommés pour honorer le président de l'Aluminum Co. of Canada, Ltd. M. R. E. Powell, jauge 10,638 tonneaux et il est commandé par le capitaine Ivan Marley-Clarke, de Montréal. Il a atteint Port-Alfred deux jours avant le record établi, l'an dernier, par le "Sun Valley" de la même compagnie maritime.

L'arrivée du "Sunrell" a été marquée de façon particulière par les autorités de "Saguenay Terminal Co.", de la ville et de la Chambre de Commerce locale. M. Jos.-N. Claveau, gérant de la division de Port-Alfred de Saguenay Terminal a remis au commandant du navire, au nom de la Compagnie une superbe horloge marine en forme de timonier pour souligner l'exploit qu'il venait d'accomplir. A ce sujet on parle d'établir à la Baie des Hahas la tradition de la canne, mais ce serait, au Saguenay, une canne à pommeau d'aluminium que l'on présenterait au capitaine du premier navire à rallier la baie, chaque printemps.

lons dire au milieu du XXe siècle. Les excentriques, les types, si l'on veut, ne sont pas toujours des aventuriers, un peu toqués, sans doute, mais c'est ce qui les rend, ceux-là, plus pittoresques. Sauf au fin fond de certaines agglomérations éloignées des centres, il y a peu de chances aujourd'hui de rencontrer de ces originaux. Tout le souci de nos contemporains, c'est de s'habiller, de se comporter et de penser comme son prochain. C'est le nivellement par le milieu.

Dans toutes nos paroisses autrefois on voyait de ces types dont l'état civil était mal connu et mal défini. On eût été fort en peine, en effet, de définir leur pedigree ce qui, d'ailleurs, ne nuisait pas à la réputation qu'ils se sont acquise d'accaparer l'attention, d'amuser même...

Dans l'ombre de notre clocher natal, et dans l'envol de nos souvenirs d'enfance et d'adolescence, nous voyons se dérouler sur l'écran du passé toutes sortes de petites scènes anodines, insignifiantes, mais ne sont-elles pas celles qui se sont le plus profondément incrustées dans la mémoire souvent si oublieuse de grands événements? Comme nous le disait un jour un vieux citoyen de chez nous : "Je me souviens mieux des choses d'il y a soixante à soixante-quinze ans que de ce qui se passait voilà une dizaine d'années quand ma vieille me lisait la gazette qu'on recevait dans ce temps-là."

Quand nous déroulons le film de nos souvenirs d'adolescence à St-Alphonse, du Cap-à-Gravel où nous, les gamins du village, nous nous amusions à journées pleines, nous voyions passer dans l'ombre de notre clocher, quelques originaux et excentriques, un

peu détraqués, comme il y en a dans tous les villages. Ils nous amusaient, nous intriguaient et nous effrayaient à la fois.

C'est ainsi qu'au recul des années, nous voyons arriver à Bagotville, pour n'y être que de passage, comme un touriste cossu, Alexis-le-Trotteur qui arrivait de Charlevoix par le chemin de St-Urbain. On sait qu'il avait dans les veines du sang de cheval... trotteur. De toute sa vie, il n'a jamais marché ; il a toujours couru, trotté, de Charlevoix au Saguenay et du Saguenay au Lac St-Jean. Il aimait même à faire concurrence aux bateaux de l'ancienne "Richelieu et Ontario". Un jour, son père partait de La Malbaie, en bateau, pour la Grande Baie. Etant allé le reconduire au quai de la Pointe-au-Pic, il lui demanda de partir avec lui ; le père — François Lapointe — ayant refusé, Alexis partit à pied par la route de Saint-Urbains et arriva à la Grande Baie quelques minutes avant le bateau sur lequel était son père.

Dans les archives de la Société Historique du Saguenay, M. le chanoine Victor Tremblay a consigné de nombreux faits, traditions de famille surtout, concernant en particulier notre trotteur-humain qui était né à La Malbaie le 4 juin 1860 et qui est mort, à l'Ile Maligne, Lac Saint-Jean, le 12 janvier 1924, âgé de 64 ans. Il travaillait là quand le conducteur imprudent d'une locomotive l'écrasa ; Alexis, voulant éviter la lourde machine, enfonça un pied entre les pavés du pont où il se trouvait. Il eut une jambe et un bras écrasés et expira quelques heures après l'accident. Quand il était jeune, il se faisait des

chevaux de bois qu'il numérotait et qu'il déposait à l'abri, au pied d'une montagne qui se trouvait sur la terre de son père. Tous les jours, il les faisait courir et leur donnait pour récompense, après leur course, une portion de foin. Pour les faire courir, voici comment il procédait : il plaçait les chevaux en ligne, en prenait un qu'il tenait au bout de son bras et courait ainsi, le déposant là où, d'après lui, le cheval se serait arrêté s'il avait été vivant. Puis il revenait, en prenait un autre et lui faisait faire sa course ; ainsi de suite jusqu'au dernier. Le numéro qui avait été le plus loin était vainqueur. Il faisait ces exercices tous les jours. (Tradition de la famille).

Nous puisons encore dans les dossiers de la Société Historique du Saguenay. Une fois, il était à Saint-Urbain et devait se rendre à la Grande Baie. Ses parents apprirent qu'on avait trouvé un homme mort au lac Haha ; ils s'inquiétèrent et téléphonèrent à Saint-Urbain afin de savoir si Alexis était rendu au Saguenay ; il n'était pas parti. C'était le midi ; le lendemain, à la même heure, on apprit de la Grande Baie par téléphone qu'Alexis était rendu sain et sauf. Il avait fait le trajet à pied.

Courir, trotter, c'était tout son plaisir. Il était peu intelligent et tout son esprit, eût-on dit, était dans ses jambes. Il n'était ni grand ni petit, plutôt trapu. Ses jambes n'avaient rien d'anormal. Il gagnait assez honorablement sa vie en jouant de la "musique à bouche" pour amuser et en confectionnant des fours à pain en glaise pour les habitants. Quand il courait, et c'était toujours, il se fouettait les jambes au moyen d'une petite hart, hennissant,

piaffant, puis partant comme une flèche. Son grand plaisir était de dépasser à la course les meilleurs chevaux trotteurs de réputation.

M. l'abbé Alexandre Maltais, qui a rapporté tant de souvenirs saguenéens et charlevoisiens et qui avait bien connu Alexis-le-Trotteur, disait de lui :

"Je n'ai jamais entendu donner d'explication de ce phénomène. C'était une sorte d'infirmité, une faculté anormale qui faisait d'Alexis un être à part et incompréhensible. De voir qu'il était bâti comme un autre et qu'il courait ainsi au delà de toute mesure, sans comparaison possible avec aucun homme au monde, c'est une anomalie dont le Bon Dieu, seul, a le secret."

On comprend pourquoi ce "phénomène" nous intéressait et nous amusait, nous, les garçons du village de St-Alphonse, quand nous apprenions qu'il était dans la place avec sa "ruine-babine" et sa petite hart à fouetter...

En ce temps-là, nous avions aussi à St-Alphonse la visite de Ti-Louis l'Aveugle, moins "phénomène" qu'Alexis, plus normal, même intelligent, mais affligé d'une cécité complète depuis l'âge de 40 ans par suite de l'application d'un remède imprudemment choisi — des bourgeons de peuplier. Il avait une orbite vidée, l'autre oeil était recouvert d'une peau blanche et épaisse qu'on appelait "riffe" et qui lui causait une pénible et continuelle démangeaison. Son nom était Louis Simard, né à Saint-Louis, baptisé à St-Irénée, le 23 juin 1851. C'est ce que nous apprend M. le chanoine Victor Tremblay qui nous rapporte encore de Ti-Louis l'Aveugle ce qui suit :

"Il jouait du violon, de sa main gauche, car il était gaucher. Il jouait aussi du sifflet, mieux que les autres instruments, dit-on. Il se servait aussi d'un instrument à cordes qu'il appelait sa "bioune" et qui était une sorte de cithare. Il jouait aussi de l'ocarina. Ces deux instruments sont conservés au Musée Saguenéen.

"Pour gagner quelque chose et aider à son entretien, il se mit à voyager, à chanter et à jouer de la musique. Il se rendait jusqu'au Lac St-Jean. Au début, il se servait d'une canne pour se guider ; ensuite, il poussait devant lui une petite charrette dans laquelle il mettait ses vêtements et ses divers instruments de musique et un siège sur lequel il se plaçait pour jouer ou chanter.

"Son jeu était plutôt lent, toujours bien noté. Il était goûté et toujours bien reçu dans les maisons où il logeait ou donnait des concerts.

"Il connaissait très bien toutes les routes et les gens qu'il avait rencontrés. Il était poli et bien considéré, personne ne lui faisait de peine. Il ne s'attirait ni risée ni moquerie. Il imitait admirablement les façons de parler et certains cris d'animaux. Il savait beaucoup de chansons et en a composé plusieurs. M. Marius Barbeau en a un répertoire de près de cent, recueillies sur bobines."

Un jour qu'il était en visite à St-Alphonse, nous, les gamins, le voyant venir, voulûmes lui jouer un tour et lui faire peur. Nous nous cachâmes derrière une touffe d'aulnes et attendîmes son passage. Mais il s'arrêta subitement à une trentaine de pas de notre cachette. Après quelques instants, il cria :

"Vous voulez me faire peur, vous'aut, hein, les jeunes ! Ça prendra pas !" Et, en effet, ça ne prit pas. Nous lui demandions peu après comment il avait décelé notre présence. "Il y en avait un qui fumait", nous expliqua-t-il tout simplement.

Et c'était vrai. En ce temps, on voyait des bouts d'homme hauts comme le pouce fumer des brûles-gueule dignes de leurs grands-pères.

Ti-Louis l'Aveugle est mort au Sault-au-Mouton, Saguenay, de la grippe espagnole, le 25 octobre 1918, à l'âge de 67 ans.

Mais Alexis-le-Trotteur et Ti-Louis l'Aveugle n'étaient pas des types locaux à St-Alphonse où ils n'étaient, de temps en temps, que de passage. Nous nous rappelons avoir eu aussi, un jour, la visite d'un de ces "touristes" originaux qui venait, lui, du Lac St-Jean. C'était le "Père Bateau-de-Cuir", ainsi nommé à cause de son juron favori "Bateau-de-cuir" ! C'était un vieux pintochard des plus amusants. Il avait des "bateaux-de-cuir" amusés, coléreux, admiratifs, effrayés, etc... Sa marotte, quand son arrivée dans un village avait rassemblé un bon auditoire de gamins et même d'adultes, était de chanter la messe en latin, effroyablement macaronique, qui aurait terrifié les Pères de l'Eglise. Lui aussi voyageait à pied d'une paroisse à l'autre en se fouettant les jambes. Il s'est ainsi rendu plusieurs fois à Québec par la "piste à Pataud". Il ne manquait pas de raconter après "sa messe" ses pérégrinations et le récit généralement se terminait par cette exclamation où semblait s'exhaler un amer regret : "Ah ! mes p'tits amis, du whisky, dans ma vie, j'en ai bu des barils, des galons,

des pots et des pintes !'' Le père ''Bateau-de-Cuir'' est mort quelque part aux environs de St-Joseph d'Alma, Lac St-Jean.

Mais ce n'était pas encore un type local à St-Alphonse, pas plus que le ''Bonhomme-sans-nez'' dont nous eûmes, une fois, la visite. Il était venu sur le ''bateau de ligne''. Effectivement, de nez, il n'en avait pas, pas du tout, pas plus que sur la main. De là, le nom que nous lui avions donné. Cela nous amusait énormément. Il passa deux jours à St-Alphonse, deux jours pendant lesquels, assis à l'encoignures de deux rues — du Quai et Victoria — il chanta, d'une voix terriblement nasillarde — on le comprend, pas de nez ! — ''Souvenirs du jeune âge''. Il s'accompagnait d'un petit accordéon aussi criard que sa voix...

Et que d'autres types ont ainsi amusé notre adolescence et ont passé à l'ombre du clocher de Saint-Alphonse. J'aperçois à travers les brumes d'un déjà lointain passé ''Magouaiche'', un homme affreusement laid, qui effrayait les enfants du village et dont les mères se servaient du nom comme d'un épouvantail pour calmer ceux de leurs mioches qui n'étaient pas sages. Il demeurait dans un taudis, en bas du cap, au début de la rue de la Fabrique.

Il y avait aussi ''Ugère-à-Bernard'', un mendiant, on dirait aujourd'hui un ''robineux'', qui était toujours accompagné d'un grand chien jaune à la queue duquel un jour les gamins avaient réussi à attacher une casserole. Epouvanté, affolé, le chien avait traversé le village en trombe, avait descendu à même allure la rue du Quai et était allé se précipiter dans

la baie du haut du quai, au grand dam de son propriétaire Ugère qui hurlait à la mort en poursuivant l'animal. Celui-ci, une fois à l'eau, tranquillisé, avait regagné la rive où son maître, consolé, alla le quérir, mais non sans maudire les gamins.

Il y avait encore la "Courte", une drôle de petite bonne femme, une naine, mystérieuse, qui, chaque jour, dans l'après-midi, sortait de sa maison, rue Albert, et, à pas précipités, vêtue d'une longue jupe qui balayait la chaussée, allait s'engouffrer dans l'église. La "Courte" ne parlait jamais à qui que ce soit, mais elle intéressait fort les gamins.

Mais nous ne finirions pas de dévider l'écheveau des souvenirs qu'évoque au seuil de la vieillesse le clocher de Saint-Alphonse ; souvenirs du pays où l'on naquit, où l'on a grandi, où, enfant, adolescent, on tendait des filets aux bords des marres fréquentées par les rouges-gorges et les chardonnerets qui venaient s'y abreuver ; alors que l'on aimait tant, les matins de marée basse, aller fouiller au fond des coffres de bois des pêches à fascines tendues, à partir du quai, le long des grèves de la baie et où s'engouffraient les anguilles, tandis que le "Grand Champ" de la pêche s'était couvert d'éperlans et de capelans, de petites loches, barbottes et de crapauds de mer... Souvenirs des paysages familiers de l'enfance et de l'adolescence qui pénétrez si sensiblement les coeurs, que vous êtes loin !

Mais en voici un, bien plus récent, et qui n'est pas, celui-là, pour nous, du moins, un souvenir d'enfance, même de jeunesse.

C'est le souvenir d'un original, assez pauvre d'es-

prit, pas toujours détraqué mais... "guère s'en manque", pourrait-on dire. Celui-là, dont nous voulons parler, il est présent à la mémoire de la génération actuelle. On n'oubliera pas facilement "Canapet" — David Bergeron — sur l'originale personnalité de qui a couru bien des histoires. On sait qu'il fut pendant plusieurs années l'hôte des autorités municipales qui le logeaient dans une fort humble maisonnette sise tout au bord de la Baie, vis-à-vis le "Cap à Damase" — Hudon. "Canapet" était, peut-on dire, le type de maquignon des temps passés. Il avait toujours une vieille "picasse" à changer ou à brocanter pour n'importe quoi. Un jour, il fait savoir à un de ses collègues en maquignonnage de Chicoutimi qu'il avait un cheval à changer, lui assurant que l'animal avait ses quatre pattes intactes et qu'il n'avait pas le "souffle". Une bonne affaire, quoi ! pour celui de Chicoutimi qui, le lendemain, arrivait à Bagotville, tout heureux de la perspective d'échanger la vieille rosse qu'il traînait, affligée du "souffle" et les quatre pattes passablement avariées. Quand il fit sa proposition au collègue, David avait oublié de lui dire que son "cheval à échanger" était mort. Il s'empare du licou du cheval venu de Chicoutimi et dit à son "ami" d'aller chercher le sien à l'étable. Le cheval de "Canapet" était bel et bien mort. Notre Normand de "Canapet", devant la colère de l'autre, assura qu'il ne l'avait pas trompé, que son cheval n'avait pas le souffle et avait ses quatre bonnes pattes. La chose fut portée devant le tribunal où "Canapet" eut gain de cause. Il avait dit la vérité, quoi ! au collègue de Chicoutimi...

Un autre jour, toujours à propos de chevaux, M. François Brassard, de la rue Bagot, faisait admirer à plusieurs personnes un magnifique cheval genre "Black Horse" quand survint notre "Canapet", attiré, comme toujours, par l'odeur du cheval. M. Brassard, histoire de rire de David, lui dit devant les personnes présentes : "Tiens, David, donne-moi dix piastres et le cheval est à toi...' Le David ne perd pas une minute, court chez lui, trouve un billet de $10. — toutes ses économies —, arrive chez M. Brassard et dit : "Quin, François, l'v'la ton dix piastres..." et il part avec le cheval. M. Brassard perdit réellement son beau "Black Horse". Les témoins ayant donné raison à David.

On ne se gênait pas de rire du pauvre "Canapet" qui parlait très mal et qui avait l'air quelque peu niais, mais, au fond, il n'était pas aussi bête qu'il en avait l'air. Encore un trait de notre original. Un soir, sa femme attendait son cinquième ou sixième enfant. David court de ses grandes jambes chercher le médecin. Chez le docteur Desgagné, celui-ci lui dit qu'il est malheureusement engagé ailleurs. David se rend chez le docteur Drouin qui lui explique qu'il ne peut aller ce soir-là chez lui. Alors, David, paternel jusqu'au bout, se rend à Port-Alfred et réussit à amener avec lui le docteur Camille Simard. Entre temps, les deux médecins de Bagotville, pris de remords, ou de pitié, se rendent chez "Canapet" où tous deux trouvent leur collègue de Port-Alfred. De sorte que Mme "Canapet" eut pour son cinquième ou sixième enfant les trois médecins de la Baie des

Hahas et cela n'avait pas coûté au ménage une "token", eut dit Séraphin . . .

Un dernier trait. Un des bébés de "Canapet" meurt. Aussitôt, le père le met dans une petite boîte fabriquée d'urgence et, la boîte sous le bras, s'en va au presbytère où il demande au chanoine Gaudrault d'enterrer son enfant. Le curé lui demande s'il peut payer l'enterrement, ce à quoi notre David, toujours "hard up", répond naturellement par la négative. "Va chercher de l'argent, lui dit le curé, et reviens." "Canapet" revint, mais sans argent. Il insiste auprès de M. Gaudrault qui refuse s'il n'a pas l'argent nécessaire. Alors notre David se fâche, prend le petit cercueil improvisé, le place sur le pupitre du curé : "Quin, quand i'puera tu l'enterreras..." et il sort du presbytère.

Comme on peut le voir, David Bergeron, dit "Canapet", qui est mort depuis quatre ou cinq ans, était d'un calibre comme on en voit peu parmi les humains de nos jours... Et ce sera ce type qui mettra le point final à ce chapitre des originaux, non tout à fait détraqués, que n'a pas connus Louis Fréchette quand il écrivit et publia le livre le plus populaire de toute son oeuvre...

Tragédie et Aventure

La Tragédie

Elle survint le 15 avril 1910, à 5 heures de l'après-midi, à 3 milles du village de Bagotville, à un endroit communément appelé le "Fer à cheval". La joie que produisaient parmi la population de la Baie des Hahas

la construction du "chemin de la Baie" — le Roberval-Saguenay — et l'arrivée prochaine à Bagotville de la première locomotive sur cette voie ferrée fut profondément assombrie par un horrible accident qui eut sa répercussion en dehors du district.

Ce jour-là, au "Fer à Cheval", une équipe de terrassiers travaillait à un nivelage de terrain au moyen de la dynamite. Les hommes étaient tout particulièrement occupés à démolir un monticule dans le but de combler un remblai situé un peu plus bas. Sous la poussée de l'explosif, le monticule se détacha subitement, glissa sur un espace d'à peu près 1,500 pieds, couvrant une surface de vingt acres de terrain, ensevelissant trois camps d'ouvriers où dormaient ceux de l'équipe de nuit qui devaient reprendre le travail dans la soirée, les bureaux des ingénieurs et quelques hangars. Vingt hommes furent en un instant ensevelis sous cette avalanche de terre et de roc. Une dizaine furent secourus par les autres du chantier qui, au bruit de l'explosion, accoururent au secours des malheureux. Quatre de ceux qu'on put retirer étaient morts, la plupart des autres sérieusement blessés.

Peu après l'accident, un voiturier de Bagotville, M. Elzéar Lavoie, qui était à visiter le lieu de la catastrophe, aperçut tout à coup une main sortie de la terre. Il alerta aussitôt les hommes qui se mirent en toute hâte à creuser la terre et qui découvrirent bientôt le corps du malheureux ingénieur des travaux du chemin de fer, Ladislas Gagné, dont le corps était enseveli sous une couche de terre glaise de dix pieds d'épaisseur, à 200 pieds de son camp et à 100 pieds

de la résidence de M. Simon Larouche. La mort, pouvait-on présumer en toute certitude, avait été instantanée de même que pour les autres dont on retrouva les cadavres et qui étaient ceux de Marius Anderson, Danois, 25 ans ; Kyellaud, Danois, 27 ans, célibataire, de Copenhague. Sous les décombres resta enseveli le corps de Oscar Olsen, Norvégien, 27 ans, marié. Les blessés étaient : Carl Sorensen, Danois, 27 ans, marié, de Montréal, blessé mortellement ; William Paterson, Danois, 40 ans, blessé légèrement ; Gaudiose Soucy, de Ste-Hedwidge, Lac St-Jean, jambes fracturées.

L'ingénieur Ladislas Gagné aurait célébré ses 31 ans le jour de ses funérailles. Il était célibataire et appartenait à une famille des plus distinguées de St-Joseph d'Alma, Lac St-Jean. Il était l'un des entrepreneurs des travaux du chemin de fer avec M. M. O'Brien et Jennings, de Toronto. Au moment de l'accident, O'Brien n'était pas sur les lieux et Jennings était, depuis la veille, absent, en voyage de noces.

L'enquête sur la mort de l'ingénieur eut lieu le dimanche soir, à Chicoutimi, où la dépouille mortelle fut transportée. Elle révéla qu'à la minute même de l'explosion, le malheureux ingénieur fut assommé par de lourds débris de rochers qui le projetèrent à 200 pieds plus loin où la terre du monticule démoli l'ensevelit. La mine qui explosa était composée de 5,000 livres de poudre et de 400 livres de dynamite.

Le service funèbre eut lieu dans la cathédrale de Chicoutimi, le 18, célébré par Mgr Eug. Lapointe, ancien supérieur du séminaire de Chicoutimi, et dont Ladislas Gagné avait été l'élève. Un *"Libera"* fut présidé par S. S. Mgr M.-T. Labrecque, évêque du

diocèse de Chicoutimi, et l'absoute par l'abbé Almas Larouche, curé de la cathédrale. Un autre service funèbre fut célébré à St-Joseph d'Alma et où assistaient toute la population de la ville ainsi que de nombreuses délégations des paroisses d'alentour.

L'Aventure

La victime, ou le héros, si l'on veut, n'était pas de Bagotville, mais son aventure commença au quai de cette place. Napoléon Grenon demeurait alors à la "Descente des Femmes", dans "l'Anse du Milieu", où l'on voit la minuscule petite église de cette pittoresque petite paroisse saguenéenne. Les gens de là étaient loin de tout et il leur fallait aller à Saint-Alphonse pour s'approvisionner de ce dont ils avaient besoin. Ce jour-là, à la fin d'août, en 1897, Napoléon Grenon partit, le matin, de son patelin, seul, dans sa chaloupe, pour Saint-Alphonse chercher des provisions pour sa famille. Ses affaires faites au village de St-Alphonse, il était reparti vers 4 heures de l'après-midi pour... son aventure.

Nous tenons le récit de cette dernière aventure d'une des filles de Grenon, Mme Lionel Rhande, qui le fit au président de la Société Historique du Saguenay, M. le chanoine Victor Tremblay, en juillet 1946. Nous résumons autant que possible.

Quand Napoléon Grenon partit du quai de Saint-Alphonse, il y avait apparence de mauvais temps. Sa soeur, Eugénie Grenon, épouse d'Onésime Bouchard, de St-Alphonse, vivante en 1956, insista pour l'empêcher de partir. Il avait, de son côté, demandé à sa soeur de l'accompagner mais elle avait refusé. Le vent était alors plutôt faible. Mais, rendu au Cap-

-à-l'Ouest, la brise de la baie, rencontrant le grand vent qui sortait du "Bras de Chicoutimi", une furieuse tempête se déchaîna. Grenon, pour y faire face, eut à accomplir force manoeuvres assez compliquées et, à un moment, comme il dut lâcher la barre pour aller attacher le "djib" — petite voile triangulaire à l'avant — la chaloupe, tournant en travers, la force du vent la renversa sens dessus dessous et l'homme fut projeté à la mer. Mais en tombant, il eut la chance de ne pas lâcher la corde du "djib" dont il pensa se servir pour grimper sur la quille de l'embarcation. Il réussit cet exploit assez difficile et, malgré la violence du vent, se maintint à cheval sur la quille de la chaloupe qui, poussée par un vent déchaîné, descendait le Saguenay, l'homme trempé, grelottant, sans espoir de secours, à moins d'une chance extraordinaire.

C'est ainsi qu'il passa, au large, devant son petit village de la "Descente des Femmes", vers 10 heures du soir. Il voyait les lumières de sa maison. De toutes les forces qui lui restaient, il cria, mais on comprend qu'au sein des hurlements de la tempête, ce fut en vain. Il souffrait de penser que sa mère, à ce moment, et tous les siens, se mouraient d'inquiétude à son sujet, ne l'ayant pas vu revenir pour le souper, comme il avait promis.

Le naufragé promit deux messes à la Vierge pour que son embarcation ne dépassa pas le Cap Trinité. Au village du Tableau, il vit encore des lumières, cria, mais encore en vain. En passant devant le Cap Trinité, il aperçut la statue de la Vierge. Il était minuit et soudain la chaloupe s'arrêta. Il pria encore avec plus

d'ardeur. Mais voici qu'il lui vint à l'esprit d'être surpris par le bateau de ligne alors qu'il se trouvait exactement sur sa route.

Le bateau, le "Jacques-Cartier", retardé par la tempête sur sa route vers Bagotville, n'arriva au Cap Trinité qu'à 4 heures du matin. Incapable de crier, Grenon sortit son mouchoir et l'agita. Il eut la chance d'être aperçu par le capitaine qui se promenait sur la dunette. C'était le capitaine Riverin — un qui connaissait tout le monde à la Baie des Hahas. Il connaissait Napoléon Grenon et le reconnut, non sans surprise, dans la position affreuse où il se trouvait. Le bateau stoppa et une chaloupe vint le recueillir. Le pauvre naufragé, sur le pont du bateau, était dans un état affreux. Le capitaine ne voulut pas risquer de le conduire jusqu'à Bagotville et, rendu à la "Descente des Femmes", le bateau piqua tout de go dans l'anse où son arrivée causa dans le petit village une émotion indicible. On courut à la grève où il y eut une scène pénible quand on vit descendre le naufragé plus mort que vif. Il fut plusieurs jours sans pouvoir ni parler ni manger. D'ailleurs, il se ressentit tout le reste de sa vie des suites de son aventure. Il est mort en 1918 à l'âge de 57 ans et il avait 44 ans quand il naufragea.

Sa fille racontait encore au président de la Société Historique du Saguenay : "Ce soir-là, toute la famille s'était couchée en pleurant d'inquiétude, au sujet du retard de notre père. A peu près au moment où ce dernier, à cheval sur sa chaloupe renversée, passait devant son village, le fils, qui avait 15 ans, se réveilla en sursaut et en pleurant. Sous l'empire

d'un cauchemar il cria à deux reprises : "Papa est arrivé ! Papa est arrivé" ! Mais notre mère qui tenait son bébé, la petite Antoinette, sur ses genoux, lui répondit : "Non, pas encore, dors" !

Le lendemain, des hommes du village allèrent chercher la chaloupe au Cap Trinité où, comme on l'a vu, elle s'était arrêtée dans sa dérive.

Les fêtes du Centenaire

C'est dans l'été de 1938, alors que M. le chanoine Gaudrault était curé et M. Geo.-Henri Lavoie maire, qu'eurent lieu les inoubliables fêtes du Centenaire du Saguenay ou plutôt de l' "arrivée à la Baie des Hahas des Vingt-et-Un", que nous avons racontée dès le début de cet ouvrage. Ces fêtes, les plus brillantes assurément qui aient jamais eu lieu dans la région, même pourrions-nous dire dans tout le "pays de Québec", pour parler comme Louis Hémon, ont d'abord permis le rapprochement de populations assez éloignées les unes des autres. On y a vu venir des délégations de Baie Comeau, sur la Côte Nord, de St-Thomas Dydime, village situé aux avant-postes de la civilisation dans la plaine agricole du Lac Saint-Jean. La Baie des Hahas fut donc, à cette occasion, le rendez-vous d'une vaste agglomération de gens venus des soixante-dix-huit paroisses que comptait alors la région du Saguenay, y compris le littoral du Lac Saint-Jean, dont une dizaine de petites villes prospères.

Tout ce pays alors marchait, peut-être lentement, mais sûrement, dans la voie du progrès. On n'y cons-

tatait ni l'extrême pauvreté ni l'opulence excessive ; la moyenne des fortunes équivalait à celle des paroisses des rives sud et nord du Saint-Laurent. C'était le temps, après les crises et les dépressions, à la suite des deux guerres, de se tourner vers le passé éloigné déjà d'un siècle, de faire surgir les souvenirs des pionniers, de considérer l'oeuvre accomplie durant les cent années révolues ; en un mot, de célébrer le centenaire du pays. La tâche, de prime abord, paraissait assez difficile, étant donné le peu de moyens à la disposition de ceux qui l'entreprenaient, de faire quelque chose de grand, d'inoubliable. On confia le projet à un expert en la matière, M. Léon Trépanier, de Montréal, qui avait fait ses preuves en ce genre quelques années auparavant aux Trois-Rivières. Il se lança avec enthousiasme et confiance dans l'aventure et le succès qu'il remporta fut entier. Les visiteurs, venus de partout, en dehors de la région centenaire, furent littéralement éblouis par l'ampleur des décors des fêtes, le déploiement des milliers de costumes des "acteurs" et des "actrices" qui étaient tous des jeunes gens et des jeunes filles de la région — ces dernières, pendant une partie de l'été, s'étaient promenées avec les costums du vieux temps dans les rues des trois petites villes de la Baie des Hahas. Il faut dire que M. Trépanier avait été admirablement secondé par toute une jeunesse enthousiaste et pleine de bonne volonté. Disons que les figurants aux pageants étaient au nombre exactement de 1,150 et que tous et toutes n'avaient aucune préparation spéciale aux jeux scéniques. Le succès fut aussi dû, à part ces bonnes dispositions de la jeunesse saguenéenne, aux superbes

scénarii des pageants dont les auteurs étaient deux fils du Saguenay, deux frères : le Père Laurent Tremblay et l'abbé Victor Tremblay, et ce fut grâce aussi au maître de ballet Morenoff et à M. Charles Marchildon, de Montréal, que le directeur du Centenaire put accomplir un véritable tour de force dont il fut chaleureusement félicité. Même les menuets classiques exécutés par des jeunes qui, pour la plupart, n'avaient jamais fait un pas de danse, furent des succès complets.

Il va sans dire que tous et toutes, acteurs et actrices, tous gens du pays, étaient du "bien bon monde", disait d'eux M. Trépanier : obéissants, intelligents, faciles à discipliner. On sait que les diverses manifestations des pageants s'exécutèrent sur une immense et fort artistique estrade qui avait été élevée entre Bagotville et St-Alexis, qu'on sait être les premières paroisses organisées au Saguenay. Et, comme dans toute manifestation de ce genre, le clou des fêtes fut, à la fin, la grande parade à travers les trois villes, laquelle s'ébranla tout près des quais de la Canada Steamship Lines Co., à Bagotville, traversa la ville et, après avoir également parcouru toute la ville de Port-Alfred, s'arrêta dans le village de St-Alexis de la Grande Baie, première paroisse saguenéenne. Rues et maisons, sur tout le parcours, étaient profusément décorées de drapeaux, d'oriflammes avec inscriptions de circonstances, de dessins illuminés, le tout présentant un coup d'oeil véritablement féerique. A bord du bateau de la "Canada Steamship Lines" qui, ce soir-là, accostait au quai de Bagotville, ce fut, raconte-t-on, de la part des touristes, un unique et

indescriptible cri d'admiration que souleva l'ensemble touffu de tous les feux électriques dont brillaient les trois petites villes qui semblaient n'en former qu'une, et combien vivante...

Comme dans toutes les scènes des pageants déroulées sur la belle estrade, ce qui frappa les spectateurs de la grande parade massés tout le long des rues des trois agglomérations, ce fut le naturel parfait de ceux qui, dans leurs différents costumes d'autrefois, participaient aux scènes diverses créées par les auteurs...

L'anecdote est, a-t-on dit, la truffe du récit et de la biographie. Ici, nous ne pouvons nous empêcher d'en citer une que nous a racontée M. Trépanier lui-même qui en était fier car elle démontre le succès des acteurs improvisés qu'il avait pu dresser. Dans le long cortège de la parade apparaissait un groupe de sauvages Montagnais à la tête desquels marchait le bon, l'héroïque Père Charles Arnaud, o.m.i., qui a évangélisé les sauvages Montagnais et Naskopis de la Côte Nord pendant cinquante ans.

M. Trépanier avait choisi pour représenter le vieux missionnaire un beau type de la région à qui il avait dûment appris le rôle qu'il devait remplir dans la parade : marcher plutôt péniblement, comme fatigué par ses longues courses de cinquante années dans la forêt. Tout allait bien. Mais M. Trépanier s'aperçut, lors des derniers exercices que son "Père Arnaud" avait trop de propention à s'ingurgiter des stimulants dans le gosier pour se donner du ton. Malgré les remontrances du directeur et les promesses du "Père", M. Trépanier redoutait le pire le jour de la parade.

Or, ce jour-là même, le "Père Arnaud" s'était apparemment plus "stimulé" que d'habitude et les inquiétudes de M. Trépanier redoublèrent. Mais tout se passa bien, très bien ; le groupe de sauvages de la Côte Nord et leur missionnaire furent applaudis à outrance. Le "Père Arnaud" avait été parfait... comme on va le voir.

Après le défilé dans les rues de Bagotville, M. E.-L. Patenaude, lieutenant-gouverneur de la Province, qui, d'une estrade spéciale, avait assisté à la parade, alla rencontrer M. Trépanier pour le féliciter du succès du défilé.

"C'était parfait, lui dit-il, et j'ai été fort ému par le naturel de tous ces gens qui remplissaient si bien leur rôle... Tenez, quand le groupe de vos sauvages passa devant l'estrade et que j'ai vu le bon Père Arnaud, courbé par la vieillesse et la fatigue, marcher péniblement, comme accablé sous le poids de ses cinquante années de dures missions, je n'ai pu retenir une larme en pensant aux souffrances de tous nos pauvres missionnaires canadiens, comme lui. On ne pouvait rendre un rôle de façon plus naturelle..."

M. Trépanier, on le croira, fut on ne peut plus charmé par ce compliment. Jamais un grand artiste de la scène ne pouvait recevoir un compliment aussi sincère de la part d'un chef de la Nation que celui que reçut le "Père Arnaud" de M. Trépanier.

Et il nous a plu de terminer par cette gaie anecdote le trop court récit des grandes fêtes du Centenaire du Saguenay, en ce juillet 1938, à la Baie des Hahas.

Un grand poète à Bagotville

Dans son intéressante "Mosaïque Municipale" pour 1947, M. Jos. Eug. Tremblay, secrétaire-trésorier de Bagotville depuis 1937, note pour l'année 1925 : "La propriété de l'abbé Apollinaire Gingras est ravagée par le feu." C'était le matin du jour de Noël...

Quelques années, un peu plus tard, histoire de me dégourdir les jambes que le "farniente" de vacances sédentaires menaçait d'ankyloser, de peine et de misère, je grimpais au sommet du cap aux flancs duquel de guingois s'édifiait la maison de mon frère Ephraïm Potvin où je passais les vacances cette année-là. Voici qu'à environ un arpent du sommet, j'aperçus sur un plateau les vestiges d'un solage de maison fait de pierres calcinées. Il y avait donc eu une habitation qui s'élevait là, au-dessus du village. Qui était l'heureux mortel qui avait habité cette demeure aérienne avec, devant les yeux, à longueur de journée, le spectacle de la baie qui s'étale, ainsi qu'un immense miroir, ceinturée, d'un côté, d'audacieux caps, et de l'autre, d'ondoyantes collines?

Descendu au village, je m'empressai de demander à un vieil homme qui fumait sa pipe sur la vérandah de sa maison, des renseignements sur ma découverte du cap

"Ah! ça!" me dit le vieux, "c'est les restes de la maison de M. Apollinaire."

—Apollinaire ? . . . Guillaume ? . . . William de Kastrowistski — de son vrai nom — pensai-je. Mais non, je ne vois pas très bien, outre-Laurentides, aux

flancs du Cap-à-Gravel, l'auteur d'"Alcools" et l'un des animateurs du mouvement cubiste en France...

"Quel Apollinaire ?..." demandai-je à mon vieil interlocuteur...

—Mais l'abbé Apollinaire Gingras, le poète, vous savez ben . . . Vous l'connaissez pas ? . . .

Si je le connaissais! Ah! celui-là, c'était un grand poète, comme son homonyme en France, et je voyais très bien sa belle et noble tête auréolée de cheveux blancs dans le nid d'aigle du Cap-à-Gravel ! Si je connaissais l'auteur de "Au Foyer de mon Presbytère" et de tant d'autres magnifiques poèmes où il a condensé le meilleur de son coeur de poète, de patriote et de prêtre de Dieu; le poète mystique, patriote, romantique, familier qui, a dit Mgr Camille Roy, a tendu sa voile "à tous les vents qui le poussaient et le portaient parfois sur les sommets"; cet aimable défricheur du champ littéraire de notre jeune pays; ce puissant orateur des grandes circonstances; cet homme d'esprit et d'oeuvres... si je le connaissais !

Quel honneur pour nous d'apprendre qu'il avait, pendant plusieurs années, habité notre paroisse natale; vécu à l'ombre de mon clocher !...

Oui, de cette demeure aérienne, que le feu détruisait le Jour de Noël 1925, quel spectacle pour un amant des muses !... Il écrira plus tard à un ami :

Après avoir longtemps sillonné les mirages
De ce noir Saguenay sans fond et sans rivages,
Entre ces caps hardis qui surplombent — penchés
Par la main de Dieu même au-dessus des rochers —
Le marin aperçoit, dans une anse profonde

Une église riante, assise au bord de l'onde
L'église riante de Saint-Alphonse !

Mais il faut croire que les gracieux et pittoresques panoramas contemplés du haut du Cap-à-Gravel n'inspiraient pas que des élévations poétiques à la gloire de la Nature et du Saguenay... Car c'est là que notre Apollinaire canadien écrivit un long et virulent poème ultra nationaliste, peut-on dire, et qui fut publié dans le temps en une plaquette plutôt rare et qui a provoqué une certaine... réaction. Le poème "L'Emballement" fut écrit contre la participation du Canada à la guerre de 1914-18. C'est une violente diatribe d'un "doux poète" contre les "Britishers" canadiens et contre l'Empire qui appelle au secours.

Car ses bras ne sont pas assez longs
Pour ceinturer la terre, les mers et les monts.

"L'Emballement" est daté de Port-Alfred en 1919, mais il a été écrit à Bagotville dans le nid d'Aigle-du-Cap-à-Gravel. L'abbé Gingras était alors âgé de 72 ans. Hâtons-nous de dire que cette virulence... poétique est une exception dans l'oeuvre de notre Apollinaire. Sa muse était généralement plus douce. Il fut tout particulièrement le poète de la campagne canadienne et du patriotisme.

Ses petits poèmes religieux, patriotiques et campagnards, après plus d'un demi-siècle, chantent encore dans la mémoire des anciens et sont aimés de beaucoup de jeunes de nos jours. Dans un autre siècle on dira cela de bien peu de poètes d'aujourd'hui. Cet ancien citoyen de Bagotville avait de l'esprit comme quatre. On cite encore beaucoup de ses bons mots.

L'abbé Gingras était né à Saint-Claire de Dorchester. En 1933, on célébrait à Notre-Dame-du-Chemin, à Québec, ses noces de diamant sacerdotales et, trois ans plus tard, le 19 mars 1936, notre poète bagotvillois — "pro-tempore" — s'en allait dans l'"éternel royaume". Il avait 89 ans. Il était alors le doyen du clergé canadien; l'un des premiers docteur-ès-Lettres de l'Université Laval. L'abbé Gingras a habité un peu partout, mais nous croyons que le plus long séjour qu'il ait fait dans un endroit, est Bagotville dans sa demeure aérienne qu'il avait fait construire lui-même et qu'il habitait avev ses neveu et nièce, M. et Madame R. L. Kilso à qui l'abbé laissa sa maison après sa mort. Malheureusement, pour le neveu et la nièce, elle fut détruite par le feu le matin du Jour de Noël 1925. Ses habitants l'avaient momentanément quittée la veille. C'était alors l'une des plus belles maisons du village, nous a-t-on dit.

L'exploit intellectuel d'un fils de Bagotville, en 1883

La famille Damase Hudon

C'est à Saint-Alphonse que se termina, nous dirions, la partie saguenéenne d'une excursion dans la province de Québec de la Presse d'Ontario en 1883. Les visiteurs arrivèrent à Québec le 9 août et le lendemain, ils étaient à La Malbaie où il y eut réception et discours de bienvenue par le juge A.-B. Routhier. Puis les visiteurs furent à Chicoutimi. Là, il y eut adresse de bienvenue, lue par le maire Michel Caron,

père de feu Eugène Caron, ancien maire de Tadoussac. C'était le 13 août. Après quoi, visite et réception au Grand' Brûlé — Laterrière — où l'on voulait faire voir aux journalistes ontariens une jeune paroisse de colonisation saguenéenne. L'abbé François-Xavier Delâge était curé de la paroisse. Il organisa lui-même un dîner dont les tables étaient dressées en plein air, sous un bosquet de résineux. Plusieurs santés furent présentées à la fin du banquet par les notables du Saguenay, entre autres par M. J.-A. Gagné, M.P.P., plus tard juge de la Cour Supérieure du Saguenay, par M. Elie Saint-Hilaire, M.P.P. pour les comtés Chicoutimi-Saguenay et par M. Arthur Hudon, avocat et magistrat stipendiaire du district de Chicoutimi qui fut appelé par "ceux . . ." lit-on dans le "Réveil du Saguenay" — dont il était le fondateur avec M. J.-A. Gagné — "qui connaissaient ses ressources oratoires, à répondre à la santé portée aux membres du comité de réception". M. Hudon qui connaissait parfaitement la langue anglaise, parla dans cette langue, ce qui scandalisa quelque peu ceux de la place qui ne le purent comprendre, mais causa une heureuse surprise chez les visiteurs. Nous citerons tout à l'heure le "Canadien" au sujet de ce discours et de la fin de cette excursion des journalistes ontariens à Saint-Alphonse.

M. Arthur Hudon, quoique né à Québec en 1847, était fils unique de l'une des principales familles de St-Alphonse, celle de M. Damase Hudon. Celui-ci, lorsqu'il vint s'établir à St-Alphonse était marchand, rue de la Fabrique, à Québec. Il vint à

St-Alphonse attiré par le commerce du bois qu'il pratiqua pendant toute sa carrière en même temps qu'il était agent de la Compagne de la Baie d'Hudson pour laquelle il dut parcourir, pendant plusieurs années, les différents postes de la Côte Nord du Saint-Laurent, randonnée très dure durant la dernière moitié du siècle dernier. A Saint-Alphonse, M. Damase Hudon fournissait le bois de chauffage aux bateaux de la Cie Richelieu & Ontario qui chauffaient au bois en ce temps-là et dont le terminus, comme aujourd'hui, pour les bateaux de la "Canada Steamship Lines" était à Saint-Alphonse. Entre ses voyages d'achat de fourrures sur la Côte Nord, au Saguenay et au Lac St-Jean, Damase Hudon avait ouvert un magasin au bord de la Rivière-à-Mars. Il fit l'acquisition de plusieurs terres, en particulier aux Chutes et dans la fameuse savane, vaste brousse entre Chicoutimi et Bagotville et dont il fut le premier à tenter le défrichement, ou si l'on aime mieux le "débroussaillage". Il fit les premiers travaux en vue de rendre ces terrains cultivables. Ajoutons que M. Damase Hudon fut le premier président de la première commission scolaire saguenéenne, celle de St-Alphonse en 1862. Il possédait de nombreux lopins de terre dans et autour de la paroisse et on a appelé de son nom "Cap à Damase" cette lourde aspérité du rivage de la Baie au nord de la rue Victoria, au fond de la baie, le long du "Boulevard Damase Potvin", ce dernier filleul de Damase Hudon.

M. Hudon est décédé en 1893, et son épouse, née Zoé Mailloux, est morte en 1912. Tous deux, outre

leur fils Arthur, avaient élevé une nièce adoptée à l'âge de quelques mois seulement et qui fut la mère de l'auteur du présent ouvrage, mariée à Charles Potvin alors marchand à Bagotville et qui a été agent de la Richelieu & Ontario à St-Alphonse pendant treize ans.

Le futur magistrat A. A. Hudon naquit à Québec en 1847 à l'époque du départ de son père et de sa mère pour St-Alphonse. Il fit ses études classiques au séminaire de Québec et ses études de Droit à l'Université McGill où il gradua; ce qui explique la connaissance parfaite qu'il avait de la langue anglaise qui étonna les journalistes ontariens lors de leur visite en 1883, comme nous l'avons rapporté. Il fut reçu avocat à l'âge de 20 ans et fit sa cléricature chez les avocats Doutre, Doutre et Doutre, à Montréal. Il fut nommé magistrat du district pour le Saguenay le 16 mai 1882 comme en fait foi cette note du "Canadien" à cette date. "Il a plu à S. H. le Lieutenant-Gouverneur en conseil de nommer Arthur A. Hudon, écuyer, avocat, magistrat de district pour le district de Chicoutimi en remplacement de Francis O'Brien qui a donné sa démission."

En 1886, le juge Hudon épousait Eugénie Lamontagne, fille de Théodore Jean Lamontagne, marchand de Ste-Anne-des-Monts, Gaspésie, et, dans le temps consul de la Suède, de la Norvège et du Danemark — le Bénélux d'aujourd'hui, — grand propriétaire de limites à bois aux Escoumains et en plusieurs endroits de la Côte Nord et Côte Sud, de la Seigneurie de Ste-Anne-des-Monts. Le juge Hudon fut le premier président de la Société Saint-Jean-Baptiste au

Saguenay. Avec son collègue, Mtre J.-A. Gagné, et le curé Ambroise Fafard, il a fondé, avons-nous dit, le premier journal de Chicoutimi, le "Réveil du Saguenay".

En 1883, le correspondant d'un journal de Québec écrivait : "Je demande et tous demandent que six termes de la Cour de Magistrat soient fixés chaque année à la Pointe-Bleue — près de Roberval. — Au terme de février dernier, 32 causes contestées ont été appelées et huit jugements ont été rendus par notre magistrat de district, M. Arthur Hudon, que son honnêteté, sa probité et sa bonté, comme ses connaissances légales, font respecter de tous."

Le juge Hudon est décédé à Québec en avril 1891. Il laissait son épouse qui décéda accidentellement à Québec en 1930, ayant été frappée par une automobile alors qu'étant débarquée de l'océanique qui l'amenait d'Europe, elle marchait sur le trottoir pour gagner l'Hôtel Saint-Roch. Elle laissait sa fille, Eugénie, qui vit encore à Montréal et qui épousa, en 1914, dans la métropole, le Dr C.-T. Mathieu, décédé en 1947. Pendant plusieurs années, après la mort de son mari, Madame Hudon fut organiste en la cathédrale de Chicoutimi.

Pour en revenir par où nous avons commencé : cette excursion des journalistes ontariens, en 1883 au Saguenay, rappelons qu'après le banquet du Grand' Brûlé, à Saint-Alphonse, au départ du bateau portant les excursionnistes, M. le curé Sirois vint au quai présenter à l'épouse du président de la presse ontarienne, M. Tye, une belle gerbe de fleurs cueillies dans le jardin du presbytère. Et le bateau décolla

aux applaudissements enthousiastes des visiteurs à l'adresse de la foule des paroissiens de Saint-Alphonse réunis sur le quai. Et dans la presse ontarienne, à la suite de cette visite au Saguenay, il y eut plusieurs échos de ce qui s'était passé au cours du voyage, particulièrement au Saguenay. On fit tout particulièrement des commentaires sur le discours "sensationnellement" anglais du magistrat A.-A. Hudon.

Dans ce discours, le jeune magistrat "tint à expliquer" rapporte le "Canadien", "la situation du Saguenay et du Lac St-Jean. Disons à sa louange qu'il l'a fait à l'emporte-pièce et qu'il a provoqué l'admiration de nos confrères anglais et des dames qui les accompagnaient. En cette circonstance, ses compatriotes ont été fiers de lui et il leur a fait oublier bien d'autres discours. Qu'aurait-ce donc été s'il eut parlé sa langue maternelle? Nous ne sommes pas prodigues de louanges banales qui ne servent qu'à fourvoyer le véritable talent, mais nous devons en toute sincérité conseiller à M. Hudon de cultiver le beau talent dont l'a doué la Providence. Il en retirera certainement quelque chose et son pays en profitera. Le discours très bien fait résume pour nos confrères anglais toutes les ressources du district du Saguenay, en particulier, sous un jour que d'anciens préjugés ne leur ont pas laissé apercevoir, et ils ne purent s'empêcher d'admirer un Canadien français parlant si bien l'anglais."

Et voilà comment, dans le dernier quart du siècle dernier, un fils de Saint-Alphonse sut allumer la flamme de l'admiration dans les esprits, pas toujours

très ouverts à notre égard, des journalistes de la province-soeur.

La famille Lévesque de Bagotville

S'il y avait un écusson spécial pour les maires en général, ou la mairie, nous le placerions volontiers en tête de ce chapitre, car, depuis 1881, on a compté dans la famille Lévesque trois maires : Wilfrid Lévesque, deux termes (1892-93 et 1908-13) ; Louis-Joseph, son fils, deux termes également (1916-17 et 1924-32) ; enfin, le cousin du deuxième, Jos.-C. Lévesque, maire actuel depuis 1950, ayant dans ses mains des atouts pour plusieurs termes encore après 1955. Et nous ajouterions que le premier maire de St-Alphonse, Ignace Gravel, était le grand-père paternel du maire Louis-Joseph Lévesque.

Le premier des Lévesque arrivé à Bagotville fut Etienne Lévesque. Il venait des Trois-Pistoles et faisait partie du personnel en qualité de commis de la Maison Price qui établit ses moulins à l'Anse-au-Foin. Etienne Lévesque demeura là un an, puis vint s'établir à St-Alphonse. Il épousa Bertille, fille d'Ignace Gravel, qui, peut-on dire en toute vérité, fut le promoteur du Bagotville industriel puisqu'il fit concurrence sérieuse aux Price dans le commerce du bois dont il fit des expéditions considérables à bord de ses propres goélettes qu'il construisait dans ses propres chantiers. Rappelons en passant que c'est Ignace Gravel qui fit dresser le premier cadastre officiel de Bagotville, alors Bagottown ou, mieux encore, Saint-Alphonse. Ces rues larges et régulières de la ville de

nos jours lui sont dues. C'est particulièrement, pourrait-on dire, pour protester contre les rues étroites, sineuses et tortueuses de Château-Richer, sa paroisse natale, qu'Ignace Gravel voulut que les rues de sa place adoptive soient le contraire de celles de Château-Richer. Toujours est-il que l'on peut appeler Ignace Gravel le chevalier de Montmagny de Bagotville puisque l'on sait que c'est au noble gouverneur de ce nom que les Québécois doivent leurs plus belles rues.

A tout seigneur tout honneur. Dans cette monographie des Lévesque, nous croyons juste de commencer non par la biographie, encore moins la généalogie, mais le simple *curriculum vitae* du maire actuel de Bagotville, familièrement désigné "Jos.-C." et que nous puisons dans "Artisans d'un beau Royaume, 1954", Editions Gidon.

Joseph-Charles Lévesque est né à Bagotville, le 12 août 1894, du mariage de Charles Lévesque, fils d'Etienne, dont nous venons de parler, et de Aloysia Lavoie. Tout en travaillant avec son père qui était maître de poste, ayant succédé à son père Etienne, qui fut le second maître de poste de la Baie des Hahas, en 1854, Joseph-Charles étudiait à l'école du village. Ici on peut révéler que les Lévesque ont tenu le bureau de poste de Bagotville pendant soixante ans. Il y eut Etienne d'abord, le premier qui, à sa mort, fut remplacé par son fils Charles et, à la mort de ce dernier, par sa femme qui occupa le bureau de poste local jusqu'à son âge de retraite. Joseph-Charles, le maire actuel, fut désigné pour succéder à sa mère mais . . . M. Bennett ne l'a pas voulu.

M. Charles Lévesque, tout en demeurant au village et en s'occupant du bureau de poste, cultivait aussi une terre, "celle de Belleau", dont il était propriétaire.

Cette terre fut revendue à M. Siméon Larouche et est aujourd'hui occupée par le fils de ce dernier. Sans être ce qu'on appelle un "Jack of all trades", M. Charles Lévesque savait mener plusieurs besognes à la fois. Cultivateur, maître de poste, il fut aussi agent de la Compagnie de navigation Richelieu et Ontario, ayant succédé à Georges — Clet — Gagné qui, lui-même, avait pris la place de Charles Potvin — père de l'auteur — qui a tenu cette position pendant seize ans. M. Lévesque la remplit pendant dix-neuf ans jusqu'à sa mort. Il fut remplacé par l'agent actuel, M. J.-B. Chayer — 1956.

Quant à la mère de notre maire actuel, Aloysia Lavoie, elle était de Charlevoix, cousine et amie intime de notre chère et regrettée Laure Conan qui fut parmi nos meilleurs écrivains canadiens-français du premier quart de siècle présent, soeur de feu Charles Angers, ancien député de Charlevoix, qui battit l'argent de Rodolphe Forget. Mme Charles Lévesque, qui enseigna à Charlevoix pendant plusieurs années, eut pour élève le chanoine Arthur Gaudrault, D. Th. D. PH., qui fut le dixième curé de Bagotville (1922-1947). Il fut l'un des plus brillants et aussi des plus titrés élèves de Mme Lévesque qu'il aimait à aller visiter souvent, ayant conservé pour son ancienne institutrice une solide et durable amitié.

Pour en revenir au "maire Jos.-C.", après son stage à l'école locale de Bagotville, nous le voyons

au Collège d'Iberville, puis, en 1909, aux Etats-Unis où il est allé se perfectionner dans la langue anglaise à Burlington, Vermont. Ses études terminées, il travailla quelques mois ici et là aux Etats-Unis et au Canada. Puis, il fut trois ans à l'emploi de M. Henri Menier, le "roi du chocolat", propriétaire de l'île d'Anticosti dont il avait fait un état dans l'état.

De l'Ile d'Anticosti, M. Lévesque, en 1916, revint à Bagotville où il occupa une position de contremaître lors de la construction des usines de la "Bay Sulphite," à Port-Alfred, et, la même année, il devenait payeur pour le compte de la "Consolidated Co." Lors de la crise du papier, en 1931, il entra au service des Scieries du Saguenay en qualité de secrétaire. Ajoutons que M. Lévesque fut un des fondateurs et présidents de la Chambre de Commerce de la Baie des Hahas, chevalier au quatrième degré des Chevaliers de Colomb; à différents intervalles, pendant treize ans, il fut aussi échevin de la ville puis fut choisi maire en 1950.

On peut dire que, depuis près de cent ans, les Lévesque s'occupèrent de politique, municipale surtout ; trois maires, comme on l'a constaté. Le maire actuel n'a assurément pas déchu dans cette hiérarchie mairiale... Outre l'atavisme, il a au plus haut point à son actif toutes les qualités qui consacrent les nautonniers de la barque municipale qui ne glissent pas toujours comme le voudraient les contribuables qui, de la rive, suivent les évolutions de l'embarcation, surtout quand il y a à bord des matelots novices qui voudraient en remontrer au capitaine. Mais le capitaine d'aujourd'hui ne plie pas facilement la tête

et il refuse de risquer la barque à devenir un... radeau de la "Méduse".

Ajoutons cette note familiale que M. Jos.-C. Lévesque est l'époux de dame Cécile Lajoie qui lui a donné huit enfants.

Et puisque nous en sommes à la famille Lévesque, revenons au premier maire de la famille, M. Wilfrid Lévesque, qui fut maire, avons-nous dit, à deux reprises, en 1892-93 et en 1908-13. Il était le fils du premier ancêtre saguenéen de la famille : Etienne Lévesque, et frère de Charles, père du maire actuel. C'est Wilfrid Lévesque qui fonda, en 1881, le Magasin Lévesque, comme on le désigne généralement aujourd'hui. Cet immeuble, toutefois, a été considérablement amélioré à l'intérieur comme à l'extérieur et ce n'est plus le même magasin que nous laissent entrevoir nos souvenirs de jeunesse. Ces changements, croyons-nous, ont été effectués sous l'administration du fils de M. Wilfrid, M. Ls-Joseph Lévesque, qui fut, disons-le tout de suite, en passant, le troisième maire de la famille Lévesque.

Le Magasin Lévesque fut longtemps le magasin le plus populaire, nous ne dirons pas du village, mais de la paroisse. Quoique magasin général, il y avait là une spécialité : celle de la quincaillerie (outils, ustensiles divers, petits instruments utiles chez tous, surtout chez les cultivateurs). C'est pourquoi, comme aujourd'hui encore sous l'administration du petit-fils du fondateur, tout habitant qui vient à la ville s'en va d'abord au Magasin Lévesque, qui a été et est encore, dirions-nous, comme le "Chinic" de Bagotville, même quand il y aura plus tard, comme on le

verra, un concurrent dans le département de la quincaillerie de la Maison J.-H. Duchesne. La réputation du vieux Magasin Lévesque ne s'éteindra pas pour autant. Le magasin est, depuis quelques années, dirigé par le petit-fils du fondateur, Paul-Etienne, dont les clients savent tellement apprécier la parfaite courtoisie, la toujours bonne et égale humeur et l'honnêteté proverbiale.

Nous avons dit que le patriarche Etienne Lévesque avait eu trois fils : Nérée, Wilfrid et Charles. Nous connaissons les deux derniers. Quant à Nérée, il n'a jamais demeuré à Bagotville. Il s'est établi dans les Cantons de l'Est, à Roxton Falls. Nérée Lévesque fut longtemps inspecteur d'écoles dans les Cantons de l'Est. Parmi ses fils, il donna à l'Eglise deux prêtres, Nérée et Auguste ; le premier fut curé d'Iberville et le second demeure encore au séminaire de St-Hyacinthe.

Et, pour en revenir à M. Wilfrid Lévesque, fondateur du magasin, rappelons qu'avant d'ouvrir son magasin il avait été à bonne école. Il avait fait son apprentissage dans la maison de son père, Etienne Lévesque où, pendant les deux mois du commerce des bleuets à St-Alphonse, des marchands de Québec venaient ouvrir des magasins temporaires ; il avait été commis à Québec même, puis, de nouveau à Bagotville, chez Onésime Côté ; enfin, à Victoriaville, chez M. Désiré Bourbeau au moment où celui-ci, vers 1878, fut élu député fédéral en battant le jeune Wilfrid Laurier. A Bagotville, M. Wilfrid Lévesque a aussi occupé le poste de secrétaire-trésorier du village (1894-1900), en même temps que celui de secrétaire-

trésorier de la corporation scolaire. Le troisième maire de la hiérarchie Lévesque, avons-nous rappelé, fut le fils de Wilfrid, premier maire de la famille. Louis-Joseph Lévesque dirigea le Conseil de ville, lui aussi, à deux reprises : 1916-17 et 1924-32. C'est sous une de ses administrations que le Conseil de ville a fait construire sa première station du feu et que la Compagnie de Téléphone coopératif du Lac St-Jean a eu permission de planter des poteaux dans le village ; que l'on a décrété la vitesse de 15 milles à l'heure pour les automobilistes ; que, en 1924, la ville fut divisée en trois quartiers pour fin de votation ; que l'on construisit un marché public ; que les frères du Sacré-Coeur furent engagés pour diriger l'école des garçons ; que, en 1926, le port de la Baie des Hahas fut soustrait de la juridiction du Port de Chicoutimi ; qu'il fut décidé de construire un Hôtel de Ville . . .

M. Louis-Joseph Lévesque, né à Bagotville, en 1884, a fait ses études commerciales et classiques au séminaire de Chicoutimi et celui qui écrit ces lignes se rappelle que Louis-Joseph était à peu près toujours le premier de sa classe. A Bagotville, à cause de la solide instruction qu'il a acquise et de ses vastes connaissances, on aime à le consulter sur bien des sujets où échouent souvent des professionnels. Il est l'intellectuel de la place, dirions-nous, sans offenser son humilité. Sa conversation instructive et son langage toujours correct soulignent chez lui une distinction née. Il est le chef d'une belle famille. Paul-Etienne qui lui a succédé au magasin a fait ses études primaires à Bagotville d'abord et à St-Louis-de-Gonzague, juniorat de Québec ; secondaires au séminaire de Chi-

coutimi et au Collège de Brébeuf, à Montréal; universitaires, partie à Laval et, pour l'anglais, au Collège de Worcester, Mass. Outre son travail au magasin, il s'occupe d'oeuvres sociales. Il a épousé Lucille, fille de M. Ephraïm Potvin, de Bagotville, qui lui a donné deux filles, Louise et Véronique, et quatre garçons : Pierre, Dominique, Rémy et Daniel.

Louis-René a fait ses études primaires à Bagotville, commerciales à St-Laurent de Montréal ; il a été reçu ingénieur en mécanique d'avions à Trenton, Ont., et travaille depuis à Montréal.

Gérard a reçu un diplôme d'arts et métiers à Port-Alfred, demeure à la maison paternelle, a épousé Aline Tremblay dont la famille est l'une des plus anciennes de Bagotville.

Jean a fait de brillantes études à l'Université Laval où, en 1934, à l'âge de 20 ans, il obtint ses diplômes en sciences. Il a étudié sous la direction du docteur Baril. Il a travaillé d'abord à l'Office des recherches du Gouvernement provincial, puis il étudia seul.

Rappelons en passant que notre chimiste bagotvillois a fait d'importantes études sur la gourgane, cette légumineuse qui a tant intrigué les gens des villes parce qu'elle ne se cultive en général qu'outre-Laurentides. M. Lévesque est d'avis que notre gourgane, que l'on ne connaît qu'en soupe — combien délicieuse et nourrissante ! — remplacerait facilement, traitée à cette fin, la fameuse fève Soya. C'est M. Lévesque qui, le premier, a fait une étude de cette fève quand, voilà quelques années, on a commmencé à s'occuper en Amérique de la soya que l'on cultivait depuis longtemps en Extrême-Orient.

Soya et gourgane sont des haricots dont les graines alimentaires sont riches en substances grasses : protéïne, amidon. Toujours est-il que M. Jean Lévesque a prouvé que notre gourgane possédait à peu près toutes les qualités et les vertus de la soya. Nous avons fait connaître d'autres côtés de la science de M. Jean Lévesque sur l'industrie à Bagotville : Les Laboratoires Lévesque.

Comme on le voit, M. L.-J. Lévesque a voulu faire donner à chacun de ses fils une solide instruction. Il en fut ainsi de ses filles qui sont : Georgette, qui a étudié à Bagotville puis à Jésus-Marie, à Montréal, où elle demeure avec son mari, le chimiste Henri Trochu, qui dirige un laboratoire de recherches ; Madeleine, qui a étudié aussi à Jésus-Marie, à Montréal, et a épousé M. Paul Bleecker, de New-York, avocat spécialiste de causes internationales.

Avant de terminer l'esquisse de cette belle et importante famille des Lévesque, n'oublions pas une autre figure bien connue dans Bagotville de cette même famille : celui qui porte le même prénom que son oncle de Roxton Falls, fils de Charles Lévesque, frère du maire Jos.-C., Nérée Lévesque. Nérée Lévesque a rempli plusieurs emplois dans l'administration de la ville ; sa figure intelligente, cuivrée par les embruns de la baie, s'est, à bien dire, identifiée à cette dernière. En effet, quelle que soit l'heure du jour et du soir, en été, pour peu qu'on jette un regard admiratif sur cette pittoresque étendue d'eau bleue entourée de sombres caps et de collines vertes, on verra apparaître dans ce paysage d'eau et de caps la figure souriante et hâlée de Nérée Lévesque, au gou-

vernail de son embarcation avec laquelle il sillonne inlassablement les eaux de la "bleue" saguenéenne. Nérée Lévesque ne manquera jamais d'inviter celui qui s'intéressera à la navigation à "faire un tour" avec lui autour de la baie, sa "baie à lui". Il est célibataire et demeure avec sa soeur, Mlle Gilberte, une autre Lévesque, tenancière d'un motel, qui donne sur la Côte du Quai.

La famille Lévesque de Port-Alfred

Une autre famille Lévesque, mais celle-là dont la plupart des membres sont de Saint-Edouard, de Saint-Alexis et de Saint-Alphonse, a bien mérité, elle aussi, de la grande patrie saguenéenne et plus particulièrement de la petite patrie qu'est celle de la Baie des Hahas ! Mais cette famille a pris racine à Saint-Alphonse, aujourd'hui Bagotville.

Au milieu du siècle dernier, deux frères, fils d'un vieux notaire de la Baie Saint-Paul, qu'on appelait familièrement le "notaire Lévesque", vinrent s'établir à l'Anse-à-Philippe, Saint-Alphonse. Leur père avait suivi avec intérêt les progrès remarquables des entreprises colonisatrices des Vingt-et-Un et de leurs proches descendants et, comme il jouissait d'un certain pécule, il avait lui-même fait l'acquisition de lots à Saint-Alphonse où il vint lui-même établir ses deux fils. Le vieux notaire était originaire de Rivière-Ouelle, patrie de cette famille Lévesque. L'un des deux frères, Pierre, après avoir fondé sa famille à Saint-Alphonse, passa la Rivière-à-Mars dans le sens inverse de Mars Simard, premier colon de Saint-Alphonse,

en 1838. Il s'établit à Grande Baie, dans la partie du territoire où va s'édifier la ville de Port-Alfred. On peut même affirmer que c'est sur sa terre et celles de ses enfants, la "terre des Lévesque", qu'ont été bâties la ville et les usines actuelles de la "Consolidated Corporation Limited." Le territoire des Lévesque, à l'origine, mesurait environ 150 acres de terre. On ne manquait pas d'espace vital alors.

Un fait intéressant à mentionner est celui qui rappelle les premiers jours du père de cette belle famille canadienne qu'est celle des Lévesque. Pierre Lévesque est né plus précisément dans la "Petite Concession", petite route qui s'achemine encore dans les terres de M. Fédéguine Gagné, cultivateur, ayant sa ferme aux confins de l'Anse-à-Philippe. Or quelques jours après cette naissance, comme toute bonne famille canadienne-française catholique, on ne tarda pas plus qu'il le fallait pour la cérémonie du baptême. Pierre Lévesque fut donc embarqué dans une petite chaloupe à rames pour faire le trajet de Saint-Alphonse à Saint-Alexis, sur les vagues caressantes de la belle Baie des Hahas car, à cette époque, il n'y avait qu'une mission à la Grande Baie. Il n'est point besoin de vous dire qu'il n'existait aucune route praticable ou aucun chemin de voiture pour faire le voyage. Seul, un petit sentier de piétons réunissait ces deux paroisses. Nous pouvons déduire donc de la famille Lévesque qu'à partir du père Pierre Lévesque, qui a dû surmonter mille et une difficultés et bien des misères pour se tailler un coin visible en même temps qu'une réputation exemplaire, jusqu'aux jeunes d'aujour-

d'hui, on doit s'enorgueillir d'avoir eu de tels pionniers.

La famille de Pierre Lévesque comptait une fille et onze garçons, tous vivants encore de nos jours (1956), n'ayant toutefois à déplorer que l'absence de quatre de leurs frères. Parmi ceux qui demeurent, ils ont pour la plupart tous occupé ou occupent encore d'excellentes positions. Ce sont : Mme Frédéguine Gagné, seule soeur que les fils de Pierre Lévesque ont eue. Elle est encore vivante et mère de plusieurs garçons, tous établis aux alentours immédiats de l'Anse-à-Philippe comme cultivateurs et, encore là, ceux-ci travaillent d'arrache-pied pour se glorifier d'avoir l'une des plus belles terres de leur arrondissement.

Horace Lévesque demeure et a toujours demeuré à Bagotville. Il est le père d'une très belle et grande famille. Aussi compte-t-il parmi ses enfants Mgr Edilbert Lévesque, curé aux Escoumains. Attaché à son clocher, il occupa la charge de marguillier, commissaire d'école et faisait partie de plusieurs autres associations de sa paroisse. Après de nombreuses années passées au service de la Consolidated Paper à Port-Alfred, Horace, aujourd'hui, est à sa retraite et contemple avec sérénité les progrès de sa petite patrie.

Nérée, à l'exemple de son père, décida de s'établir cultivateur dans la paroisse de Saint-Alexis où, lui aussi, donna à sa paroisse une nombreuse famille, pour la plupart des garçons. Ceux-ci sont aujourd'hui résidents de Saint-Edouard de Port-Alfred et à l'emploi de la Compagnie Consolidated. Les plus jeunes

sont restés attachés à la terre et font de leur petit coin un de ceux où il fait vraiment bon vivre et respirer l'air pur à pleins poumons.

Onésime demeure depuis nombre d'années dans l'une des premières, sinon la première, maisons de Port-Alfred. Rentier depuis toujours, Onésime occupa de nombreuses fonctions publiques : il fut le premier président de la Commission scolaire de St-Edouard, échevin de la ville pendant huit à dix années, marguillier en plus de quelques autres fonctions. Père d'une très belle famille aussi, il compte un prêtre, l'abbé Jean-Eudes Lévesque, aumônier aujourd'hui (1956) de l'Orphelinat Saint-François-Régis du rang Saint-Louis de Bagotville. Le premier enfant baptisé à Port-Alfred fut sa fille aînée, Edouardine, qui se mariait, grâce à une permission spéciale, le dimanche qui commémorait les noces d'argent de la paroisse Saint-Edouard. Son parrain fut le dévoué chanoine Médéric Gravel, curé-fondateur de la paroisse de St-Edouard de Port-Alfred, dont il occupa la cure pendant plus de vingt-cinq ans. Edouardine unissait donc sa vie à M. Louis-Georges Fortin qui, dans le temps, était à l'emploi chez son oncle, Joseph Lévesque, marchand général. Joseph Lévesque, de regrettée mémoire, fut le premier marchand général de Port-Alfred. Père d'une famille de cinq garçons et cinq filles, il sut les diriger tous dans la bonne voie. Il occupa plusieurs charges publiques telles qu'échevin, commissaire d'école, marguillier, etc... Son fils Adhémar est aujourd'hui (1956) échevin de la ville, ce qui n'est pas son premier terme ; il est commerçant de fourrure. Son fils Lionel a suivi les traces de son père

en continuant le commerce général et aujourd'hui compte comme l'un des plus prospères marchands de la Baie. Joseph donna l'aînée de ses filles au notaire Rosaire Croft, de Bagotville, aujourd'hui, mais qui occupa lui aussi la charge de greffier de la Ville pendant une dizaine d'années.

Philippe Lévesque demeure encore à Port-Alfred et est des plus considérés parmi ses concitoyens. Pendant quelques années, il fut contracteur en exploitation forestière. Par la suite, il entra au service de la Compagnie Consolidated Paper pour y demeurer jusqu'à sa retraite. Retraité, il continue néanmoins de prêter main forte à son fils Albéric, contracteur général en excavation et voirie de tout genre. Sa fille aînée épousa M. Roger Bourgon qui, aujourd'hui (1956), est assistant-surintendant général à la "Consolidated Paper Corporation Limited." Roger Bourgon, lui aussi, fut échevin de la ville pendant plusieurs années et rendit d'innombrables services à sa paroisse.

Albert Lévesque est le seul de cette famille qui est resté célibataire. Néanmoins, il participa et participe encore aujourd'hui au développement de sa région. Pendant de nombreuses années, il fut contracteur en exploitation forestière et, plus tard, il fut contracteur en transport et voirie. Aujourd'hui, Albert travaille à son propre compte pour diverses compagnies et fait en sorte que tout lui réussisse et qu'il puisse vivre encore de nombreuses années avec tous ses amis et concitoyens qu'il estime beaucoup.

Arthur Lévesque, le benjamin de cette famille Lévesque, est natif de Saint-Alphonse de Bagotville. Aujourd'hui, il demeure à Port-Alfred depuis plusieurs

années. Arthur est maître de poste depuis trente-trois ans et s'acquitte de cette charge de responsabilité avec toute la compétence que celle-ci requiert. A l'emploi de la Compagnie Consolidated Paper pendant trente années, il occupa le poste d'assistant-paie-maître. En 1956, encore maître de poste, il surveille l'évolution de sa ville ainsi que deux maisons de commerce, mercerie, et celui de son fils, Pierre-Emile, qui est dans la bijouterie. Depuis douze ans, il est commissaire d'école et, sous son terme d'office, maintes améliorations et une expansion considérable sont à noter, tant au collège qu'au couvent. Ajoutons que Arthur Lévesque fait partie d'une équipe expérimentée et compétente qui comprend ses collègues commissaires : MM. Ulysse Dufour, président ; Armand Bergeron, commissaire et surintendant général pour la compagnie ainsi que plusieurs autres charges publiques à son crédit ; M. Jos. Marquis et M. Albert Dufour, ce dernier commissaire et président pendant plus de vingt-cinq ans. Leur dévoué secrétaire, M. Jacques Gravel, s'acquitte avec compétence de ses fonctions. La fille aînée d'Arthur Lévesque épousa le docteur Cléophas Claveau, de Bagotville, fils de M. J.-N. Claveau, gérant de "Saguenay Terminal Limited" depuis nombre d'années. Une deuxième de ses filles a épousé M. André Bisson, de Québec, professeur agrégé à l'Université Laval de Québec.

Pour compléter l'historique de la famille Lévesque de Port-Alfred, il ne faudrait pas oublier Ludger. Ce dernier vit le jour dans la "Petite Concession" aussi et il demeure à la Baie, plus précisément à Port-Alfred aujourd'hui. Il est le père de six garçons

et quatre filles. L'aînée de ses filles est de regrettée mémoire Lucille. Plusieurs de ses garçons ont quitté la patrie pour s'établir ailleurs, entre autres Raymond, aux Trois-Rivières ; Jean-Pierre, à Moncton, N.-B. ; Luc-Edmond, à Toronto ; Jacques, à Québec, ainsi que Jean-Baptiste qui poursuit ses études en droit à l'Université de Québec. Deux de ses filles sont à Montréal et, enfin, Vincent, qui n'a jamais quitté la ville, qui l'a vu grandir, soit Port-Alfred. Ludger est doué d'une nature perspicace et très persévérante, ce qui lui a permis d'exercer plusieurs métiers avec brio. Pendant plusieurs années, il fut à l'emploi de la compagnie à papier pour se mettre à sa pension il y a quelques années. Comme nous venons de le dire, il est le père de Vincent Lévesque, président actuel (1957) de la Chambre de Commerce de la Baie des Hahas et qui occupe le poste de superintendant du département électrique à la Saguenay Terminal depuis près de dix ans. En 1947, Vincent épousa Cécile Desbiens, fille de feu François Desbiens, ingénieur à la Roberval Saguenay et qui lui a donné un fils. Il est l'un des plus remuants citoyens de Port-Alfred. D'un dynamisme plus solide que celui des jeunes gens de son âge, il s'intéresse à toutes les sociétés sportives, sociales et autres de la Baie des Hahas comme à toutes les initiatives promotrices de progrès, insufflant son dynamique enthousiasme tout spécialement à la Chambre de Commerce dès qu'il en occupa le fauteuil présidentiel que venait de quitter M. Antoine Desgagné, qui avait rempli cette charge pendant plusieurs années, laissant à Vincent une fonction difficile à remplir, mais qui ne l'effraya nullement car

il s'attela résolument à la tâche, voulant continuer les succès remportés par son prédécesseur. Vincent Lévesque, depuis, ne néglige rien dans l'accomplissement de son importante fonction. Il aime à voir à tout et à... tous, nous voulons dire tous les membres de la Chambre qui, aujourd'hui (1957), compte 310 membres et à chacun desquels il s'efforce de communiquer son désir ardent de voir prospérer la région qui lui est si chère, particulièrement à son Exécutif : MM. Raymond Chantal, Jos. Gagné, Arthur Marquis, Jean-Paul Carrier, Padoue Côté, Gabriel Gagnon, Lucien Simard, René Lépine, Didier Tremblay, Nérée Lévesque ainsi que Jos.-Eugène Tremblay, son infatigable secrétaire. Tous ceux-là ont assumé des postes de commande dans les différents comités que nous venons de mentionner, comme Jean-Jacques Gauthier, Georges Abraham, René Fradette, Antoine Desgagné, Philippe McLean et combien d'autres encore dont les noms nous échappent. Sous son présent terme d'office, Vincent Lévesque brasse et lance nombre de projets qui lui étaient chers. Cette année, le 14 octobre, la Chambre célébrait son trentième anniversaire de fondation par une manifestation dont toute la population se souviendra longtemps. Cette fête coïncidait avec l'inauguration officielle du magnifique et colossal boulevard Damase-Potvin, situé à Bagotville, sous les auspices de la Chambre et construit conjointement par les autorités municipales et provinciales à qui la Chambre réitère ses remerciements les plus sincères. Un autre projet que caressait Vincent Lévesque s'est aussi concrétisé cette année : c'est l'érection d'un magnifique monument en hommage à nos chers dis-

parus pendant les deux guerres mondiales. Vincent Lévesque a pris l'initiative du mouvement et c'est le 11 novembre 1956, en la ville de Port-Alfred, qu'avaient lieu le dévoilement et la cérémonie à la mémoire de nos regrettés disparus. Cette fête, d'un éclat grandiose et d'une profonde piété, tout en étant militairement organisée par le Régiment du Saguenay, se déroula devant la population entière de la Baie des Hahas. Combien d'autres réalisations pourrions-nous énumérer, ce qui serait trop long ici, à l'actif de M. Lévesque; mais comprenant que son territoire d'activité immédiat était pour ainsi dire industriel, Vincent Lévesque s'efforça de promouvoir l'industrie du tourisme à la Baie. Maintes démarches et une correspondance volumineuse ont été faites dans ce sens. En promouvant ainsi le tourisme, en faveur duquel le président de la Chambre de Commerce n'est, comme on le sait, nullement économe quant aux moyens et mesures appropriés, cet actif descendant de la famille Lévesque aura amplement contribué à couronner le rôle glorieux de sa famille, pionnière de la patrie industrielle de la Baie des Hahas, tout en se faisant également promoteur, avec l'aide de ses concitoyens, de tous les bons mouvements de nature à faire progresser et aller toujours de l'avant la Baie des Hahas, la plus belle et la très agréable petite patrie saguenéenne.

Toute la population du Saguenay est du reste unanime à dire que la famille Lévesque a incontestablement fait sa part dans l'expansion qu'ont prise nos trois villes-soeurs : Grande Baie, Bagotville et Port-Alfred. Aussi, tous ces fils de Pierre Lévesque sont

fiers de leur passé et ne demandent qu'à continuer de travailler pour un avenir encore plus brillant que le présent.

La famille J.-N. Claveau et la Saguenay Terminal Co Ltd

On a pu constater, en parcourant notre ouvrage, que les développements industriels et autres de la région de la Baie des Hahas, et même en dehors de la Baie, sont dus en grande partie à la "Saguenay Terminal Co." Cette compagnie fut la créatrice du port de Port-Alfred et nous pouvons ajouter sans exagération que ce fut elle aussi qui fut la stimulatrice du commerce et de l'industrie dans le pays saguenéen en entier. Mais comme dans toutes les organisations de cette nature, aux connexions si diverses quant aux opérations sur terre et sur mer, il fallait des hommes à la tête solide, entreprenants, persévérants, audacieux même, des risque-tout pour le tout-risque, pouvons-nous ajouter. On peut en nommer un hardiment, en face de la postérité, que toute la population applaudira à la seule évocation de son nom. C'est M. Joseph-Nil Claveau. C'est qui qui fut l'âme de la "Saguenay Terminal Co."

Aussi importe-t-il de connaître l'homme et l'artisan en même temps qu'on est heureux de connaître le chef, le citoyen, le patriote, le père de famille. M. J.-N. Claveau naquit le 29 octobre 1893, à McKenly, une petite localité de l'Etat du Michigan qui n'existe plus. C'était à l'époque de la construction d'un chemin de fer dans cet Etat, comme un avant-poste, un "village

de chemin de fer'' comme on dit chez nous. Le père, Nil Claveau, travaillait en qualité d'ingénieur de bouilloires pour une compagnie américaine. A une époque de l'émigration des nôtres aux Etats-Unis, il s'était établi dans ce pays du Sud avec son épouse, née Clara Bergeron. Mais, toujours à l'instar de plusieurs des nôtres, la famille Claveau revint au Canada : l'attirance du sol natal, quoi ! La famille se fixa d'abord à Chicoutimi où le jeune Joseph-Nil, né aux Etats-Unis, fit ses études primaires à l'Académie des Frères Maristes. Après avoir obtenu son certificat d'études, il eut, comme son père, le goût de voir du pays et il partit pour Belleville, Ontario, où il étudia pendant deux ans dans une institution anglaise. Là, il obtint un diplôme de cours d'affaires anglais du ''Ontario Business College.'' Puis, prêt à commencer la *struggle for life,* en 1911, il revint à Chicoutimi où il débutait le 1er avril 1912 en qualité de ''pointeur'' à la Compagnie Générale du Port de Chicoutimi.

A cette époque, il n'est pas nécessaire de faire partie des anciens pour se rappeler que les cargos océaniques se rendaient à Saint-Fulgence, ne pouvant aller jusqu'à Chicoutimi, pour prendre leurs cargaisons de ballots de pulpe et de papier. Ces ''ballots'', transportés des usines de Chicoutimi sur des barges, étaient chargés sur les océaniques à Saint-Fulgence pour être expédiés en Angleterre. Mais notre jeune pointeur en eut vite assez de ce métier qu'il abandonna pour se joindre à un de ses oncles, dans le commerce. C'était dans l'année du grand feu qui

détruisit un des plus grands quartiers de Chicoutimi, le 24 juin 1912.

Alors, Joseph-Nil Claveau était co-propriétaire d'un magasin général connu sous l'appellation d'affaires "Beaulieu et Claveau". M. Claveau désirant fonder un foyer, épousait, le 25 octobre 1915, Laetitia Ellefsen, fille de Olaf Ellefsen, de Saint-Fulgence, fondateur, comme on le sait, d'une des plus belles familles de Bagotville (voir famille Ellefsen). Le père, ancien matelot norvégien, avait épousé Exotippe Maltais, du rang des Maltais — Saint-Martin — de Bagotville. Deux ans plus tard, la Compagnie "Haha Bay Sulphite Co." de Port-Alfred offrit à M. Claveau le poste de gérant de son bureau dont il prit charge le 31 octobre 1917. Il s'établit à Bagotville dans l'une des plus anciennes maisons de la place, la première construite en briques par Damase Hudon, qui fut le père du premier magistrat du district du Saguenay, le juge A.-A. Hudon. C'est là encore, en 1957, que demeure la famille Claveau. En mai 1919, la compagnie demanda à M. Claveau de prendre la direction générale de son bureau. Alors le port de Bagotville entrait dans une période d'activité intense. Le travail était ardu. Celui de M. Claveau consistait à voir à l'administration du bureau et à diriger le chargement des cargos qui arrivaient, peut-on dire, de tous les ports du globe pour prendre des chargements de produits de l'Aluminum Co. d'Arvida qui, en 1926, avait acheté l'actif de la Compagnie du Port et en avait gardé le même personnel, M. Claveau en tête, jusqu'en 1936.

C'est alors, en mars 1929, que cette succursale de l'Aluminum Co. prit le nom de "Saguenay Terminal Co.". Au tout début de la nouvelle compagnie, M. Claveau eut pour compagnon de travail un Anglais, M. Duncan, qui, plus tard, devint président de la "Saguenay Terminal Ltd." Disons que M. Duncan a toujours conservé une profonde amitié pour M. Claveau qui l'avait initié à un travail difficile et l'avait secondé par la suite pour l'avancement rapide et continu de l'évolution du port de Port-Alfred, tel qu'il est aujourd'hui.

Bref, en mai 1936, M. Claveau accéda au poste d'assistant-gérant du "Saguenay Terminal Ltd." pour être nommé gérant en 1943, poste dont toute la région se rend compte tous les jours de l'importance. M. Claveau comptait donc, en 1956, trente années au service de la grande compagnie d'aluminium du Canada. On sait que depuis quelques années, chaque été, de 400 à 600 cargos venant de tous les pays du monde viennent ancrer dans la Baie des Hahas et accoster ensuite aux quais de Port-Alfred, ou pour prendre des chargements d'aluminium ou de papier, ou pour y décharger des cargaisons de bauxite et de charbon. Et tous les capitaines de ces cargos doivent se rapporter au gérant de la "Saguenay Terminal Ltd." C'est dire que M. Claveau a été en contact avec des centaines de capitaines de cargos de toutes les nationalités. Grâce à ses aimables qualités, M. Claveau s'est fait de tous ces étrangers des amis très sincères qui, à chaque nouvelle année, aiment à lui transmettre, des différents points du globe où qu'ils se trouvent, leurs bons souhaits.

Nous avons donc raison de dire que M. Claveau est l'âme de la "Saguenay Terminal Ltd." Il a vu naître le port de Port-Alfred qui est, comme on le sait, toute la belle baie des Hahas, et c'est lui qui a le plus sensiblement contribué à son développement. Ajoutons que les officiers supérieurs de la "Saguenay Terminal Ltd." et de l'"Aluminum Co." ont toujours accordé à M. Claveau, premier gérant de l'un des quatre plus grands ports de mer du Canada, les témoignages de la plus haute et de la plus sincère considération. Du fait de son haut poste, M. Claveau, comme il se devait et lui plaisait, a rendu d'éminents services à ses concitoyens. Il est encore en pleine activité et conserve intactes toutes les belles qualités qui ont fait de lui une des plus respectables et des plus tonifiantes personnalités de la région. En quelque circonstance que ce soit, difficile surtout, il sait manifester cette énergie et cette rapidité de décision qui ont fait de lui un meneur d'hommes. C'est qu'il sait aussi regarder les événements en face, si catastrophiques parfois qu'ils se présentent. On l'a vu dans l'automne de 1956, le 27 septembre, alors que le port de Port-Alfred, le troisième en importance au Canada, cessa toute activité à la suite d'un vote de grève des syndicats des employés de la Terminal Co., filiale de l'Alcan. C'était la première grève dans l'histoire de ce port de mer. Elle éclatait à la suite de longues négociations commencées au mois d'avril... On sait que cette malheureuse interruption du travail dans le port et les bureaux menaçait d'être longue quand elle se terminait heureusement le 1er novembre, après avoir duré trente-cinq jours, après quoi les employés

et la compagnie signaient une convention collective de travail.

Au cours de cette malheureuse affaire, on a pu apprécier davantage les heureuses qualités, de conciliation surtout et de bon conseil, de M. Claveau dont la sérénité s'est montrée égale dans l'épreuve comme dans le succès.

Ajoutons que M. J.-N. Claveau, le petit immigré du Michigan, qui revenait au Canada avec sa famille en 1896, a donné à sa patrie saguenéenne et à Bagotville en particulier, où il aura vécu trente-neuf ans, une des plus belles familles de la région, qui compte douze enfants dont quatre filles et huit garçons dont le Dr Claveau, M.D. et pharmacien. Son grand titre de gloire aura été d'avoir, Canadien français et catholique, occupé dans l'industrie un des postes de confiance que détiennent généralement toujours, dans notre pays comme ailleurs, des personnages de nationalité étrangère.

La famille Onésime Côté

MM. Alfred Potvin et Onésime Côté furent les premiers marchands du vieux Saint-Alphonse. M. Onésime Côté arriva dans la place vers 1867 et y établit son premier magasin, rue Bagot ; un magasin général assez considérable pour la population de l'époque et où plusieurs marchands qui vinrent dans la suite firent leurs premières armes comme commis, entre autres le père de l'auteur. M. Côté devint vite le commerçant le plus important de la région, si im-

portant qu'au début du siècle il donna son nom à la Maison Côté, Boivin et Cie, qui fut l'une des plus importantes maisons de commerce en gros de la région Saguenay - Lac St-Jean. M. Côté avait d'abord fondé cette maison en 1896 pour son fils Thomas. Plus tard, il s'associa un homme d'affaires du village, M. Elz. Boivin, arpenteur, et la maison prit le nom qu'elle détient encore aujourd'hui. M. Boivin, plus tard, devint le gendre de M. Côté, ayant épousé en deuxièmes noces Léonide Côté.

Cette célèbre maison de commerce général dont le rayon s'étendait dans toute la région du Haut et du Bas-Saguenay rendit d'éminents services aux cultivateurs et aux industriels, comme aux petits commerçants des villages.

M. Onésime Côté fut en maintes circonstances comme une Providence pour Saint-Alphonse. Il avait gagné l'estime de tous par ses grandes et aimables qualités. Chrétien dans toute la force du terme, que de pauvres gens, réduits à la dernième misère, n'aida-t-il pas ? Grâce à lui, que de cultivateurs de la région, acculés à la faillite, même à la misère totale, furent renfloués ! Aussi ses compatriotes du Saguenay n'hésitèrent-ils pas un instant à l'élever sur le pavois électoral en l'envoyant représenter à l'Assemblée Législative de Québec le comté Chicoutimi-Saguenay où il siégea du 3 juillet 1890 au 22 décembre 1891. Il se présenta de nouveau en 1892 pour le même comté mais il fut battu par M. Honoré Petit qu'il avait lui-même défait en 1890. La majorité de M. Petit n'avait été que de 301. *La Justice* du 4 juillet 1890 écrivait, au lendemain de la lutte : "L'on a fait dans ce comté,

au candidat du Gouvernement — Mercier — la lutte la plus étrange qu'il soit possible d'imaginer."

M. Côté était alors le seul candidat accepté par le Gouvernement. M. P.-V. Savard avait été poussé à la candidature par M. Petit comme indépendant, pour diviser le parti Côté. Comme de bien entendu, il y a eu bien d'autres aspects de cette lutte mais qu'il serait trop long même d'énumérer.

M. Onésime Côté était alors comme l'idole de la Baie des Hahas. *La Justice* du 26 juin 1890 disait de lui :

"Ce dernier — M. Onésime Côté — est un citoyen éminent qui s'est acquis la position qu'il occupe aujourd'hui par son talent, son énergie et sa respectabilité. Il a commencé sa vie en gagnant modestement 50 cents par jour comme un pauvre ouvrier et aujourd'hui il s'est acquis une fortune honorable. Un homme qui sait ainsi administrer ses propres affaires doit être bien qualifié pour représenter un comté." Et le journal ajoutait : "La parole de M. Côté vaut celle d'un roi, son dévouement et son patriotisme sont connus..."

M. Onésime Côté, avant son incursion sur la mer houleuse de la politique, avait été élu, le 2 février 1880, maire de St-Alphonse, poste qu'il occupa pendant deux ans. Il avait aussi été élu président de la Commission scolaire de Bagotville le 27 octobre 1871, réélu en 1873 et en 1875. Il fut remplacé le 26 juillet 1876 par M. Etienne Lévesque.

Nous avons dit que M. Côté fut la Providence de bien des citoyens de St-Alphonse. Ses dons charitables ne se comptent plus. En 1882, il faisait un don de

$100. pour l'achat d'un chemin de croix pour la nouvelle église. Sur la deuxième cloche du carillon de l'église de St-Alphonse, bénite en 1905 par Mgr M.-T. Labrecque, cloche fondue cette année-là, on peut lire ces mots latins : "Emptori nostro Onesimo Cote".

M. Onésime Côté était originaire de la Baie St-Paul, comme tant d'autres Saguenéens. Il était le fils de Désiré Côté et d'Edith Perron. Son père était maître-charretier et amateur passionné de chevaux. Il en a possédé un fameux dans le temps qui aurait, dit la tradition, accompli des exploits. C'est avec Bob que Samuel Kelso, un écrivain américain qui a écrit de fort jolies choses sur le Saguenay, vint dans la région en 1862 et 1863.

Onésime Côté a épousé à Bagotville, le 12 février 1867, Marie Maltais, fille mineure de Joseph Maltais et de Laure Gauthier, dit "Larouche". Huit enfants de M. et Mme Onésime Côté sont encore vivants (1956). Ce sont : Mme Emile Tremblay (Eugénie), Mme Ths-Louis Boivin (Hélène), Thomas (de Bagotville), Armand (de St-Jérôme), Mme Nicole, Yvonne (de Newport), Blanche (de Bagotville), Jean-Charles, de Van Bruyssel et Edgar. Le plus jeune de ces huit vivants est âgé de 64 ans.

M. Onésime Côté est décédé le 23 octobre 1911. Il avait alors déménagé, en 1895, son magasin de la rue Bagot à la rue Albert où il avait fait construire un magnifique immeuble qui fut dans le temps considéré le plus beau de la place à cause de sa fière et aristocratique architecture. A la mort de M. Côté, c'est sa fille aînée, Eugénie, qui prit charge du magasin. Elle était alors veuve d'Emile Tremblay, fils de Jo-

seph, qui décéda le 28 juillet 1909, à l'âge de 40 ans seulement.

Mme Eugénie Tremblay, aujourd'hui (1957) âgée de 89 ans, est l'une des doyennes du vieux Saint-Alphonse. Elle vit avec ses deux filles, Simone et Emilie, dans la maison de sa fille aînée, Jeanne, veuve de Geo.-Henri Lavoie. Cette maison avait été construite par feu J.-Alphonse Tremblay, marchand, et devint la propriété de feu Geo.-Henri Lavoie, après la mort de M. Alphonse Tremblay. Elle fut considérée longtemps comme la plus opulente résidence de la ville, et maintes somptueuses réceptions y ont été faites à plusieurs personnages de marque en visite dans la région, du temps de M. et Mme Alphonse Tremblay, comme aussi du vivant de M. Geo.-Henri Lavoie qui fut maire pendant nombre d'années, et de Mme Lavoie, cette dernière continuant à y vivre après la mort de son mari, décédé le 2 octobre 1953.

Toujours est-il que le magasin Côté de la rue Albert, comme celui qui l'a précédé rue Bagot et qui fut l'un des premiers du vieux St-Alphonse, n'existe plus, mais encore restent plusieurs des aimables personnes mêlées à leur existence et qui en perpétuent le souvenir.

Les familles Lavoie et Villeneuve

Comme nous l'avons rappelé, la fille aînée de feu Onésime Côté, Madame Emile Tremblay, a épousé feu Geo.-Henri Lavoie, industriel de haute réputation, fondateur des Scieries Saguenay Co., la plus importante industrie de Bagotville, comme on l'a

vu dans notre chapitre sur "L'Industrie à Bagotville". M. Lavoie est décédé le 2 octobre 1953, à l'âge de 62 ans. C'était une perte dont toute la population de Bagotville fut fort sensible. Comme l'écrivait dans "Le Progrès du Saguenay" M. P. Grenier, secrétaire du Conseil d'orientation économique du Saguenay, dont M. Lavoie fut l'un des fondateurs et l'officier le plus actif : "Sa disparition (de M. Lavoie) va créer un vide dans nos réunions d'hommes publics car, avec son humeur agréable, G.-H. Lavoie était un conseiller précieux qui savait toujours trouver le joint en vue de rallier les diverses idées émises sur un sujet déterminé pour en arriver à une bonne entente... Il était un dirigeant d'une valeur exceptionnelle dans les affaires publiques."

En effet, la municipalité de Bagotville, dont il fut maire pendant une dizaine d'années (1933-37, 1939-43, 1945-47), et la Commission scolaire, dont il fut président (1922-23, 1926-27), ont pris un essor considérable sous son habile direction. On a vu que comme industriel il avait fait un succès des Scieries Saguenay et sa réputation de ce côté a franchi même les bornes de la province. On sait que comme commerçant de bois il a, il y a quelques années, exécuté de gigantesques contrats de coupe de bois, en particulier aux Passes-Dangereuses, en haut de la Péribonka. Il était directeur de la "Quebec Lumber Association" et président du Bureau de l'Epinette, branche de la "Lumber Association". Grâce à ces fonctions dans l'industrie forestière, pendant plusieurs années, il dirigea, à New-York, le bureau pour la vente du bois de sciage du Québec.

En 1949, le gouvernement canadien, reconnaissant ses mérites dans le domaine forestier, l'honorable Colin Gibson, ministre des Mines et des Ressources naturelles, nommait M. Lavoie membre du Comité consultatif de recherches sur les produits forestiers, à Ottawa.

M. Lavoie fut un homme d'action dans toute l'acception du terme. Aussi s'intéressait-il à tous les mouvements économiques et sociaux. Comme nous venons de le rappeler, il fut l'un des fondateurs du Conseil d'orientation économique du Saguenay dont il fut président pendant trois années consécutives. Il fut aussi président de la Chambre de Commerce de la Baie des Hahas, maître du Hâvre, etc...

Dans le domaine privé, on sait que Geo.-Henri Lavoie avait le coeur sur la main. Il savait toujours secourir ceux qui lui demandaient son aide. Les pauvres le connaissaient bien. Comme le dit encore M. P. Grenier que nous avons déjà cité : "Il avait un coeur noble et généreux, imbu de profonds sentiments religieux, qui l'a fait apprécier par les siens et par ceux qui le coudoyaient". Bref, Geo.-Henri Lavoie vit encore et vivra longtemps dans le souvenir de tous ceux de Bagotville.

Sous l'administration du maire Geo.-Henri Lavoie, le progrès ne chôma pas à Bagotville. On y note que pour faire profiter sa ville de sa propre industrie, il transporta de ce côté-ci de la Rivière-à-Mars le moulin des Scieries Saguenay Ltée dont les opérations commencèrent en février 1939. Cette même année, le maire permet à une autre industrie de s'implanter dans les limites de la ville, la Minoterie du Saguenay

Enrg. Une Ligue des propriétaires est fondée dans la ville. 1936 marque la fondation de la Caisse Populaire. Afin de remédier au chômage, en 1933, on commence les travaux de creusage de la fameuse Savane de Bagotville ; on établit des jardins ouvriers et l'on fait des dons de grains de semence gratuits par le Service de l'horticulture provincial, grâce aux démarches du maire.

En 1941, à la suggestion du maire, on érige, à l'entrée du pont de la Rivière-à-Mars une superbe "Arche de la Victoire" qui fait l'admiration de tous et qui marqua brillamment les démonstrations publiques qui eurent lieu lors du lancement par le Fédéral du premier emprunt de la Victoire. C'est à cette même année que le ministère de la Défense nationale commence à construire, dans les limites de la paroisse de St-Alphonse, un aéroport qui deviendra l'un des plus importants du Canada et dont nous disons l'histoire en un autre endroit de cet ouvrage. C'est sous l'administration du maire Lavoie qu'en septembre 1943 le Conseil entreprend la construction d'une nouvelle prise d'eau de l'aqueduc. Désormais, les citoyens seront alimentés en eau potable par le Ruisseau Froid, la ville ayant alors décidé de se conformer à une ordonnance du ministère de la Santé à Québec, portant la date du 15 septembre 1942. En 1944, toujours à la suggestion du maire, le Conseil crée un organisme ayant pour but de promouvoir les amusements sains ainsi que des travaux d'embellissement de la ville. C'est le Comité de l'oeuvre des amusements et de l'embellissement de la ville de Bagotville Inc. En 1943, la Compagnie Autobus et Taxis Ltée met

en opération un autobus pour desservir exclusivement les trois villes de la Baie avec point de départ à Bagotville.

Toujours hanté par les progrès, la beauté et le pittoresque de sa chère Bagotville, Geo.-Henri Lavoie a entretenu, pendant bien des années, le rêve de doter la place d'un grand hôtel pour touristes qu'il aurait voulu voir s'édifier sur le Cap-à-Gravel qui domine une partie de la ville et d'où l'on embrasse une vue panoramique incomparable : la Baie, Saint-Alexis, Port-Alfred et toutes les collines qui ceinturent ce paysage d'eau et de verdure. Mais ce ne fut pour Geo.-Henri Lavoie comme pour d'autres citoyens qu'un beau rêve. En effet, ce projet ne put prendre corps par suite de circonstances indépendantes de la volonté de M. le Maire.

Enfin, rappelons que c'est sous le maire Lavoie que se déroulèrent les mémorables manifestations historiques et sociales du Centenaire et que, le 16 juin, de grandes fêtes furent organisées à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire du ministère à Bagotville de M. le chanoine Arthur Gaudrault. En cette double occasion, M. le maire et Mme la mairesse Lavoie donnèrent de splendides réceptions en leur magnifique résidence de la rue Victoria, comme à leur maison de campagne "La Sauvagère".

Mais il serait déjà trop long d'énumérer les oeuvres de celui dont on avait tant de raisons de déplorer la mort ce 2 octobre 1953. M. Lavoie succomba à une longue maladie contre laquelle il avait héroïquement lutté.

Son fils Jean, qui lui a succédé en qualité de pré-

sident des Scieries Saguenay Ltée, a épousé Marguerite Lavigne, d'Ottawa, qui lui a donné trois enfants. Une de ses filles, Marguerite, a épousé Roger Villeneuve, fils de M. Thomas-Louis Villeneuve, ingénieur civil et ancien maire de Bagotville.

M. Thomas-Louis Villeneuve, outre qu'il a fondé une des belles familles de Bagotville, a fait sa marque dans le monde commercial et industriel de la région saguenéenne. C'est un fils de Saint-Alphonse. Il est né — 2 sept. 1881 — au Rang Saint-Louis, fils de feu Frs-Xavier Villeneuve. Il a fait ses études classiques au séminaire de Chicoutimi et a été gradué en génie civil à l'Université de Toronto en 1908. Il a dirigé de nombreux travaux en génie civil, en arpentage et en recherches scientifiques pour le gouvernement fédéral, sur la Côte Nord en particulier. Il a été ingénieur pour les travaux du creusage de la rivière Saguenay et s'est occupé de maints travaux municipaux en qualité d'ingénieur-conseil à Bagotville, à Grande Baie, à St-Joseph d'Alma et à Normandin. En premières noces, il a épousé Arminda Ryan, de Toronto, dont il eut deux enfants : Catherine, épouse de Donald Forbes, ingénieur en chef de la Frazer Corporation à Edmunston, N. B. et Maurice, décédé à l'âge de 9 ans; en deuxièmes noces, M. Villeneuve a épousé Mme Luce Bergeron, petite-fille de Mars Simard, premier colon de Saint-Alphonse. Elle était mère de deux enfants : Cécile, épouse de M. Henri Gauthier, comptable, et Marie-Paule, mariée à M. Ed.-Louis Tremblay, analyste à l'Alcan, Arvida. Elle donna huit enfants à son second mari, dont cinq sont vivants en 1957 : Jules-André, du Département des Ingénieurs

de la "Saguenay Terminal Co. Ltd.", Esther, épouse de M. Joseph A. Fréchette, percepteur des douanes-accises à Port Alfred, Maurice, évaluateur pour la Société Centrale d'Hypothèques et Logements, Liguori, dessinateur pour la Cie de Construction de la Défense, et Roger, assistant-surintendant du Chemin de fer Roberval-Saguenay et qui a épousé, comme nous venons de voir, Marcelle, fille de feu Geo.-Henri Lavoie. M. et Mme Villeneuve comptaient en 1957 vingt petits-enfants. Ajoutons que M. Villeneuve, pendant vingt-cinq ans, a tenu un important commerce dans la ville de Bagotville. Il est maintenant à sa retraite, bien méritée après une carrière des plus utilement remplies pour sa petite patrie saguenéenne.

Georges-Henri Lavoie était né à la Grande Baie, du mariage de M. Ernest Lavoie, cultivateur, et de Marguerite Tremblay. Son grand-père était Auguste Lavoie, navigateur. A ce sujet, il nous plaît de penser que notre grand ami Geo.-Henri Lavoie devait avoir du sang de marin dans les veines. Il aimait ardemment la Baie des Hahas. Un jour, il acquit un des plus jolis yachts qui aient jamais labouré les eaux bleues de la Baie, le "Mousse", sur lequel il aimait tant à parcourir, avec ses amis, la Baie et le Saguenay.

La famille Desgagné

Le 20 février 1955, le Comité des loisirs de la Chambre de Commerce de la Baie des Hahas invitait les membres de cette organisation à assister à une fête familiale organisée en l'honneur de leur président, M. J.-Antoine Desgagné, qui venait d'être élevé

à la dignité de chevalier de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand par Sa Sainteté le Pape Pie XII. Ce fut une fête inoubliable et dans un numéro du bulletin de la Chambre, "A Pleines Voiles", le rédacteur écrivait à ce sujet :

"Cette page de la vie de notre Chambre de Commerce devait figurer parmi les plus glorieuses, parmi les organisations les plus réussies qui se soient déroulées chez nous et passera à l'histoire : c'est ce voeu que nous avons le plaisir de réaliser. Grâce au dynamisme, à l'intense vitalité dont a fait preuve notre Comité des loisirs, comme par le passé d'ailleurs, ce fut un succès sans précédent, voire inespéré."

C'est que le héros de la fête était digne de cet hommage ; c'était, dirions-nous, "quelqu'un" et nous nous plaisons à répéter ce que citait à cette occasion le père Beatman sous le titre de "Etre quelqu'un", le rédacteur de "A Pleines Voiles" :

"Etre quelqu'un ! Avoir une volonté ! Avoir du caractère. Savoir dire en face du devoir : JE VEUX ! et y aller coûte que coûte à travers tout ! Y aller non seulement quoi qu'il en coûte, mais parce qu'il en coûte ! Avoir une grande âme volontaire, passionnée de vouloir, souple, hardie, capable de décision, d'élan, d'effort et surtout de ténacité et de persévérance, une âme d'acier ! Vivre comme un condensateur d'énergie qui accumule et fait rayonner le fluide dominateur d'une force consciente et disciplinée ! Avoir enfin une "personnalité nette, franche, accusée, distincte de cette poussière que l'on aperçoit marcher ou plutôt flotter sur la route et qu'on nomme la foule". Quel rêve ! oui, quel rêve ! et quelle jouissance aussi !"

Ces belles et fières paroles s'appliquent à la perfection à M. Desgagné. M. Desgagné avait tout particulièrement mérité l'honneur qu'on lui décernait, ce jour-là, et cet éloquent témoignage, l'Eglise le rendait à ses vingt-cinq années de fidélité et de travail au service de l'Eglise quand, en 1935, il entrait au Comité diocésain de l'Action Catholique qui l'avait, le 3 décembre de cette année-là, proposé à développer ses belles qualités de dévouement et d'apostolat laïque sur le "triple plan civique, professionnel et économico-social". Aussi, en récompense de ces années de fidélité à l'apostolat laïque et d'une vie de générosité en tous points exemplaires, S.E. Mgr l'Evêque de Chicoutimi n'hésitait-il pas à demander au Saint-Siège, pour M. Desgagné, le titre de chevalier de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand et, le matin du jour de Noël 1954 S. E. Mgr Geo. Melançon décorait, dans l'église-cathédrale de Chicoutimi, le nouveau chevalier de la croix d'or de l'Ordre.

Voici en quels termes, d'après "Témoignages" de janvier-février 1955, l'évêque de Chicoutimi a fait l'éloge de M. Desgagné : "Si le clergé fut honoré, le 8 décembre dernier, par l'installation de deux chanoines honoraires, le laïcat l'est aujourd'hui par l'élévation au titre et à la dignité de chevalier de Saint-Grégoire-le-Grand, d'un frère du directeur diocésain (M. le chanoine Gérard Desgagné) de l'Action Catholique : M. Antoine Desgagné." Et l'évêque de Chicoutimi fait au nouveau chevalier un éloge qui le justifiait assurément d'avoir demandé au Saint-Siège pour M. Desgagné le haut titre qu'il lui décernait avec tant de joie. "Né d'une famille profondément

chrétienne" disait Mgr Mélançon, "puisque deux de ses frères sont prêtres séculiers, un troisième Rédemptoriste et une soeur religieuse, supérieure de l'Ecole Sainte-Thérèse d'Arvida, M. Antoine Desgagné est lui-même un exemple bien vivant de vie chrétienne."

En effet, depuis vingt-cinq ans, M. Desgagné s'est donné sans compter aux différentes oeuvres d'Action Catholique, ce qui lui a mérité en 1950 de devenir président diocésain de cet apostolat laïque. Il animait en même temps de son zèle et de ses activités les ligues du Sacré-Coeur et du Respect du Dimanche, organisait en plus des retraites fermées pour les hommes. Enfin, dans l'ordre social et économique, M. Desgagné a fondé la Caisse Populaire, les Terrains de jeu de Bagotville et on sait qu'il a dirigé pendant quatre années la Chambre de Commerce de la Baie des Hahas.

Bachelier en pharmacie de l'Université Laval, en 1934, licencié en pharmacie du Collège des Pharmaciens de la Province de Québec, en 1936, M. Desgagné a été le premier pharmacien licencié de la Baie des Hahas, ayant continué avec son titre la pharmacie de son père, le docteur Joseph Desgagné, en 1936. Il est l'époux de dame Marie-Josèphe Ladouceur qui lui a donné cinq enfants. Il est l'aîné d'une famille de onze enfants dont dix vivants en 1955, alors que sa mère vivait encore. Ses frères et soeurs sont : le chanoine Gérard Desgagné, directeur diocésain de l'Action Catholique ; le R.P. Paul-Emile, C. Ss. R., maître des novices à Sherbrooke ; l'abbé Raymond, professeur de rhétorique au séminaire de Chicoutimi ; Soeur Ste-Thérèse d'Alençon, directrice de l'Ecole

Normale des Soeurs du Bon-Conseil de Chicoutimi ; Bernard, diplômé des Sciences sociales, au Centre social de l'enfance de Chicoutimi ; Eva (Mme Ernest Tremblay), garde-malade ; Marcel, pharmacien à Port-Alfred ; Marie-Paule ; Armande (Mme Raymond Cimon), Jonquière.

Une belle, une grande famille, une famille distinguée, digne du père !

Ajoutons que le père de M. Desgagné, le docteur Joseph Desgagné, arriva à Bagotville, venant des Eboulements, Charlevoix, en 1916. On a vu, au cours de notre ouvrage, que c'est le docteur Joseph Desgagné et Mme Desgagné qui ont donné à la sacristie de Bagotville la cloche "Marie-Joseph" qui fut bénite par feu Mgr Labrecque, en 1924.

La famille Pouliot

La famille Pouliot est l'une des plus notables de la Baie des Hahas, comme elle fut l'une des plus remarquables de l'Ile d'Orléans quand l'ancêtre saguenéen, le docteur Samuel Pouliot, partit de Saint-Laurent, I.O., pour venir s'établir à Bagotville, en 1873. Il était le fils d'Ambroise Pouliot, marié à Saint-Laurent, I.O., en février 1840, à Geneviève Plante, et était de la huitième génération.

Disons d'abord que la génération actuelle de Bagotville est la neuvième, que le premier ancêtre, en France, Michel, marié à Jacqueline Laurens, qui donna naissance à Charles, lequel épousa, en 1667, Françoise Lemonnier et fut l'ancêtre canadien lequel construisit à Saint-Laurent la maison que l'on désigna

plus tard sous l'appellation de la Maison Pouliot et qui abrita, de père en fils, les membres de la première à la huitième génération (1955), précisément pendant deux cent quatre-vingt-deux ans. Pierre, de la cinquième génération, a été, en 1908, l'un des récipiendaires de la médaille accordée aux anciennes familles canadiennes-françaises occupant alors la terre ancestrale depuis trois cents ans.

Nous aimons à rapporter ces quelques traits relatifs à cette belle famille. Samuel Pouliot, de la huitième génération, qui s'était fait une spécialité, sur sa terre, à Saint-Laurent, d'élever des moutons. Sa femme, Laure Théberge, qu'il avait épousée à Saint-Jean, I.O., le 28 juin 1909, s'occupait tout particulièrement de la tonte de ces bêtes. En l'espace de quarante ans, elle a confectionné plus de mille couvertures de lit faites exclusivement de la laine des moutons de la ferme, ainsi qu'une quantité de tapis crochetés de cette laine et de guenille. En 1949, Samuel Pouliot comptait huit enfants : 5 garçons et 3 filles.

Rappelons encore ce que rapportait, en 1949, un journaliste qui avait visité la famille Pouliot :

"En dépit de sa longue existence," écrivait-il, "la demeure des Pouliot n'a jamais été touchée par le feu. Les bâtiments, dépendances d'antan, sont toujours debout et solides. La grange est en parfait état, de même que l'étable construite en pin, pièce sur pièce. On faisait du bon travail autrefois et qui durait longtemps : deux cent quatre-vingt-deux ans ! Même au plus fort des tempêtes qui assaillent souvent l'Ile d'Orléans," ajoutait encore le journaliste, "la maison

Pouliot ne craque jamais, ce qui en dit long sur son état de parfaite préservation."

Il est certain que celui qui a construit cette solide maison en 1667 fut un excellent constructeur de qui bien des entrepreneurs modernes pourraient recevoir de fort utiles leçons de solidité et de bien-faire. On a remarqué dans la maison une cheminée si vaste que, l'ère des cheminées étant révolue, elle a servi de vestiaire. Aussi, un vénérable fauteuil, vieux de deux cent-cinquante ans et qui servait encore tout récemment à la vieille grand'maman Pouliot, morte à l'âge de 94 ans. On rapporte de cette bonne vieille qu'elle avait des prémonitions. Une nuit qu'elle était seule dans la maison, elle entendit des râlements. Quelques jours après, elle apprenait que son beau-père était mort, âgé de 72 ans, juste au moment où elle entendit ces bruits...

Enfin, ajoutons que les planchers de la maison Pouliot n'ont jamais été renouvelés tant ils étaient solides mais qu'ils avaient, une année, été remontés quelque peu à cause d'une baisse graduelle du terrain que l'on a estimée de trois pieds en trois siècles.

On peut être certain que quand le Dr Samuel Pouliot, l'ancêtre saguenéen de la famille, vint s'installer en 1873, à Bagotville, la maison qu'il acheta de M. Charles Potvin — le père de l'auteur — qui l'avait construite de bonnes pièces de bois carrées, n'offrait pas tous les témoignages de solidité et de durabilité remarquée dans la maison de Saint-Laurent, mais c'était quand même une bonne maison construite avec soins, chaude en hiver, fraîche en été, aux murailles épaisses et solides. M. Charles Potvin la vendit

$600.00 au Dr Pouliot — le prix du loyer annuel d'un petit logement de nos jours — et le Dr Pouliot, un peu plus tard, la revendit $1,500 à M. Pierre Chayer quand il déménagea à Chicoutimi. On peut croire que les propriétaires d'alors ne cherchaient pas à spéculer sur les maisons, ou bien qu'ils étaient de bien mauvais agents d'immeubles.

Le Dr Pouliot demeura deux ans à Chicoutimi où il décéda en 1885. Sa famille revint à Bagotville. Il fut, à bien dire, le premier médecin de Bagotville. Outre qu'il pratiquait sa profession dans toute la paroisse, il fut en charge de la Quarantaine pour les navires qui entraient dans la Baie des Hahas, venant d'Europe. La famille Pouliot, ayant vécu pendant près de 300 ans à l'Ile d'Orléans, on pourrait dire que le Dr Samuel Pouliot avait du sang de marin dans les veines. C'est peut-être ce qui le porta à acquérir un yacht sur lequel il aimait à sillonner la baie et le Saguenay en compagnie d'amis dont son compagnon de coeur, un autre piqué du culte de Nepturne, Charles Lévesque, le père du maire actuel de Bagotville — 1957 — Jos-C. Lévesque. Ajoutons que le Dr Pouliot fut très populaire non seulement à Saint-Alphonse mais dans toute la région saguenéenne. Les anciens en parlent encore avec ferveur.

Le Dr Pouliot fonda une belle famille dont quelques-uns des membres furent également populaires, ayant contribué pour une bonne part à l'expansion économique de la région : une fille, Mélanie, — Madame Chalifous, de Jonquière, et qui vit encore à 80 ans; trois garçons, dont un seul est encore vivant, Alfred, de Québec, demeure Grande-Allée, chez la veu-

ve de son fils, le Dr Antoine Pouliot, éminent ostéologue, décédé à Québec, le 20 juin 1954, âgé de 50 ans.

L'aîné des fils du Dr Samuel Pouliot, Zotique, était aussi médecin et pratiqua pendant plusieurs années à Jonquière où il est mort en août 1945, à l'âge de 69 ans.

Le troisième fils du Dr Pouliot, Nérée, fut marchand général d'abord, puis maître de poste pendant vingt ans à Bagotville. Il est décédé le 25 novembre 1949, âgé de 68 ans. Il laissait son épouse, née Eugénie Desbiens, deux garçons et deux filles : Lucien, maître de poste adjoint actuel avec quinze années de service, Maurice, inspecteur de machines à papiers aux usines de Port-Alfred depuis dix-neuf ans en 1956; Henriette avec dix-huit ans de service au Bureau de Poste, et Pierrette, 13 ans de service au même endroit.

Nous avons dit qu'Alfred était le seul des garçons du Dr Pouliot vivant encore. En 1903, Alfred épousait Marie-Luce, fille de Pitre Tremblay, qui lui a donné quatre filles et trois garçons : Thérésa — Madame Earl Robertson, des Etats-Unis; Madeleine — Madame Jean Murray, également des Etats-Unis; Gemma — Madame Noël Déry, fils du Dr A. Déry de Québec; Eva, garde-malade — Madame J.-B. Marcoux, comptable à Lévis. L'aîné, Jean-Baptiste, gérant du département de la quincaillerie chez J.-H. Duchaine Ltée, marié à Jeanne Hudon, de Saint-Jérôme : trois garçons et six filles : Samuel, mécanicien de Bagotville, marié à Marie-Luce Dallaire, quatre filles et quatre garçons dont un est, en 1957, étudiant en médecine, plus tard quatrième médecin de la fa-

mille Pouliot; Paul, avocat au Barreau de Chicoutimi avec bureau à Chicoutimi et à Bagotville, marié à Jeanne-Ida Tremblay; Samuel, mécanicien à Bagotville. Le Dr Antoine Pouliot, décédé à Québec, comme nous venons de le rappeler, avait épousé garde Marthe Bernard, du Nouveau-Brunswick.

Nous avons dit que Nérée, avant de devenir maître de poste, avait été marchand général pendant quelque temps avec son frère Alfred. Son magasin était situé à l'encoignure des rues de la Fabrique et Albert, vis-à-vis l'Hôtel des Postes.

Dans notre chapitre sur l'industrie à Bagotville, on a vu qu'Alfred Pouliot fut l'un des principaux actionnaires de la Cie Pouliot Ltée qui fit d'importantes affaires en 1916 et 18, non seulement à Bagotville mais dans toute la région du Saguenay. On pourrait même dire que Alfred Pouliot fut la cheville ouvrière de cette compagnie qui s'occupait du commerce du bois et qui fut l'une des premières implantées à Bagotville.

La famille Lepage

Le 22 décembre 1954, les citoyens de Bagotville apprenaient avec un chagrin qui assombrissait sensiblement la joie très prochaine de la fête de Noël, la mort de M. Agésilas Lepage qui terminait ce jour-là une vie d'une dévorante activité en faveur des développements de sa ville, Bagotville, qui fut toujours pour lui le vieux Saint-Alphonse où il arrivait avec son père, soixante-douze ans auparavant, plus précisément en 1882.

M. Agésilas Lepage, durant cette vie de plus de sept

décades à Saint-Alphonse, fut comme le "Deus ex Machina" de la place. Il fut mêlé à toutes les entreprises qui concernaient les progrès et les développements du Saguenay et de la Baie des Hahas surtout. Comme nous venons de le rappeler, il arriva de Québec, à St-Alphonse, avec son père, François-Xavier Lepage, pour ouvrir un magasin à l'endroit précis où l'on voit encore ce que l'on appelait autrefois la "Maison Blanche" qui était au premier étage la résidence des Lepage et au rez-de-chaussée le magasin général qui fut fort fréquenté dès qu'il fut ouvert au public à cause de sa proximité de l'arrivée des bateaux et du commerce de bois des MM. Lepage.

Dès son arrivée à Bagotville, M. Agésilas Lepage, à la suggestion d'un ancien ami de collège à Québec, entreprit la coupe de 3000 cordes de bois de chauffage pour le compte de la Cie de navigation "Richelieu & Ontario", dont les bateaux alors, on le sait, étaient chauffés au bois. Il vendait ce bois $2.50 la corde livrée sur le quai de Bagotville. A cette fin, et à d'autres, il ouvrit des chantiers de coupe de bois sur la toujours complaisante Rivière-à-Mars. Ce fut là le début des nombreuses activités de M. Lepage.

Nous avons déjà rappelé que lors de l'apogée du commerce des bleuets à Saint-Alphonse, une "Bouillerie" — fabrique de conserves de bleuets — avait été établie tout près du quai par les Frères Loggies du Nouveau-Brunswick, et nous devons rappeler à ce sujet que c'est M. Lepage qui, au cours d'un voyage dans les provinces maritimes, avait invité ces messieurs à venir profiter de l'abondance des bleuets à Bagotville. L'entreprise, comme la suggestion était

bonne, puisque la "Bouillerie" eut une existence de plus de dix ans. Mais ce ne fut pas là la seule entreprise dont fut le promoteur M. Agésilas Lepage.

Et ce n'est pas seulement dans le commerce que se déploya l'activité dévorante de M. Lepage. Il était de toutes les oeuvres et de toutes les entreprises. Il s'intéressa tout particulièrement aux divers projets de chemins de fer qui furent lancés au siècle dernier en vue du développement du Saguenay. C'est ainsi qu'il fut parmi les hommes d'affaires de Bagotville l'un des principaux promoteurs du Roberval-Saguenay, reliant Chicoutimi à la Baie des Hahas. Nous avons parlé assez longuement d'un projet de voie ferrée Bagotville-Saint-Laurent, destinée à relier Québec et la Baie des Hahas en 1912, projet très élaboré et dont M. Lepage fut l'âme. M. Lepage travailla avec la même énergie et la même confiance au projet de la construction d'un autre chemin de fer entre la Baie St-Paul et Bagotville. Avec son gendre, feu Edouard Lavoie, de Baie St-Paul, ingénieur de haute réputation, il réussit à établir un juste estimé du coût de la réalisation de ce projet qui n'eut malheureusement pas de suite, comme celui du "Bagotville-St-Laurent Ry", comme ceux, dirions-nous, de tous ces projets de chemins de fer et d'autres travaux publics lancés, depuis un siècle et plus dans toutes les parties du Canada; et plus particulièrement comme cet autre projet conçu par M. Lepage portant un tracé devant relier la mer, via Tadoussac et l'Ouest canadien.

On pourrait dire que M. Lepage fut aussi passionné pour les divers projets de chemins de fer qu'il conçut que ne le fut le bon curé Henri Cimon pour le seul

chemin de fer "Saguenay-Roberval". Et ce n'est pas peu dire. Dans un de ses voyages aux Etats-Unis, M. Lepage eut une entrevue avec M. Mellon, secrétaire du gouvernement américain à Washington, à qui il fit part des projets de chemins de fer qu'il étudiait.

C'est M. Lepage qui fut l'un des promoteurs de la construction d'un pouvoir hydraulique sur la Rivière Haha, ainsi que de la distribution du courant électrique dans les deux villages de Saint-Alexis et de Bagotville.

Nous avons déjà rappelé que, pour aider au cabotage dans le Saguenay et la Baie des Hahas, M. Lepage fit construire un quai parallèle à celui du gouvernement, à Bagotville, jetée qui fut des plus utiles, comme l'on sait, aux nombreuses embarcations : goélettes et bateaux plats, qui entraient dans la baie avec leur chargement de bois de pulpe et dont les capitaines avaient besoin de se ravitailler à Bagotville et de passer la nuit au Quai Lepage qui fut vendu en 1938, au gouvernement fédéral, qui y fit d'importantes améliorations en même temps qu'au grand quai fédéral.

Mais, chez M. Lepage, il n'y avait pas seulement l'"Homme des Chemins de fer" et des grands travaux d'utilités publiques, il y avait aussi le commerçant. Aussi le magasin qu'il avait établi au rez-de-chaussée de sa maison, la "Maison Blanche" fut-il prospère dès son établissement en 1882. Nous avons devant nous une photographie de l'époque que nous tenons de son fils Gaston et où l'on constate, autour de la maison, une grande activité. La porte du magasin était du côté gauche et la résidence de la fa-

mille Lepage occupait tout le deuxième étage. Historien consciencieux et pas du tout égocentrique, "révélons" ce fait important de l'histoire, qu'à droite du magasin, il y avait un petit logement qui fut habité par M. Charles Potvin, père de l'auteur, et où ce dernier est né le 16 octobre 1879. Voilà !

Pour alimenter son magasin dans les dernières années, M. Lepage achetait ici et là dans la région saguenéenne et au Lac Saint-Jean, à Chicoutimi, à Jonquière, à Hébertville-Station, même à Charlevoix, des fonds de stock de magasins en banqueroute, qu'il faisait transporter à Bagotville et qu'il vendait dans son magasin avec des profits respectables dont étaient loin de se plaindre les clients qui profitaient de ces ventes "à bon marché"; véritables aubaines.

Ajoutons que M. Lepage, toujours en vue de ses projets et de son commerce, était un grand voyageur. Il a fait cinq fois la traversée de l'Atlantique, tant pour ses intérêts commerciaux et industriels que pour son agrément personnel : une façon pratique d'hommes d'affaires de se payer des vacances.

Enfin, rappelons, et cela n'est pas une révélation ni un secret pour les contemporains de Bagotville, que M. Agésilas Lepage en politique fut un libéral : un libéral de la vieille école qui ne flanchait guère dans ses principes libéraux. Sans jamais avoir eu la moindre envie de se présenter aux diverses élections fédérales et provinciales, dans les différents comtés de Chicoutimi, Saguenay, Lac St-Jean, il aida maintes candidatures parmi ses amis. On sait qu'il y mettait de l'enthousiasme. L'un des candidats qu'il a le plus combattu fut M. Joseph Girard

quand naturellement celui-ci se présenta conservateur au grand déplaisir de ses anciens amis libéraux. C'est M. Lepage qui, en 1917, présenta à St-Prime, Lac St-Jean, le candidat Routhier pour faire la lutte à M. Girard et c'est de l'appel nominal à cette élection que partit à travers tout le Haut Saguenay la chanson "Encore du bonhomme" — le Bonhomme Routhier —.

La politique fut la grande récréation, comme aussi le grand plaisir, de M. Lepage. Quelques années avant sa mort, on pouvait le voir, ingambe, droit comme un i, l'oeil fureteur, malgré les approches de ses 93 ans, parcourir la rue Victoria et d'autres rues adjacentes, partout où il avait des maisons à louer ou louées déjà. Or le plaisir de ces promenades pour lui était de rencontrer quelqu'un avec qui il pouvait parler un peu de politique. L'auteur a eu souvent le plaisir d'être le partenaire de M. Lepage — une dernière fois alors que celui-ci avait 92 ans — dans les conversations politiques de ces rencontres.

M. Lepage survécut de six années à son épouse, qui lui avait donné un fils et trois filles : Gaston, Jeanne — Mme C.-A. Nadeau ; Hélène — Mme Marius Doyle ; Yvonne — Mme Joseph-Edouard Lavoie.

Plusieurs années avant la mort de son propriétaire, le soubassement de la maison Lepage fut loué à différents commerçants et, en particulier, à la Cie "Monstad" chargée de ravitailler les cargos en visite dans la Baie et aux quais de Port Alfred.

Depuis 1954, on y voit le "Marché E. L. T." — viandes et poissons en gros — et dont l'unique fils de M. Lepage, Gaston, est l'un des propriétaires.

C'est aussi la famille de M. Gaston Lepage qui occupe le logement du haut laissé vacant par la mort du fondateur de la "Maison Blanche", arrivée comme nous venons de le rappeler, le 22 décembre 1954.

La famille Chayer

Le 24 janvier 1955, un nombreux cortège de parents et d'amis conduisait à sa dernière demeure Mtre Charles-Edouard Chayer, décédé à l'Hôtel-Dieu de Chicoutimi, à l'âge de 58 ans, après une brève maladie. Charles-Edouard Chayer C.R. était un ancien bâtonnier du Barreau du Saguenay; il avait plaidé devant les plus hauts tribunaux du pays, avait siégé à la Commission de Refonte du Code de procédure civile et il avait obtenu les plus brillants succès au prétoire. Il était un expert en droit pénal et en droit criminel. Enfin, il avait conquis, et de façon durable, la confiance et l'estime du public et son souvenir ne s'éteindra pas facilement dans la région saguenéenne.

D'autant plus qu'il appartenait à l'une des familles les plus distinguées de Bagotville dont tous les membres, à partir du chef, ont fait honneur à leur pays. L'ancêtre saguenéen de la famille, Jean-Baptiste Chayer, arriva à la Grande Baie — Saint-Alexis — avec le deuxième groupe des pionniers de la Baie des Hahas. Il venait de Québec où son père était marchand de fourrure bien coté dans le monde du commerce. Pour venir à la Grande Baie, très jeune, Jean-Baptiste Chayer s'engagea commis chez Price à St-Alexis. A 19 ans, il acheta une terre exactement à

l'endroit où s'élevèrent plus tard les usines de la "Consolidated Paper Co." à Port-Alfred et qui fut en partie cultivée par un de ses fils Johnny Chayer. Un autre des fils de Jean-Baptiste Chayer, Pierre, né en 1858, — décédé en 1936. — fut le chef de la famille de Bagotville dont nous voulons tenter une esquisse, bien pâle, on l'avouera, car Pierre Chayer fut à Bagotville un personnage considérable et considéré. Comme tant d'autres jeunes Canadiens français en ce temps-là, il partit pour les Etats-Unis. Il s'établit dans le Montana où il réussit un commerce du bois. Il était remarquablement intelligent, d'un esprit ouvert, d'un commerce agréable. Il entreprit seul de continuer ses études commencées au Saguenay. Il étudia le français et l'anglais; parlait et écrivait parfaitement l'une et l'autre langue. Le soir, comme distraction, prétendait-il, il lisait l'histoire du Canada qu'il aimait passionnément. C'est peut-être à cause de cette "distraction" qu'il songea bientôt à revenir "parmi son monde", comme il disait. Durant les treize ou quatorze ans qu'il passa aux Etats-Unis, il envoyait à son père à la Grande Baie une partie de son revenu dans le but d'acheter des grains de semence pour sa terre, des vêtements pour lui et ses enfants, et, une fois, certaine somme pour inhumer la femme de son père. Cet homme de coeur ne pouvait pas ne pas revenir "parmi son monde".

Il s'établit à Bagotville et se fit, en arrivant, marchand général, mais sans fla-fla, tout simplement. Grâce à sa prudence, ses dons d'administration, à sa proverbiale honnêteté et à l'estime que lui vouèrent ses concitoyens, il réussit son commerce,

et c'est à l'aide des revenus qu'il en retira qu'il fit donner à chacun de ses enfants une solide instruction et put les faire vivre dans une demeure saine et confortable. Il est vrai qu'il fut aidé dans cette réussite par une épouse aimante et aimée, une mère admirable, comme on le verra.

Dans l'automne de 1935, un incendie se déclara à l'intérieur du magasin de M. Chayer. Il y eut des dégâts par le feu et la fumée à l'intérieur seulement. M. Chayer souffrait alors d'angine. Il était entêté, ou plutôt tenace, et en cette occasion, il s'acharna à loger dans son coffre-fort tous ses documents. Il fit une crise cardiaque et on eut juste le temps de le sortir du magasin, malgré lui. Le magasin attenait à la maison privée. M. Chayer, depuis 25 ans, ne s'ocupait pas de la vente au magasin. Les affaires publiques et sa comptabilité occupaient tout son temps. L'un des traits de sa vie fut son remarquable esprit de charité. Pendant la crise d'après-guerre, il avait donné ordre de ne rien refuser du nécessaire aux vieillards et aux familles nombreuses. Après sa mort, sa famille a découvert que ses livres de comptabilité portaient une somme de $35,000 de comptes de crédit abandonnés. Lors de sa mort, il dit à son fils, l'abbé Romuald : "Toi qui es prêtre, cela te consolera de savoir qu'après avoir été dans les affaires publiques et privées pendant 58 ans, je n'ai pas à me reprocher d'avoir gagné un demi-sou injustement ou de l'avoir accepté frauduleusement". Au sujet de ses crédits, il supplia sa famille de ne rien faire pour réclamer des débiteurs

ce qu'ils devaient. "N'acceptez que ce qui est juste pour la sécurité des familles. Enterrez le reste". Et Madame Chayer a rayé elle-même ces $35,000 de comptes, sans même vouloir se servir des bons offices du bureau de perception de son fils, avocat, Georges-Edouard. Madame Chayer était pourtant malade et portait la responsabilité de sa famille.

Ajoutons encore ce trait de la vie exemplaire de ce bon citoyen de Bagotville et que nous tenons de l'abbé, son fils. Il avait deux innocentes passions : la pêche — pendant 30 ans, il fut locataire du Lac-à-la-Belle-Truite — et son potager qui s'étendait sur l'emplacement de la maison du Dr Tanguay jusqu'à la résidence de feu Victor Côté et qu'il cultivait avec amour. Il se levait, l'été, à 4 heures, pour y travailler.

Saint-Alphonse ne mit pas de temps à témoigner son estime à ce bon citoyen. Aussi n'hésita-t-on pas à l'élire maire à trois reprises, d'abord pour les années 1893-94 puis pour les années 1899-1904. Il fut ensuite le premier maire de Bagotville après que la municipalité fût érigé en ville par un décret signé le 7 janvier 1920. Ses différents stages à la mairie furent marqués par d'importants travaux de voirie, d'aqueduc et d'autres améliorations publiques. C'est sous son mandat que s'installa à Port-Alfred la "Consolidated Paper Co." Le maire Chayer jouissait pleinement de la confiance qu'avaient en lui les gouvernements d'Ottawa et de Québec. Aussi, des ministres provinciaux et fédéraux, quand ils visitaient la région saguenéenne, ne manquaient jamais de pousser une pointe à Ba-

négociant d'origine terrienne qui fit donner à sa fille une excellente éducation chez les Religieuses françaises du couvent de Jésus-Marie, d'où elle sortit pourvue de tous les diplômes des cours gradués. Elle était nièce du juge Gauthier qui avait beaucoup aidé à douer son esprit d'une éducation parfaite : commerce des beaux et bons livres, musique, chant, société choisie, langage parfait, relations distinguées. Aussi tous ceux qui ont connu Madame Chayer diront qu'elle avait pleinement profité toute sa vie des leçons des dames de Jésus-Marie. A St-Alphonse, elle recevait en véritable chatelaine. Elle était excellente musicienne et elle enseigna elle-même la musique à ses enfants, en particulier à l'abbé Romuald qui devint, par la suite, élève de M. Arthur Letondal à Montréal. Madame Chayer, d'ailleurs, suivit de très près l'éducation de ses enfants, les tenant constamment au courant du mouvement intellectuel et des beaux-arts. Mme Chayer avait un frère médecin, un autre avocat et deux oncles prêtres, dont un ancien curé de St-Alexis qui avait été longtemps directeur du séminaire de Chicoutimi.

Enfin, rappelons que Madame Chayer fut une grande chrétienne, une mère admirable, une épouse parfaite, une femme de bien dont la charité était inlassable. Elle mourut en 1943, ayant survécu sept années à son mari. Comme aux funérailles de ce dernier, tout Bagotville et une foule de gens des paroisses voisines assistèrent aux obsèques de la distinguée Madame Chayer qui laissait sept garçons et deux filles :

gotville, à la Maison Chayer. On y reçut un jour sir Robert Borden, premier ministre du Canada, et le maire Chayer se vanta de lui avoir fait fumer de bons cigares "Laurier", ce qui amusa le premier ministre du Canada.

Dès son installation à St-Alphonse, M. Chayer fut fait juge de paix, fonction qui en était alors une assez importante. Les juges municipaux n'existaient pas et la juridiction, théorique et pratique, était dévolue aux juges de paix qui avaient à régler toutes sortes de conflits locaux desquels, avec son esprit délicat et son sens de la justice, s'acquittait à merveille le "juge" Chayer qui, au préalable, avait su acquérir, même plus qu'il le fallait, ses connaissances légales. Sans cesse, d'ailleurs, il étudiait le code. Bien des avocats ont rendu témoignage de sa science légale. Bref, comme le disait un jour feu Mgr Eug. Lapointe, ancien supérieur du séminaire de Chicoutimi, "la grande figure de Bagotville fut Pierre Chayer", ou plutôt, comme tout le monde le nommait plus intimement, "Pitre Chayer". Sa grande passion, rappelerons-nous encore, c'était le bien public. Et il éleva ses enfants, nous écrivait l'un d'eux, M. l'abbé Romuald Chayer, en leur disant et répétant sans cesse : "Ce qui compte, c'est le bien public et il faut tout lui sacrifier". Il fit souvent lui-même ce sacrifice, parfois héroïquement.

Dans sa carrière, M. Chayer fut admirablement aidé par son épouse. A l'âge de 37 ans, M. Pierre Chayer épousa Mlle Blanche Roy, d'une famille très distinguée de Québec. Son père était un gros

Charles-Edouard, juge municipal, à Bagotville, décédé à l'âge de 58 ans, le 20 janvier 1955 et dont nous venons d'esquisser la brillante carrière. Très attaché à Bagotville, il a voulu être inhumé dans le cimetière de sa paroisse ainsi que sa femme qui y repose près de lui.

Louis-Philippe, décédé subitement deux mois après son frère Charles-Edouard, à l'âge de 57 ans. Il habitait Montréal où il tenait un commerce de meubles très prospère dans le quartier Rosemont.

Joseph-Eugène, de Sherbrooke, a été voyageur de commerce pour la Maison Lallemand jusqu'à une cruelle maladie qui le rendit paralytique.

Albert, depuis de nombreuses années, gérant de la Banque Canadienne Nationale à Saint-Joseph d'Alma, Lac Saint-Jean.

L'abbé Romuald Chayer, reçu prêtre à Montréal en 1926, devint secrétaire particulier de S. E. Mgr Gauthier, archevêque de Montréal, et remplit cette fonction pendant quinze ans. Il accompagna son archevêque en de nombreux voyages en Europe et fit un séjour prolongé à Rome et à Paris. Il fut prédicateur régulier à la Basilique de Montréal. Avant de devenir prêtre, il remplit une courte carrière de pianiste et d'organiste et donna de nombreux concerts dans la province. A la suite de plusieurs crises cardiaques, l'abbé Chayer alla se reposer pendant quelques années dans la maison paternelle à Bagotville où il avait une petite chapelle. L'abbé Chayer est maintenant — 1957 — aumônier des Soeurs de la Providence, à Cartierville. Il donne, en outre, des cours de sociologie et des conférences spirituelles.

Robert, employé depuis treize ans au Bureau des Renseignements à l'Hôtel-Dieu de Montréal.

Pierre-Etienne, au Service de Radio-Canada depuis quinze ans, devint directeur des conférences culturelles.

Juliette et Jeanne d'Arc qui habitent Montréal où elles prennent part à toutes les activités littéraires, artistiques et charitables de la Métropole.

Avant de mettre le point final à cette trop pâle monographie de cette belle famille saguenéenne, M. l'abbé Chayer nous rappelle que pendant le séjour de repos qu'il fit à Bagotville, la vieille maison paternelle de la rue de la Fabrique — laquelle maison, aimons-nous à révéler en passant, a été construite par le père de l'auteur du présent ouvrage, feu Charles Potvin — a reçu bien des hôtes illustres dont le regretté cardinal Rodrigue Villeneuve, S. E. Mgr Gauthier, archevêque de Montréal dont, avons-nous dit, l'abbé Chayer fut secrétaire particulier, Mgr Beauchamp, auxiliaire de Mgr Gauthier, Mgr Charbonneau, archevêque de Montréal, Mgr Chaumont, auxiliaire de S. E. Mgr Vachon, archevêque d'Ottawa, Mgr Larouche, curé de Chicoutimi, Mgr Perrier, sans parler de plusieurs autres ecclésiastiques et de personnages civils de marque, politiques et autres.

La famille Ellefsen

On a maintes fois constaté la facilité d'assimilation de familles étrangères aux familles canadiennes-françaises; comment se sont ainsi assimilés dans Charlevoix les soldats licenciés de l'armée de Wolfe à qui

on donna des terres dans les seigneurie Nairn et Murray, comment aussi se sont fondus, dans nos Cantons de l'Est, les "Loyalistes", fuyant les Etats-Unis lors de la guerre de l'indépendance, et qui vinrent s'établir dans un coin exclusivement anglais de notre province, devenu aujourd'hui exclusivement canadien-français. Et que d'autres exemples fournis par des individus de nations étrangères qui, chez nous, en peu de temps, ont fondé des famille qui ignorent même totalement la langue des ancêtres, même de l'ancêtre canadien !...

Voici le cas d'une famille bien connue de Bagotville. C'est une famille originairement norvégienne dont l'histoire se double de façon assez curieuse d'une manifestation du hasard des rencontres que nous aimons à rappeler. Nous voulons parler de la famille Ellefsen dont tous les membres actuellement vivants — 1957 — sont bien connus dans toute la Baie des Hahas.

En 1885, un voilier norvégien, venant de Cuba, avec un chargement de sucre, déchargea à Montréal sa cargaison, après quoi, il prit la route du Saguenay pour y prendre, chez les Price, à Chicoutimi, un chargement de bois pour la Norvège. En passant vis-à-vis la Baie des Hahas, un jeune matelot, Olof Ellefsen, trouvant sans doute le pays de son goût, et désirant s'y établir, plaça tout son saint-frusquin dans une sorte de cuve faite d'une moitié de baril, sauta, nagea pendant près de deux milles et aborda sur la grève de St-Alphonse, au Rang des Maltais, non loin de la ferme d'Abel Maltais. Un compagnon l'avait suivi qu'il appelait "Yanne". Tous deux

se cachèrent dans une vieille grange où ils passèrent deux jours. Yanne cependant disparut soudain sans que son compagnon n'en ait plus jamais entendu parler. Entre temps, Olof, qui parlait l'anglais, fit la connaissance du fils Maltais qui l'amena à la maison paternelle où il fut des plus cordialement reçu par toute la famille. Un oncle d'Abel Maltais le fit engager chez les Price à l'Anse St-Etienne. Mais il continua de fréquenter pendant deux ans la famille Maltais. Là, il consentit à se laisser enseigner le catéchisme par la jeune fille, avec l'aide du curé Sirois, huitième curé de St-Alphonse — qui fut toujours dans la suite le grand ami de l'ex-matelot. Le curé le baptisa, le fit confirmer et le convertit, en définitive maria Olof et la jeune fille. Disons tout de suite que de ce mariage naquirent douze enfants dont huit sont encore vivants. Quand Olof Ellefsen arriva chez Abel Maltais, il avait 25 ans et il naviguait depuis trois ans. A partir de là, il fut employé un peu partout dans la région, à l'Anse St-Etienne où il travailla pour les Price, à St-Fulgence où sa famille demeura 17 ans; Olof étant employé par M. J.-E.-A. Dubuc, à voir au transport de la pulpe de ses usines, aux cargos européens ancrés à St-Fulgence. La Cie de Pulpe ayant failli, M. Dubuc étant en Europe, Olof Ellefsen dut un temps payer les hommes qu'il dirigeait à même ses propres deniers, ce qui lui fit perdre à peu près toutes ses économies. Après un séjour à Gaspé, dans les chantiers de François Morisset et d'Almanzor Villeneuve, Olof Ellefsen revint à Bagotville où il travailla en qualité de contremaître au "Roberval-Saguenay Ry." Les travaux du chemin de fer terminés, il

partit pour l'Ile d'Anticosti, où il travailla pour M. Henri Menier. Enfin, il revint encore à Bagotville où il devint arrimeur pour la "Consolidated Co.", où il travailla comme tel jusqu'à sa mort à l'âge de 69 ans, le 9 janvier 1933. Il était né à Moss, Norvège, le 1er juillet 1863.

Olof Ellefsen parlait l'anglais, le norvégien, le suédois, le danois, mais il ne put jamais apprendre couramment le français, bien qu'ayant passé presque toute sa vie avec des Canadiens français. Mesurant près de six pieds, pesant 200 livres, très fort, il n'abusa jamais de sa force. On le craignait mais il était très doux et bon pour ses hommes. A St-Fulgence, il s'était fait construire une maison de $5,000 — gros prix dans le temps — et dans sa cave il garda toujours quelques barils de bon gin hollandais et jamais un homme ne partit de là avec son chèque de paie sans que le contremaître lui ait offert un bon verre de son gin. Olof Ellefsen, disent ceux qui l'ont connu, travaillait toujours en vue de faire plaisir à quelqu'un. C'était un bel homme, un beau blond du Nord, qui attirait l'attention; un gentilhomme parfait, courtois, arborant toujours un aimable sourire. Ses charités furent nombreuses, il donnait tout ce qu'il possédait, aussi ne put-il rien amasser de biens au désespoir de sa femme, très économe. Il aimait beaucoup les enfants et les gâtait.

A deux reprises, Olof Ellefsen se décida à retourner voir les siens en Norvège. Un jour, même, ses bagages étaient rendus à bord du "Norfolk" en route pour les pays scandinaves. Sa famille était venue au bateau lui faire ses adieux. Soudain, au moment de partir, il

dit dans son mauvais français : "C'est moi pas capable partir; m'ennuyer plus durant six mois de vous que pendant toute ma vie m'ennuyer de Norvège..."

Olof Ellefsen était d'un courage et d'une bravoure qui ne le faisaient reculer devant rien. Il sauva, un jour, d'un naufrage complet la goélette "Stella" avec un chargement de bois de construction pris à Ste-Catherine. Le remorqueur "Thor", venu à son secours, ne pouvant l'approcher, Olof Ellefsen se jeta à l'eau, nagea au remorqueur, prit sa haussière et alla l'attacher à la goélette qui fut ensuite remorquée dans l'anse. Il travaillait alors pour $9.00 par mois. A Saint-Fulgence, il sauva ainsi deux chalands à la dérive que remorquait le "Tog" de Chicoutimi et qui étaient partis à la dérive à la suite d'un coup de vent. Déjà les chalands étaient rendus au "Bras". Ellefsen qui se trouvait sur le remorqueur persuada le capitaine Chs Savard qu'il pourrait approcher les chalands. En effet, il réussit à s'en approcher et sous les yeux de son fils Emile, qui l'accompagnait, Olof fit un saut prodigieux, attacha un cable aux chalands qui furent ramenés à St-Fulgence.

Mais si Olof Ellefsen ne put jamais se résigner à quitter le Saguenay, son pays adoptif, pour la Norvège, son pays natal, un de ses parents de Moss, Norvège, vint un jour, par hasard au Saguenay, et s'il ne put trouver l'Ellefsen qu'il cherchait, il en rencontra d'autres qui étaient ses parents : les enfants d'Olof Ellefsen...

A la fin de juillet 1950, un soir, jeta l'ancre dans la Baie des Hahas, un cargo norvégien, le "Rana", capitaine Elmer Jacobson, Norvégien. On procédait

aux manoeuvres de l'ancrage du cargo, quand le capitaine de celui-ci aperçut un petit navire de ravitaillement des cargos qui s'approchait du "Rana" pour quérir ses services. Le capitaine s'arrêta soudain, fort intrigué, à la vue du petit bateau qui portait le nom norvégien : l'"Ellefsen". Il appela le pilote de l'embarcation et lui demanda comment il se faisait que cette dernière portait le nom d'"Ellefsen".

'Mais, c'est mon nom", répondit le pilote — et propriétaire — de l'embarcation, mon nom : Emile Ellefsen".

—Le nom de votre père?

"Olof Ellefsen, de Moss, Norvège."

—Avez-vous un oncle mort à Vancouver, il y a quelques années?

"Oui".

—Alors, montez donc à bord serrer la main de votre cousin.

Et le capitaine Jacobson, dont la mère était une Ellefsen de Moss, Norvège, raconta à son cousin du Saguenay que voilà quatre ans, quand il partit de Moss, sa mère lui avait dit que s'il allait au Canada, il pourrait rechercher des cousins qu'il avait dans ce pays. Pendant ces quatre années de sa navigation, effectivement dans tous les ports où entrait son cargo, à Montréal, aux Trois-Rivières, à Québec etc, il s'informait si l'on connaissait des Ellefsen.

Et voilà qu'en pénétrant dans la Baie des Hahas, sans même débarquer de son cargo, il tombe dans les bras d'un des cousins qu'il recherchait depuis quatre ans. Le lendemain, tous les fils de l'ancien matelot Olof Ellefsen, tous Canadiens "to the core", purent

fraterniser avec leur lointain cousin de la Norvège qu'entouraient les six garçons et les trois filles d'Olof Ellefsen : Eylen, de Kénogami, Emile, Edgar et Cyrial, de Bagotville, Godfroy, de Québec — décédé en 1952 —, Mesdames Jos Claveau — Laetitia — de Bagotville; Henri Brouilli — Mary — et Chs Bernier — Lionnette. — Et ce ne fut pas sans émotion que devant cet Ellefsen, de Moss, les fils et les filles rappelèrent les vertus, les prouesses, les heurs et malheurs de l'ancêtre canadien de la famille.

Au cours de cette réunion de famille si heureusement amorcée, quelques petits enfants d'Olof Ellefsen s'étaient naturellement intéressés à leur parent tombé du... "Rana". Parmi eux se trouvait même le filleul de l'ancêtre canadien, Marc, fils de Cyrial, échevin, et d'Emélia Lessard, né à Bagotville, dans la maison où le grand-père mourut. Marc Ellefsen est l'un des jeunes hommes d'affaires les plus remuants de Bagotville. A 20 ans, ayant obtenu ses certificats de l'Ecole de Photographie provinciale, il a ouvert dans sa place natale, un studio de photographie artistique maintenant connu de toute la province, le haut et le bas-Saguenay et dont les oeuvres sont remarquables. Les photos dont sont ornés notre présent ouvrage sont du Studio Ellefsen. Avant ses études... photographiques, Marc Ellefsen avait étudié à l'Académie de Bagotville et au Collège St-Edouard de Port-Alfred, puis à l'Ecole Supérieure de St-Joseph de Berthierville. A 20 ans également il était élu président national des Clubs 4-H; il fut boursier de la Banque de Montréal et de l'Association Forestière de Québec. Il a aussi reçu une bourse personnelle de

l'hon. M. Maurice Duplessis, premier ministre de la province pour ses réalisations 4-H. En photographie, Marc Ellefsen expose dans les principales expositions de photographies et a remporté, en 1954, entre autres, plusieurs mentions pour ses portraits d'enfants. Il a épousé Pierrette Bergeron, de Port-Alfred, qui lui a donné jusqu'à présent deux petites filles, Christine et Suzanne.

Et puisque nous en sommes aux petits-enfants de l'ancien matelot Olof Ellefsen, rappelons la fin tragique de l'un d'eux. Un matin du printemps de 1954, Ronald Ellefsen, fils d'Emile, faisait le service de ravitaillement des cargos à l'aide de son bateau qu'il accostait au Quai Lepage. Ce matin-là, de la maison où il demeurait avec sa femme et son enfant, on entendit du quai un grand cri. Un frère de Ronald, pressentant un malheur, entendant ce cri de détresse, courut au quai où il arriva pour voir son malheureux frère s'enfoncer dans l'eau près de son bateau qu'il cherchait sans doute à amarrer entre les deux quais. Etant entré dans l'eau pour une certaine manoeuvre, il fut saisi par le froid de l'eau et paralysé par une syncope. Ronald Ellefsen était d'une stature remarquablement constituée; un beau garçon dont da douce physionomie attirait l'attention. Il laissait une toute jeune femme et un bébé de quelques mois.

La maison et la famille J.-H. Duchesne

Parce que la maison J.-H. Duchesne Ltée est l'une des plus jeunes du genre dans le district de Saguenay,

cela ne veut pas dire qu'elle est moins prospère que les autres, les plus anciennes : bien au contraire! Cette maison, de gros et de détail, fait dans la région des affaires d'or grâce à la bonne direction que son fondateur lui a imprimée, grâce à l'excellente administration dans ses différents départements; et grâce à la facilité dont peut jouir sa vaste clientèle, d'obtenir à de bonnes conditions, non seulement tout ce qui est indispensable à la vie de tous les jours et pour toutes les classes de la société, mais aussi et dans tous les rayons, des articles de luxe qu'on ne trouve d'ordinaire que dans les grands magasins spécialistes des villes. Et tout cela explique la popularité de la maison J.-H. Duchesne Ltée, compagnie formée en vertu de la Loi des Compagnies de la province de Québec, ayant pour président M. J.-Hector Duchesne, le fondateur, vice-président : Madame J.-H. Duchesne; secrétaire, M. Jos Tremblay.

Le président-fondateur de la maison est né en 1893, à Masson, P. Q. Il épousa en 1927 Blanche Audet, de St-Irenée, Charlevoix, qui lui a donné deux enfants : Claire, 19 ans — en 1955 — aux études classiques à Chicoutimi, et Jacques, 17 ans, étudiant au Séminaire de Chicoutimi. M. et Mme Duchesne ont aussi un fils adoptif, Jean-Roch, âgé de 10 ans en 1955. Quand M. Duchesne arriva à Bagotville, il venait de Sudbury, Ontario, où il était à l'emploi d'une compagnie de construction qu'il laissa pour venir s'établir à Bagotville dont il avait entendu parler des heureuses et encourageantes possibilités commerciales. Il était alors âgé de 34 ans quand il décida de lancer un commerce à son compte. Il vou-

lut débuter humblement et le fait est que sans s'en douter, il allait entrer dans la catégorie de la plus grande partie des fondateurs de nos grandes maisons de commerce canadiennes, à Québec, en particulier : les Paquet, les Laliberté, les Couture, de Lévis, qui ont commencé, peut-on dire, en bas du premier barreau de l'échelle : Paquet à vendre à domicile dans un bout de rue le lait de son unique vache, Couture à vendre, le dimanche, à la porte de l'église, des bâtons de tire à la mélasse faite à la maison paternelle. M. Duchesne commença, faut-il le dire, un peu "plus en grand". Disposant d'un capital plutôt restreint gagné à Sudbury à la sueur de son front, il ouvrit un humble magasin de fruits, de légumes et de quelques articles d'épiceries, à Bagotville, à l'endroit où aujourd'hui on voit l'important immeuble "J.-H. Duchesne Ltée". C'est grâce à son esprit d'initiative, à son courage, à sa persévérance qu'il réussit à métamorphoser, en relativement peu d'années, sa boutique de "petit épicier du coin" en une des entreprises aujourd'hui les plus prospères et les plus florissantes de la région saguenéenne.

En 1955, aux établissements Duchesne, on a vendu pour au delà de $1,500,000. en quincaillerie et en ferronneries. Ajoutons que le dernier inventaire à notre connaissance, au prix coûtant, accuse $200,000.00. La maison J.-H. Duchesne contrôle les ventes de détail et de gros dans toute la baie et le long d'une partie du Saguenay jusqu'au Petit Saguenay et de l'Anse St-Jean. Même nombre de commerçants de Chicoutimi, de Jonquière et d'Arvida préfèrent

faire leurs achats chez J.-H. Duchesne à cause de la grande variété et de l'assortiment des matériaux, et parce que aussi ses prix sont généralement plus bas qu'ailleurs.

La moyenne du nombre des employés de la maison est de trente-cinq et leur salaire, pour 1954, par exemple, a été de $86,800.00. On peut constater de ces faits que la Maison J.-H. Duchesne Ltée contribue pour une large part à l'expansion, au développement économique et social de Bagotville.

On compte cinq importants départements dans la maison, chacun sous la responsabilité d'un gérant : M. Raymond Chantal est le chef de la comptabilité ; le département des ventes en gros est sous la direction de M. Jos Tremblay qui est aussi secrétaire de la compagnie ; M. Jean-Baptiste Pouliot dirige le département de la quincaillerie ; M. Edgar Larouche est le gérant du rayon des meubles et M. Léonard Gravel est à la tête du département de l'épicerie.

On sait que les établissements "J.-H. Duchesne Ltée" sont situés rue Bagot en un endroit des plus avantageux de Bagotville pour le commerce, presque au centre de la ville, en vue de la côte qui descend à Port-Alfred. Autrefois, à la fin du siècle dernier, précisément à l'endroit où l'on voit la résidence privée de M. Duchesne, il y avait, comme nous l'avons rapporté quelque part dans cet ouvrage, l'humble magasin général de M. Alfred Potvin, l'"homme aux petits animaux de bois". Comme on le voit, même dans ses endroits les plus humbles, tout a bien changé en cinquante ou soixante ans à Bagotville. C'est qu'en imagination, on pourrait établir une li-

gne de démarcation très sensible entre le vieux Saint-Alphonse et la Bagotville d'aujourd'hui.

La famille Potvin

Au temps du vieux Saint-Alphonse, on comptait peu de familles Potvin dans la région du Saguenay et du lac Saint-Jean. Il n'en est plus ainsi : ces familles se sont multipliées, nous ne dirons pas comme les étoiles du ciel, mais assez pour que l'on en compte plusieurs dans toutes les paroisses du haut et du bas-Saguenay. On comprendra la raison de la multiplication, en un temps relativement court, de ces familles par le nombre d'enfants des familles de ce nom alliées à d'autres, aux Hudon, aux Tremblay, aux Noël, etc., etc...

Les familles Potvin, du Saguenay, proviennent à peu près toutes de la Baie Saint-Paul. Dans le *Recueil généalogique des familles de Charlevoix et du Saguenay* du R.F. Eloi-Gérard, mariste, on voit plus de trois colonnes de Potvin qui se sont mariés à la Baie Saint-Paul. On peut supposer que tous ces jeunes ou vieux ménages ne se sont pas éternisés à la Baie Saint-Paul, mais se sont dispersés ici et là, tout particulièrement au Saguenay et au Lac Saint-Jean, contrées ouvertes à la colonisation vers le milieu du siècle dernier et où l'on entrevoyait un brillant avenir par la culture d'une terre riche, et grâce à l'exploitation de la forêt non moins riche. On ne compte tout de même pas de Potvin dans le groupe des "Vingt-et-Un" du Saguenay ni parmi les pionniers du curé Hébert à Héberville. Mais il y avait des

Tremblay qui, plus tard, se sont alliés aux Potvin du Saguenay.

Parmi ceux qui sont venus après les premiers groupes de 1838, on pourrait compter la famille de Léandre Potvin qui, vers 1860, vint s'établir sur une terre dans le rang de la Grand'Ligne de Saint-Alphonse. Léandre Potvin s'était marié à la Baie Saint-Paul, en 1846, à Luce Lavoie qui lui donna quatre garçons et trois filles : Joseph, François, Charles et Ephraïm, Emma, Georgienne et Evangéline, qui furent élevés à la Baie Saint-Paul et à Saint-Alphonse. Quelques-uns se marièrent à Saint-Alphonse; après, ils se dispersèrent, François et Ephraïm se dirigeant vers le lac Saint-Jean, ce dernier en même temps que le père et la mère qui se fixèrent à Saint-Jérôme sur une belle terre longeant le village. François alla s'établir dans le "Rang du Poste" — Metabetchouan. Ephraïm, le plus jeune, resta avec le père sur la terre qui sera la "terre paternelle" de la famille.

Joseph, l'aîné des fils de Léandre, comme tant de jeunes gens de l'époque, prit la route des Etats-Unis où il se fit ingénieur-mécanicien. Il s'établit à Ludington, Michigan, et épousa, en 1879, une Franco-Américaine, Victoria Paquette, de Saint-Didace, P. Q., qui lui donna onze enfants : sept garçons et quatre filles. Trois sont vivants en 1956. Il fut, pendant quelques années, engagé en qualité d'ingénieur-mécanicien sur des bateaux dont, plus tard, il devint co-propriétaire : le "Mary Scott", le "Spater" et le "Cheguamenon", qui faisaient le service, sur le lac Michigan, entre la terre ferme et des îles du lac : l'île des Apôtres, l'île

Bayfield et l'île Achkland. Les parents du Saguenay n'ont jamais connu ceux des Etats-Unis. Joseph Potvin est mort le 4 octobre 1922 et sa femme le 19 octobre 1934.

Joseph Potvin était, nous a-t-on dit, d'une habileté extraordinaire dans son métier d'ingénieur-mécanicien. Et sa réputation était telle qu'il fut maintes fois requis d'urgence pour aller mettre en marche des machines récalcitrantes sur des bateaux. Il réussissait à tout coup à les remettre... à flot. Or il se trouva que, plus tard, cet habile mécanicien eut au Lac Saint-Jean un neveu, Joseph, fils de Charles Potvin, qui eut la même réputation d'ingénieur-mécanicien, expert comme son oncle et homonyme de Ludington. D'une habileté remarquable, en particulier à la fonderie de Plessisville où il fut employé pendant plusieurs années, le neveu, Joseph Potvin, du Lac Saint-Jean, comme l'oncle Joseph Potvin, de Ludington, passa une partie de son existence en mission, envoyé par ses patrons aux réparations urgentes de machines en souffrance, ici et là, dans la province, partout où la fonderie vendait sa machinerie. On pensa même un jour expédier le jeune ingénieur en Angleterre monter des scieries mécaniques vendues par la fonderie, au début de la deuxième guerre. Mais des circonstances imprévues empêchèrent la mission en Angleterre de Joseph Potvin — frère de l'auteur. Ephraïm Potvin, le plus jeune des quatre fils de Léandre, avons-nous dit, s'était établi avec son père à Saint-Jérôme. Quelques années après avoir cultivé la terre paternelle, il la vendit et alla fonder un commerce à Saint-Gédéon, paroisse voisine de Saint-

Jérôme. Il avait épousé dans cette dernière paroisse Marguerite, fille d'André Néron, cultivateur, dont la terre était voisine de la terre de son père. Sa femme lui donna onze enfants; trois fils : Antoine, Jean-Baptiste et Edmond, et huit filles : Azélie, Marie-Anna, Marie et Luce — deux jumelles — qui devinrent religieuses du Bon-Conseil à Chicoutimi ; Marguerite-Marie, Antoinette, Laurette et Cécile. Ephraïm Potvin épousa une deuxième femme mais cette dernière n'eut pas d'enfant. Il décéda le 5 juin 1936, à l'âge de 71 ans et 6 mois. Son fils Antoine lui succéda au magasin de Saint-Gédéon.

François, le cadet de la famille de Léandre Potvin, parti de Saint-Alphonse, s'établit, avons-nous dit, sur une terre à demi défrichée au Rang du Poste — Métabetchouan. Il se maria trois fois et ses deux premières femmes, Maria Hudon et Maria Bergeron, lui donnèrent; la première, huit enfants : Laure, Odina, Lionel, Armand, Eugène, Amarilis, Hermina et Maria ; la deuxième, six : Arthur, Joseph, Raoul, Anna-Marie, Thomas-Louis et Yvonne. François Potvin est décédé le 6 avril 1939, à l'âge de 85 ans et 6 mois.

François Potvin aura établi un record digne de mention. A sa mort, à l'âge de 85 ans, venons-nous de dire, les journaux locaux annoncèrent que l'on pouvait décerner au défunt le titre de champion des chantres-paroissiaux de la province. En effet, il a chanté les offices religieux, grand'messes et services, saluts, etc., pendant exactement soixante-neuf ans, non seulement les dimanches mais les jours de semaine, chaque matin de grand'messes et de services

funéraires. A l'âge de 75 ans, il entreprit d'apprendre le chant grégorien et c'est dans ce mode désormais qu'il chantera ses messes, seul et par coeur. Il avait une voix chaude, bien timbrée et c'était toujours un plaisir pour les assistants de l'entendre. A 82 ans, il vendit sa terre du "Poste" et alla demeurer au village chez sa fille aînée, Laure, Mme J.-B. Bergeron. Il fut un des pionniers du Rang du Poste. Il avait, en cours de route, dirions-nous, établi à côté de sa ferme son fils aîné Odina qui vit encore sur la même terre, ancien lauréat du Mérite agricole. Tous les citoyens du Lac Saint-Jean se rappellent que François Potvin était un libéral de la vieille école, un "rouge", un vrai !... Quelques mois avant sa mort, alors que nous lui faisions une visite, il nous dit avec une conviction dont nous ne pouvions douter : "Je suis content de mourir ; j'ai fait mon devoir, mais je regrette deux choses : c'est de ne pouvoir assister à la première messe de mon petit-fils, fils d'Odina, l'abbé Roland Potvin (ordonné quelques mois après la mort de son grand-père) [1] et de ne pas voter libéral encore une fois."

Des quatre fils de Léandre Potvin et de Luce Lavoie, Joseph, François, Charles et Ephraïm, il nous reste à esquisser le "curriculum vitae" de Charles — le père de l'auteur du présent ouvrage — dont nous avons du reste déjà parlé dans notre chapitre "Baie des Hahas, beau port de mer", alors que nous avons vu

(1) Né à Saint-Jérôme, Lac Saint-Jean, le 9 décembre 1912, fils d'Odina Potvin, cultivateur, et de Maria Bouchard; ordonné prêtre dans la cathédrale de Chicoutimi par Mgr C. Lamarche, le 3 juin 1939; fit ses études au séminaire de Chicoutimi. Professeur à ce séminaire de 1939 à 1941 — au repos en 1941-42. Professeur au séminaire en 1942-43; aumônier de la Fédération diocésaine de la J.E.C. et de la J.E C.F. avec résidence à l'Evêché depuis 1943.

Charles Potvin, agent de la Compagnie Richelieu et Ontario, occupé à ses fonctions d'agent du quai, ce qui n'était pas une sinécure puisque le chemin de fer n'existait pas encore au Lac Saint-Jean et que tous les commerçants du Lac venaient chercher au quai de Bagotville leurs marchandises expédiées de Québec et de Montréal. Charles Potvin n'avait pas émigré d'abord avec son père et ses frères au Lac Saint-Jean. Il entra dans le commerce, fut d'abord premier commis au magasin d'Onésime Côté, rue Bagot, puis chez M. A. Lepage, rue Victoria. C'est un peu plus tard, après qu'il eut construit, rue de la Fabrique, une des principales maisons de cette rue, qu'il vendit au docteur Samuel Pouliot, qui la revendit lui-même ensuite à M. Pierre Chayer, que Charles Potvin fut nommé agent de la "Richelieu et Ontario" poste qu'il occupa pendant seize ans; après quoi, il émigra au Lac Saint-Jean où il fut gérant de la scierie mécanique de Damase Jalbert, au lac Bouchette, et de ses magasins à Saint-Jérôme et au lac Bouchette. Plus tard, il se livra au commerce du bois et établit une scierie mécanique à Saint-Gédéon.

Alors qu'à Saint-Alphonse il était commis chez Onésime Côté, Charles Potvin épousa en 1876 Julie Hudon, nièce et fille adoptive de Damase Hudon, père du premier magistrat du Saguenay, le juge Arthur Hudon. Charles Potvin décéda à l'âge de 83 ans à l'Hôtel-Dieu de Saint-Vallier de Chicoutimi, le 26 juillet 1936. Sa femme, née Julie Hudon, est décédée le 24 septembre 1917 à Saint-Henri de Taillon, à l'âge de 64 ans et 11 mois. Elle lui avait donné huit enfants, quatre filles et quatre garçons :

Elmina — Mme Cerenus Boulianne — tous deux décédés en 1948 et en 1953;[1] Zénaïde, mariée en premières noces à Raoul Fournier,[2] cultivateur de Saint-Henri de Taillon et en deuxièmes noces elle épousa Samuel Bédard, de Bagotville, autrefois de Péribonka, bien connu même, dirions-nous, dans tout le "Pays de Québec" puisque c'est lui qui avait engagé Louis Hémon et que c'est sur sa petite ferme de Péribonka que l'illustre auteur français écrivit "Maria Chapdelaine", le *best-seller* français du premier quart du siècle présent. La troisième des filles de Charles Potvin, Juliette, est Mme Louis-Philippe Hudon qui demeure à Saint-Joseph d'Alma et qui a donné à son mari deux enfants : Jacques et Françoise.

Les trois fils de Charles Potvin qui vivent encore sont, le premier, Damase, journaliste à Québec ; le cadet, Joseph, actuellement à Asbestos, et le troisième, Ephraïm, à Bagotville. Nous ne sommes pas assez partisans de l'égotisme pour nous étendre encore une fois sur l'aîné que nous sommes de la famille de Charles Potvin dont, d'ailleurs, nous avons trop amplement parlé dans notre chapitre sur la "Chambre de Commerce de la Baie des Hahas", et qui a donné son nom au Boulevard du Foulon. Ajoutons cependant que ce fils du Saguenay s'est senti assez Québécois pour épouser une Québécoise, Blanche, fille

(1) Ils laissèrent neuf enfants, deux filles, Mme E. Trottier (Jeanne), Mme E. Demeules (Alice) et sept garçons : Paul, René, Maurice, Ulric, Albert, Jean-Clovis et Cyrille, ce dernier décédé.

(2) Cette famille Fournier compta sept enfants : quatre filles : Armandine (Mme Victor Lessard), de Beaupré; Alice, de Alma, (Mme Lorien Bart); Cécile; Béatrice (Mme Roland Henri), de Chicoutimi; et trois fils : Charles, d'Alma, Georges, de Ste-Jeanne d'Arc, et David, de Montréal

de feu J. M. Gingras, officier spécial au Département des Terres et Forêts, et qui a été la compagne fidèle de ses quarante années de journalisme, Le cadet, Joseph, aujourd'hui citoyen d'Asbestos, fut naguère industriel à Saint-Henri de Taillon où il possédait une scierie mécanique fort achalandée. Il fut plus tard ingénieur-mécanicien à la fonderie de Plessisville où, comme nous venons de le voir au sujet de son oncle et homonyme des Etats-Unis, il a rendu de signalés services à ses patrons. Une première femme, Albertine Langlais, lui a donné trois filles : Gabrielle, Jeanine, Régina, religieuse des Petites Soeurs de la Baie Saint-Paul; quatre garçons : Léo-Paul, Antoine-Marie, Rosaire et Benoît.

Le troisième fils de Charles Potvin est Ephraïm, aujourd'hui bien connu à Bagotville. Il fut le seul de la famille à revenir du Lac Saint-Jean au pays de son grand-père Léandre. Il y arriva en 1937 et se construisit, rue Saint-Georges, une résidence de guingois au Cap-à-Gravel. Ephraïm Potvin est une figure familière à Bagotville. Il fut d'abord commis-chef chez son cousin Alphonse Tremblay, puis il tint un restaurant non loin du quai. Il est aujourd'hui ingénieur stationnaire à l'aéroport de Bagotville. Avant de venir à Bagotville, il avait épousé, à Saint-Jérôme, Blanche, fille d'Onésime Larouche, qui lui a donné une fille, Lucille, épouse de Paul-Etienne Lévesque, marchand, que nous avons fait connaître dans la "Famille Lévesque"; trois garçons : Charles-Henri, Jean-Marie et Paul. Charles est arrimeur à la Saguenay Terminal Co. Il a comme violon d'Ingres la peinture et les décorations. A plusieurs

reprises, on a eu recours à lui et à sa femme, Lisette Charbonneau, de Montréal, pour organiser des décorations publiques lors de certaines festivités. Il est père de trois filles et d'un garçon : Lyne, Danielle, Cécile et Richard.

On a vu dans notre chapitre sur l'industrie à Bagotville que le cadet des fils d'Ephraïm Potvin, Jean-Marie, est le fondateur et le propriétaire du Nettoyeur de la Baie, industrie en pleine activité et qui promet beaucoup pour l'avenir. Jean-Marie Potvin, en 1939, a payé de sa personne dans la deuxième guerre mondiale. Il a fait partie du corps des signaleurs, comme sans-filiste, dans l'Ouest Canadien. Il a épousé en 1954 Georgette Lebel, institutrice de l'Ile Verte, qui lui a donné deux fils, Serge et Guy. M. et Mme J.-M. Potvin demeurent aujourd'hui à Port-Alfred.

Paul, le benjamin des fils d'Ephraïm, en 1939, lui aussi, a volontairement offert ses services à la patrie canadienne. Il a fait partie du Régiment Mont-Royal durant toute la durée de la deuxième guerre. Il était en Hollande avec une partie de son régiment lors de l'armistice. Paul a épousé Gisèle Carrier, de Port-Alfred, qui lui a donné quatre enfants : Jean-Yves, Suzanne, Carl et Carol, deux jumeaux. Il est employé aujourd'hui à l'aéroport de Bagotville et demeure à Saint-Marc.

Léandre Potvin avait aussi, avons-nous vu, trois filles qui se sont mariées à Saint-Alphonse : Emma — décédée en 1935 —, mariée à Joseph Noël, cultivateur au 3e Rang de Saint-Jérôme, décédé en 1929, à l'âge de 72 ans, à qui elle a donné onze enfants dont quatre filles et sept fils : Hélène, Lydie, Yvonne

et Alice; Emile, Arthur, Louis, Joseph, Eugène, Oscar et Philippe.

Joseph Noël, avons-nous rappelé, était un heureux rival de son beau-frère François Potvin, comme chantre paroissial. Il avait une voix forte, énergique, dirions-nous. Une grand'messe chantée par les deux beaux-frères était un enchantement pour les oreilles des paroissiens de Saint-Jérôme.

Une autre fille de la famille de Léandre Potvin, Georgienne, épousa à Bagotville Pierre — Pitre — Tremblay, ou encore "Pitre le Cordonnier", comme on le désignait généralement pour le distinguer de son voisin "Pitre le Forgeron". Georgienne Potvin donna à son mari quatre garçons et quatre filles, formant l'une des familles les plus distinguées de Bagotville. Trois des garçons, Joseph, Adélard et David pratiquèrent le métier de leur père à Bagotville ; Joseph, l'aîné, alla s'établir au Lac-à-la-Tortue, comté de Champlain, où il fonda un commerce en même temps qu'une remarquable famille dont à peu près tous les membres revinrent au Saguenay : Thomas-Léon et Arthur, de Chicoutimi, fondateurs de la Compagnie des Liqueurs Saguenay ; Gabrielle et Luce, qui demeurent à Chicoutimi et Joséphine — Mme Jos Desbiens, de Chicoutimi. Une autre fille de Joseph Tremblay, Georgette, épousa au Lac-à-la-Tortue Roméo Vachon, l'as des as canadiens-français, pionnier de l'aéro-postale au Canada, pionnier de l'aviation commerciale dans l'Est du Canada, unique Trophée McKee canadien-français, décédé le 21 décembre 1954, à Ottawa, où demeure encore son épouse qui lui avait donné deux fils : Pierre, aviateur com-

me son père, et Jean, étudiant en architecture navale ; Thérèse et Gisèle, deux jumelles, la première, épouse de Gilbert Nadaud, ancien avocat de la Commission du transport et, aujourd'hui, avocat de la Commission conjointe des ingénieurs canadiens et américains pour la canalisation du Saint-Laurent ; la deuxième, épouse de J.-G. Laberge, ingénieur en aéronautique.[2]

Quant à Alphonse Tremblay, autre fils de Pitre, il fut, on le sait, l'un des hommes d'affaires les plus avisés et les plus populaires de Bagotville, ayant fondé la maison de commerce qu'administra après sa mort, son gendre Paul Roberge, qui avait épousé sa fille Stella, que lui avait donné sa femme, née Alice Vallerand, et qui fait aujourd'hui partie du personnel de la Commission des Accidents du Travail à Québec. Pitre Tremblay avait épousé en deuxièmes noces Delphine Morin qui ne lui donna pas d'enfants.

L'aînée des filles de Pitre Tremblay, Céline, avait épousé Johnny Tremblay, tous deux étant décédés comme Marie-Louise, soeur de Céline, qui épousa Charles Gagné tous deux également décédés. Enfin, la cadette des filles de Pitre Tremblay, Marie-Luce, épousa Alfred Pouliot, de Bagotville, ancien marchand de la place et dont nous avons parlé dans la "Famille Pouliot" et l'"Industrie à Bagotville". Une autre des filles de Pitre Tremblay, Nathalie, est entrée en 1903 au couvent du Bon Pasteur, à Québec, où elle fut la fondatrice du Scolasticat et de l'Institut Maria

(2) En 1954, nous avons publié sous le titre de "Un héros de l'Air", la vie et la carrière merveilleuse de l'aviateur Roméo Vachon, notre cousin. La brochure était illustrée de plusieurs photographies du héros, laissant voir également son épouse, Georgette Tremblay, et ses deux fils, Pierre et Jean. — (L'Auteur).

de cette communauté; elle est aujourd'hui supérieure du couvent du Bon Pasteur de Lotbinière.

Enfin, la benjamine des filles de Pitre Tremblay, Laurette, épousa J.-Albéric Bergeron, aujourd'hui gérant pour Québec d'une compagnie d'assurance américaine, la "Federated Mutual Ins. Co." M. et Madame Bergeron qui demeurent aujourd'hui à Sillery ont élevé une famille de quinze enfants dont dix vivants en 1956 : sept filles et trois garçons.

Adélard Tremblay, le cadet des fils de Pitre Tremblay a eu de ses deux femmes sept filles et trois garçons. La première lui a donné trois enfants et la deuxième, cinq. Il est mort à Montréal. David, un autre de ses frères, est décédé à Saint-Alphonse où demeure encore son fils, Stanislas. Sa fille, Laurette, a épousé M. J.-A. Noreau, ancien marchand de Bagotville, tous deux demeurant aujourd'hui sur la Grande-Allée, à Québec.

La troisième fille de Léandre Potvin, Evangéline, décédée en juillet 1900, à l'âge de 44 ans, a épousé à Saint-Jérôme Arthur Hudon, cultivateur, décédé en mai 1892 à qui elle a donné quatre filles : Laure, Laetitia, Rose-Anna, Marie-Luce (Mme Armand Simard, de Bagotville), et cinq garçons : Philippe, Arthur, Charles, Raoul et Damase.

Comme on peut le constater, la famille de Léandre Potvin, l'une des premières de ce nom au Saguenay, a généreusement proliféré, dirions-nous, depuis les trois-quarts de siècle qu'elle est au Saguenay. Alliés aux familles Tremblay, Hudon et Noël, Léandre Potvin et Luce Lavoie, mariés à la Baie Saint-Paul, en 1846, ont aujourd'hui tressé sur la terre pour rappeler leur

mariage une bien belle couronne d'enfants, de petits-enfants et d'arrière-petits-enfants.

L'Hôtel et la famille McLean

C'est en 1880 que M. Peter McLean, de nationalité écossaise mais depuis longtemps alors regardé comme un pur Canadien français, ainsi qu'il arriva à plusieurs des soldats licenciés de Wolfe qui avaient été en 1765 envoyés dans les seigneuries Nairn et Murray, dans le comté de Charlevoix d'aujourd'hui, c'est en 1880, disons-nous, que Peter McLean vint se fixer à Saint-Alexis d'abord, puis à Saint-Alphonse. Il était navigateur et, en passant, mentionnons que la première goélette qui portait les "Vingt-et-Un" et qui arriva à la Baie des Hahas le 4 juin 1838 était conduite par le capitaine Achille McLean, frère de Peter, ou de "Pitre" comme on dit ensuite à Saint-Alphonse, et qui fut le fondateur de l'Hôtel McLean bâti au flanc du Cap-à-Gravel, le "cap aux atocas" de nos jeunes années. C'est dans une maison qui avait été bâtie et appartenait alors à David Price, qui fut député des comtés unis de Chicoutimi-Tadoussac pendant dix-huit ans — élu le 16 août 1855, démissionnaire en 1864 pour entrer au Conseil Législatif, — que M. McLean installa son hôtel. La maison était située à peu près à l'endroit où l'on voit aujourd'hui le Collège des Frères du Sacré-Coeur. L'hôtel était destiné au public voyageur en général mais plus particulièrement aux grands sportsmen américains et canadiens qui venaient pratiquer leur sport favori : la pêche au saumon, à St-Alphonse,

dans la Rivière-à-Mars. M. McLean organisait à son hôtel des parties de pêche qui firent sensation dans le temps. Les anciens en particulier en parlent encore. Et les captures qu'on faisait dans la rivière, donc ! Pitre McLean dirigea son hôtel jusqu'à sa mort, en 1903, pendant vingt-trois ans. Son fils, Edmour, solide vieillard de 82 ans que l'on voit encore 1957 — ingambe et toujours de bonne humeur, parcourir les rues de la ville, lui succéda et dirigea l'hôtel jusqu'à la destruction de celui-ci par le feu en 1924.

M. McLean a laissé une belle et nombreuse famille dont tous les membres ont fait honneur à la paroisse et dont ceux qui sont encore vivants : frères, soeurs, cousins et cousines, en 1956, avaient tous décidé de vieillir, afin, comme disait Bernard Shaw, le jour de ses 80 ans, de "devenir vieux". S'étant réunis, un jour, on voyait à cette fête de famille : Emily McLean, 83 ans; Elmire, 82 ans; Edmour, 81 ans; un cousin, Joseph McLean, 80 ans, les quatre membres de la famille comptant alors 326 années.

On pourrait dire que la musique a été et est encore le passe-temps favori du moins des plus jeunes membres de la famille McLean. Edmour a deux fils. L'un, Robert, est depuis plusieurs années le directeur de la "Chorale de Bagotville", fondée en 1925 par le Dr Alfred Drouin qui, dès le début, put réunir trente-cinq membres. Lors de l'inauguration de l'orgue, en 1927, cette chorale donna un concert qui souleva l'enthousiasme des plus difficiles auditeurs. En 1937, c'est Robert McLean qui prit la direction de ce choeur de chant qui fit entendre, dès

lors, ses plus beaux concerts. Le directeur du Centenaire, M. Léon Trépanier, en 1938, choisit cette chorale comme corps de musique officiel du Centenaire. Ajoutons qu'elle fut invitée par la suite en maintes circonstances sur les bateaux de la Canada Steamship Lines Co. sur les ondes de Radio-Canada, à Chicoutimi, à Sainte-Anne, à Saint-Alexis et ailleurs. Toutes ses manifestations furent toujours couronnées d'un succès retentissant.

Nous aimons aussi à rappeler que l'aîné des fils de M. Robert McLean, sans être qualifié d'enfant-prodige, est un pianiste dont les succès pourraient faire envie à de grands professionnels du piano.

L'autre fils de M. Edmour McLean, John, est maître de poste de Bagotville depuis plusieurs années, ayant succédé à feu Nérée Pouliot.

Un jour de juillet de 1954 que l'auteur rendait visite à Edmour McLean, il se trouva en présence de trois magnifiques vieillards qui totalisaient ensemble 243 ans. M. Albert Grenon, autrefois de Bagotville, aujourd'hui de la "Descente des Femmes", âgé de 82 ans, était venu, ce jour-là, inviter à ses noces d'or, pour la semaine suivante, ses deux anciens compagnons d'enfance : Edmour McLean, 81 ans, avons-nous déjà dit, et Thomas Côté, 80 ans, fils de feu Onésime Côté, ancien député, ancien maire. M. Albert Grenon nous avait révélé alors qu'il comptait 53 petits-enfants et cinq arrière-petits-enfants.

Mais, revenons à l'Hôtel McLean. Cette hôtellerie aurait pu figurer avec avantage, de nos jours, parmi les meilleurs motels du genre. Salles et chambres

étaient des plus confortables. Un balcon dont la vue embrassait toute la baie et les collines d'alentour, ornait la façade de l'immeuble. La cuisine de l'Hôtel McLean jouissait d'une haute réputation dans le monde des gastronomes. On y servait à volonté saumon et truite; venaison, caribou, chevreuil, canard, et autres oiseaux de grève. Les tarifs d'hôtel de cette époque sont de nature à faire rêver les voyageurs d'aujourd'hui : chambre de première classe avec repas : $10.00 et $12.00 par semaine par personne; autres chambres au 3ème plancher, $8.00 par semaine par personne, avec repas. L'hôtel pouvait fournir aux voyageurs des voitures hippomobiles à deux sièges avec cocher pour le prix de $2.00 par jour ou $12.00 par semaine. On fournissait aussi pour $2.00 par jour un guide pour la pêche au saumon.

Nous avons dit que les grands sportsmen des Etats-Unis et du Canada aimaient à venir, chaque année, à l'Hôtel McLean pour pêcher le saumon de la Rivière-à-Mars. Nous aimons à citer les noms suivants que nous communique M. Edmour McLean et qui sont pris au hasard dans le registre de l'hôtel sauvé de l'incendie : D.-W.-C. Barker, de Kingston, Mr Ballary, de New-York, C.-S. Davis, de Rochester, N. Y., Howard L. Osgood, de New-York, S.-S. Roby, de Rochester, N. Y., L. Wells, de Fulton, N. Y., etc., etc.

L'abbé Alfred Tremblay (Derfla)

Le premier prêtre originaire de Bagotville

Au début de la préface du "Recueil de Poésies" de "Derfla" — l'abbé Alfred Tremblay — feu Mgr

Camille Roy écrivait : "Le 9 décembre 1921 décédait au séminaire de Chicoutimi, l'abbé Alfred Tremblay. Cette mort mit en deuil la maison où l'abbé Tremblay avait vécu toute sa vie, où il l'avait prodiguée sans mesure; elle fut aussi un deuil pour nos lettres canadiennes; l'abbé Tremblay était à la fois un éducateur et un poète".

Dans une "Notice biographique" au début du même ouvrage publié par les soins du séminaire de Chicoutimi, feu Mgr Eugène Lapointe, alors supérieur du séminaire, disait de son côté, de celui dont toute la région saguenéenne pleurait la perte en ce décembre 1921 : "L'abbé Alfred Tremblay naquit à Saint-Alphonse, au bord de la Baie des Hahas. Par son père et par sa mère, il appartenait à ces familles de pionniers intrépides qui ouvrirent le Saguenay à la civilisation. De l'un et de l'autre, il hérita de riches fonds de qualités physiques et de vertus morales qui constituaient le commun comme le plus clair patrimoine de la plupart des hommes et des femmes de ce temps-là".

Voilà en un court résumé ce que fut, d'après deux éminentes personnalités du monde ecclésiastique québécois, celui qui fut si sincèrement aimé par toute la population du Saguenay qui, avec une émotion profonde, apprenait la mort que sa santé parfaite et sa robuste constitution étaient loin de laisser prévoir aussi prochaine, même à la nouvelle d'une grave maladie.

Pour la population de Saint-Alphonse, cette nouvelle causa un émoi encore plus grand. C'était un de ses fils les plus remarquables. Il était aimé, esti-

mé et vénéré par tous, car personne plus que lui ne s'était identifié avec cette région de la Baie des Hahas qu'il avait si harmonieusement chantée dans ses vers : sa nature et ses paysages; ses somptueux décors. Aussi que de strophes émues dans les poèmes de "Derfla" à l'adresse de son cher patelin dont les "Bras du Saguenay" et le Cap-à-l'Est ouvrent les portes!

Comme le disait Mgr Camille Roy, "le nom de son pays d'origine ne manque pas d'imprévu ni de pittoresque. Le pays lui-même est plus surprenant encore". Aussi n'est-ce pas naturel que c'est surtout cette nature ambiante qui a fait un poète même de celui qui fut pendant quatre ans professeur de philosophie et professeur de théologie dogmatique pendant trente-cinq ans, jusqu'à sa mort; en outre pendant trois ans, il occupa la charge de supérieur du séminaire... Voyons, voyons! pourrait-on dire, est-ce là la trame si simple de l'existence d'un poète? Oui, mais, dirions-nous, un poète sans les "folichonneries" modernes; un poète romantique qui aimait surtout la nature "non pour la décrire mais pour la chanter" dit encore Mgr Camille Roy, qui ajoute : "Il demande plutôt à son luth de traduire cette émotion — l'émotion lyrique et non au "pinceau de reproduire avec précision ce détail" qu'il aperçoit. "Derfla" a voulu chanter surtout pour le petit peuple d'écoliers qu'il a dirigé amoureusement et pour ces hommes simples et bons au milieu desquels il a été élevé et a vécu les années que n'accaparait pas son cher séminaire.

L'abbé Alfred Tremblay est né à Saint-Alphonse

le 3 février 1856. — On aurait pu célébrer en 1956 le centenaire de sa naissance.

Le père de l'abbé était un descendant d'Alexis Tremblay, dit "Picoté", un des chefs des "Vingt-et-Un" qui furent les pionniers de la Baie des Hahas. Il fut toujours simplement, uniquement, et nous ajouterions, ardemment cultivateur, vivant fièrement, lui et sa famille, de sa terre. Mgr Lapointe nous révèle que sa mère avait quelque instruction et qu'elle a laissé une correspondance qui révèle, dit-il, "un caractère élevé et ferme, une grande délicatesse de sentiment, une âme singulièrement éprise d'idéal. L'âme de l'abbé Alfred Tremblay porta toujours l'empreinte de cette double influence".

A l'école du village, le jeune Alfred Tremblay se classa toujours au premier rang des écoliers studieux, disciplinés et attentifs. Aussi l'oeil exercé de son curé qui était alors l'abbé Georges Potvin — 1868-71 — sixième curé de Saint-Alphonse, conseilla à ses parents de faire les sacrifices nécessaires pour le mettre au séminaire. Il fut envoyé au séminaire de Sainte-Anne-de-la-Pérade où il fut, comme à la petite école, un brillant élève, remarquable par sa piété, son bon esprit et la noblsese de son caractère. Il revint à Chicoutimi et passa au grand séminaire, fut ordonné prêtre en 1882 par Mgr D. Racine. Prêtre, il fut en premier lieu vicaire à la Baie Saint-Paul; l'année suivante, curé à Saint-Fulgence, après quoi il revint à son cher séminaire où il demeurera et occupera plusieurs hautes charges : directeur du grand séminaire — 1908-1911; — supérieur du séminaire — 1914-17.

Il mourut, avons-nous dit, le 9 décembre 1921, et fut inhumé temporairement dans la crypte de la cathédrale de Chicoutimi. Ce premier prêtre, originaire de Bagotville, se fit, en outre, beaucoup remarquer comme orateur sacré grâce à sa prédication claire et solide.

Le Dr Eugène Tremblay

L'un des plus brillants fils de Bagotville

Dans l'"Echo du Rocher", organe de l'Hôtel-Dieu Saint-Vallier de Chicoutimi, à la date de janvier-février 1956, on lisait ce qui suit :

"Les autorités de l'Hôtel-Dieu viennent d'annoncer qu'il avait été décidé, de concert avec la famille, de perpétuer à jamais le souvenir du regretté docteur Eugène Tremblay, qui fut chirurgien dans cette institution au delà de 50 ans. Aussi le Bureau médical de l'Hôpital annonce qu'il a commandé à un célèbre sculpteur, monsieur Clément Paré, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts de Québec, un buste de bronze de l'éminent chirurgien. Pour tailler ce buste, grandeur nature, l'artiste utilisera le masque mortuaire du défunt. En décidant d'honorer ce grand médecin, l'Hôtel-Dieu rend ainsi hommage à l'un des plus dignes représentants de la profession médicale au Saguenay".

Un peu plus tard, on annonçait une modification au projet. Au lieu d'un buste, on apposerait en un endroit en vue de l'Hôtel-Dieu une plaque de bronze commémorative. L'esprit de l'hommage restait le même. Et il était mérité.

Le Dr Eugène Tremblay était un fils de Bagotville et appartenait à l'une des familles les plus distinguées du vieux Saint-Alphonse. Il fut, en outre, l'un des pionniers de la médecine et de la chirurgie au Saguenay. Doyen du Barreau médical de l'Hôtel-Dieu Saint-Vallier à Chicoutimi, il a consacré les plus belles années de sa vie à défendre et à sauvegarder les intérêts de la Faculté saguenéenne.

Dans le "Saguenay Médical" de mai 1938, au cours d'un vibrant article d'hommage à sa mémoire, on disait entre autres choses :

"Au cours de ses quarante-sept années de service à l'Hôtel-Dieu, tous et toutes ont puisé largement dans les trésors de son grand coeur, de sa bonté compatissante et de sa charité aussi discrète que généreuse. Tous et toutes ont aussi bénéficié de la haute tenue de son enseignement, de son flair clinique et de ses conseils et en pratique et en consultation".

On lisait encore plus loin :

"Gradué de l'Université Laval, diplômé des hôpitaux de Paris et de Lyon, le Docteur Eugène Tremblay devenait, en octobre 1906, le premier titulaire du service de chirurgie à l'Hôtel-Dieu Saint-Vallier, et dans la suite, membre du collège Royal de Chirurgie du Canada, dont il fut l'un des fondateurs. Tous ces titres et bien d'autres encore, mériteraient une longue page dans la biographie de notre distingué confrère. Ce bref rappel historique est une bien faible esquisse de la vie du Docteur Tremblay. Il faudrait y ajouter toute une série de hauts faits et gestes professionnels marqués au sceau du dévouement

le plus désintéressé et empreint de la sagesse alliée à la finesse du savoir".

L'illustre défunt était bien un fils de Bagotville où il était né le 17 janvier 1879, fils de feu Joseph Tremblay et de dame Emma Plourde, également décédée. Il était le neuvième d'une famille de quatorze enfants. Il fit ses études primaires à l'école primaire de Saint-Alphonse et continua ses études au petit séminaire de Chicoutimi où il devenait bachelier ès arts en 1901. Il fut diplômé de Laval en 1905 et fit un stage d'un an en France, à Paris et à Lyon.

A son retour au pays, il entra en service à l'Hôtel-Dieu qu'il n'a pas quitté jusqu'à sa mort. Contemporain des vénérées fondatrices de cette institution, le Docteur Tremblay a connu les heures pénibles des commencements. Il a réalisé des merveilles en dépit de moyens faibles et inadéquats. Avec les collaborateurs de ces temps héroïques, il a été intimement mêlé au développement médical, chirurgical et scientifique de l'hôpital; comme aussi à toutes les questions locales et régionales intéressant la santé publique.

Le Dr Eugène, comme on l'appelait familièrement, avait épousé Ida Dion, de Lévis, alors qu'il était encore étudiant à l'Université Laval. Son épouse, admirable mère de famille, l'a précédé dans la tombe de trois années. Survivent à leur père ses fils : Paul, Henri, Dr Gilles, Antonio et Eugène; ses filles : Annette, Mme Armand Simard, — Françoise, Rita, Mme Jean Michaud, Lorine, Mme Benoit Desrochers— Henriette.

Le Docteur Tremblay est décédé le 12 septembre 1954, à l'âge de 75 ans.

Le 24 mai 1948 l'Eglise avait reconnu les mérites du Dr Tremblay en le créant chevalier de Saint-Grégoire-le-Grand. C'est pourquoi, lors de son décès, le délégué apostolique, S. E. Mgr Panico a tenu lui-même à rendre hommage à l'un des plus dignes chevaliers de cet Ordre en assistant à ses funérailles dont l'Absoute fut présidée par S. E. Mgr Geo. Melançon, évêque de Chicoutimi, dans une église — la cathédrale de Chicoutimi — remplie à sa pleine capacité par tout ce que comptait le diocèse de notabilités religieuses et civiles : prêtres, religieux, juges, députés, maires, tout le corps médical de l'Hôtel-Dieu en tête. Dans l'église, on aurait pu compter tous ceux qu'il avait si amoureusement soignés, les humbles, les pauvres qui venaient rendre hommage à ce médecin des pauvres. Car, comme on lisait encore dans l'hommage rendu au défunt par la direction du "Saguenay Médical", "les oeuvres de bienfaisance ont trouvé en lui un esprit ouvert et attentif à la voix et aux misères de l'indigent, une main secourable en toute occasion". Ne peut-on pas lui appliquer cette parole des Livres Saints : "Il a été l'oeil de l'aveugle, le pied du boiteux, le père des pauvres" et ajouter sans restriction, "le médecin des pauvres à perpétuité".

Inutile de rappeler que les plus éloquents hommages ont été rendus à cette éminente personnalité du Saguenay, et parmi ces témoignages, nous aimons à mentionner celui que lui a rendu, dans le "Progrès du Saguenay", du 17 septembre 1954, son bon ami,

Mgr J.-Ed. Duchesne, qui a connu le Dr Eugène à partir de l'âge de dix ans alors que le jeune Tremblay, écrivait-il, "très agité mais très studieux" faisait en premier lieu connaissance avec l'Hôtel-Dieu St-Vallier où, pendant qu'il était au petit séminaire, il pensionnait. Et Mgr Duchesne terminait son bel éloge par ces mots : "Médecin des pauvres, il est mort pauvre à sa grande satisfaction".

Notre éminent Saguenéen, ce distingué fils de notre vieux Saint-Alphonse, se repose maintenant de sa vie si active dans le cimetière Saint-François-Xavier de Chicoutimi auprès de sa vénérable épouse qui pendant toute sa vie a secondé son travail de médecin et d'apôtre.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

SOUVENIRS, en guise d'avant-propos 3
Mon Clocher 13
Ce qu'ils furent 23
Premières épreuves 33
Des souvenirs... déjà 45
Premières Missions 57
Naissance d'une paroisse 71
On essaime partout 81
Baie des Hahas, beau port de mer 97
Une grande ville en puissance 113
La paroisse prospère... grâce aux bleuets 129
Enfin, le clocher luit, évoque des souvenirs 141
Le Conseil de ville entre en scène 153
La Chambre de Commerce de la Baie des Hahas. 165
Les derniers pasteurs 179
Services publics et industries 191
Le service postal et la Rivière-à-Mars 209
Le commerce autrefois 225

Deuxième partie

Paroisses, Familles principales, Gens et Choses de la région 233
St-Alexis-de-la-Grande-Baie 235

BANQ QUÉBEC

Ville de Port-Alfred 243
St-Marc de Bagotville 255
Bagotville, paroisse 263
L'Aéroport de Bagotville 265
L'Orphelinat St-François-Régis 271
Chasse et Pêche 281
Sports et Amusements 294
Types. Excentriques et Originaux 307
Tragédie et Aventure 318
Les Fêtes du Centenaire 324
Un grand poète à Bagotville 329
Exploit intellectuel d'un fils de Bagotville..... 332
La Famille Lévesque de Bagotville 338
La Famille Lévesque de Port-Alfred 347
La Famille Onésime Côté 361
Les Familles Lavoie et Villeneuve 365
La Famille Desgagné 371
La Famille Pouliot 375
La Famille Lepage 380
La Famille Chayer 386
La Famille Ellefsen 393
La Maison et la Famille J.-H. Duchesne 400
La Famille Potvin 404
L'Hôtel et la Famille McLean 415
L'abbé Alfred Tremblay 419
Le Dr Eugène Tremblay 423

DU MÊME AUTEUR :

Restons chez nous, roman (1908).

Le "Membre", roman politique (1920).

L'Appel de la Terre, roman (1912).

L'Appel des Souvenirs, étudie historique (1916).

Le Tour du Saguenay, historique légendaire et descriptif (1920).

The Saguenay Trip, en collaboration avec W. O'Farrell (1921).

Le Français, roman (1923).

La Baie, récit (1925).

Les Ilets Jérémie, étude historique (1926).

Sur la Grand'Route, nouvelles, contes et croquis (1927).

En Zig-Zag, voyages (1928).

Plaisant Pays de Saguenay, récit historique (1931).

Contes et Croquis (1932). Edition Casterman, Belgique.

La Robe Noire, roman — **Le Mercure Universel — Lille — France** (1932).

La Rivière-à-Mars, roman (1934). Prix David.

Peter McLeod, roman (1936).

Puyjalon, le Solitaire de l'Ile-à-la-Chasse (1938).

Sous le Signe du Quartz (Prix du Ministère des Mines) (1940), 2e édition (1943).

Six Coins Historiques du Vieux Québec (1940).

Le St-Laurent et ses Iles (1941). Edition Garneau, 2e édition (1945).

Un Ancien contait... (1942).

Les "Oubliés" (1943).

Le Roi du golfe (1950).

Le Roman d'un roman (1951).

Un Héros de l'Air (1954).

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 23 MARS 1957
SUR LES PRESSES DE L'ÉCLAIREUR LIMITÉE,
BEAUCEVILLE, P. Q.

BNQ
000 335 619